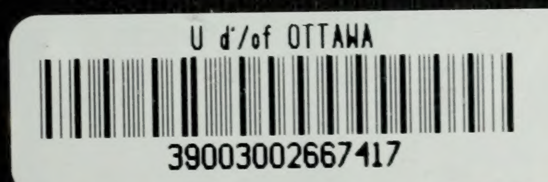


1870-71 Illustré

Campagne franco-allemande

Spécialement au point de vue de la Belgique

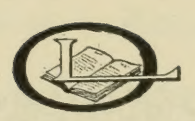
PAR

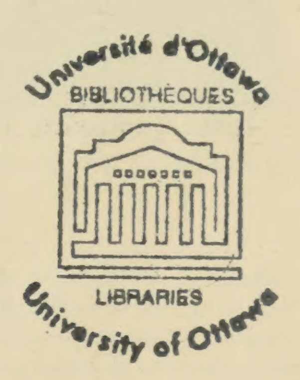
Léon VAN NECK

DOCTEUR EN DROIT, AVOUÉ A BRUXELLES
CHEVALIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD
DÉCORÉ DE LA CROIX CIVIQUE ET DE LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DE L'ORDRE COLONIAL (FRANÇAIS) DU NICHAM-IFTIKAR, ETC.

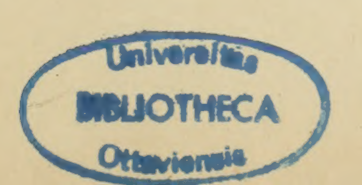
L'auteur a tiré de ce travail
les éléments d'une Conférence qu'il a donnée dans toute la Belgique,
et pour la première fois à Bruxelles
à la Salle de la Grande Harmonie, le 17 janvier 1903,
à l'assemblée générale de la Fédération royale des Officiers de la garde civique
dont il est secrétaire.

Préface du Colonel Oswald Allard





BRUXELLES
OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR
70, Rue Veydt (Quartier Louise)
1907



A Gambetta !

En novembre 1906, au Reichstag allemand, le chancelier de Bülow a prononcé ces paroles pénétrantes :

« Il y a de nombreuses années, j'eus l'honneur, à Paris, d'être en relations avec un grand et très illustre Français. Je lui conserve un souvenir de reconnaissance, parce qu'il fut extrêmement bon et aimable pour moi, qui n'étais alors qu'un jeune secrétaire d'ambassade : c'était Léon Gambetta.

» Je me rappelle comment, un soir, en traits courts, énergiques, lapidaires, il m'expliqua son attitude et son activité après Sedan, en qualité de membre du gouvernement de la Défense nationale, dont il était l'âme. « La France, » me disait-il, était tombée sur ses genoux. Je lui ai dit : » Debout et marche !

» Dans les grands moments, a dit Gambetta, celui qui » gouverne la France a le sentiment d'avoir un thermo- » mètre dans la main. Une pression de celle-ci fait monter » ou descendre le mercure. Dans ces moments-là, dans les » grands moments, on peut tout faire de la France. »

» Quand Gambetta me disait cela, à moi jeune homme, je pensais en moi-même : Puisse notre nation, si une catastrophe semblable à celle qui frappa l'Empire français frappe un jour le peuple allemand, trouver un homme qui lutte jusqu'au bout avec un tel inébranlable patriotisme. »





PARIS (LOUVRE). — MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE GAMBETTA

(Groupe principal)

Le lendemain de la capitulation de Metz, Gambetta jetait cette proclamation enflammée : « Français! Elevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la patrie. Il dépend encore de nous de lasser la mauvaise fortune et de montrer à l'univers ce qu'est un grand peuple qui ne veut pas périr, et dont le courage s'exalte au sein même des catastrophes... Ne nous laissons ni alanguir ni énerver, et prouvons par des actes que nous voulons, que nous pouvons tenir de nous-mêmes l'honneur, l'indépendance, l'intégrité, tout ce qui fait la patrie libre et fière. »

BIBLIOGRAPHIE

About, E. — *Alsace, 1871-72.*
A. L. — *La Paix et un pouvoir fédéral européen.*
Alexandre, Albert. — *L'Homme de Metz.*
Alliance franco-allemande, par un Alsacien.
Allou, Roger. — *La Campagne de 1870* (traduit du *Times*).
Andler, Ch. — *Le Prince de Bismarck.*
Antonin-Proust. — *Le Prince de Bismarck. - Sa correspondance.*
Alte und neue welt, 1870-71.
Ambert (Général). — *Histoire de la Guerre de 1870-71. - Récits militaires.*
Arago, Et. — *L'Hôtel de ville de Paris au 4 septembre et pendant le siège.*
Armagnac, L. — *15 jours de campagne (août-septembre 1870).*
Arnould, Louis. — *Un Pèlerinage au pays Messin, avec un plan de la bataille de Borny.*
Artilleristische notizen über die Belagerung von Strassburg.
Astrie, Théophile. — *Le Siège de Paris.*
B. A. — *Paris assiégé.*
Bamberger, L. — *Monsieur de Bismarck. - 1871.*
Baratier, Anatole. — *L'Intendance militaire pendant la Guerre de 1870. - L'Art de ravitailler les grandes Armées.*
Barracand, Léon. — *L'Invasion, 4 août 1870-16 novembre 1873.*
Barrès, Maurice. — *Au service de l'Allemagne.*
Bataille, Al. et de Barins, Eug. — *Nouveau Mémorial français comprenant la guerre de 1870-71.*
Bataille de Sedan (1er septembre 1870).
Baunard. — *Le Général de Sonis.*
Bayonne, C.-B. — *Dépêches de la Guerre franco-allemande.*
Bazaine (Maréchal). — *L'Armée du Rhin. - Bataille de Rezonville. Rapport.*
Bédarrides, P. (Capitaine). — *Réorganisation de l'Armée française ou Morale de l'Invasion prussienne.*
Belligérants (Les). — *Notice sur les Forces militaires de la France et de l'Allemagne.*
Benedetti. — *Ma Mission en Prusse.*
Benoist, Ch. — *Le Prince de Bismarck.*
Bergerat, Emile. — *Les Cuirassiers de Reichsoffen. - Le Maître d'Ecole. - Strasbourg. - A Châteaudun.*
Béringier, Georges. — *Par Ballon monté.*
Bernard, J. — *Démonstration graphique des Opérations militaires.*
Beslay, Charles. — *Mes Souvenirs : 1830, 1848, 1870.*
Besson, Charles. — *1870-71. L'Armée française, ses vices et sa réorganisation.*
Beyerlein, F.-A. — *Iéna ou Sedan.*
Bibesco, Georges (Off. sup.) — *Campagne de 1870. Belfort, Reims, Sedan.*
Billot (Général). — *Opérations du 18e corps sur la Loire et dans l'Est.*
Bleibtreu, Carl. — *Amiens, Saint-Quentin. - Beaumont. - Belfort. - Gravelotte. - Le Mans. - Metz. - Orléans. - Paris. - Sedan. - Sedan (Dies iræ). - Spicheren. - Weissenburg. - Wœrth. - La Légende de Moltke.* (Publications séparées.)
Blocus de Metz. — Publication du Conseil municipal.
Blume. — *Die operationen der deutschen Heere.*
Bogulawski (Général). — *Nouvelles Etudes sur la Bataille de Wörth.*
Bodenhorst, G. (Capitaine). — *La Guerre de siège en 1870.*
Bombardement de Paris, par un rédacteur de l' « Echo Français ».
Bonnet, Charles. — *L'Invasion. - Versailles.*
Borel d'Hauterive. — *Les Sièges de Paris.*
Bossaut, Edmond. — *Paris pendant le Siège.*
Bost, Th. — *Le Réveil de la France.*
Boucher, Auguste. — *Combat d'Orléans, 11 octobre 1870. - Journal d'un Bourgeois d'Orléans.*
Boulanger (Général). — *L'Invasion allemande.*
Bourgerie, J. — *Bazeilles.*
Bournand, François. — *Le Général Bourbaki.*
Brandat, Paul. — *République et Gouvernement en province.*
Brincourt, J.-B. — *Tristes Souvenirs (1870).*
Brunfaut, Jules. — *La Guerre de 1870 et le Corps du génie civil des armées.*
Burck, A. — *Strasbourg sous la domination allemande.*
Busch, Maurice. — *Les Mémoires de Bismarck. - Le Comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre de 1870-71.*
Cadol, Edouard. — *Paris pendant le siège.*
Cahn et de Sénant. — *Le Conscrit de 1870.*
Campagne de Metz, par un général prussien.
Campagne de Metz. — Réponse au Rapport sommaire du Maréchal Bazaine par un officier d'état-major.
Campagne de 1870 jusqu'au 1er septembre, par un officier de l'Armée du Rhin.
Capitulation de Metz devant l'histoire.
Canonge. — *Histoire militaire contemporaine.*
Causes de nos Désastres. Projet de réorganisation de l'armée par un officier d'état-major de l'armée du Rhin.
Causes qui ont amené les désastres de l'Armée française.
Causes qui ont amené la Capitulation de Sedan, par un officier attaché à l'état-major général.
Célébrités contemporaines : *Gambetta, de Freycinet, etc.*
Cerf. — *Le Diocèse de Reims devant l'invasion allemande.*
Chanzy (Général). — *La 2e Armée de la Loire.*
Chausson, Gabriel. — *Le Siège de Paris.*
Chevalier, Edouard (Capitaine de frégate). — *La Marine française et la Marine allemande pendant la Guerre de 1870-71.*
Choppin, H. (Capitaine). — *Souvenirs d'un cavalier du second Empire.*
Christian, P. — *Histoire de la Guerre de la France avec la Prusse.*
Chronique du Siège de Paris. (Publication spéciale de *Paris-Journal.*)
Chuquet, Arthur. — *La Guerre de 1870-71.*

Claretie, J. — *La Guerre nationale. - Histoire de la Révolution de 1870-71. - Le Champ de bataille de Sedan. - Paris assiégé. 1870-71. - 5 ans après. - L'Alsace et la Lorraine.*
Cochin, H. — *Le Service de santé des armées avant et pendant le Siège de Paris.*
Colonna Ceccaldi (Lieut.-Col.) — *Lettres militaires du Siège.*
Commission d'enquête sur le 4 septembre.
Coppée, François. — *Lettre d'un mobile breton.*
Corbin, H. — *Etude sur l'application à la France de l'organisation militaire de l'Allemagne.*
Cordier (Capitaine). — *Les Armées de la Loire.*
Costa de Serda, E. (Capitaine). — *La Guerre franco-allemande, rédigée par la Section historique du Grand Etat-Major prussien.* (Traduction.)
Coudray. — *Défense de Châteaudun.*
Cousin de Montauban (de Palikao). — *Un Ministère de la Guerre de 24 jours.*
Coynart. — *La Guerre à Dreux.*
Crémer et Poullet. — *La Campagne de l'Est et l'Armée de Bourbaki.*
Crépin, E. — *La nuit d'un otage racontée par lui-même.*
Cresson. — *Les premiers jours de l'armistice.*
Créteur. — *L'Hygiène des champs de bataille.*
Dalsème, A.-J. — *Paris sous les Obus. - Le Siège de Bitche. - L'Affaire Bazaine.*
d'Andlau (Général). — *Metz. Campagne et négociations.*
Darlet, A. — *La Guerre et la Commune.*
d'Arsac. — *Mémorial du Siège de Paris.*
Daudet, Alphonse. — *Contes du Lundi.*
d'Aunay, Alfred. — *Les Prussiens en France.*
d'Aunay et Faure. — *Histoire de 2 ans.*
d'Aurelle de Paladines. — *La 1re Armée de la Loire.*
Dayot, Armand. — *Le Second Empire. - L'Invasion. Le Siège. La Commune.*
Daussy, H. — *La Ligne de la Somme.*
de Biotière, F. — *Paris dans les caves.*
de Blois (Général). — *L'Artillerie du 15e corps.*
de Boissieu. — *Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied.*
de Boissonnas (Mme). — *Une famille pendant la guerre (1870-71).*
de Cambolas, A. — *Notice sur le Siège de Schlestadt.*
de Chalus (Comt). — *Wissembourg, Frœschwiller, retraite sur Châlons.*
de Condé, Hector. — *La Prusse au pilori.*
de Crombrugghe. — *Journal d'une infirmière. - Sarrebrück. - Metz. - Cambrai.*
de Cugnac. — *Les volontaires vendéens à l'armée de la Loire.*
de Dieskau, L. et Prim, G.-A. — *La Guerre franco-allemande, par un Officier d'Etat-Major prussien.* (Traduction.)
de Failly (Général). — *Opérations et Marches du 5e corps jusqu'au 31 août.*
de Freycinet, Ch. — *La Guerre en province pendant le siège de Paris.*
de Girardin, Emile. — *Le Dossier de la Guerre de 1870. - L'Empereur Napoléon III et l'Europe.*
de Gramont. — *La France et la Prusse avant la Guerre.*
de Grandeffe, A. — *Mobiles et Volontaires de la Seine.*
de Jouvencel, Paul. — *1870. Récits du temps.*
de Kasel. — *Le Général de Sonis.*
de Kératry. — *Le dernier des Napoléon.*
de Kerneu, Paul. — *Journal d'un mobile.*
de la Barthe, M.-C. — *Histoire populaire de la Guerre de 1870.*
Delaforest, Guy. — *L'Alsace. Souvenirs de la Guerre de 1870-71.*
de la Rive, A.-C. — *Le Condottiere Giuseppe Garibaldi (1870-71).*
de La Borderie, A. — *Le Camp de Conlie et l'Armée de Bretagne.*
de la Chapelle. — *Les Forces militaires de la France (1870).*
de la Guéronnière, Alf. — *L'Homme de Sedan. - La Rançon de l'Homme de Sedan. - La Prusse devant l'Europe.*
de la Guéronnière, Alf. et de Nogent. — *Histoire de la Guerre de 1870-71.*
de la Roncière Le Noury. — *La Marine au Siège de Paris.*
Deligny (Général). — *Le Siège de Metz.*
Delmas, Emile. — *De Frœschwiller à Sedan.*
Delorme, Amédée. — *Journal d'un Sous-Officier. 1870.*
Delpit, Albert. — *L'Invasion. 1870-71.*
de Ludre et de Biencourt. — *Bagneux, le 13 octobre.*
De Maricourt (Capitaine). — *Souvenirs de l'Armée de la Loire.*
de Mauny. — *Mémoires sur l'Armée de Chanzy.*
de Mazade, Ch. — *La Guerre de France, 1870-71.*
de Meissas. — *Journal d'un Aumônier militaire pendant la Guerre franco-allemande. - La Guerre de 1870.* (Edition française par E. Jaeglé.)
de Moltke. — *L'Armée allemande.*
de Montferrier. — *Le Gouvernement de Bordeaux.*
de Montvaillant. — *La Garde mobile de l'Hérault au siège de Paris.*
de Mun. — *Un Château de Seine-et-Marne en 1870.*
De Narcy, L. — *Journal d'un Officier de Turcos. 1870.*
Denis, E. — *La Fondation de l'Empire allemand (1852-1871).*
de Normandie. — *Le Siège de Paris.*
de Pardiellan (Capitaine). — *Chevauchées prussiennes sur le Rhin (1870-71).*
de Place, R. (Lieut.) — *Historique du 12e cuirassiers.*
Derrecagaix, V. (Colonel). — *La Guerre moderne.*
de Sarrepont (Major). — *Histoire de la défense de Paris. - Le bombardement.*
Désastres en 1870. Justice à qui de droit, par un prisonnier de guerre.
Deschaumes, E. — *L'Armée de la Loire. - La retraite infernale. - L'Armée du Nord.*
de S. H. C. — *Thiers, le Sauveur de la France.*
Desjardins. — *Tableau de la Guerre dans Seine-et-Oise.*
Desprez, Adrien. — *Histoire de la Guerre de 1870-71.*
de Sybell, Henri. — *Les Droits de l'Allemagne sur l'Alsace et la Lorraine.*
de Villemessant, H. — *L'Autographe.*
de Villeurs, Jean. — *Le Roman d'un Assiégé. Bitche, 1870-71.*
de Wartensleben (Colonel). — *Les Opérations de la 1re Armée sous les ordres du Général Manteuffel.*
de Saint-Germain, M.-T. — *La Guerre de 7 mois.*
de Saint-Vallier. — *Evacuation du territoire.*
de Villiers, L. et de Targes, J. — *Tablettes d'un mobile. - Le Livre d'or du Siège de Paris.*
de Wimpffen (Général). — *Sedan.*
d'Haussonville. — *La France et la Prusse.*

d'Hérisson — *Journal d'un Officier d'ordonnance. Juillet 1870 à février 1871. - La Défense de Metz.*
d'Heylli, Georges. — *Journal officiel du siège de Paris. - Jules Favre et M. de Bismarck (Ferrières). - M. Thiers à Versailles (L'Armistice). - Télégrammes militaires de M. Léon Gambetta.*
Dick de Lonlay — *Français et Allemands.*
Dieuleveut, J.-E. — *Versailles, quartier général prussien.*
Domenech, Em. — *Histoire de la Campagne de 1870-71 et de la 2e Ambulance de la Presse.*
d'Orléans, Robert, duc de Chartres — *Une visite à quelques Champs de bataille de la Vallée du Rhin.*
Draner. — *Paris assiégé.*
Duban, Ch. (Colonel). — *Souvenirs militaires d'un Officier français 1848-1887.*
du Barail (Général). — *Mes Souvenirs.*
Ducasse. — *Journal authentique du Siège de Strasbourg.*
Duchatel, A. — *Nos Désastres. Causes et responsabilités.*
Ducrot (Général). — *La Journée de Sedan. - La Défense de Paris, 1870-71.*
Dumas (Lieut.-Col.). — *Le Commandant Guzman.*
Dumont. — *Un mois dans les Ardennes au milieu des armées.*
Dupont, Léonce. — *Tours et Bordeaux.*
Duquet, Alfred. — *Fræschwiller, Châlons, Sedan. - Metz. Les Grandes Batailles. - Paris le 4 septembre et Châtillon. Chevilly et Bagneux. - La Malmaison, Le Bourget et le 31 octobre. - Thiers, le Plan Trochu et l'Haÿ.*
Duval, Georges. — *Napoléon III. - Les Batailles de la Marne. - Second Echec du Bourget et perte d'Avron. - Le Bombardement et Buzenval. - Paris. La Capitulation et l'Entrée des Allemands.*
Empereur (L') Napoléon III et le Congrès.
Empire (L') et l'Opposition devant la France, par un Français.
Erckman-Chatrian. — *Histoire du Plébiscite.*
Ernouf. — *Histoire des Chemins de fer français pendant la Guerre.*
Essai sur l'Allemagne à propos de la Guerre de 1870, par un ancien diplomate.
Europe (L') en 1870. Etude historique et politique par un Américain.
Fabre (Colonel). — *Précis de la Guerre franco-allemande.*
Faidherbe, L. (Général). — *Campagne de l'Armée du Nord.*
Favé (Général). — *Nos Revers. - 2 combats d'artillerie sous les murs de Paris.*
Favre, Jules. — *Gouvernement de la Défense nationale.*
Fay, Ch. (Lieut.-Col.) — *Journal d'un Officier de l'Armée du Rhin.*
Fidus (Journal de). — *Paris assiégé. 1870.*
Filippi, W. — *La Guerre de 1870-1871.*
Fischbach, G. — *Guerre de 1870.*
Flamant, Paul. — *Au Poteau-Frontière.*
Fleury, Louis. — *Occupation et Bataille de Villiers-sur-Marne.*
Fontaine, T. — *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand.*
Fouquet, F. — *Bazeilles. - Balan pendant la guerre de 1870.*
Français (Les) sur le Rhin. La France devant l'Opinion publique.
France, Jeanne. — *Souvenirs de l'année terrible en Lorraine.*
France (La) en 1884 par un Volontaire de 1870. - La France à son Armée en 1870 par un Officier général de l'Armée de Metz.
Frossard (Général). — *Rapport sur les Opérations du 2e corps de l'Armée du Rhin.*
Galli, H. — *Le Coup de main du Pont de Fontenoy en 1870. - L'Evasion du Général Saussier de la Citadelle de Gaudenz en 1870. - Les Anniversaires de 1870.*
Gambetta, avec un Portrait par André Gill et un Autographe.
Garnier, Jules. — *Opérations du Génie volontaire dans l'Est.*
Gartenlaube. — *Illustrirtes familienblatt. 1870-71.*
Gautier, Th. — *Tableaux de siège. Paris 1870-71.*
Gastaldy, Achille. — *Adolphe Thiers.*
Genevois, Henri. — *La Responsabilité de la Défense nationale. 1870-71.*
Gillon, Ed. (Capitaine). — *Le nouveau Soldat du Service obligatoire.*
Girard, A. — *Carnet d'Etape (Armée du Nord).*
et Dumas, F. — *Histoire de la Guerre de 1870-71.*
Glais, Bizoin. — *Dictature de 5 mois.*
Goetze (Capitaine). — *Opérations du Corps du Génie allemand.*
Gougeard (Général). — *2e Armée de la Loire.*
Grand Etat-Major prussien (Section historique). — *La Guerre franco-allemande de 1870-71.*
Grenest. — *Les Armées du Nord et de Normandie. - L'Armée de la Loire. - L'Armée de l'Est.*
Guerre de 1870-71. Résumé historique. Traduit de l'allemand (Berger Levrault).
Guers, E. — *Les Soldats français dans les Prisons d'Allemagne.*
Guillery. — *Souvenir chirurgical de 1870.*
Gunsett et de Boutellier. — *L'Armée allemande.* (Traduction).
Hadol. — *Les Femmes de France pendant la Guerre et les 2 sièges de Paris.*
Halévy, Ludovic. — *L'Invasion. 1870-71. Souvenirs du siège de Paris en 1871.*
Hanotaux, G. — *Histoire de la France contemporaine.*
Harry-Harry. — *Guerre de 1870-71. Paris cerné.*
Heckedorn. — *Bismarck.*
Heimweh, Jean. — *La Dépêche d'Ems.*
Henryot, Arnold. — *Paris pendant le siège.*
Hild, J.-A. — *Campagne de 1870-71. Belfort et les bataillons de mobiles de la Haute-Saone.*
Hiltl, Georg. — *Der Franzossische Krieg. 1870-71.*
Histoire illustrée de 6 ans de guerre et de révolution. 1870-71.
Histoire du Siège de Paris. Memorandum journalier.
Histoire critique du Siège de Paris, par un Officier de marine.
Historiques des Régiments.
Horning, Fr. — *La Bataille de Froeschwiller, dite de Reichsoffen. - Das schlachtfeld bei Wörth.*
Huard, C.-L. — *La Guerre illustrée de 1870-71.*
Hugo, V. — *Les Années funestes. 1852-1870. - L'Année terrible. - Les Châtiments.*
Illustrated London News. 1870-71.
Illustration (L'). Années 1870-71.
Illustration Européenne. Années 1870-71.
Illustrirte Kriegs-Chronik. Gedenkbuch an den Deutsch Franzossischen feldzug.
Jacqmin. — *Les Chemins de fer pendant la Guerre de 1870-71.*
Jacquemont (Capitaine). — *La Campagne des Zouaves pontificaux en France.*
Jager, Georg. — *Bis vor Paris. 1870-71.*
Jaime. — *Les Prussiens à Versailles.*
Jane, Paul. — *L'Année sanglante.*
Janin. — *Journal de la guerre à Dijon et dans la Côte d'Or.*

Jarras (Général). — *Souvenirs du Général Jarras, Chef d'Etat-Major général de l'Armée du Rhin.*
Jay, A. — *L'Armée de Bretagne. 22 octobre-27 novembre 1870.*
Jezierski. — *Siége de Paris.*
J***, E. — *Les Vaincus de Metz.*
J. L. — *Le Général Chanzy.*
Joly, Camille. — *L'Empire, les Hommes du 4 septembre, l'Assemblée nationale.*
Joulin. — *Les Caravanes d'un Chirurgien d'ambulance pendant le Siége.*
Journal d'un Officier de l'Armée du Rhin.
Journal de marche du 2e bataillon de la Garde mobile de la Meurthe.
Juste, Théodore. — *La Rivalité de la France et de la Prusse. - Napoléon III et la Belgique. Le Traité secret. - Monsieur Thiers.*
Juteau, M. — *Rapport sur la Campagne de l'Est.*
K. — (Das) *Sachs-garde Reiter regiment im feldzug 1870-71.*
Kraemer, Hans. — *Deutsche Helden.*
Klein, Karl. — *Fröschweiler Chronik. Kriegs et friedensbilder aus den jahre 1870-71.*
Krauss (Colonel). — *Souvenirs d'un Milicien.*
Kriegs schauplatz, Illustrirte geschichte des Kriegs von 1870.
Kuntz, Ch. (Major). — *Le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France?*
Kuppersberg, A. — *Saarbrücker Kriegs Chronik.*
Lamour, A. — *Bazeilles et Sedan.*
Landon. — *6 mois en Bavière.*
Lanusse. — *20 minutes dans la Vie d'un Peuple.*
Laurent, Ch. — *De Paris à Dantzig. Récit d'un prisonnier.*
Layrie (Capit. vaisseau). — *Les opérations maritimes dans la Baltique.*
Larchey, Lorédan. — *Mémorial illustré des 2 sièges de Paris.*
Le Berquier, J. — *La Justice pendant le Siége de Paris.*
Lebrun (Général). — *Souvenirs militaires. 1866-1870. - Bazeilles, Sedan.*
Leclerc, L. — *La Garde nationale à cheval pendant le Siège de Paris. - Tableaux statistiques des pertes des armées allemandes.*
Leclercq, Emile. — *La Guerre de 1870. L'esprit parisien, produit du Régime impérial.*
Leconte, O.-F. — *La Guerre franco-allemande de 1870-71.*
Ledeuil (Lieut.-Col.) — *Les défenseurs de Châteaudun. - Les drapeaux prussiens des 16e et 61e.*
Le Faure, A. — *Histoire de la Guerre franco-allemande. - Procès du Maréchal Bazaine. - Aux avant-postes (juillet 1870-avril 1871). - Les fautes stratégiques des Prussiens.*
Lemonnier, Camille. — *Les Charniers (Sedan).*
Leroy, Oswald. — *Mars-la-Tour, 16-18 août 1870.*
Levi, C. — *La défense nationale dans le Nord en 1870-71.*
Levrier, Ant. — *Campagne de France, 1870-71.*
Lewal (Colonel). — *La Réforme de l'Armée.*
Liégeard, Stephen. — *Le Crime du 4 septembre.*
Lipowski (Général). — *Ablis, Châteaudun, Alençon.*
Lockroy, Edouard. — *M. de Moltke.*
Löhlein. — *Operationen des Gen v. Werder.*
Loupot, D. — *Bataille de Sedan.*
Lullier. Ch. — *Guerre de 1870. Mes cachots.*
Maigret, Léon. — *Souvenirs d'un Chasseur à pied.*
Mainard, L. — *Sous la Tente. Contes de la Patrie.*
Maquest, Pierre. — *La France et l'Europe pendant le Siège de Paris.*
Marais, Aug. — *Garibaldi et l'Armée des Vosges.*
Marchal. — *Le Drame de Metz.*
Marchi, M. — *La vérité sur l'évasion de l'ex-maréchal Bazaine.*
Marc-Monnier. — *La Suisse pendant la Guerre.*
Margueritte, P. et V. — *Histoire de la Guerre de 1870-71. - Le Désastre. - Les Tronçons du Glaive. - Les Braves Gens.*
Martin. — *La Guerre : avant, pendant, après. - Le Maréchal Canrobert. - Bataille sur la Lauter. - Guide pour les débats du procès Bazaine.*
Martin des Pallières (Général). — *Campagne de 1870-71. Orléans.*
Martinet, A. — *Le Prince impérial.*
Martiny de Riez. — *Histoire illustrée de la guerre de 1870-71.*
Mary, Jules. — *La Fiancée de Lorraine.*
Matuszewicz (Capitaine). — *La Capitulation de Paris.*
Meding, Oscar. — *De Sadowa à Sedan.*
Ménard, René. — *Le Crime de Mézières.*
Merchie. — *Les Secours aux Blessés après la Bataille de Sedan.*
Mény, M. — *Siége et défense de Belfort.*
Metz. Campagne et négociations.
Metz. Les Propos du Camp. Journal d'un Aide-Major.
Mézières, Alf. — *Récits de l'Invasion. Alsace et Lorraine. - La Résistance dans la Moselle.*
Michel, Ad. — *Le siège de Paris.*
Michiels, Alfred. — *Histoire de la Guerre franco-prussienne et de ses origines. - Le Comte de Bismarck. - Les droits de la France sur l'Alsace et la Lorraine.*
Mitchell, Gaston. — *Journal des Deux-Mondes pendant le Siège de Paris.*
Molard (Capitaine). — *Historique du 63e régiment d'infanterie.*
Monde Illustré. Années 1870-71.
Monod, G. — *Allemands et Français. Metz, Sedan, La Loire.*
Moulin, Martial — *En campagne. 1870-71.*
Muller, Eugène. — *Mémoires d'un Franc-Tireur.*
Nazet, H. et Spoll, E.-A. — *Blocus et capitulation de Metz.*
Notes et impressions politiques de P.-J. Bonhomme. (Sept. 1870).
Onnée, J. — *Faits et gestes de la Légion bretonne. (Février 1871).*
Ozone de Verrie. — *Les 3 Journées du Bourget.*
Pajol (Général). — *Lettre sur la Bataille et la Capitulation de Sedan.*
Pallu de la Barrière (Cap. de frégate). — *Du Rôle de la Marine en Province pendant la Guerre de 1870-71.*
Papiers secrets du Second Empire.
Par Ballon monté. Siége de Paris 1870-71.
Paris-Berlin, 1870.
Patry (Lieut.-Col.) — *La Guerre telle qu'elle est.*
Pécourt. — *Relations du Combat de Villers-Bretonneux.*
Perrot. — *Garibaldi et la Campagne de l'Est.*
Pessard, H. et Wachter, A. — *La Guerre de 1870-71.*
Petry, M. — *Metz, ses environs et ses champs de bataille.*

Peyron, Elie. — *Bazaine fut-il un traître?*
Piérard, Z.-J. — *Les Batailles de la Marne en novembre et décembre 1870.*
Pinget (Capitaine). — *Feuilles de carnet, 1870-71.*
Pflug, K., Hartung, J.-V. — *Krieg und Sieg, 1870-71. Ein Gedenkbuch. - Kulturgeschichtliche[illegible]*
Philippoteaux, F. — *Panorama de la Défense de Paris.*
Poullet (Colonel). — *L'Invasion dans l'Est.*
Pourcet (Général). — *Campagne sur la Loire de 1870-71.*
Précis des Opérations auxquelles a pris part la Brigade [illegible] pendant le Siège de Paris.
Prévost (Lieut.-Col.). — *Les Forteresses françaises pendant la Guerre.*
Prussiens (Les) devant Paris, d'après les Documents allemands.
Id. *en Alsace. Récits recueillis par un patriote alsacien.*
Quesnay de Beaurepaire. — *Souvenirs d'un capitaine prisonnier de guerre en Bavière.*
Quinet, Edgard. — *Le Siège de Paris et la Défense.*
Quinet (Mme). — *Paris. Journal du Siège.*
R., Eugène. — *L'Armée française sous les murs de Metz.*
Rambaud. — *Siège de Metz. Journal d'un Aumônier. - La Lorraine sous le Régime prussien.*
Rane, O. — *De Bordeaux à Versailles.*
Recueil complet des Dépêches militaires allemandes pour servir à l'Histoire de la Guerre de 1870-71.
Id. *id.* *françaises* *id.* *id.*
Recueil des Documents sur les exactions des Armées prussiennes en France.
Regnault. — *Episode du Château de Pouilly.*
Renauld, J. — *L'Invasion allemande à Charmes-sur-Moselle.*
Rendu, Ambroise. — *Campagne de Paris. - Souvenirs de la Mobile.*
Richard, Jules. — *En Campagne, par A. de Neuville.*
Rivière, Armand. — *3 mois de dictature en province. - Le gouvernement de la Défense nationale.*
Rivière (Général). — *Rapport sur le Procès du Maréchal Bazaine.*
Robinet de Cléry. — *Les Avant-Postes pendant le siège de Paris.*
Rodez, J. (Editeur). — *Histoire de la Guerre de 1870-71.*
Rolin. — *La Guerre dans l'Ouest.*
Rolin-Jaequemyns. — *La dernière guerre entre la France et l'Allemagne.*
Rome, E.-F. — *Histoire de la Guerre entre la France et la Prusse.*
Rossel, L. (Colonel). — *Les Derniers Jours de Metz. - Papiers posthumes.*
Rothan, G. — *Les origines de la guerre de 1870.*
Rouquette, Jules. — *Les défenseurs de la République, biographies illustrées.*
Roussel, Aug. — *Souvenirs du siège.*
Rousset (Comt). — *Histoire abrégée de la Guerre franco-allemande. - Scènes et Episodes de la Guerre de 1870-71. - La Victoire de Coulmiers. - Les Marins et les Corps francs. - Guerre de 1870-71.*
Rustow, M. — *Der Krieg um die Rheingrenze, 1870.* Traduit par Savin de Larclause.
Sahler, G. — *L'Armée des Vosges.*
Saint Edme, E. — *La Science pendant le Siège de Paris.*
Saint-Ferreol, Amédée. — *Les Proscrits français en Belgique.*
Saint-Genest. — *Lettres d'un Soldat.*
Salins pendant la Guerre de 1871, suivi d'un Episode du Fort de Joux.
Sarazin, C. — *Récits sur la dernière guerre franco-allemande.*
Sarcey, Francisque. — *Le Siège de Paris.*
Scheibert, J. (Major). — *Der Krieg von 1870-71. - Der Krieg zwischen Deutschland und Frankreich.*
Shéridan (Général). — *De Gravelotte à Sedan.*
Schiler, Fr. — *Das schlachtfeld von Wörth-Frœschwiller.*
Schwartz, L. (Lieutenant). — *Aperçu critique des Opérations.*
Schuré, Ed. — *L'Alsace et les Prétentions prussiennes.*
Sedan.* — *Curiosités, Armes, Documents, etc.
Signouret, Pr. — *Souvenirs du Bombardement et de la Capitulation de Strasbourg.*
Simon, Jules. — *Le Gouvernement de M. Thiers. - Origine et chute du Second Empire. - Le Gouvernement de la Défense Nationale.*
Socec, Alexandre (Capitaine). — *La Guerre franco-allemande.*
Sordet, Félix. — *1870-71 ou une Page d'histoire.*
Souvenirs recueillis par les Aumôniers militaires. La Patrie et l'Exil en 1870-71.
Id.* *d'un Officier de Chasseurs à pied.
Id.* *d'un Prisonnier de guerre (Armée de Metz).
Id. *d'un Franc-Tireur pendant le Siège, par un Volontaire suisse.*
Id. *d'un Garde National pendant le Siège, par un Volontaire suisse.*
Id.* *d'un officier de l'armée belge à propos de militaires internés à Anvers.
Spoll, E.-A. — *Campagne de la Moselle. - Metz. Souvenirs de 1870.*
Steinmetz (Général). — *L'Infanterie prussienne, son perfectionnement.*
Stieler Heydekampf. — *Opérations du 5e corps prussien.*
Stoffel (Colonel). — *Rapports. Documents publics pour servir à l'Histoire de la Guerre de 1870-71. - La dépêche du 20 août 1870.*
Suicide d'une Dynastie. L'empereur Napoléon III, la régente et la France, par un Maire de village.
Sulzberger, Max. — *Gambetta.*
Sutter Laumann. — *Histoire d'un 30 sous 1870-71.*
Teillard, Et. — *Aventures du Sergent Hoff.*
Thiers. — *Notes et souvenirs. 1870-73.*
Thomas, G.-Max (Comt). — *Guerre de 1870. Metz.*
Thoumas (Général). — *Autour du Drapeau tricolore. - Les Capitulations.*
Tissandier, Gaston. — *En Ballon.*
Tissot, V. — *Voyage aux pays annexés.*
Travaux d'investissement exécutés par les Armées allemandes autour de Paris, par un ancien Elève d'une Ecole spéciale.
Trimborn, C. (Editeur). — *Histoire illustrée de la Guerre de 1870.*
Trochu (Général). — *Pour la Vérité, pour la Justice. - La Politique et le Siège de Paris. - L'Empire et la Défense de Paris.*
Trois mois à l'Armée de Metz, par un Officier du Génie.
Turquan, Joseph. — *Les Héros de la Défaite. - Les Femmes de France pendant l'invasion.*
Uber land und meer. 1870-71.
Uhrich (Général). — *Documents relatifs au Siège de Strasbourg.*
Univers illustré, 1870-71.
Vandevelde, L. (Lieut.-Col.) — *La Guerre de 1870. - Description des Fortifications de Paris.*
Van Holsbeek, Henry. — *Considérations au point de vue hospitalier et chirurgical.*
Vérités (Quelques) sur l'Armée française en 1870, par un Officier supérieur.
Vial (Colonel). — *Campagnes modernes.*

Vie politique de Thiers ; sa mission en 1870.
Vinoy (Général). — *Campagne de 1870-71. Siège de Paris. - L'armistice et la commune.*
Viollet-Le-Duc, E. — *Mémoire sur la défense de Paris.*
Vitet, M.-L. — *Lettres sur le Siège de Paris.*
Von Boguslawski (Lieut.-Gen.). — *Nouvelles études sur la Bataille de Wœrth.*
Von der Goltz. — *La Nation armée. Gambetta et ses armées.*
Von Erlach, Franz. — *Aus dem französische deutschen krieg.*
Von Schmid, E. (Oberstleutnant). — *Strasburg, 1870.*
Vosges (Les) en 1870, par un ancien officier de chasseurs à pied.
Vuillemin, A. — *Paris fortifié et environs.*
Waag, G. — *La Situation, par un Alsacien Lorrain.*
Wachter, A. — *La Guerre de 1870-71.*
Walder. — *Souvenirs du siège de Paris.*
Wey, Francis. — *Le siège de Paris.*
Wittich. — *Aus meinem Tagebuche. 1870-71.*
Woeste, Charles. — *Le règne de Napoléon III.*
Wolff, Albert. — *2 empereurs (1870-71).*
Wolowski, A. L. — *Le colonel Bourras et le Corps franc des Vosges.*
Yriarte, Ch. (de l'Etat-Major). — *Les Prussiens à Paris. - Campagne de France. La retraite de Mézières.*
Zeller, J. — *Les 3 instituteurs de l'Aisne fusillés pendant la guerre de 1870-71.*
Zimmermann. — *La Guerre franco-allemande.*
Zola, Emile. — *La Débâcle.*
Zurlinden (Général). — *La Guerre de 1870-71,*

sans compter d'innombrables biographies, brochures, etc.





PRÉFACE

Après la conférence de M. Van Neck sur Waterloo *et* 1830, *voici venir les épisodes de la* Guerre franco-allemande.

Ces causeries, empreintes d'impartialité, ne sauraient être qu'anecdotiques et ne peuvent toucher que les événements principaux de la lutte sans que nous ayons à les apprécier.

Nos sympathies vont aux 2 belligérants parce que tous 2 ont respecté notre neutralité et nous témoignent en toute circonstance des sentiments précieux de cordialité.

Avant de tourner devant vous chacune des pages sanglantes qui résument la guerre de 1870, M. Van Neck m'a prié de vous remémorer les faits spéciaux qui la provoquèrent et ceux d'ordre général qui la rendirent désastreuse.

3 points sont aujourd'hui acquis par l'histoire : 1° La haine des Allemands qui n'attendaient que le moment de se venger de la défaite d'Iéna et d'abaisser la France comme celle-ci avait jadis abaissé la Prusse ; 2° La certitude que la France ne trouverait pas d'alliés en Europe ; 3° Le défaut d'organisation de l'armée française.

Je rencontrerai brièvement chacun de ces facteurs dont l'existence incontestée devait conduire la France à la débâcle et au démembrement.

La France était encore sous le coup des événements qui enlevèrent la couronne à Louis-Philippe et constituèrent la seconde république, quand, en 1852, Louis-Napoléon se fit proclamer empereur.

Le prince Louis avait eu une résidence en Italie où ses liaisons avec les principaux Carbonaris n'étaient pas un mystère. Il avait aussi habité l'Angleterre et pensait y avoir laissé de sincères amitiés.

En France, le coup d'Etat lui aliéna la sympathie d'hommes politiques influents et une opposition irréductible et intelligente naquit le jour même où le nouvel empereur escalada les marches du trône.

Le premier soin des nouveaux gouvernants fut de chercher au dehors un dérivatif aux difficultés politiques intérieures qui se manifestaient surtout à Paris.

La question des Lieux-Saints et la protection générale des orthodoxes grecs réclamée par l'empereur Nicolas devaient fournir à Louis-Napoléon l'occasion qu'il cherchait. Il fut poussé par l'Angleterre, qui surrexcita chez lui des questions d'amour-propre. D'autre part le désir d'inaugurer son règne par de hauts faits militaires qui flatteraient le chauvinisme de la France et relègueraient la politique au second plan, lui fit consentir une alliance avec l'Angleterre et la Turquie contre la Russie. La guerre fut fatale à l'empereur Nicolas qui mourut de chagrin, laissant à son fils Alexandre le soin de venger la Russie. La France perdait une alliance possible et expia, en 1870, la faute de 1854-1855.

Nous avons dit que Louis-Napoléon avait séjourné en Italie. Il s'y affilia aux loges qui lui promirent leur appui pour conquérir le trône à la condition que le nouvel empereur ferait la guerre à l'Autriche et rendrait l'Italie libre des Alpes jusqu'à l'Adriatique.

L'empereur ne se doutait pas que de l'Italie unifiée sortirait l'Allemagne unie et que, traversant l'Adige, il perdrait le Rhin, qu'enfin un jour viendrait où la France se débattrait dans l'étreinte combinée de l'Italie ingrate et de l'Allemagne créée par lui-même.

Le Carbonarisme veillait et l'attentat d'Orsini rappela l'empereur à ses serments. On exigeait de lui : la grâce d'Orsini ; la proclamation de l'indépendance de l'Italie ; la participation de la France à une guerre de l'Italie contre l'Autriche.

La France obtint aisément la neutralité de l'Allemagne très heureuse de voir diminuer l'Autriche, contre laquelle elle nourrissait des projets de guerre et celle de la Russie que l'Autriche, qui étonna le monde par son ingratitude, n'avait pas secourue en 1855.

Les mains libres, Napoléon se joignit à Victor-Emmanuel et la campagne d'Italie fut menée rapidement par les 2 alliés, trop rapidement au gré des Italiens qui furent surpris par la paix signée précipitamment à Villa-Franca, le 11 juillet, au moment où les armées combinées se préparaient à faire le siège des places du quadrilatère.

On sut alors que la Prusse menaçait d'une intervention et se proposait de masser une armée sur la frontière autrichienne. Elle voulait l'amoindrissement de l'Autriche et non la constitution d'un puissant empire italien.

La guerre n'eut d'autres résultats que la cession de la Lombardie à la Sardaigne; la Vénitie entra dans la confédération italienne.

Mais l'unité italienne n'était point consommée et les loges n'étaient pas plus satisfaites qu'avant la guerre.

Napoléon s'était inutilement aliéné les sympathies de l'Autriche qui, dans la suite, aurait pu être pour la France un puissant auxiliaire, et l'Italie tout entière, regrettant l'œuvre laissée inachevée, n'avait plus que de la haine pour Napoléon.

La guerre d'Italie avait été très populaire en France et la politique avait chômé. Tandis qu'on recevait à Paris des bulletins de victoires l'empereur fit, dans sa capitale, une rentrée sensationnelle, mais la trêve de l'opposition, composée de républicains et de royalistes, fut de courte durée, et il fallut songer à une guerre nouvelle.

Si la campagne d'Italie avait été glorieuse, elle mit malheureusement en lumière les multiples défauts de l'organisation de l'armée impériale : incurie du ministère de la guerre, inexpérience de l'intendance, manque d'unité dans les mouvements tactiques et dans la poursuite du but à atteindre. Magenta n'a que trop justifié ces dernières assertions.

Ces vices capitaux n'avaient point passé inaperçus en Allemagne ou l'on étudiait depuis longtemps le défaut de la cuirasse du futur adversaire.

C'est dans ces conditions que fut entreprise, en 1862, l'expédition du Mexique où la France alla imprudemment guerroyer pour une poignée d'écus réclamés par le Suisse Jecker *et qui se termina par l'exécution de Maximilien d'Autriche, placé par la France sur le trône mexicain. L'armée à peine remise de la désorganisation résultant de la campagne d'Italie en fut affaiblie, et l'empereur fortement impressionné par la fin tragique du malheureux Maximilien, se prit à douter de l'avenir; son étoile pâlissait, il devint craintif et hésitant.*

Pendant ce temps la Prusse modifiait son armement; elle adoptait le fusil à tir rapide, arme terrible entre les mains de soldats disciplinés comme l'étaient ceux de l'Allemagne. L'artillerie était également l'objet de soins tout particuliers. La tactique était enseignée par l'éminent de Moltke et, à l'académie militaire de Berlin, les officiers préparaient la grande guerre, le maniement d'énormes masses, et l'art de les approvisionner au loin en vivres et munitions.

Quand la Prusse se crut assez forte, elle chercha d'abord noise à l'Autriche à propos des provinces récemment enlevées au Danemark; mais ce n'était là que la raison apparente, la vraie était le désir de

la Prusse de rejeter l'Autriche de la Confédération des Etats allemands où son influence égalait la sienne.

La Prusse, poursuivant son idée de revanche vis-à-vis de la France, voulait régner seule sur les Etats confédérés; il lui fallait une armée formidable pour s'attaquer à son ennemie qui jouissait, malgré tout, en Europe d'une immense réputation militaire.

Elle obtint la neutralité de la Russie et Bismarck offrit, paraît-il, à Napoléon des agrandissements territoriaux du côté du Rhin.

Une alliance offensive et défensive fut conclue avec l'Italie.

Nous l'avons dit, les dépouilles enlevées au Danemark servirent de prétexte à la guerre, et celle-ci fut déclarée le 25 juin 1866. Elle dura 13 jours; les Autrichiens furent complètement battus à Sadowa.

La Prusse annexa le royaume de Hanovre, la Hesse, le duché de Nassau et la ville libre de Francfort; l'Autriche lui cédait en même temps tous les droits sur le Schleswig et le Holstein.

Dès lors, la Prusse dominait toute la Confédération.

Un premier pas important vers la revanche était franchi. Il l'était grâce à l'empereur Napoléon qui était à ce moment l'arbitre de la paix ou de la guerre en Europe et n'avait pas su tirer parti de la situation.

Nous avons dit que pour s'assurer la neutralité de la France, Bismarck avait promis des compensations territoriales du côté du Rhin. Pour forcer Bismarck à tenir sa promesse, la France aurait dû réunir 100,000 hommes sur ses frontières de l'Est, mais cette précaution élémentaire fut négligée. L'Empire n'était pas en état de mobiliser les troupes nécessaires à pareille démonstration.

L'Allemagne ne s'y trompa point, la France venait de commettre une faute irréparable et toutes les compensations entrevues lui échappèrent.

Après la victoire, Bismarck oublia ses promesses et lorsque plus tard Napoléon voulut chercher à rétablir l'équilibre en obtenant de la Prusse son consentement à l'annexion de la Belgique, il lui fut répondu que la neutralité et l'intégrité belges étaient garanties par les traités européens.

La France était jouée, elle avait prêté inconsciemment les mains à la formation d'une Prusse redoutable, appuyée par toute la Confédération. Il fallait désormais compter avec elle et le gouvernement prussien le fit bien voir quand il déclara au Reichstag que « rien désormais n'arrêterait plus l'unité allemande ».

La Prusse, qui venait de mettre à l'épreuve, d'une façon si victorieuse, son organisation, son armement et son génie de la guerre, ne songeait plus qu'à la revanche d'Iéna.

La période napoléonienne avait, ainsi que nous l'avons démontré, éloigné de la France la Russie, l'Autriche et l'Italie, seules puissances sur l'alliance desquelles elle aurait pu compter et qui auraient pu tenir l'Allemagne en respect.

La France avait, en outre, prouvé la faiblesse de son état militaire et l'indécision qui régnait dans les sphères gouvernementales

Le moment d'agir pour la Prusse était venu; la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne servit les projets de Bismarck.

Mais Louis-Napoléon, soit qu'il eut conscience de l'état d'infériorité de la France isolée vis-à-vis de l'Allemagne unie, soit qu'il craignit pour sa dynastie les suites d'une guerre malheureuse, apporta dans les négociations avec le Roi de Prusse un rare esprit de conciliation. Il s'était déclaré satisfait de la renonciation au trône faite au nom de son fils par le prince Antoine ; il estimait l'incident clos, lorsque Bismarck, qui tenait les chancelleries européennes au courant de la question Hohenzollern, tronqua les paroles du roi Guillaume et télégraphia que le Roi de Prusse avait refusé de recevoir le ministre de France. L'affront était sanglant, Bismarck arrivait à ses fins ! La guerre fut déclarée dans des conditions déplorables pour l'armée française, qui, malgré les affirmations du maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre, devait manquer de vivres, de munitions et d'équipements le jour de son entrée en campagne.

La France fut battue malgré l'éclatante et légendaire vaillance de ses enfants, vaillance à laquelle le Roi de Prusse rendit un si brillant hommage lorsque, assistant à la charge des cavaliers du général Margueritte, il s'écria, profondément émotionné : « Oh! les braves gens ! »

C'était un auguste témoignage d'admiration rendu au courage héroïque de ceux qui allaient mourir pour la gloire du nom français et qui pouvaient à leur tour s'écrier, comme un autre illustre vaincu : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Colonel O. Allard.





Au lecteur.

Nous avons vu, par l'exposé des événements de la *Révolution belge de 1830*, comment un peuple conquiert son indépendance. Nous allons voir ce qu'il doit faire pour la conserver.

Faute de s'être préparée à la guerre, la France, en 1870, a été cruellement vaincue; elle a perdu, avec la prépondérance en Europe, 2 provinces et 150,000 soldats, l'élite de sa jeunesse; elle a dû payer une indemnité de 5 milliards, sans compter les ruines accumulées sur le pays, son matériel militaire, etc., que l'ancien ministre de la guerre Boulanger, dans son livre *L'Invasion*, évalue à 9 milliards.



RÊVE

Imp. Draeger & Lesueur, Paris.
Copyright 1895, C. N. Greig & Co.

Si vis pacem, para bellum.

Plus vous vous préparerez à la guerre, plus la paix sera assurée.

En 1870, la France n'était pas prête. Elle croyait qu'elle l'était parce que le général Lebœuf, ministre de la guerre, lui répétait avec une criminelle légèreté, « qu'elle était archiprête, qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre ».

C'est possible, « mais — a dit un humoriste — il manquait tout le reste ». — Sauf le courage, bien entendu.

Hélas! cela ne suffit plus dans les guerres actuelles.

Pourquoi, dira-t-on, revenir sur ce sujet si pénible, si douloureux pour la France?

Parce que le malheur ne peut avoir qu'un seul bon côté : servir d'enseignement.

Les Français eux-mêmes ont intérêt à rafraichir de temps en temps leurs souvenirs.

C'est en se garant d'anciens errements qu'on en évite le retour.



Krieg und Sieg

Von Dr. J.-V. Sflugk, Haritung.

Rappeler hier, disent les frères Margueritte, c'est éclairer aujourd'hui.

Or, en 1870, le pauvre et vaillant soldat de France avait tout contre lui : l'impéritie du gouvernement, la nullité des chefs, l'insuffisance des effectifs et des fortifications, l'infériorité de l'artillerie et de l'intendance!

Et cependant il s'est battu avec ardeur, avec bravoure, avec toute son âme. Comme les Gaulois!

Mais, encore une fois, le courage indomptable devait céder au nombre, à la discipline; toute la fougue impétueuse et chevaleresque de Vercingétorix devait succomber devant la tactique froide et l'armement perfectionné des Romains.

L'élan généreux, mais irréfléchi, des Français devait également se briser à Groninghe, sur les piques des communiers flamands; à Azincourt, sur les flèches des archers anglais; à Waterloo, sur les baïonnettes des carrés alliés.

Ces leçons formidables ne peuvent manquer de produire enfin leurs effets.

*
* *

Qu'on veuille bien nous excuser si nous traitons un peu sévèrement certains hommes du second (1) Empire, ainsi que certaines de leurs pratiques.

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. On ne peut défendre à un ami de la France de rappeler — oh ! fort timidement — ces mots d'un grand Français.

---

(1) On dit *second* quand il n'y a pas de *troisième*.

Au surplus, il n'est aucune de nos observations qui ne soit empruntée à l'un ou l'autre de ses historiens.

Qu'on nous excuse d'être impitoyable pour Napoléon III, le principal auteur des désastres de sa patrie, qu'il n'a su ni prévoir ni empêcher... encore que sa liste civile fût de plus de 33,000,000!

Les Français, qui aiment leur pays, doivent comprendre qu'un Belge, qui chérit le sien, ne puisse rien pardonner à celui dont la Belgique a toujours eu à redouter les visées annexionnistes.

Ce Belge, d'ailleurs, écrivant spécialement pour des compatriotes, ne peut manquer de leur signaler les errements dans lesquels ils doivent éviter de tomber.

Fas est ab hoste doceri.

Hostis est, cela va de soi, pris ici dans le sens d'*étranger*.

* * *



Pour l'Humanité, pour la Patrie

Imp. Draeger & Lesieur, Paris. J.-J. Weerts.
Copyright, 1895. C.-N. Greig & Co.

Nous dirons comme dans notre *Waterloo Illustré* : « Loin de nous la pensée — pour ne pas dire la prétention — de faire une nouvelle étude technique sur cette campagne fabuleuse, qui a fait couler *(elle aussi)* autant d'encre que de sang.

Nous allons nous borner modestement à faire défiler une série de clichés représentant les divers épisodes de cette lutte de géants, le tout d'après des tableaux, des gravures, des lithographies, et en empruntant aux divers auteurs leurs passages les plus caractéristiques.

Ce sera, en même temps, une *revue comparative* — éclectique toujours, critique parfois — d'une partie des innombrables documents graphiques, si intéressants, si variés, souvent si fantaisistes, consacrés à ces événements prodigieux.

Nous sommes heureux, d'autre part, d'avoir l'occasion de mon-

trer aux pays d'expression française, qui les ignorent généralement, les remarquables productions des artistes allemands et anglais.

Pourquoi magnifier la guerre, l'odieuse guerre? dira-t-on.

Nous ne magnifions pas la guerre. Nous espérons même la faire détester davantage par l'étalage graphique de ses horreurs.

Mais il doit être permis d'accorder un souvenir, religieux et fier, à ceux qui ont poussé l'héroïsme militaire aux dernières limites de l'exaltation, à ceux qui ont succombé pour leur idéal, pour l'honneur du drapeau!



LES FRUITS DE LA GUERRE
(Groupe marbre)
E. Boisseau.
Imp. Draeger & Lesieur, Paris.
Copyright 1895. C.-N. Greig & Co.

* * *

Nous nous placerons surtout au point de vue de la Belgique Il est curieux de constater, en passant, combien peu d'écrivains belges se sont occupés de cette lutte gigantesque qui s'est livrée aux portes de leur pays, mettant aux prises, comme à Waterloo, dans un duel mortel, le monde gallo-romain et le monde germanique.

La Belgique se trouve ballottée entre leurs 2 influences et l'issue de leur conflit est certes de nature à la passionner.

Cependant nous ne connaissons guère comme ouvrages d'auteurs belges que : *Les Charniers*, de Camille Lemonnier ; *Souvenirs d'un milicien*, par Kraus; *Souvenirs de 1870*, par Rombaut; *La guerre de 1870*, par E. Vandevelde; *Histoire de la guerre franco-prussienne*, par Michiels; *La guerre de 1870*, par Leconte ; l'*Aperçu critique des opérations militaires pendant la guerre franco-allemande*, par Schwartz ; *La guerre de siège en 1870*, par Bodenhorst.

Il en est beaucoup question dans *Le règne de Napoléon III*, par Ch. Woeste; *Frère-Orban*, par Paul Hymans.

Comme traités spéciaux, il faut signaler : *Les secours aux blessés*

après la bataille de Sedan, par le docteur Merchie; *Souvenirs de la guerre franco-allemande* (au point de vue hospitalier et chirurgical), par le docteur van Holsbeek.

A Bruxelles ont été publiées, au moment même, de nombreuses brochures, émanant — pour la plupart — de refugiés français.

Beaucoup de journalistes belges étaient correspondants de journaux étrangers, français principalement. Plusieurs suivirent les opérations, notamment Gustave Lemaire, récemment décédé, et qui appartint longtemps à l'*Etoile Belge*.



FAMILLE ÉPLORÉE FUYANT BAZEILLES EN FEU

(L'Illustration européenne.)

Les articles de l'*Indépendance Belge* étaient fort remarqués.

Foule de nos compatriotes se rendirent sur les champs de bataille, la croix rouge au bras...

Inépuisable fut la charité de la Belgique pour les belligérants, recueillis sur son sol, les blessés surtout. Elle fut égale pour tous. Une tendresse spéciale était cependant vouée aux Français, d'abord parcequ'ils étaient malheureux, et ensuite parce que tant de liens les rattachent à nous.

Tous les Belges n'ont pas oublié que la France, en 1831 et 1832 sauva notre nationalité naissante.

En 1870-71, nous avions l'occasion d'acquitter une bonne part de la dette de reconnaissance contractée au début de notre émancipation.

Nous n'y avons pas manqué.



Coup d'œil rétrospectif

On peut lire dans notre *Waterloo Illustré*, in fine :

« Je désire, avait dit l'Empereur dans son testament, que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé... »

Ce vœu fut exaucé, mais seulement 20 ans plus tard. Louis-Philippe, d'accord avec l'Angleterre, envoya à Sainte-Hélène une



FUNÉRAILLES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON (15 DÉCEMBRE 1840)

Dessiné par Ed. Girardet. *Gravé par G. Chavane.* *Diagraphe et pantographe Gavard.*

frégate, commandée par son fils, le prince de Joinville, pour ramener à Paris la dépouille mortelle du héros; elle fut déposée solennellement dans l'église des Invalides, le 15 décembre 1840.

« Ici gît... point de nom! Demandez à la terre!... »

« Nous dirons peut-être quelque jour, ajoutions-nous, l'effet que produisit cette translation au point de vue de la restauration bonapartiste. »

* * *

Le moment nous semble venu de tenir cette promesse.

En 1840 donc, Louis-Philippe fit revenir en France les cendres de Napoléon Ier. Le culte du grand homme s'en trouva du coup démesurément accru.



Aussi, en 1848, à la chute du Roi-citoyen, le neveu du Petit Caporal, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, n'eut-il pas trop de peine à se faire nommer député, puis président de la République.

Les tentatives de Boulogne et de Strasbourg avaient échoué, celle de Paris réussit. D'où le surnom de Bou-Stra-Pa. Après Boulogne, le prétendant avait été enfermé à Ham, d'où il s'était enfui en Belgique.



4 Décembre 1851

(D'après une gravure de Férat, empruntée à l' « Histoire du second Empire », par Taxil Delord.)

Le 2 décembre 1851 — grâce à son frère de Morny (1) — le prince escamota le pouvoir : ce fut le coup d'Etat.

« L'opinion avait été préparée, dit Larousse, par de nombreux voyages en province du prince-président. A ceux qui craignaient, en France et en dehors, que l'avénement d'un Napoléon ne fut le signal d'une politique agressive contre l'Europe et une ère nouvelle de guerre, Louis-Napoléon avait fait, dans son discours de Bordeaux, cette promesse solennelle : « L'Empire, c'est la paix ! »

Victor Hugo, dans *Histoire d'un crime, Napoléon le Petit, Les Châtiments*, a fait le procès du coup d'Etat, en termes indignés et vengeurs. Le prince-président, après avoir juré de défendre la République, l'avait baillonnée, puis étranglée, pour s'attribuer la dictature.

Malgré la protestation de nombreux députés et leur appel aux

(1) Lorsqu'en 1865 Morny décéda, il n'y eut qu'un cri : « L'empire est mort ! »

armes, le soulèvement du peuple, épuisé par la terrible saignée de juin 1848, ne fut ni assez général ni assez énergique. Quelques barricades furent élevées; la troupe les détruisit. La fusillade et la mitraille régnèrent dans Paris.

Ce fut sur la barricade du faubourg Saint-Antoine (4 décembre) que le représentant Baudin fut tué. Différentes tentatives de résistance eurent encore lieu dans le centre de Paris, mais elles furent vite réprimées, avec une impitoyable rigueur, de même que les insurrections de la Nièvre, de l'Hérault, de la Drôme, du Var et des Basses-Alpes.

Des arrestations, au nombre de plus de 2,000, des déportations en masse rendaient Louis-Napoléon maître de la situation. Le 20 décembre, il se fit absoudre par un plébiscite et l'année suivante proclamer empereur.

Les proscrits choisissaient de préférence la Belgique.



M. PAUL DESCHANEL

En 1855 naquit à Schaerbeek Paul Deschanel, qui devait devenir président de la Chambre française.

Nous nous permettons de publier son acte de naissance :

« L'an 1855, le 15 du mois de février, à 3 heures de relevée, par-devant nous, Victor Hancart, échevin légalement délégué, officier de l'état-civil de la commune de Schaerbeek, arrondissement de Bruxelles, province de Brabant, est comparu Emile-Auguste-Etienne Deschanel, âgé de 35 ans, profession d'homme de lettres, né à Paris, (France), résidant à Schaerbeek, rue de Brabant, 176, lequel nous a exhibé un enfant du sexe masculin, qu'il a déclaré être né le 13 février courant, à 11 heures du matin, en sa demeure, de lui comparant et de son épouse Adèle-Louise-Josèphe Feigneaux, âgée de 26 ans, sans profession, née à Bruxelles, demeurant à Schaerbeek et auquel enfant il a donné les prénoms de Paul-Eugène-Louis.

» Les dites présentations et déclarations faites en présence d'Adolphe-Robert Jones, âgé de 48 ans, profession d'artiste peintre, domicilié à Schaerbeek et de Louis-Joseph Gallait, profession d'artiste peintre, domicilié à Schaerbeek.

» Et après qu'il leur a été donné lecture du présent acte, ils ont signé avec nous. »

1853. Mariage de Napoléon. 1856. Naissance du prince impérial.

A peine sur son trône, pour le consolider et détourner l'attention publique, Napoléon III engagea la France dans une suite de guerres étrangères : les campagnes de Crimée (1854-1856), Chine (1857-1860), Italie (1859), Liban (1860), eurent quelque succès, quoique assez sottement entamées et menées.

Après Magenta et Solférino, devant l'hostilité de l'Allemagne, l'empereur avait dû se contenter du traité de Villafranca, qui était loin de donner aux Italiens la satisfaction qu'ils attendaient. Il avait déjà oublié la bombe d'Orsini.



S. A. I. et R. la Princesse Charlotte, Impératrice du Mexique

La guerre du Mexique (1862-1867), où se conduisit singulièrement le trop fameux Bazaine, fut lamentable. « Soutenue, dit de Moltke, en grande partie pour sauvegarder des intérêts financiers, elle avait coûté des sommes énormes et désagrégé les forces militaires de la France. »

Bien que le ministre Rouher, dans sa courtisanerie, eut qualifié l'expédition du Mexique *la plus grande pensée du règne,* l'armée française — devant les menaces des Etats-Unis — abandonna le Mexique et Maximilien. Celui-ci, resté seul, fut fait prisonnier. Il tomba, la tête haute, sous les balles du peloton d'exécution de Queretaro.

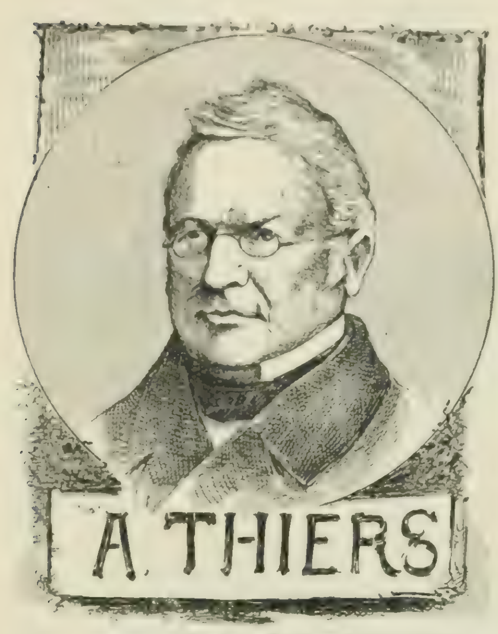
Sa femme, l'impératrice Charlotte, sœur de notre Roi, en devint folle. Elle habite le château de Bouchout, majestueusement belle, promenant dans les allées sa grâce mélancolique, fixant au hasard ses yeux profonds où nulle étincelle ne brille, douce et charitable comme sa mère, dont elle a toutes les nobles qualités.

On sait qu'un contingent belge, enrôlé pour aider Maximilien, joua là-bas un rôle assez brillant et considérable pour faire l'objet d'un volume spécial.

Les cendres de l'Empereur reposent dans la sépulture des Habsbourgs, au Couvent des Capucins, à Vienne, non loin du duc de Reichstadt et de Marie-Louise, le fils et la femme du grand Napoléon.

En Algérie, les Français n'avaient appris qu'à se battre à l'arme blanche avec des adversaires, certes valeureux, mais aussi ignorants de la stratégie que de la tactique.

Dans l'intervalle, la Prusse et l'Autriche s'étaient, en 1864, mises à 2 pour enlever au Danemark les duchés de Sleswig-Holstein, à l'occasion desquels, 2 ans plus tard, la Prusse allait chercher à l'Autriche une querelle d'Allemand. Grâce surtout au fusil à aiguille, les Prussiens écrasèrent Benedek à Kœniggrætz-Sadowa.



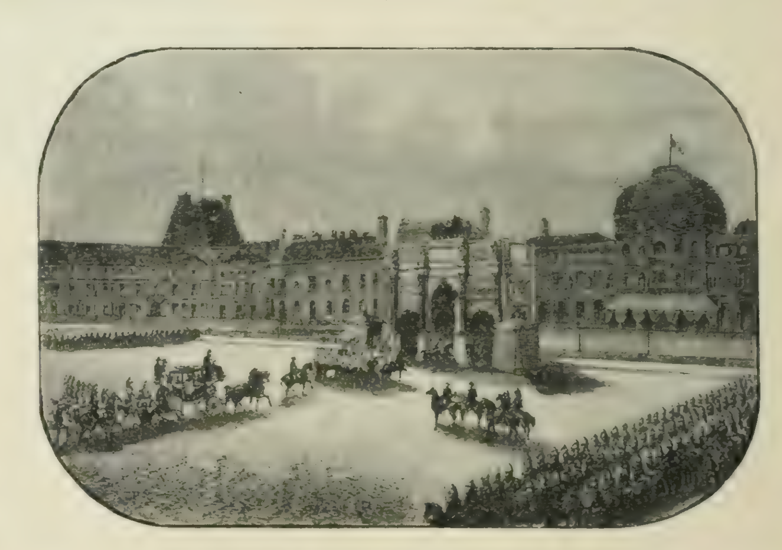
D'après Tichon (Bruxelles).

La France, trop occupée, avait laissé faire. De quoi d'ailleurs se serait-elle plainte? N'avait-elle point, par amour pour le principe des nationalités, aidé les Italiens de Cavour à se défaire de l'Autriche?

En vertu du même principe, la Prusse, après avoir vaincu l'Autriche à Sadowa, en 1866, l'élimina de la confédération germanique, dont elle prit — naturellement — la direction. Elle eut soin — non moins naturellement — de se réserver quelques accroissements territoriaux.

La même année, le comte de Flandre refusait la couronne de Roumanie.

La grandeur naissante des Hohenzollern n'était pas faite pour plaire aux politiciens français. Mais à quoi servait de récriminer?


ARRIVÉE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE AUX TUILERIES
*Gravure de l'*Illustration.

Ce n'est ni Richelieu, ni Napoléon qui eussent été indifférents à l'unification allemande. Dès mars 1867, Thiers pouvait dire à l'Empire : « Vous n'avez plus de fautes à commettre. »

On comptait beaucoup, en France, sur l'Exposition qui, en 1867,

allait montrer à l'univers entier sa puissance et sa prospérité. Certes, Paris n'eut pas à se plaindre : ce fut fêtes sur fêtes, un éblouissement. La Cour, le commerce et l'industrie de luxe, les journaux, la vie facile des boulevards, les endroits où l'on mange et où l'on s'amuse y trouvèrent largement leur compte, mais le succès fut plus tapageur que réel. Comme ce monde là disposait presque exclusivement de la presse, de la finance et des élections, l'Empire faisait tout ce qu'il pouvait pour lui plaire.

Ajoutez la multitude effrénée des fonctionnaires, dont certains touchaient des appointements dépassant toute vraisemblance.

La France digérait.

Béatitude, vénalité en haut; découragement, indifférence en bas; énervement et scepticisme partout.

Rien de ce patriotisme ardent, de cette soif d'expansion qui faisaient l'orgueil, la force et l'espérance de la Prusse.

Des monarques, des princes, un peu par curiosité, vinrent rendre visite à Napoléon, « leur bon frère », pour parler le langage des trônes : le roi des Belges, le roi de Prusse, le sultan, le prince de Galles, le prince de Prusse, le prince d'Orange, le prince de Saxe-Weimar, le vieux roi d'Egypte, le frère du taïcoun du Japon.



BAL DONNÉ A L'AMBASSADE DE PRUSSE, LE 13 JUIN

(Gravure de l'Illustration.)

La plupart ne manquèrent pas d'aller applaudir Hortense Schneider dans les stupéfiantes parodies d'Offenbach : la *Belle Hélène*, la *Grande Duchesse*...

Le czar, à son retour de la revue de Longchamp, faillit être tué d'un coup de pistolet par Berezowski.

L'Exposition de 1867 elle-même, qui fit déranger les peuples et les souverains étrangers, fut loin d'avoir le succès qu'on en attendait. (*Histoire illustrée de 6 ans de guerre et de révolution.*) Ce ne fut ni la revanche pacifique de Sadowa ni la fête des peuples et de l'industrie, mais un bazar sans grandeur, parce qu'il n'éclatait qu'en richesses d'opéra.

Les peuples y accoururent pour voir Paris et ses merveilles superficielles, les souverains y vinrent par une condescendance politique, mais dédaigneuse ; car ils affectèrent d'être plutôt les hôtes de la ville que des souverains, en se divertissant à nos petits théâtres avant même d'avoir montré leur ennui officiel aux fêtes de la Cour. A cette époque déjà, la guerre avec l'Allemagne était fatale, et on pouvait lire dans le *Der Bund* du 15 juin 1867 ces lignes menaçantes : « Le roi de Prusse et M. de Bismarck ont quitté Paris convaincus que la guerre est inévitable, et que le *carnaval* des rois aura un triste mercredi des cendres. »



NAPOLÉON III, MIT SEINEN GASTEN (KÖNIG WILHELM, KRONPRINZ, BISMARCK) VOR DER STATUE SEINES STERBENDEN OHEIMS (1867).

« Combien, parmi nos voisins, n'avaient vu dans notre grande manifestation de 1867 qu'une sorte de défi jeté à leur pauvreté? demande Boulanger.

» Certains d'entre eux n'avaient-ils pas comploté de venir, les armes à la main, nous dépouiller, après avoir pu constater par eux-mêmes que nous ne prenions pas la précaution de garantir notre épargne contre leurs convoitises !

» Ne savait-on pas que la première visite du roi de Prusse avait été pour les Buttes-Chaumont, du haut desquelles il avait assisté, jeune homme encore, à la prise de Paris en 1814, et à l'entrée des armées coalisées dans la capitale, et, par une coïncidence bien significative, le chef-d'œuvre de l'industrie prussienne, dans le grand tournoi des nations civilisées où nous avions convié l'Europe entière, n'était-il pas ce canon géant qui semblait braqué sur le Trocadéro comme sur un fort à bombarder ? »



LE ROI GUILLAUME AUX BUTTES-CHAUMONT EN 1867

Krupp avait envoyé une notice sur les produits de son usine d'Es-

sen à l'empereur, qui était à ce moment tout à son canon à lui et à ses mitrailleuses; on retrouva plus tard la note dans une farde avec cette simple mention : « Rien à faire. A classer. »

Un vent de folie semblait souffler sur la France, aveuglant ses gouvernants.

Dans ses *Souvenirs militaires* (1866-1870), le général Lebrun rend compte du voyage qu'il fit à cette époque en Belgique, aux camps de Beverloo et de Braschaet, où l'armée belge appliquait les nouveaux principes avec l'armement des vainqueurs de Sadowa. Le général fit des rapports élogieux de tout ce qu'il avait vu, insistant sur la nécessité pour la France de mettre sa méthode et son matériel au courant. Rien n'y fit.

Stoffel, à Berlin, n'eut pas plus de succès. Voici ce qu'en dit l'état-major prussien, dans sa relation si documentée.

« Les rapports si vrais et si détaillés du lieutenant-colonel baron Stoffel, attaché militaire français à Berlin, auraient dû convaincre le gouvernement de l'empereur que l'Allemagne était complètement en mesure de relever le gant qu'on lui jetait. »

Mais, de son côté, le ministre de la guerre Lebœuf annonçait que « la France était *archiprête* ».

« Le ministre Ollivier déclarait qu'il assumait, *avec un cœur léger*, la responsabilité de cette guerre qui était imposée à la France, et il semble que l'on n'avait d'autre préoccupation que de ne pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait pour combattre. »

* * *

Dès juillet 1865, Napoléon était miné par la maladie : Larrey avait diagnostiqué la présence d'une pierre dans la vessie.

Avant de se jeter sur l'Autriche, Bismarck avait vu l'empereur à Biarritz (octobre 1865), et, pour obtenir sa neutralité, lui avait fait entrevoir la possibilité de certaines compensations, notamment du côté de la Belgique — nous en reparlerons plus tard — et du Grand Duché de Luxembourg.

Une fois arrivé à ses fins, le rusé compère ne se souvint plus de rien. Pour ne pas en avoir le démenti, Napoléon III acheta alors le Grand Duché au Roi de Hollande. Et l'Allemagne de jeter les hauts cris ! Si bien que la vente n'eut pas de suite. Mais la Prusse, pour ne pas envenimer la situation, promit de retirer sa garnison du Luxembourg, qui serait démantelé.

On lit dans l'*Illustration*, journal universel, 21 septembre 1867 :

« Nous venons d'assister à la dernière phase de cette question qui a si vivement préoccupé et agité les esprits il y a quelques

mois. Le Grand Duché de Luxembourg, sorti de la confédération germanique, n'a plus un soldat prussien sur son territoire.

» L'évacuation de la forteresse et de la ville s'est opérée sans bruit, méthodiquement, et dans les délais stipulés et fixés par la conférence de Londres. Cette place, considérée depuis 2 siècles comme l'une des plus importantes de l'Europe, n'a plus, à l'heure où nous écrivons, rien de cette animation guerrière qui la caractérisait.



Evacuation du Luxembourg. — Défilé du dernier bataillon de la garnison prussienne devant S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas.

Croquis de M. Bélanger.

» La ville est ouverte et neutralisée. Il est vrai que la sape et la mine n'ont pas encore détruit les fortifications. Mais les Etats, réunis en session extraordinaire au mois de juin dernier, ont déclaré solennellement que ces murs formidables ne devaient plus être une menace pour personne. Les remparts seront donc conservés, du moins en partie... »

8 soldats français sont morts de leurs blessures, à Luxembourg, en 1870. Une stèle, œuvre de l'architecte Bélanger, de Nancy, leur a été élevée au cimetière de Siechenhof, près Eich (appelé aussi cimetière des bons malades ou des incurables à cause d'un ancien hôpital de lépreux qui était voisin), sur un terrain gracieusement accordé par le Conseil municipal de Luxembourg.



Luxembourg
Monument français

L'inauguration solennelle du monument, nous apprend une note de la Légation de France à Luxembourg, a eu lieu le

16 juillet 1874, en présence de quelques autorités et de troupes luxembourgeoises, ainsi que de tous les Français.

Les frais ont été couverts par une souscription ouverte à l'initiative de M. Gabriel Mayer, et à laquelle ont contribué les Français et les Luxembourgeois, amis de la France.

* * *

Emile Ollivier s'exprime comme suit dans son œuvre : *L'Empire libéral* (tome XI) :

« Depuis 1866, soufflait en Belgique un sentiment de défiance inquiète et soupçonneuse sans cesse en éveil. La lettre de l'Empereur à Drouyn de Lhuys (11 juin 1866) avait commencé à donner l'alarme. Nos convoitises d'annexion, ignorées dans leur détail, mais devinées ou connues par les hommes d'Etat, dénoncées par certains journaux, avaient inspiré la crainte d'un péril imminent. La déclaration du *Moniteur* de l'Empire, démentant toute prétention française sur les forteresses de Philippeville et de Mariembourg, n'était point parvenue à modifier la conviction que Napoléon III méditait d'annexer la Belgique. Enfin la circulaire de Lavalette, préconisant la suppression des petits Etats au profit des grandes agglomérations, parut un indice non équivoque du même dessein. »

Fin 1868, Tesch, administrateur du chemin de fer belge du Grand Luxembourg, dont la situation était précaire, négocia le rachat de la ligne par la puissante compagnie de l'Est français.


BRUXELLES
STATUE DE FRÈRE-ORBAN

Le ministère belge, qui avait à la tête M. Frère-Orban, dont M. Ollivier fait un éloge enthousiaste, s'opposa à la cession. L'incident s'envenima promptement. Il fut décidé finalement qu'une conférence se tiendrait à Paris pour examiner le litige. M. Frère s'y rendit. L'empereur refusa de le recevoir. La princesse Mathilde voulant « dénouer la situation » donna une soirée à laquelle fut convoqué le négociateur belge. Au milieu de cette fête, elle prit son

bras et se rendit dans un petit salon où, à sa grande surprise, M. Frère se trouva en face de l'empereur.

« Napoléon III, ajoute M. Ollivier, lui adressa de vifs reproches. M. Frère se défendit. L'entretien dura plus d'une heure. En fin de compte, M. Frère obtint une audience pour le lendemain. »

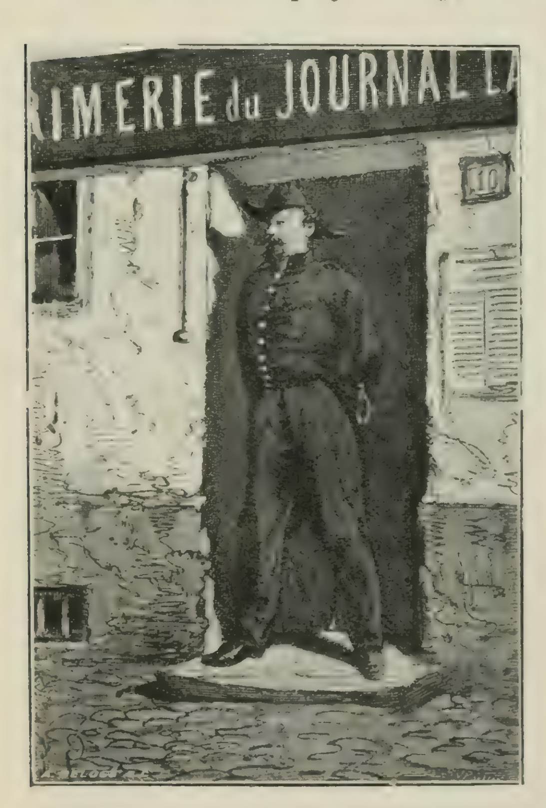
Au cours des conférences, M. Frère avait fait preuve d'une telle obstination que « M. Rouher se leva tout excité, ouvrit la porte d'un salon contigu à la salle du Congrès et rageusement marcha de long en large pendant quelques minutes en disant à ses collaborateurs : « Evidemment la Prusse est derrière tout cela ; eh bien! mieux vaut la guerre tout de suite, puisqu'elle est inévitable! »

Il semble même que l'empereur aurait été jusqu'à demander à son ministre de la guerre, le maréchal Niel, un plan d'envahissement de la Belgique. Par bonheur, l'Angleterre aidant, un compromis intervint : la Compagnie de l'Est obtint sur les lignes litigieuses un traitement de faveur.

* * *

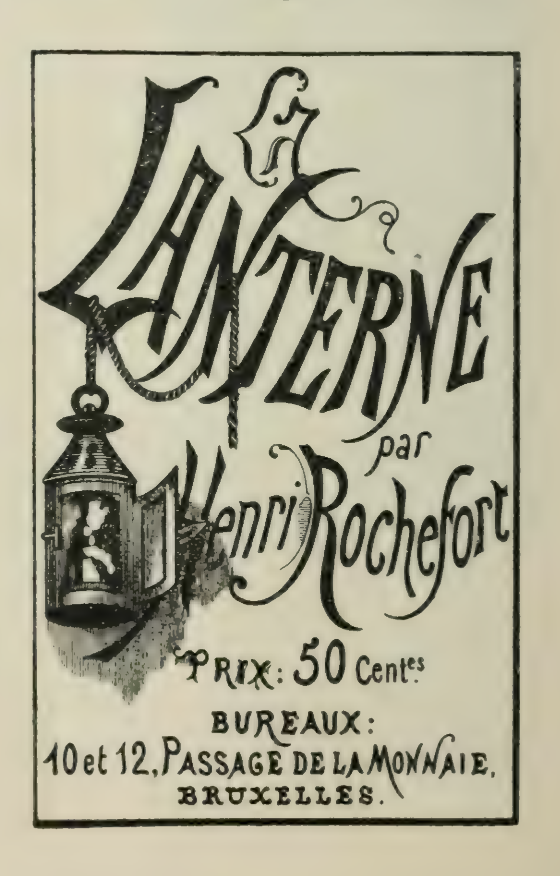
Napoléon et ses créatures, par leurs procédés prétoriens, mécontentaient le pays de jour en jour davantage. A la Chambre, dans la presse, le public, l'opposition devenait de plus en plus active, menaçante.

L'autorité se vengeait en exilant



« TOUS LES JOURNAUX SONT SUPPRIMÉS ; TOUTES LES IMPRIMERIES SONT OCCUPÉES PAR LA FORCE PUBLIQUE. »

D'après une gravure de Férat empruntée à l'Histoire illustrée du second Empire, par Taxile Delord.



les hommes politiques, en emprisonnant les journalistes, en dissipant les meetings par la force. Pareil régime ne pouvait durer longtemps.

En Belgique, les proscrits devenaient légion. V. Hugo y publiait ses *Misérables*; Charras, sa magistrale étude sur la bataille de Waterloo. C'est à Bruxelles que, le 31 mai 1868, parut le premier numéro de la *Lanterne*, de Rochefort, commençant par ces mots : « La France contient trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. »

Amédée Saint-Ferréol a consacré un gros ouvrage en 2 volumes aux *Proscrits français en Belgique*.

Il est certain que les exilés nous ont rendu les plus grands services dans les arts, la littérature, le commerce, l'industrie.

*
* *

Le jour des morts 1868, une foule nombreuse, attirée par les appels des journaux, se réunit au cimetière Montmartre, autour d'une tombe sur laquelle on lisait :

ALPHONSE BAUDIN

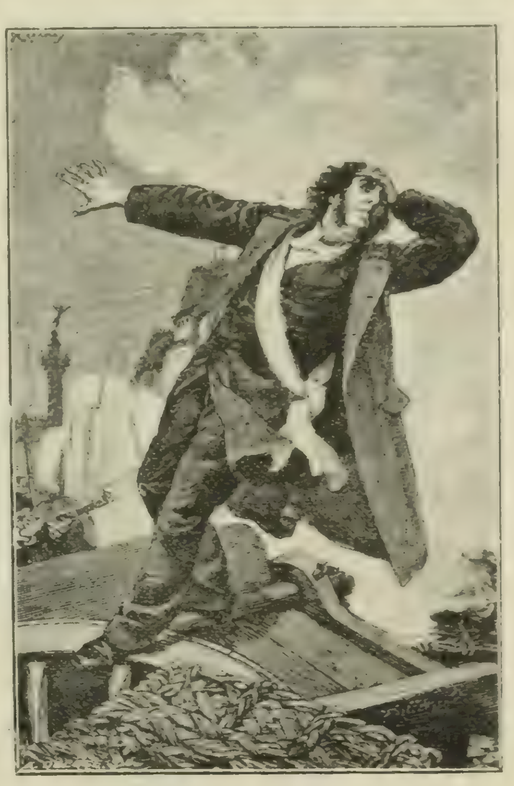
Représentant du peuple

Mort le 4 décembre 1851.

Baudin, député du département de l'Ain, s'était fait tuer sur une barricade, non pas, comme on l'a dit depuis, par forfanterie gasconne, pour faire voir au peuple comment on mourait pour 25 fr. par jour, mais pour la défense de ce qui était alors son droit.

Des discours furent prononcés, exaltant les mérites de cette victime du coup d'État. Une certaine agitation s'ensuivit.

Des journalistes furent arrêtés, notamment Delescluze, rédacteur du *Réveil*, qui fut condamné le 14 novembre, malgré la plaidoirie sensationnelle d'un jeune avocat,

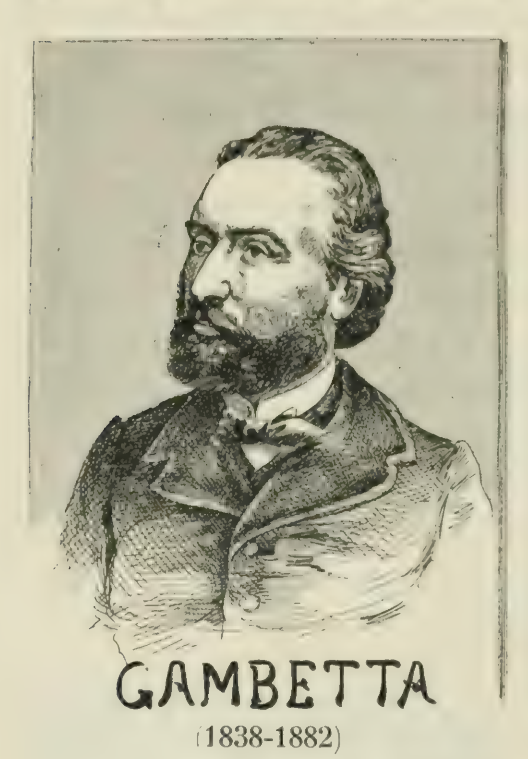


MORT HÉROÏQUE DE BAUDIN, REPRÉSENTANT DU PEUPLE, SUR LA BARRICADE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

D'après une gravure de Frédéric Regamey, empruntée à l'Histoire illustrée du Second Empire », par Taxile Delord.
Librairie Germer-Baillière.

Léon Gambetta, dont le nom fut le lendemain dans toutes les bouches.

La révélation du talent de Gambetta eut pour lui la conséquence glorieuse de se voir offrir une candidature par les électeurs des Bouches-du-Rhône, qui venaient de perdre leur député, l'illustre Berryer.



GAMBETTA
(1838-1882)
D'après Tichon (Bruxelles).

Gambetta (Léon-Michel) était né à Cahors, le 3 avril 1838. Il était d'une modeste famille, d'un père d'origine génoise. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il vint à Paris, pour suivre les cours de l'école de droit, débuta au barreau comme secrétaire de Lachaud, de Crémieux et de Laurier, se lia avec les notabilités du parti républicain, s'intéressa surtout aux événements politiques et se fit une réputation précoce d'éloquence et de savoir.

L'opposition radicale l'emporta à Paris et dans toutes les grandes villes. La soirée du 24 mai fut fiévreuse.

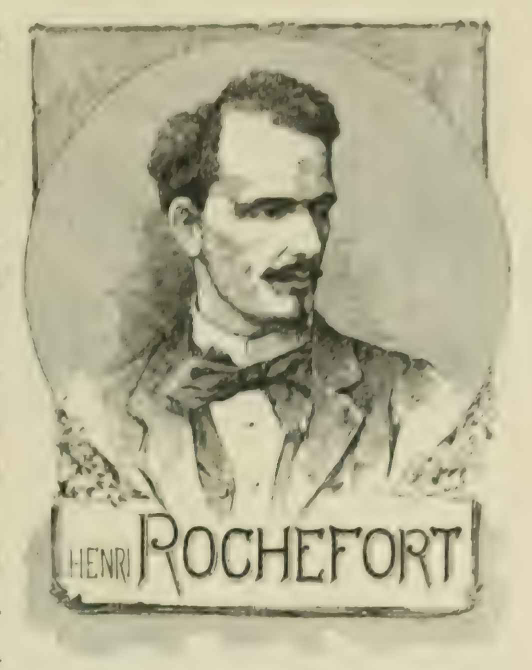
L'Empire se félicita tout haut du résultat des élections, — sur lesquelles il avait pesé avec l'énergie du désespoir, — mais les démocrates ne se réjouirent pas moins hautement de voir surgir des noms et des talents nouveaux sur les bancs de la gauche.

Parmi ceux-ci était M. Bancel, dont l'élection, en concurrence avec M. Emile Ollivier, avait passionné la foule. Rentré en France — de Bruxelles — à la dernière amnistie, il y avait été précédé par le succès de ses *Harangues de l'exil*, et devait sa réputation autant à ses doctrines qu'à l'éloquence avec laquelle il les faisait valoir.



BANCEL 1822-1871

L'élection la plus désagréable à l'Empereur fut celle de Rochefort, qui ne cessait de l'attaquer avec une verve et une violence inouïes.

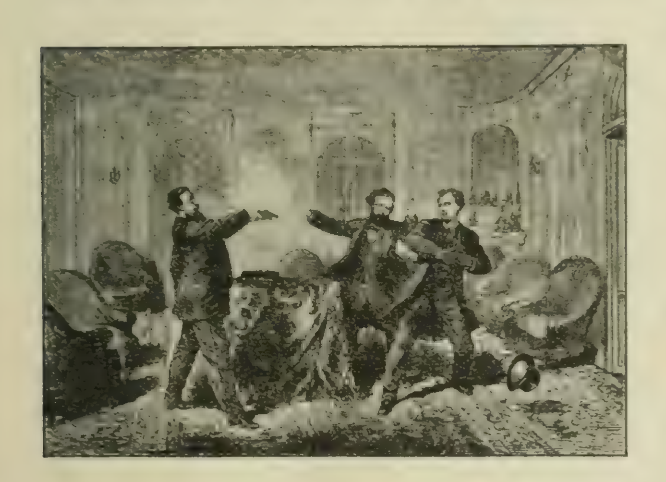


D'après Lebon, Bruxelles

Napoléon crut tout sauver en donnant au pays, pour ses étrennes, le ministère Ollivier (2 janvier 1870); l'Empire *libéral* allait succéder à l'Empire autoritaire; la France eut comme un éblouissement; elle crut pouvoir respirer; mais son illusion ne fut pas de longue durée.

Tout-à-coup le bruit se répand qu'un membre de la famille régnante, le prince Pierre Bonaparte, venait d'assassiner, d'un coup de revolver, dans sa villa d'Auteuil, un journaliste, presque un enfant, Victor Salmon, dit Noir.

Le prince Pierre, cousin de l'Empereur, assez mal en cour, avait voulu faire du zèle en publiant dans l'*Avenir de la Corse* des déclarations ultra-napoléonistes, que son ancien républicanisme rendait assez suspectes. D'où une polémique à laquelle furent mêlés Rochefort, alors à la *Marseillaise*, et le Corse Paschal Grousset, qui lui envoyèrent des témoins. Victor Noir était de ceux de Grousset.



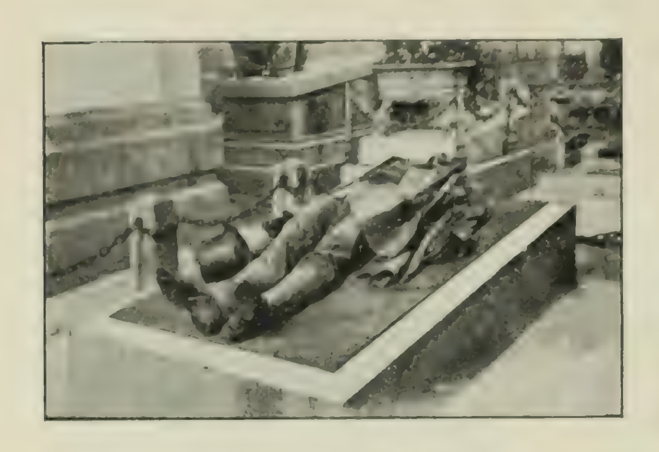
MORT DE VICTOR NOIR (10 JANVIER 1870)

A la Haute Cour de Tours, le prince prétendit avoir été insulté chez lui par deux messieurs, qui l'abordèrent *les mains dans les poches*, et avoir répondu à l'américaine à une voie de fait émanée de Victor Noir.

Il fut acquitté du chef d'homicide, mais condamné à 25,000 fr. de dommages-intérêts aux père et mère de la victime.

L'enterrement de Noir fut des plus tumultueux. J. Claretie, dans *Histoire de la Révolution de 1870-71*, en a fait un tableau saisissant.

Rochefort se trouva un moment à la tête de 100,000 hommes, qui accompagnèrent au cimetière de Neuilly le corps, lequel repose actuellement au Père Lachaise.



PARIS. CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE.
MONUMENT DE VICTOR NOIR

Rochefort, condamné à 6 mois de prison, fut arrêté; les incarcérations se multiplièrent; des barricades furent élevées; la répression fut implacable. Comme toujours, on poursuivit à outrance les organisateurs d'un complot faux ou réel.

Les progrès de l'Internationale d'une part, et d'autre part, les blouses blanches, embrigadées par la police de Piétri, augmentaient le désordre.

Une grève au Creuzot, administrée par M. Schneider, président du Corps législatif, vint encore ajouter aux ennuis du pouvoir. Celui-ci, pour donner le change et se refaire une espèce de popularité, recourut au plébiscite qu'Ollivier escomptait comme un *Sadowa à l'intérieur*. Le 8 mai, la politique impériale parvint à se faire approuver par 7,336,434 *oui*, contre 1,560,709 *non*. Le vote de l'armée, qu'on eut le tort de publier séparément, affecta douloureusement l'Empereur, car il énonçait 46,210 *non*; mais son plus grand défaut fut d'apprendre aux Prussiens que l'effectif de l'armée, *impedimenta* compris, n'était pas de 300,000 hommes : ce qui était d'une gravité excessive à la veille des événements qui se préparaient déjà; car la guerre était de plus en plus résolue dans les conseils secrets de l'Empire, et le plébiscite n'avait été pour lui qu'un moyen.

« Napoléon, lit-on encore dans l'*Histoire illustrée de 6 ans*, sentant se désagréger l'armée, où il avait rencontré 46,000 opposants, éprouvait le besoin de la reconquérir, et pour cela il n'y avait qu'un moyen : la guerre, car si le *Sadowa à l'intérieur* était suffisant pour le peuple, il fallait pour l'armée un Sadowa réel, avec le sang, les canons et les victoires. »

La France et l'Allemagne s'en voulaient, jalousement. Toutes deux désiraient la guerre, mais la France a eu le grand tort de ne pas l'avoir préparée.

Il fallait un prétexte pour mettre le feu aux poudres : la candi-

dature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne allait le fournir.

Dès le 9 août, après Wissembourg, Forbach et Woerth, M. le baron Jérôme David, fougueux impérialiste, pouvait dire au Corps législatif : « La Prusse était prête, et nous ne l'étions pas. »

Et M. Thiers, le surlendemain, d'ajouter : « Le monde explique nos derniers échecs par l'insuffisance de nos préparatifs et l'incapacité absolue de la direction. »

Dans la première période (impériale) de la guerre, déclare Chuquet, la France n'avait ni le nombre, ni l'organisation, et l'Empire aurait dû, aurait pu lui donner l'un et l'autre; dans la seconde période (républicaine) elle eut le nombre, mais n'eut pas et ne pouvait avoir l'organisation.

Les soldats ne s'improvisent pas, conclut-il, et des foules inexercées ne pouvaient battre des troupes fortement instruites, éprouvées en mainte rencontre et fières de leurs triomphes. « S'il suffisait, disait Bismarck à Favre, d'armer un citoyen pour le transformer en soldat, ce serait une duperie que de consacrer le plus clair de la richesse publique à l'entretien des armées permanentes; là est la véritable supériorité : et vous êtes vaincus parce que vous l'avez méconnue. » Vainement l'avantage du nombre passait du côté des Français. S'ils l'emportaient par la quantité, ils restaient inférieurs par la qualité. Jetés sans préparation au milieu des fatigues de la guerre, lancés à corps perdu dans les labeurs et les périls d'un métier dont ils n'avaient pas fait l'apprentissage, ils n'eurent jamais cette endurance et cette trempe que le temps seul peut donner; ils n'eurent pas la constance et la persistance; ils n'eurent pas l'esprit militaire, c'est-à-dire l'esprit d'obéissance et de discipline.

Et le général Baron Ambert de dire dans son *Histoire de la Guerre de 1870-1871* :

« Turenne avait dit un mot répété par Frédéric II et que Napoléon Ier rappelait à Lebrun dans une lettre du 16 septembre 1815 : « Pour ne pas être étonné d'obtenir des victoires, » il ne faut songer qu'à des défaites », mot heureux et profond dont le souvenir était perdu en France. »



La Guerre

PREMIÈRE PARTIE

Par une coïncidence véritablement déconcertante, le journal *L'Illustration*, de Paris, publiait, le 2 juillet 1870, la reproduction ci-contre du tableau de Luminais, *En vue de Rome*, qui figurait au Salon de l'année.



SALON DE 1870. — EN VUE DE ROME

Tableau de M. Luminais.

2 mois après, les premières vedettes allemandes étaient aux portes de Paris.

Le même fascicule donnait un cliché représentant Bouillon, où l'Empereur allait se rendre, le 3 septembre, en partant pour l'exil, le lendemain de la catastrophe de Sedan.

Habent sua fata.

* * *

On lit dans *La Guerre franco-allemande* (rédigée par la section historique du grand état-major prussien) : « La France paraissait satisfaite.

» Depuis plus de 50 ans, l'étranger n'avait point paru en armes sur son territoire.

» Le pays jouissait d'une bonne administration et avait atteint un haut degré de prospérité matérielle.

» Des routes excellentes, des canaux facilitaient la circulation.



DER FRANZOSCHE KRIEG

DIE ERSTEN DEUTSCHEN VOR PARIS

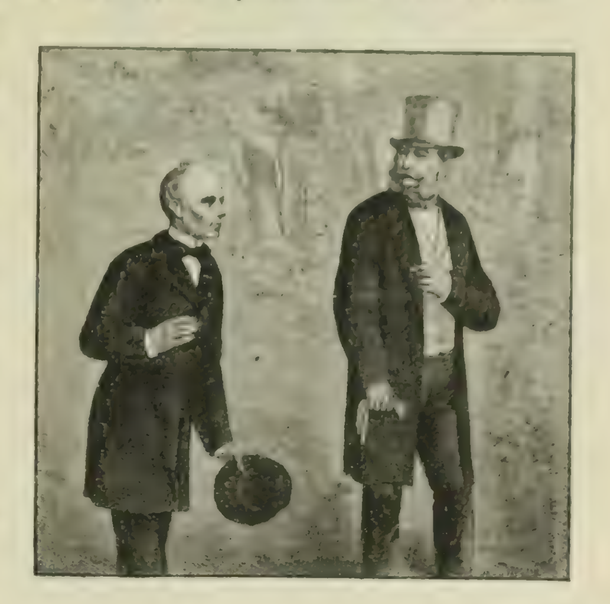
» L'Exposition universelle de Paris était le triomphe de la richesse, du luxe et du goût.

» Les Tuileries recevaient la visite de tous les souverains de l'Europe ; les discours de l'Empereur, au 1er janvier, étaient des événements, et la diplomatie aux aguets commentait ses aperçus sur l'état politique du monde. »

* * *

Mais tout cela n'était que factice, superficiel. Au fond, l'inquiétude, le malaise, le désarroi étaient profonds.

L'Empire, humilié au dehors, sapé au dedans, cherchait à jouer son va-tout. Et tous ceux qui en vivaient, ses parasites aussi nombreux qu'insatiables, sentant que leur fortune dépendait de celle du maître, avaient lié leur sort au sien.



Ems. — Le Roi de Prusse et Benedetti

Les progrès de la Prusse surtout, victorieuse du Danemark et de l'Autriche, en train d'unifier l'Allemagne et de se mettre à sa tête, excitaient leurs colères.

Quand, en 1870, un prince de Hohenzollern, — frère de la comtesse de Flandre, — accepta, sur l'offre du maréchal Prim, le trône vacant d'Espagne, il y eut en France une explosion de colère. « Il fallait, disait-on, empêcher à tout prix la reconstitution de l'empire de Charles-Quint. »

Napoléon fit demander au roi de Prusse, Guillaume, le désistement du prince. Il l'obtint.

Alors Gramont, ministre des affaires étrangères, eut de nouvelles exigences. L'ambassadeur Benedetti alla réclamer au Roi, à Ems, la promesse expresse de défendre à tout jamais dans l'avenir la représentation de cette candidature.

C'en était trop. Guillaume fit comprendre à Benedetti qu'il ne devait pas insister et envoya à Bismarck un assez long télégramme explicatif. Bismarck réduisit — à sa manière — la dépêche et l'expédia à tous ses agents diplomatiques.

* * *



EMS. — DENKMAL KAISER WILHELM I

« Je me trouvais à Berlin, dit Bismarck, et j'attendais un télégramme d'un moment à l'autre.

» J'avais invité, ce soir-là, de Moltke et de Roon à dîner avec moi, afin de causer de la situation, qui prenait un air de plus en plus menaçant.

» Pendant que nous étions à table, un long télégramme arriva d'Ems.

» Il pouvait avoir environ 200 mots.

» Je le lus à haute voix, et la physionomie de de Moltke changea brusquement : son corps se voûta; il eut l'air vieux, cassé et infirme.

» Il ressortait clairement du télégramme que S. M. cédait aux prétentions de la France.

» Je me tournai vers de Moltke et lui demandai si, en tout état de choses, nous pouvions espérer être victorieux.

» — Oui, me répondit-il.

» — Eh bien, lui dis-je, attendez une minute.

» Je m'assis à une petite table, je pris le télégramme royal et je condensai les 200 mots de la dépêche en une vingtaine, mais sans rien y altérer ni ajouter.

» C'était le même télégramme, mais plus court, conçu en termes plus déterminés et moins ambigus.

» Je le tendis, ainsi rédigé, à de Moltke et à de Roon et je leur demandai :

» — Et, comme cela, comment ça va-t-il?

» — Ah, comme cela, s'écrièrent-ils, cela va dans la perfection.

» Et de Moltke parut ressusciter: sa taille se redressa, il redevint



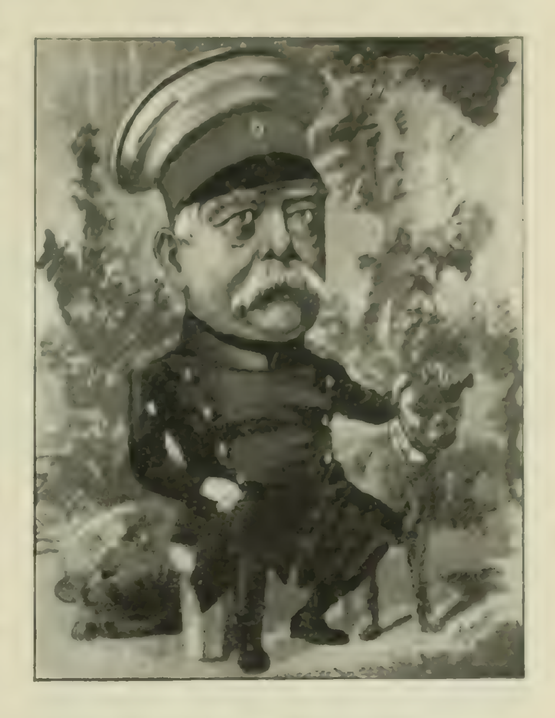
DE MOLTKE (1800-1891)
Dessin d'Amand. E. Lyon-Claesen, édit., Brux.

jeune et frais; il avait *sa guerre*, il allait enfin pouvoir vaquer à ses affaires.

» Et la chose réussit en effet.

» Les Français furent exaspérés du télégramme condensé qui parut dans les journaux et, quelques jours plus tard, ils nous déclarèrent la guerre... »

Nous lisons dans l'*Étoile belge* du 5 septembre 1906 : « Un lecteur allemand de Bruxelles a été froissé de ce que, dans un de nos derniers bulletins, nous avons fait allusion à la falsification de la dépêche d'Ems par Bismarck. Il conteste qu'il y ait eu falsification proprement dite et s'appuie sur les textes du télégramme envoyé par le conseiller privé Abeken et sur le résumé qui en a été fait par Bismarck en présence de de Moltke et de Roon, textes publiés dans les mémoires du prince de Bismarck. Il nous fait remarquer, en confrontant ces textes, que Bismarck s'est borné à biffer dans la dépêche d'Abeken un certain nombre de mots et de phrases, mais sans rien changer à ceux qu'il a laissés.



BISMARCK (1815-1898)

Dessin d'Amand — *E. Lyon-Claesen, édit., Brux.*

» C'est justement cette suppression de phrases que l'on impute à crime à Bismarck. Il n'a rien modifié sans doute, ni rien ajouté au texte de la dépêche d'Abeken, mais il n'en est pas moins vrai que la publication raccourcie qu'il a ordonnée produit une tout autre impression que la dépêche complète. La dépêche raccourcie devait produire — et a produit — l'impression que le roi de Prusse avait éconduit impoliment l'ambassadeur de France qui lui demandait une audience dans des termes irrespectueux. Cela résulte du texte allemand lui-même que nous communique notre correspondant. Dans la dépêche raccourcie figure notamment le mot *Forderung* — équivalent à exigence — pour qualifier la demande de l'ambassadeur français, mot qui ne se trouve pas dans le texte complet de la dépêche, de sorte qu'il n'est pas même vrai de dire que la dépêche raccourcie ne contient pas un seul mot qui ne se trouve pas dans la dépêche originale. Ce mot

Forderung à lui seul devait donner à la démarche de l'ambassadeur français, dans l'esprit des Allemands, une signification plus grave que le texte véritable.

» A notre avis d'ailleurs, dit l'*Etoile*, ce n'est pas à cette falsification qu'on doit attribuer la guerre. La guerre a éclaté parce qu'elle était voulue à la fois par Napoléon et par Bismarck; elle aurait éclaté même sans la publication raccourcie de la dépêche d'Ems. Mais il n'est pas moins vrai que Bismarck a publié une version raccourcie de la démarche de l'ambassadeur de France qui était de nature à impressionner défavorablement les esprits aussi bien en Allemagne qu'en France. C'est là un fait historique. »



EMS. — KRIEGERDENKMAL

On remarque, note *Baedeker*, à Ems, la statue de l'empereur Guillaume Ier, en civil, comme lorsqu'il venait aux eaux d'Ems, marbre par Otto (1843).

A mi-hauteur, le pavillon dit *Mooshütte* et un monument commémoratif de 1870-71, d'où l'on jouit du meilleur panorama d'Ems.

* * *

Le 14 juillet, — glorieux anniversaire de la prise de la Bastille, — Gramont obtint d'Ollivier le rappel des réserves que Lebœuf réclamait avec insistance.

L'empereur avait faiblement résisté. Ce triste débauché n'était plus, depuis longtemps, qu'un jouet entre les mains de sa femme et de ses familiers.

Le lendemain, malgré les supplications patriotiquement vibrantes de Thiers, la Chambre vota les crédits. Ollivier assurait qu'il acceptait la guerre « d'un cœur léger ».

Il faut lire dans *Le Dossier de la Guerre*, par Emile de Girardin, le compte rendu de cette séance néfaste :

« M. THIERS. — Quant à moi, je regarde cette guerre comme souverainement imprudente. (*Tumulte.*)

» Vous avez exprimé votre opinion, laissez-moi dire la mienne

en quelques mots. Laissez-moi exprimer mes sentiments, tout douloureux qu'ils soient, et si vous ne comprenez pas qu'en ce moment je remplis un devoir, le plus pénible de ma vie, je vous plains. (*Très bien ! à gauche. — Réclamations au centre et à droite.*)

» Je suis certain qu'il y aura des jours où vous regretterez votre précipitation.

(*Cris : Allons donc !*)

» M. LE MARQUIS DE PIRÉ (*avec violence*). — Vous êtes la trompette antipatriotique du désastre! Allez à Coblentz!



LA DÉCLARATION DE GUERRE AU PARLEMENT FRANÇAIS

» M. THIERS. — Offensez-moi! Insultez-moi ! Je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens, que vous êtes prêts à verser aussi imprudemment.

» M. EMILE OLLIVIER. — Non, non.

» M. LE BARON JÉRÔME DAVID. — Gardez vos leçons, nous les récusons ».

Le 19, la guerre était déclarée.

Le 17 juillet, l'Empereur signa la déclaration de guerre, que, le surlendemain, M. Le Sourd, qui dirigeait l'ambassade à Berlin, remit au chancelier.

On montre dans la capitale prussienne, au château Monbijou, Hohenzollern Museum, la table sur laquelle fut signée la déclaration.

Que de reliques dans ce musée, comme aussi dans le merveilleux musée de l'arsenal, le Zenghaus!

La France a tant de gloire que le moindre trophée pris sur elle est l'objet de la plus vive vénération.

De tous les drapeaux qui pendent à la cathédrale de Kazan, à Pétersbourg, quelques-uns attirent presque exclusivement

l'attention : ce sont ceux que les Russes ont ramassés sur le passage de la Grande Armée, reculant devant l'hiver, dans la retraite de Moscou !

* * *

La *Marseillaise*, ce chant républicain que l'Empire avait prohibé, fut chantée par ordre dans les théâtres.



LA MARSEILLAISE

G. Doré, delin.

Paul et Victor Margueritte rendent compte, dans *Le Désastre*, d'une de ces manifestations à l'Opéra :

« Marie Sass parut.

» A sa vue, dans toute la salle courut un frémissement ; les cris et les bravos se fondirent en une seule acclamation.

» Elle portait une tunique blanche, un peplum semé d'abeilles d'or.

» Elle s'avançait avec sa grande allure dramatique, tenant à la main le drapeau tricolore.

» Elle attaqua les premières notes : « Allons, enfants de la Patrie » au milieu d'un émoi indescriptible.

» La salle entière se dressa.

» L'orchestre, à pleins cuivres, accompagnait l'hymne glorieux.

» Marie Sass lança la première strophe d'une voix vibrante; les applaudissements éclatèrent.

» Elle reprenait plus haut, plus fort, et le chant s'élargissait, remplissait l'énorme vaisseau.

» Il se propageait au delà des murs, semblait se répandre sur Paris soulevé et le pays en armes.

» La patrie en danger se leva dans les cœurs.

» Le chant national, si longtemps proscrit, apparaissait plus beau, brûlant d'une vie neuve, et d'une flamme éternelle.

» Couvrant la finale, une clameur frénétique retentit.

» La salle entière fut traversée par un de ces courants électriques qui galvanisent une foule, la fondent en un seul être, et dans un élan irrésistible, trépignante, bras levés, faces ivres, elle cria par mille bouches :

» — Vive l'Empereur! Vive la France! A Berlin! »



THE WAR : GRENADIERS OF THE GUARD PASSING ALONG THE BOULEVARD TO THE RAILWAY STATION, PARIS

Illustrated London News.

Les frères Margueritte disent plus loin :

« Arrivé au boulevard, le fiacre dut s'arrêter.

» La foule s'entassait, houleuse.

» Des clairons, des tambours.

» Un vieux colonel, à l'air terrible, sur un petit cheval noir, qui piaffait.

» Derrière lui, l'état-major à cheval.

» Un régiment défilait.

» En serre-file, sergents et sergents-majors cadençaient le pas. C'étaient tous des vétérans, médaillés de Crimée et d'Italie.

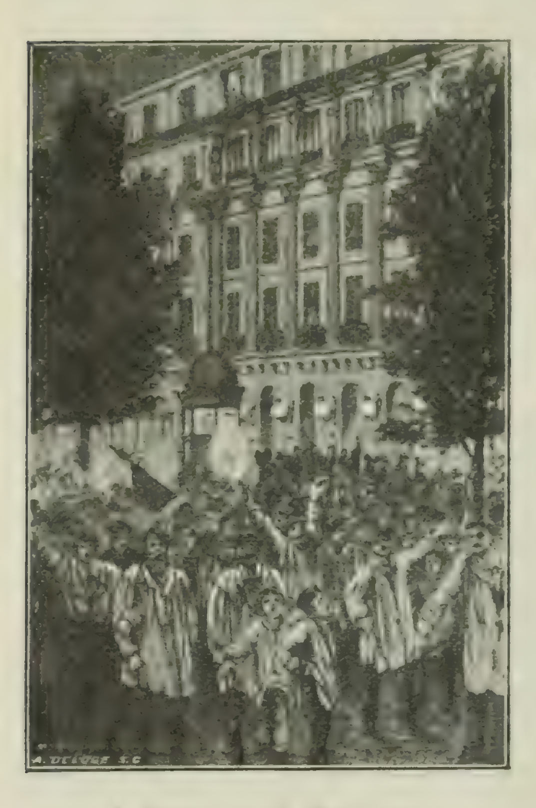
» Dans le rang, quantité de moustaches grises.

» On cria : « Vive l'armée !... » Ces mots répétés par mille bouches, se prolongeaient dans une rumeur qui s'éloigna, décru comme le murmure du vent et de la mer.

» Un promeneur cria : « Vive la paix ! Il y eut un grondement dans la foule ; cinquante voix, furieuses, protestèrent.

» On se disputait les journaux frais parus.

» De gros bourgeois se redressaient avec une mine martiale. Les femmes, en toilette claire, étaient les plus excitées. »



A Berlin ! A Berlin !

*
* *

Zola dit de son côté :

« Nana vient de mourir dans une chambre du Grand Hôtel.

» Sous les arbres, le flot humain s'enflait de minute en minute, dans une coulée énorme, de la Madeleine à la Bastille. Les voitures roulaient avec lenteur. Un ronflement se dégageait de cette masse compacte, muette encore, venue dans un besoin de se mettre en tas et piétinant, s'échauffant d'une même fièvre. Mais un grand mouvement fit refluer la foule. Au milieu des bourrades, parmi les groupes qui s'écartaient, une bande d'hommes en casquette et en blouse blanche avait paru, jetant ce cri, sur une cadence de marteau battant l'enclume :

— A Berlin ! A Berlin ! A Berlin ! »

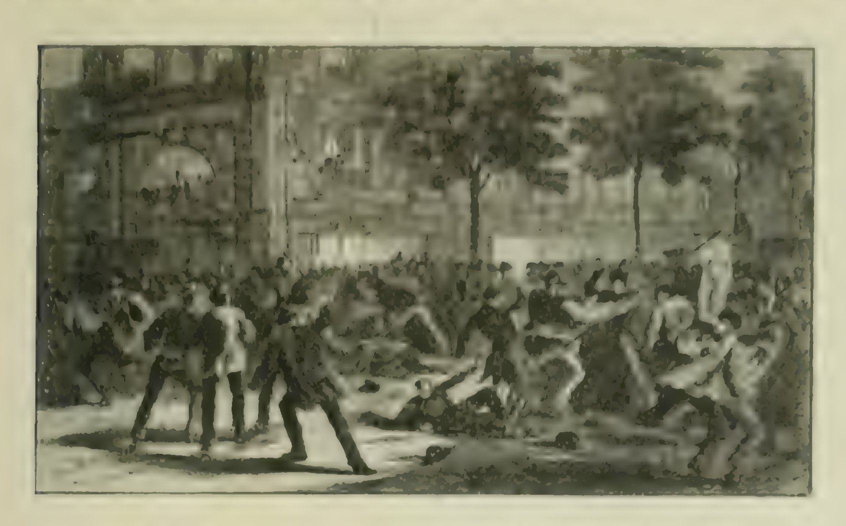
*
* *

Cet enthousiasme n'avait rien de raisonnable, de sincère, de spontané.

Dans certaines provinces, cela n'allait pas beaucoup mieux. A

Perpignan, le 16 juillet, le préfet put télégraphier au ministre de l'intérieur à Paris :

« Une grande animation règne à Perpignan par suite des dernières nouvelles. La guerre avec la Prusse est ardemment désirée par toute la population ; les républicains eux-mêmes disent que dans 8 jours les hostilités seront commencées et que vers le 15 août prochain nos soldats célébreront à Berlin la fête de l'Empereur. Personne ne doute de l'issue favorable de la guerre ; la confiance est partout dans les villes comme dans les moindres villages. »



Les manifestations. — Vive la Paix !

L'Illustration.

Cela alla si loin que le *Journal des Débats* dut dire :

« Dans une position aussi grave, le patriotisme doit s'affirmer et se prouver par des moyens plus sérieux et plus dignes que par des promenades et des cris qui ont tout d'abord, pour nous autres Parisiens, l'inconvénient de nous rappeler les tristes soirées du mois de février dernier. Aussi ne saurions-nous trop hautement approuver l'avis que le préfet de police a fait afficher hier sur les murs de Paris. Les gens auxquels s'adressaient les recommandations de M. Pietri feront bien de méditer et surtout de suivre le conseil que leur donne la *Liberté* : « On crie beaucoup, on chante » la *Marseillaise*, c'est fort bien ; mais il est temps d'en venir aux » réalités et d'en finir avec les bravades. Les bureaux d'enrôle- » ment sont ouverts. Maintenant que vous avez bien chanté, » patriotes, allez vous inscrire. »

En effet, il n'y avait pas de quoi crier si fort.

L'état-major prussien, dans sa remarquable relation, constate que : « L'armée active n'avait qu'un total en nombre rond de 336,000 hommes, concordant d'ailleurs presque exactement avec les calculs faits avant la guerre par l'état-major prussien, qui avait évalué à 343,000 hommes l'effectif de l'armée que la France pouvait mettre en campagne.



RÉCITS DE GUERRE

Typogravure Goupil, Paris.

» Au début de la guerre, dit-il encore, sur 100 régiments d'infanterie, 35 seulement se trouvaient réunis à leurs dépôts.

» Le 87e, par exemple, était à Lyon, pendant que son dépôt occupait Saint-Malo ;

» Le 98e, en garnison à Dunkerque, avait son dépôt à Lyon. »

Il résultait de cette disposition, que tout soldat qui n'était pas présent au drapeau, fût-il même dans le district occupé par son régiment, devait d'abord être dirigé sur son dépôt pour s'y faire équiper, puis revenir ensuite à son corps.

Un grand nombre de réservistes arrivaient dans des points où l'on ne connaissait même pas l'emplacement de leurs régiments.

Toutes les gares et, dans les grandes villes, tous les buffets étaient envahis.

Dans certains départements, l'encombrement excessif de toutes les lignes obligeait à suspendre complètement le transport des réserves.

Le commandant de la division territoriale de Marseille, par exemple, télégraphiait ce qui suit :

« J'ai ici 9,000 réservistes; je ne sais qu'en faire. Pour me dégager, je vais les expédier sur l'Algérie, au moyen des navires qui sont dans le port. »

On put arrêter en temps utile l'exécution de cette mesure.

L'organisation des moyens de transport, tant dans les régiments que dans les corps d'armée, était également fort défectueuse.

On manquait d'attelages, de voitures de vivres.

Partout faisaient défaut les infirmiers, les vétérinaires, les soldats du train et les fonctionnaires administratifs.

Dans le train d'artillerie, on constatait qu'une grande partie des harnais ne pouvait servir et on avait recours à l'industrie privée.

Quant aux réserves de munitions, ou elles n'étaient pas encore arrivées, ou elles n'avaient pas encore terminé leurs préparatifs; sur certains points, les munitions pour mitrailleuses faisaient absolument défaut.

On avait fait de grands envois de cartes, mais toutes se rapportaient aux territoires allemands; — quant aux feuilles de la frontière française, dont le besoin devait se faire sentir en premier lieu, personne n'y avait songé!



Paris. — Enrolements volontaires aux bureaux de recrutement au Ministère de la Guerre

(*L'Univers illustré.*)

Les places de guerre étaient dans l'état le plus défectueux.

Toujours d'après l'état-major prussien : « Le soldat français n'était plus tel qu'il s'était montré en Crimée et en Italie; la loi sur les remplacements, l'exonération et la dotation avait surtout exercé sur lui une pernicieuse influence, en ouvrant un trop large accès au remplacement.

» C'est ainsi, par exemple, que le contingent de 75,000 hommes de la classe de 1869 comptait à lui seul 42,000 remplaçants, dont la qualité ne faisait que décroître à mesure que leur séjour sous les drapeaux se prolongeait, ainsi que l'expérience le démontrait.

» Les congés illimités, inconnus autrefois et maintenant donnés en grand nombre, étaient aussi considérés par les Français comme préjudiciables à la discipline.

» Il résultait que, de son côté, le corps des sous-officiers avait également perdu sa valeur. »

Le général Boulanger, dans l'*Invasion allemande*, dit également :

« Le remplacement dominait dans nos troupes avant la guerre de 1870.

» Les jeunes soldats, incorporés dans l'armée par le sort, appartenaient tous aux classes pauvres.

» Ils se considéraient comme des déshérités, puisque les classes aisées pouvaient échapper au service militaire par le remplacement ou l'exonération.

» Peu instruits, en général aigris par l'inégalité légale dont ils étaient les victimes et qui les astreignait au séjour dans la caserne, tandis que les riches conservaient leur liberté et vaquaient à leurs affaires personnelles, — ne soupçonnant même pas le grand sentiment du patriotisme auquel personne ne les avait initiés ; — n'ayant aucun intérêt, par suite de leur pauvreté intellectuelle et de leur indigence matérielle, à ce que la France fut grande, prospère, indépendante et honorée, — endossant l'uniforme militaire, non comme l'insigne du devoir, mais comme la livrée de la servitude, ils formaient un milieu tout préparé pour accueillir les encouragements à l'insubordination que leur adressaient les adversaires des armées permanentes.

» Dans des troupes ainsi composées régnait le dédain pour quiconque n'était pas militaire, ou la haine contre une société assez mal équilibrée pour laisser aux mêmes toutes les charges, toutes les privations, toutes les misères ».

*
* *

Dès le 22 juillet, M. le garde des sceaux fit publier dans le *Journal officiel*, en vertu de la loi du 21 juillet sur l'interdiction aux journaux de rendre compte des opérations militaires, un arrêté ainsi conçu :

« A partir de ce jour, il est interdit de rendre compte, par un moyen de publication quelconque, des mouvements de troupes et des opérations militaires sur terre et sur mer. »

Il est piquant de relever dans les journaux de l'époque quelques articulets dans le genre suivant :

« On nous annonce que les sénateurs, afin de témoigner leur patriotisme, ont décidé qu'ils ne toucheraient, cette année, que 20,000 francs au lieu de 30,000.

» Les aides de camp et officiers de la maison impériale ont été, jeudi, toucher au Trésor leur gratification d'entrée en campagne.

» Cette somme est de 20,000 francs pour les aides de camp et 12,000 francs pour les officiers d'ordonnance.

» Le peintre de batailles de l'empereur, l'artiste Meissonnier, termine ses préparatifs de départ ; il est naturellement attaché au quartier impérial et va travailler pour les galeries historiques. »

*
* *

La flotte française, sur laquelle on devait pouvoir compter, car elle était supérieure à la flotte allemande, donnait également l'exemple du plus complet désarroi.

On ne trouva pas de pilotes connaissant la Baltique. Les Danois n'osèrent en fournir.

Tout était à faire : on embarqua pêle-mêle, à la hâte, équipages, vivres, artillerie, munitions. On se débrouillerait en route. Toujours le même système.

Ce qui n'empêcha pas l'impératrice de télégraphier, le 21 juillet, à l'empereur, à Saint-Cloud :

« Nous avons vu appareiller l'escadre. Je l'ai accompagnée au large. Elle est pleine d'entrain. Grand enthousiasme. C'était superbe. Je rentre pour partir. Beau temps. Eugénie. »

*
* *

L'empereur et son fils devaient se rendre à l'armée. Dans le *Désastre,* Paul et Victor Margueritte rendent compte de leur départ :

« Des spectateurs attendaient déjà près de la petite gare. Elle était aménagée sur un embranchement du chemin de fer de Versailles, qui pénétrait dans le



Saint-Cloud. — Départ de l'empereur et du prince impérial pour l'armée du Rhin

(L'Univers illustré.)

parc. Un kiosque de chaume orné de lampadaires de bronze servait d'abri...

» Le train comportait une douzaine de voitures, communiquant par un passage intérieur et peintes en vert sombre, sauf le wagon-terrasse, qui était de fer poli. Des *N* dorés, sommés de la couronne impériale, décoraient les panneaux...

» L'empereur donna le signal de l'embarquement. Ce fut, autour des voitures, une agitation, un brouhaha.

A la vue de son état-major, il dit en souriant :

» — C'est un vrai corps d'armée.

» L'impératrice se tenait debout, émue et fébrile, près du wagon-terrasse.

» Le moment était solennel. Il y eut une minute de profond silence. Enfin la vapeur siffla, le train s'ébranlait.

» — Fais ton devoir, Louis! jeta l'impératrice, enveloppant son fils d'un regard de tendresse lumineuse.

» Plus d'un en fut touché. Tout le monde s'était découvert; on cria :

» — Vive l'empereur! »

*
* *

Le soir même, l'impératrice télégraphiait gravement :

« Au prince impérial, Metz. Saint-Cloud, le 31 juillet 1870, 7 h. 31 du soir. La petite Malakoff a encore trouvé 2 trèfles à 4 feuilles. Je te les enverrai. Nous t'embrassons tous. Eugénie. »

Les préparatifs en Allemagne

La France comptait sur des alliances. L'Autriche ne bougea pas; le Danemarck non plus. L'Italie ne fit que des vœux platoniques.

Toute l'Allemagne fit cause commune avec la Prusse. C'est à peine si le Hanovre chercha — vainement d'ailleurs — à créer une légion, avec le concours d'Ernest Fricke († en novembre 1902).

S. M. Guillaume, roi de Prusse, alla prier à Charlottenbourg,

devant les tombeaux de ses aïeux, pour le succès de ses armes.

« A la première menace du danger, dit l'état-major prussien, l'Allemagne entière, unie comme elle ne l'avait jamais été, courait aux armes. »



KONIG WILHELM AM GRABE SEINER ELTERN, AM 19 JULI 1870

Nach dem gemälde von A. von Werner.

Les Chambres allemandes s'empressaient d'accorder les crédits nécessités par une entreprise aussi considérable.

Bien qu'elle éclatât inopinément, la guerre ne venait pas surprendre les armées allemandes.

Toutes les puissances qui avaient pris part aux événements de 1866 (Sadowa) avaient fait leur profit des expériences de cette campagne et une tendance générale très accentuée avait abouti à des réorganisations sur certains points, et partout à de nombreuses améliorations.

Le service d'étapes, en particulier, avait été l'objet d'une réforme radicale; de nouveaux règlements mettaient en harmonie avec lui le service médical en campagne, et complétaient dans le même sens l'organisation des télégraphes, des chemins de fer et du service des vivres.

En août 1870, l'effectif rationnaire était d'un million d'hommes et de 200,000 chevaux.

En Allemagne même les souscriptions s'élevaient à environ 35 millions de francs à la date du 26 juillet. La Bourse de Berlin seule souscrivit pour 80,000 thalers.

Une mère annonça qu'elle avait promis 100 thalers à son fils pour chaque prisonnier.

« Les Allemands ne restèrent pas en arrière de l'enthousiasme des Français, ajoute la *Relation illustrée de la campagne franco-allemande*. Les enfants de l'Allemagne, établis dans tous les coins de l'univers, ne cessèrent, pendant toute la durée de la guerre, d'envoyer à la mère-patrie des secours de toute espèce... »

Des sommes énormes furent promises aux soldats qui prendraient la 1re aigle, la 1re mitrailleuse, le 1er canon français.

Un négociant de Dresde distribua à chaque soldat d'un bataillon saxon, qui partait, un bon « pour une bouteille de champagne à boire à Reims ».



DÉPART DE BERLIN DU RÉGIMENT DES GRENADIERS DE LA GARDE
(*Histoire de la Guerre. Rosez, éditeur, Bruxelles.*)

A Berlin, à Munich, ce n'étaient que manifestations enthousiastes. Les chants étaient plutôt tristes et sévères.

Bismarck raconte qu'à Sarrebrück quelques régiments de dragons hessois étaient en train de défiler, et les cavaliers chantaient : « *Morgenroth leuchtest mir zum frühen Tod!* » (Aurore! tu m'éclaires pour une mort prochaine!)

A noter aussi le chant émouvant et solennel du *Wacht am Rhein!*

Plus spécial était le refrain : « *Je suis Prussien, connais-tu mes couleurs ?* »

L'Allemagne, remarque Arthur Chuquet, réconciliée et unie, selon l'expression du roi Guillaume, comme jamais elle ne l'avait été, se leva contre son vieil et traditionnel adversaire. Elle avait, depuis le XVIe siècle, 2 ennemis héréditaires, le Turc ou le loup, le Français ou le renard. Elle courut sus au renard. « Hourrah! Germania, s'écriait Freiligrath, tu rentrais la moisson en dansant, mais une autre danse commence, et hardie, penchée vers le Rhin dans l'ardeur de Juillet, tu tires ton épée et t'avances pour protéger ton foyer! Le peuple allemand est un : Souabe et Prusse marchent la main dans la main; nord et sud ne font qu'une armée. Un esprit, un bras, un seul corps, une seule volonté, voilà

ce que nous sommes aujourd'hui. Malheur à toi, Gallia! » Et le poète montrait le Haff et le Belt, l'Oder et l'Elbe, le Necker et le Weser, même le Main bruissant de tous leurs flots et s'épandant vers la frontière. Un chant peu populaire jusqu'alors, le *Wacht am Rhein*, qui célèbre le Rhin et appelle la jeunesse allemande à la garde du fleuve, vola sur toutes les bouches. Le roi de Prusse accorda une amnistie pour les crimes et délits politiques, et il rétablit l'Ordre de la Croix de fer, fondé par son père en 1813, dans la guerre dite de la délivrance.

» 3 armées se constituèrent sans hâte, ni trouble, mais sans retard, avec calme, de la façon la plus prévoyante et la plus sûre, la plus méthodique et la plus réglée, d'après les tableaux de marche et de transport qui furent suivis à la lettre : la 1re armée, commandée par Steinmetz; la 2e armée, guidée par le prince Frédéric-Charles, le fameux prince rouge, le vainqueur de Düppel et le vigoureux combattant de Sadowa; la 3e armée, conduite par le prince royal de Prusse et formée de tous les contingents du Sud. »

Le service était personnel

La mobilisation se fit avec un ordre, une aisance remarquables. Peu ou point de déchets.

Les Allemands répandus à l'étranger s'empressèrent de rentrer sous les drapeaux.



Einberusungsbefehl

On lit dans le *Précurseur* (d'Anvers) du 20 juillet :

« Pendant toute la journée d'hier, la ville a été très animée. A la station, l'animation était surtout très grande; chaque convoi amenait des miliciens rappelés sous les armes. Vers 8 heures, des détachements de la ligne sont partis pour aller rejoindre aux frontières les détachements du génie. Par le convoi d'Anvers à Rotterdam, les miliciens hollandais habitant la Belgique et

rappelés sous les drapeaux partaient en chantant l'air national : « *Wie Neerlands bloed in de aderen vliet* », aux applaudissements de la foule.

» Vers 9 heures du soir, plus de 500 Allemands, Prussiens, Bavarois, Francfortois, marchant bras dessus bras dessous, arrivèrent à la station en chantant également des airs patriotiques, ils furent salués de vivats retentissants par une quantité d'amis qui venaient leur serrer la main, peut-être pour la dernière fois. »



ADOLF MENZEL. — KONIG WILHELMS ABREISE ZUR ARMEE (31 JULI 1870)

(Original in der Kgl. National Galerie, Berlin.)

Le roi de Prusse quitta Berlin, avec de Moltke, le 31 juillet. En abandonnant sa capitale, il adressa la proclamation suivante à son peuple :

« Avant de rejoindre l'armée, pour combattre avec elle, pour l'honneur de l'Allemagne, et la conservation de nos biens les plus chers, je veux reconnaître l'élan unanime de mon peuple en accordant une amnistie pour les crimes et délits politiques. J'ai chargé le ministre d'Etat de préparer un décret dans ce sens. Mon peuple sait comme moi que ce n'est pas nous qui avons troublé la paix. Mais, étant provoqués, nous sommes résolus à soutenir la lutte avec une entière confiance en Dieu pour le salut de la patrie. »

Le 2 août, le roi Guillaume prit à Mayence le commandement suprême de toutes les armées allemandes.

En Belgique

Le 19 juillet 1870, le *Moniteur belge*, dans sa partie non officielle, disait :

« Au moment où la guerre menace de faire tant de victimes, le Comité central et international de secours pour les blessés fait appel aux sentiments d'humanité et de générosité de tous pour obtenir l'envoi, le plus prompt possible, de toutes les choses qui peuvent être de nature à adoucir le sort des blessés et des malades.

» La répartition des objets envoyés sera faite sans distinction de nationalité. On les adressera là où on saura que les besoins sont plus pressants.

» Dès à présent, les dons de charpie, bandelettes, linge, etc., seront reçus au domicile des commissaires-fondateurs dont les noms suivent :

» M. Ch. de Lannoy, Conseiller honoraire à la Cour d'appel de Bruxelles, chaussée de Haecht, 97;

» M. Alph. Chevalier, Directeur, fondé de pouvoirs, à Bruxelles, de la Compagnie *La Centrale*, de Paris, à Neder-over-Humbeek, près de Laeken;

» M. Maurice Mercier, place Liedts, 8 ;

» M. de Penaranda, propriétaire, rue de la Science, 13;

» M. Ch. Vanderauwera, imprimeur, rue de la Sablonnière. »

On lit dans le *Moniteur* du 20 juillet :

« On nous prie de faire remarquer que le Comité de secours des blessés de la guerre, dont nous avons publié l'appel hier, est distinct de l'Association fondée en Belgique en 1864 (convention de Genève) et dont le Comité est à Bruxelles.

» Les bureaux de l'état-major général de la garde civique de Bruxelles sont transférés rue Royale, 38.

» La direction de la crèche-école gardienne du faubourg de Laeken vient de décider l'organisation d'un service spécial en vue de procurer dans les 2 camps, aux blessés de la guerre, du linge, des bandelettes et de la charpie.

» Elle prie les personnes charitables d'envoyer à cet effet,

boulevard d'Anvers, 13, ou rue Simons, 8, la toile dont elles pourraient faire le sacrifice. »

Moniteur du 22 juillet 1870 :

« L'Association belge pour secours aux militaires blessés s'est réunie avant-hier. Après avoir constitué une section médicale et 2 sous-commissions, chargées l'une de la réception, l'autre de la distribution des secours, ainsi qu'un Comité de dames patronnesses, elle a décidé qu'un appel immédiat serait fait à la charité de tous pour atténuer autant que possible les maux affreux de la guerre.

» Les secours obtenus seront envoyés à l'agence neutre et internationale de Bâle (Suisse) et divisés entre les 2 armées ennemies, à mesure des besoins et avec la plus grande impartialité.

» L'Association, en prenant ces résolutions, qui seront, elle n'en doute point, accueillies avec faveur, a voulu se montrer digne de la neutralité que les traités ont départie à la Belgique, et témoigner de l'affection égale que le pays porte aux 2 nations engagées dans ce conflit malheureux. »

De son côté, le Comité central de l'Association belge de secours aux militaires blessés adressait aux Belges et aux étrangers qui résidaient sur notre territoire, l'appel suivant :

« Concitoyens, étrangers, frères !

» La politique prépare le douloureux retour de guerres désastreuses et sanglantes.

» Nous n'avons pas à rechercher ou à juger les causes de ces terribles événements.

» Mais l'humanité a ses droits !

» Ce sont nos semblables, ce sont des hommes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, qui, par un triste mais impérieux devoir, vont offrir leurs poitrines aux coups de ceux que la fatalité leur fait appeler des ennemis. C'est à nous de leur venir en aide, pour soulager les maux des victimes de cette effroyable lutte !

» Belges !

» Vous êtes neutres par position; vous l'êtes par sentiment et par désir.

» Mais la neutralité politique n'est pas l'indifférence humaine.

» Elle nous permet au contraire, elle nous commande même, de réunir dans une même compassion tous ceux indistinctement qui tomberont blessés sur le champ de bataille.

» Que du plus petit village comme de la plus grande ville, que

de chaque famille nous parvienne quelque don en argent, en linge ou tout autre moyen de soulager les maux que nous devons prévoir.

» Femmes, n'oubliez pas les pieuses traditions de vos mères!

» Médecins, venez vous faire enrôler. Placés sous la croix rouge, signe d'humanité que les nations sont glorieusement convenues de respecter, nous vous mettrons à la tête de cohortes d'infirmiers, dont vous dirigerez les bienfaisants efforts. Que ne nous est-il permis de vous offrir une rémunération! Mais la satisfaction du cœur est aussi une récompense pour l'homme généreux.

» Et vous, étrangers, qui vous trouvez en Belgique, Américains, Anglais, Allemands, Français, Italiens...

» Venez à nous !

» Catholiques, anglicans, protestants, israélites...

» Venez à nous !

» Envoyez votre obole et vos dons au Comité central pour les blessés.

» Et que Dieu protège notre œuvre !

» Au nom du Comité central de secours aux militaires blessés en temps de guerre :

» Le président, Aug. Visschers, ancien délégué avec pleins pouvoirs aux conférences internationales de Genève de 1861 et de 1868; le secrétaire-général, Dr H. Van Holsbeek.

» Bruxelles, le 21 juillet 1870.

» *N. B.* — On est prié d'adresser, 7, Montagne de l'Oratoire, à Bruxelles, où l'on en délivrera récépissé, les dons en argent, en linge, en médicaments, etc., destinés aux victimes de la guerre.

» Les plus grands soins seront pris pour faire parvenir ces dons à leur destination. »

« On nous apprend, disait le *Moniteur* du 24 juillet, qu'à l'hospice de la Société royale de Philanthropie, à la porte de Hal, n° 186, on transforme le vieux linge en charpie, pour les besoins des armées belligérantes.

» Les personnes charitables sont priées de s'intéresser à cette œuvre d'humanité, en faisant remettre à la direction dudit hospice le vieux linge dont elles peuvent disposer à cet effet.

» La Belgique est la terre classique de la bienfaisance et toute idée généreuse y trouve rapidement écho. Aussi la plus noble émulation règne-t-elle en ce moment entre les diverses institutions charitables de notre pays pour obvier aux maux de la guerre, et

c'est à qui arborera le premier le drapeau humanitaire de la croix rouge, cet admirable symbole de la neutralité que tous les gouvernements de l'Europe ont reconnu à la suite du Congrès de Genève.

» En présence de ce noble élan philanthropique et en invitant toutes les personnes de bonne volonté à former des sections locales dans la banlieue et dans la province, l'Association belge pour secours aux militaires blessés croit devoir exprimer le désir qu'on centralise, autant que possible, au siège de l'œuvre commune, Montagne de l'Oratoire, 7, à Bruxelles, les ressources destinées aux ambulances des 2 armées belligérantes, afin d'assurer le prompt envoi et équitable partage de tous les dons recueillis. »

* * *

Le 23 juillet, le *Moniteur belge* rappelait à la presse ses devoirs, en disant :

« La note suivante a été communiquée à tous les journaux prussiens : « J'invite respectueusement les honorables rédacteurs » de journaux paraissant en Prusse à n'insérer et à ne publier, » à partir d'aujourd'hui, aucune communication, quelque insi- » gnifiante qu'elle puisse leur paraître, relative au mouvement » des troupes.

» Le Ministre de l'Intérieur, Comte EULENBOURG. »

Et il disait le 25 juillet :

« *Pays-Bas.* — M. Fock, ministre de l'intérieur de Hollande, vient d'écrire la lettre suivante aux journaux :

« La Haye, 18 juillet.

» Dans les graves circonstances que traverse notre pays, il est » de la plus haute importance que les mesures qui seront prises » par les départements de la guerre et de la marine ne reçoivent » pas de publicité.

» Je crois devoir faire appel à votre patriotisme, et je prends la » liberté de vous prier de ne faire désormais aucune mention des » mouvements des troupes néerlandaises et d'autres mesures » militaires que les circonstances pourraient commander dans » notre territoire.

» Je suis convaincu que la presse de ce pays, qui comprend » l'importance de sa mission, sera prête à déférer à ce désir.

» Le ministre de l'intérieur, FOCK. »

Rappelons avec M. Descamps (*La Neutralité de la Belgique au point de vue historique, diplomatique et politique*) que pour indisposer l'Angleterre contre la France, M. de Bismarck, le 25 juillet, fit simultanément, dans la presse de Berlin et de Londres, la sensationnelle révélation du projet de traité secret dirigé contre l'existence même de la Belgique et connu sous le nom de *traité Benedetti*.

Le diplomate français aurait écrit la minute du projet de traité permettant à la France de s'annexer la Belgique. Benedetti répondait que c'était M. de Bismarck qui le lui avait dicté. Bref, on n'a jamais su le fin mot de cette histoire, dont M. de Bismarck tira grand profit.



Les Papiers secrets du second empire ont publié le traité. Le voici :

« Projet de traité franco-prussien

» Sa Majesté le roi de Prusse et Sa Majesté l'empereur des Français jugeant utile de resserrer les liens d'amitié qui les unissent et pour consolider les rapports de bon voisinage, heureusement existant entre les deux pays; convaincus, d'autre part, que pour atteindre ce résultat, propre d'ailleurs à assurer le maintien de la paix générale, il leur importe de s'entendre sur les questions qui intéressent leurs relations futures, ont résolu de conclure un traité à cet effet et ont nommé, en conséquence, pour plénipo-

tentiaires, savoir : Sa Majesté, etc..., et Sa Majesté..., lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

» Art. 1er. — S. M. l'empereur des Français admet et reconnaît les acquisitions que la Prusse a faites à la suite de la dernière guerre qu'elle a soutenue contre l'Autriche et les Alliés.

» Art. 2. — S. M. le roi de Prusse promet de faciliter à la France l'acquisition du Luxembourg. A cet effet, ladite Majesté entrera en négociation avec Sa Majesté le roi des Pays-Bas, pour le déterminer à faire à l'empereur des Français la cession de ses droits souverains sur le Duché de Luxembourg, moyennant telle compensation qui sera jugée suffisante ou autrement.

» De son côté, l'empereur des Français s'engage à assumer les charges pécuniaires que cette transaction peut comporter.

» Art. 3. — L'empereur des Français ne s'opposera pas à l'union fédérale de la Confédération du Nord avec les États du Midi de l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche, laquelle union pourra être basée sur un parlement commun tout en respectant, dans une juste mesure, la souveraineté desdits Etats.

» Art. 4. — De son côté, le roi de Prusse, au cas où l'empereur des Français serait amené par les circonstances à faire entrer ses troupes en Belgique ou à la conquérir, accordera le secours de ses armes à la France et il le soutiendra avec toutes ses forces de terre et de mer et contre toute puissance qui, dans cette éventualité, lui déclarerait la guerre.

» Art. 5. — Pour assurer l'entière exécution des dispositions qui précèdent, Sa Majesté le roi de Prusse et Sa Majesté l'empereur des Français contractent, par le présent traité, une alliance offensive et défensive, qu'ils s'engagent solennellement à maintenir.

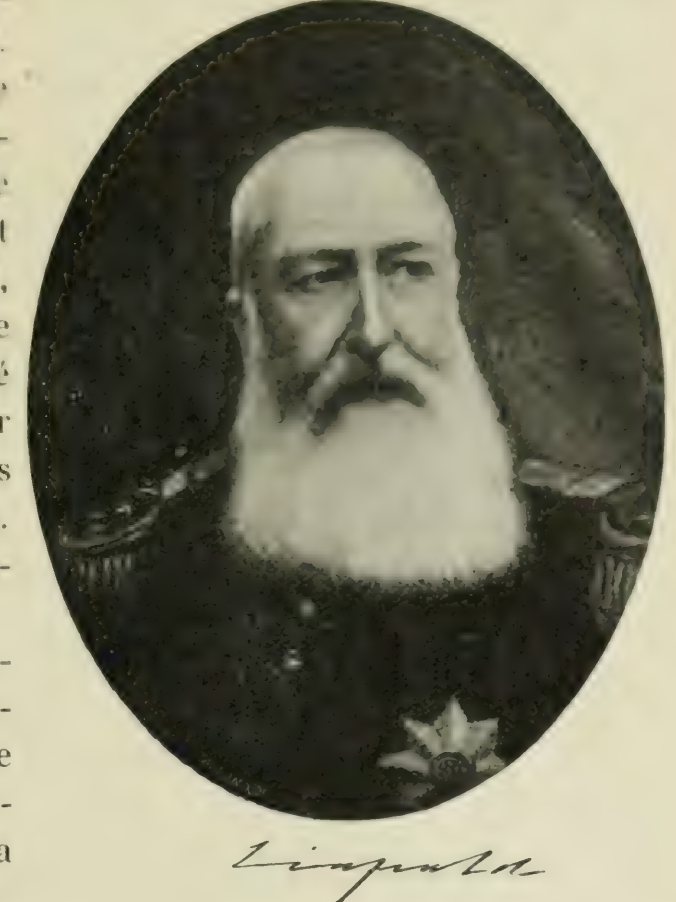
» LL. MM. s'obligent, en outre et notamment, à observer dans tous les cas où leurs Etats respectifs, dont elles se garantissent mutuellement l'intégrité, seraient menacés d'une agression, se tenant pour liées en pareille conjecture, de prendre sans retard les arrangements militaires qui seraient commandés par leur intérêt commun, conformément aux clauses et prévisions ci-dessus énoncées. »

*
* *

Le 8 août, eut lieu, à Bruxelles, l'ouverture des Chambres législatives.

Le roi Léopold II prononça l'important discours qui suit :

« Au moment où les événements du dehors exaltent dans nos cœurs le sentiment de la patrie commune, il me tardait de voir la Représentation nationale réunie autour de moi.



» J'ai l'espoir que le fléau de la guerre n'ensanglantera pas notre sol ; que la Belgique inoffensive et bienveillante envers tous, ne verra pas enfreindre une neutralité qui lui a été imposée et garantie par chacune des 5 grandes Puissances de l'Europe. (*Applaudissements et acclamations prolongés.*)

» L'empereur des Français m'a écrit que son intention formelle, conforme à ses devoirs internationaux, est de respecter la neutralité de la Belgique. (*Vifs applaudissements.*) Sa Majesté impériale m'a exprimé, en même temps, son désir d'être confirmée dans l'opinion où Elle était que la Belgique fera elle-même respecter sa neutralité par tous les moyens en son pouvoir. J'ai été heureux d'affirmer dans ma réponse que l'empereur ne s'était pas mépris sur nos intentions. (*Applaudissements.*)

» Le gouvernement de Sa Majesté le roi de Prusse s'est également empressé de me donner l'assurance écrite que la neutralité belge sera respectée par lui, tant que l'autre partie belligérante ne l'aura pas violée. (*Nouveaux applaudissements.*)

» Parmi les témoignages bienveillants que j'ai reçus des Puissances étrangères, je me plais à mentionner, avec une reconnaissance que tout le pays partagera, la sollicitude du gouvernement de Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne pour les intérêts de la nationalité belge et le généreux appui que ces sentiments ont rencontré dans le Parlement comme dans l'opinion publique de l'Angleterre. (*Les applaudissements redoublent et sont longtemps prolongés.*)

» De son côté, la Belgique, dans la position que le droit inter-

national lui fait, ne méconnaîtra ni ce qu'elle doit aux autres Etats, ni ce qu'elle se doit à elle-même.

Elle saura, pendant la guerre, conserver à sa consciencieuse neutralité le caractère loyal et sincère qu'elle s'est toujours efforcée de donner à ses relations pendant la paix. Conformément aux vœux des belligérants eux-mêmes, elle se tiendra prête à se défendre avec toute l'ardeur de son patriotisme et toutes les ressources qu'une nation puise dans l'énergie de sa volonté. (*Nouveaux applaudissements.*)

» Déjà mon gouvernement a pris, sous sa responsabilité, les mesures que les circonstances réclamaient et auxquelles l'approbation des 2 Chambres ne fera pas défaut.

» Au milieu des préoccupations qui dominent si naturellement vos esprits, le gouvernement ne vous soumettra, pendant votre session extraordinaire, que quelques projets de loi d'une nature urgente, dont l'adoption ne saurait être ajournée à d'autres temps.

» La Belgique, Messieurs, a déjà été soumise à plus d'une épreuve périlleuse. Aucune n'a eu la gravité de celle qu'elle traverse aujourd'hui. Par sa prudence, par ses loyaux sentiments, par son ferme patriotisme, elle saura s'y montrer digne d'elle-même, digne de l'estime que les autres nations lui accordent, digne de la prospérité que lui ont assurée ses libres institutions.

» Le peuple belge a la profonde conscience de son droit; il connaît le prix des biens que, depuis 40 ans, il a si heureusement acquis, si honorablement possédés. Il n'est pas près d'oublier que ce qu'il a à conserver aujourd'hui, c'est le bien-être, la liberté, l'honneur, l'existence même de la patrie.

(Ici le roi se lève et prononce d'une voix ferme et accentuée les paroles suivantes :)

» Devant une cause aussi sacrée, tous les cœurs belges s'unissent. Dans l'accomplissement de tels devoirs, peuple et roi n'auront à jamais qu'une âme et qu'un cri :

» Vive la Belgique indépendante !

» Dieu veille sur elle et protège ses droits ! »

Ces derniers mots sont accueillis par les applaudissements enthousiastes de l'assemblée et des tribunes, qui se prolongent pendant plusieurs minutes.



Les premières hostilités

La concentration se fait plus ou moins. Les troupes françaises sont éparpillées le long de la frontière. A Wissembourg, tout à fait en l'air, dans le nord de l'Alsace, Douay avec quelques milliers d'hommes. Plus bas, Mac-Mahon. A gauche, défendant la Lorraine, Frossard.



C'est le joyeux 6me (bataillon de chasseurs) qui part. Il a passé « chez l'habitant » une nuit bienfaisante qui a réparé toutes les misères. (*En campagne.* Texte de Jules Richard.)

On est en Alsace — la bonne et loyale Alsace — le pays des belles filles et des braves soldats, où le cœur et le dévoûment poussent en pleine terre.

L'hospitalité a été généreuse et douce.

Partout on a mis le chaudron au feu et tiré de la cave ce fier petit vin blanc de Wolxheim qui brille dans le verre, réchauffe la poitrine et fait éclater le rire.

On a bu à toutes les santés, à toutes les espérances, à tous les lendemains.



LE DÉPART DU BATAILLON

(A. de Neuville.)

« Ce sera le dernier coup de collier à donner et, après cela, la paix, la paix éternelle et sacrée. »

C'est ce que dit ce vieillard en versant un dernier coup au sous-officier qu'il a logé; c'est aussi ce que répond la jeune fille au chasseur qui la presse une dernière fois sur son cœur.

On lit dans le *Courrier du Bas-Rhin*, 23 juillet : « Vers 4 heures du soir, on a remarqué de la rive française un certain mouvement sur la rive allemande: les sentinelles se retiraient; le rivage morne et silencieux d'habitude se dégarnissait encore du petit nombre de personnes qui s'y trouvaient. Au bout de quelques instants, une forte détonation se fit entendre de la rive badoise, une grande nuée de fumée et de poussière s'éleva dans les airs et, quand elle fut dissipée, on vit le tablier tournant de la tête de pont badoise étendu sur la pente de la berge et à moitié dans le Rhin.

» La commotion a renversé le portail du tronçon médian, du côté badois, et a fait tomber la plupart des ornements qui l'enjolivaient. Elle a même lézardé le fortin qui figure



DESTRUCTION DU PONT DE KEHL PAR LES BADOIS

(Le Monde illustré.)

comme un vrai décor de théâtre à l'entrée du pont sur la rive droite. »

« A partir du 23 juillet 1870, la grand'garde de nos chasseurs à cheval — narre Dick de Lonlay — est poussée en avant et s'installe dans une auberge, sur la route de Sarrebrück, connue sous le nom de la *Brême d'Or*. Cette maison, ainsi que celle des douaniers, plusieurs fermes, une borne kilométrique et 2 poteaux sont réunis en une petite agglomération sur la frontière française... L'un des poteaux est tricolore, l'autre est surmonté de l'aigle royale de Prusse. »

Les deux poteaux ont disparu : on sait pourquoi...

*
* *



DER UBERFALL IM SCHIRLENHOF

(Nach einer Originalzeichnung von M. Plinzner.)

Dès le 25 juillet, le commandant Zeppelin, avec quelques dragons badois, fit en Alsace, jusqu'à Wœrth, un raid qui prouvait tout au moins que le long de la frontière la surveillance était insuffisante, pour ne pas dire nulle.

Voici comment le *Figaro* (août 1902) raconte l'épisode :

« Une reconnaissance allemande, partie de Manheim, conduite par le comte Zeppelin, officier d'état-major wurtembergeois, et composée de 3 officiers de dragons badois et de 4 dragons bien montés, avait franchi la frontière française à Lauterbourg et s'était portée à 15 kilomètres en arrière des avant-postes français. Comme ils avaient traversé Wœrth au galop, le maire de cette localité avait envoyé un émissaire à Niederbronn, où se trouvait le 12e chasseurs à cheval, avec le général de Bernis. Celui-ci avait fait monter à cheval aussitôt le 4e peloton du 5e escadron (18 chasseurs), sous les ordres du lieutenant de Chabot.

» Parti vivement dans la direction donnée, cet officier bat l'estrade dans un pays couvert et boisé, contournant maints villages où rien ne se découvre.

» Tout à coup, à l'entrée d'un hameau perdu dans les bois, une humble maison, et sur le seuil, une femme qui, à la vue des cavaliers arrivant sabre au clair, ferme précipitamment son huis — mais non sans avoir fait un grand signe de croix.

» — Compris. Pas de doute, ils sont là!

» Et l'officier de chasseurs se lance au galop avec son monde.

» Ils y étaient bien en effet. Ils se reposaient de leur course de 16 heures à l'auberge où ils avaient déjeuné.

» Le dragon en faction devant la porte abat d'un coup de mousqueton à bout portant le maréchal des logis Pagnier. C'était un vieux brave du Mexique, 15 ans de service, médaillé et décoré.



LE RAID DU COMMANDANT ZEPPELIN

(E. Zimmer.)

» Mais l'ennemi est surpris, il ne peut que défendre la cour de l'auberge.

« Pied à terre et en avant! » commande le lieutenant de Chabot. On se jette sur les dragons. Le lieutenant de Chabot engage un duel avec le lieutenant de Winsloe, qu'il blesse mortellement d'un coup de revolver. Les autres officiers badois, le baron Wechmar et le comte de Williers, sont blessés et pris. Seul, le comte Zeppelin, profitant de la mêlée, saute sur un cheval français, libre dans la cour, et se sauve dans le Flœgertal, poursuivi, mais vainement, par un chasseur qui avait sauté, au contraire, sur un cheval allemand.

» Les simples dragons sont tués ou prisonniers. Evidemment, ces adversaires avaient un grand désavantage de nombre. Ils se défendirent bravement. »

Fin juillet, l'empereur se rendit à Metz avec son jeune fils, le prince Louis.

La presse chauvine contribuait à entretenir en France un énervement des plus dangereux.

Notre compatriote Emile Leclercq a rassemblé dans un volume, largement documenté : *L'Esprit parisien, produit du régime impérial*, les étonnantes élucubrations de certains journaux d'alors.

Nous arrivons au 1er août et nulle victoire n'a encore donné aux Parisiens le droit et le devoir d'illuminer.

Aurélien Scholl, dans le *Paris-Journal*, se fait l'écho des impatiences de ses concitoyens : « L'absence de nouvelles nous oppresse, dit-il, le besoin de victoires nous affame. Que se passe-t-il? Quand marche-t-on? Nous ne serons jamais à Berlin pour le 15 août... (1) ».

Enfin, le 2 août, la frontière est franchie et César peut envoyer



THE WAR : THE EMPEROR AND HIS STAF WATCHING THE ATTACK ON SAARBRUCK FROM THE HEIGHTS OF SPICHEREN

(The Illustrated London News.)

à l'impératrice Eugénie la dépêche suivante : « Louis vient de recevoir le baptême du feu ; il a été admirable de sang-froid, et n'a nullement été impressionné. Une division du général Frossard a pris les hauteurs qui dominent la rive gauche de Sarrebrück. Les Prussiens ont fait une courte résistance. Nous étions en première ligne, mais les balles et les boulets tombaient à nos pieds. Louis a conservé une balle qui est tombée près de lui. Il y a des soldats qui pleuraient en le voyant si calme... »

Puis, presque en post-scriptum : « Nous n'avons eu qu'un officier et 10 hommes tués. »

Paris-Journal s'écrie : « Elle a donc commencé la revanche de

(1) 15 août, fête de l'empereur.

1814 et 1815. Sarrebrück est à nous. Sarrebrück est redevenu territoire français. »

Cette échauffourée permit à l'Empire d'inonder le pays d'exemplaires de l'image populaire ci-contre, que nous publions avec toute sa légende.

* * *

« Au camp, dit encore *Paris-Journal :*

» LE REPORTER, au soldat. — De quel côté vous dirigez-vous?

» LE SOLDAT. — Vers Berlin.

» LE REPORTER. — Merci! je cours au télégraphe pour l'annoncer à mon journal.

» LE SOLDAT. — Pardon, Monsieur. Eh bien! et le temps que prendra votre dépêche? Vous pouvez télégraphier à votre journal que nous y sommes. »

* * *

Le 4 août, la division d'Abel Douay était exterminée à Wissembourg. Le 6 août, éclataient en même temps, comme 2 coups de foudre, les désastres de Forbach et de Woerth!

Nous allons en parler dans un moment.

* * *

Il fallait en rabattre. Sarrebrück, ville ouverte, ne possédant qu'une faible garnison, ne pouvait offrir une sérieuse défense.

SARREBRUCK

(*Kriegs Chronik.*)

Les Prussiens résistèrent un moment et se retirèrent.

Les Français occupèrent la ville.

Sarrebrück ne fut pas bombardé, comme on l'a prétendu. « Le général Frossard a, dit le commandant du 2e corps d'armée, fait tirer sur la gare du chemin de fer, sur des colonnes ou des voitures en retraite; il a fait canonner, en dehors de la ville, aux abords de la gare, des convois de troupes ou de matériel qui, la nuit, essayaient de se servir encore de la voie ferrée, mais pas un



LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870-1871

Imagerie populaire.

Le cri de guerre a retenti. La France a été forcée de tirer l'épée pour arrêter l'arrogance et l'ambition de la Prusse. Depuis la victoire de Sadowa sur l'Autriche, l'insolence de la Prusse est sans égale, elle se prétend la première puissance militaire, elle s'est emparée d'une partie de l'Allemagne et se prépare à s'emparer aussi de l'Allemagne du Sud, ses armements continuels sont une menace perpétuelle, et enfin elle vient d'outrager la France. La guerre est enfin déclarée. La France entière s'est levée comme un seul homme pour défendre la patrie menacée. Les routes sont encombrées de régiments; les chemins de fer ont transporté en quelques jours l'armée avec son immense matériel de guerre sur la frontière. L'armée d'Afrique a traversé la mer et la France en quelques jours en chemin de fer : turcos, zouaves, chasseurs d'Afrique, etc., sont déjà sur le Rhin en présence de l'ennemi.

Toute la nation s'est levée au chant de la Marseillaise. Les gardes mobiles s'organisent rapidement. Les régiments partant pour la guerre sont fêtés par les populations. Les souscriptions pour les blessés s'organisent partout. L'enthousiasme est général.

PRISE DE SARREBRUCK

Depuis quelques jours l'armée française occupait la frontière française en face de la Prusse. L'Empereur et le Prince Impérial étaient arrivés au quartier général, à Metz.

Le 2 août, l'armée française prit l'offensive et envahit le territoire ennemi. Le deuxième corps, sous les ordres du général Frossard s'avança pour s'emparer de la ville de Sarrebruck. A 10 heures 1/2 du matin le feu commença. L'artillerie descendit des hauteurs qui dominent la Sarre et Sarrebruck et s'établit en face des batteries prussiennes, logées dans le bois de Lugwiswald. Le feu s'engagea vigoureusement, et bientôt les régiments français arrivèrent splendides d'entrain et de sang-froid. Ils avancèrent refoulant les Prussiens et bientôt le feu prit à Saarbruck et à Saint-Jean. On entendait rouler d'une façon sinistre les premières décharges de nos mitrailleuses. Deux formidables détonations, accompagnées d'un panache de fumée, nous annoncèrent que les Prussiens, en se retirant faisaient sauter les ponts de la Sarre. Victoire! Sarrebruck était à nous. Il était 1 heure.

L'Empereur assistait aux opérations et le Prince Impérial, qui l'accompagnait partout, a reçu le baptême du feu sur le premier champ de bataille de la campagne.

Sa présence d'esprit, son sang-froid dans le danger ont été dignes du nom qu'il porte.

Les Prussiens, qui s'étaient retirés derrière les ravins, reparurent longeant le chemin de fer. Quelques coups de mitrailleuses furent tirés en présence de l'Empereur sur cette colonne; en un clin d'œil, les trois quarts de cette colonne furent couchés à terre; une nouvelle colonne prussienne s'avança, nouvelle décharge de mitrailleuse qui la jeta de même à terre à une distance de 1,600 mètres. Les Prussiens n'osèrent plus se montrer.

Le 5 août, l'armée prussienne a attaqué une division française à Wissembourg, le 74e, le 50e, le 16e bataillon de chasseurs, un régiment de turcos et un régiment de chasseurs à cheval. Les Prussiens, par une marche de nuit rapide, s'étaient embusqués dans les forêts qui entourent Wissembourg et attaquèrent à l'improviste les régiments français qui étaient en train de déjeuner; en un clin d'œil les Français ripostèrent vigoureusement; mais, accablés par une formidable artillerie prussienne, par le nombre des ennemis qui arrivaient toujours, ils furent écrasés et battirent en retraite.

La mêlée fut effroyable. Les Prussiens furent tellement effrayés de leurs pertes qu'ils n'osèrent poursuivre les Français. Cependant, ils étaient trois corps d'armée (environ 80,000 Prussiens contre 8,000 Français).

obus n'a été tiré sur la ville elle-même, quoiqu'il eut été dit au général que des habitants et, en particulier, des membres de la société de tir avaient pris une part active au combat du 2, en faisant feu sur nos troupes. Il ne voulut même pas frapper cette ville d'impôts ni de réquisitions quelconques. Ayant fait appeler sur la place publique, au milieu de la foule, le bourgmestre un peu ému, le général le rassura, lui dit que tout serait respecté dans la ville, que la discipline la plus rigoureuse serait observée, et c'est ce qui fut fait. »



SARREBRUCK. — AUBERGE DE LA BELLE-VUE

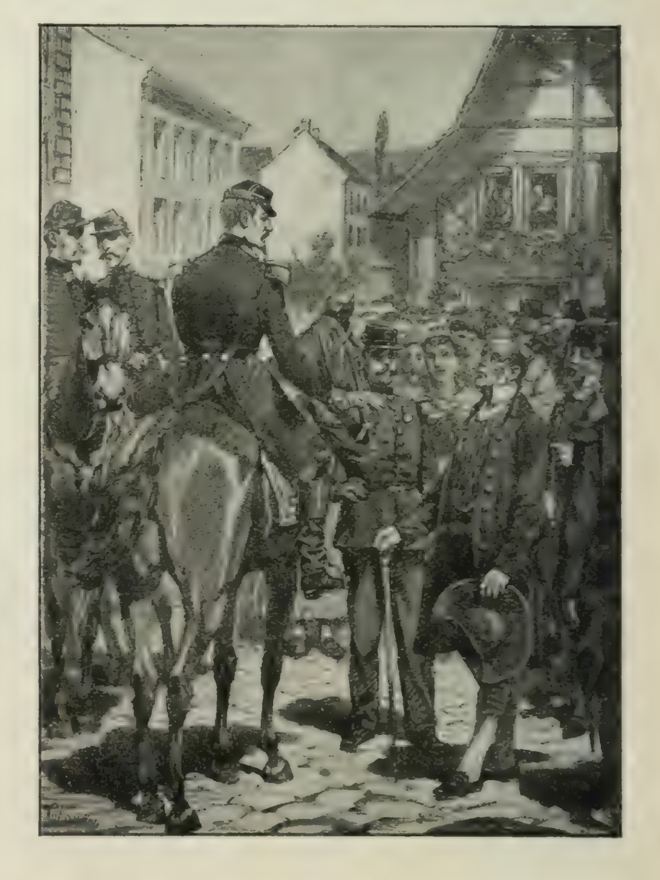
Il paraît, d'après le *Moniteur* (8 août), que le prince impérial a donné au fils du baron Lambert la balle qu'il a ramassée et un croquis qui représente à peu près le champ de bataille :

A droite, la division Bataille et les tirailleurs s'avançant dans la plaine sous un bouquet d'arbres; sur le même plan, l'empereur et son état-major; à gauche, la hauteur d'où l'on a débusqué les Prussiens; au fond, le pont par lequel les Prussiens se sont enfuis; et au loin, Sarrebrück en feu.

Le prince impérial a écrit sur ce dessin à la plume les lignes suivantes :

A mon ami Tristan Lambert.
Le premier jour où j'ai vu le feu.

LOUIS NAPOLÉON.



LE GÉNÉRAL FROSSARD ET LE BOURGMESTRE DE SARREBRUCK

Nous voici à Wissembourg, dont les fameuses lignes, créées en 1704 par Villars, avaient jadis été si bellement défendues par l'illustre Lazare Hoche.

Là cantonnait le valeureux général Abel Douay, avec sa division, tout au plus 5 à 6,000 hommes. Mais quels hommes! des vétérans! beaucoup de soldats d'Afrique, et les indomptables turcos!

Il fallut 70,000 Allemands pour en venir à bout. On se battit comme des lions, dans la ville, dans la plaine, au Geisberg, sur les hauteurs. Le soir, Douay était mort, sa division dispersée, mais elle avait tué à l'ennemi 91 officiers et 1,460 soldats.

Une division du 1er corps, celle du général Douay, avait été laissée en pointe dans Wissembourg, toute seule, sans appui possible, dit le commandant Rousset.



BATAILLE DE WISSEMBOURG
(La Presse illustrée.

Le 4 août, la matinée était sombre et pluvieuse.

Une reconnaissance française rentra vers 7 heures sans avoir rien découvert des mouvements de l'ennemi, et endormit le général Douay dans une sécurité trompeuse. Cette faute, hélas! allait être payée bien cher!

8 heures venaient à peine de sonner : nos soldats, en bras de chemise, étaient disséminés tout autour de leur camp, les uns pour préparer le feu de la soupe, les autres pour nettoyer leurs armes ou laver leur linge, quand une détonation retentit, suivie bientôt d'une seconde, puis d'une 3e, et sur Wissembourg s'abattit une pluie de fer et de plomb.

Cependant les bataillons du général Douay courent aux armes.

Malgré le feu ininterrompu de 96 bouches à feu, ils tiennent bon et se font hâcher sur place plutôt que d'abandonner un combat aussi inégal.

Wissembourg n'est pris qu'après une lutte acharnée, et la hauteur du Geisberg, dernier réduit de la défense, voit périr ce qui reste de cette poignée de héros.



BATAILLE DE WISSEMBOURG (4 AOUT 1870)

Pellerin et Cie, imp.-édit. *Imagerie d'Epinal, no 135.*



COMBAT DE WISSEMBOURG (4 AOUT 1870)

Imagerie artistique. Série 2, n° 16 *Imp.-librairie Quantin, 7, rue St-Benoît, Paris.*



R. Knötel : Die Bayern bei Weissenburg am 4 August 1870

Extra-Kunstbeilage zu « Zur Guten Stunde ».



Gefecht des V Armeekorps bei Weitzenburg, den 4 August 1870
General von Kirchbach gibt den befelt zur Ersturmung des Gaisberges

(Von E. Freyberg.)



La Bataille de Wissembourg

(*L'Illustration.*)

Dans cette journée, de 8 heures à 2 heures, 7,000 Français ont lutté désespérément contre 70,000 hommes, 1 contre 10, et cependant, le soir, 1,500 ennemis étaient étendus sur cette terre sanglante, que leur nombre seul venait de conquérir !

« Les pertes éprouvées par les Allemands, — dit le colonel Canonge, — les avaient tellement étonnés et leur avaient donné une idée si exagérée des forces qui leur avaient résisté, que la retraite de la division Douay put s'effectuer sans être inquiétée. »

Le château du Geisberg fut défendu avec une opiniâtreté inouïe. « Quelques fantassins s'y cramponnent, disent les frères Margueritte. Là se brise le régiment des grenadiers du Roi; son



L'attaque du chateau du Geisberg

(*C. Rochling.*)

drapeau est 5 fois abattu, relevé. Mais enfin nos héros sous le nombre succombent... »

« Sur les pentes de la colline où se trouve le vieux manoir, le porte-drapeau de la Prusse tombe percé de balles. Un autre officier accourt et relève l'étendard. Quelques instants après, lui aussi est à terre. Un troisième survient et de nouveau l'aigle noire déploie ses ailes dans les airs au-dessus de ses défenseurs... Alors nos soldats s'arrêtent, cessent de lancer leurs balles, battent des mains et envoient le témoignage de leur admiration. » Ce trait, rapporté par l'abbé Lanusse, mérite d'être signalé.



LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE DEVANT LE CORPS DU GÉNÉRAL ABEL DOUAY

(D'après une gravure allemande.)

Pendant cette terrible journée, le général Douay et son chef d'état-major s'étaient portés sur la colline des Trois-Peupliers pour observer les mouvements de l'ennemi. Là se trouvait la batterie des mitrailleuses. Douay tomba mortellement blessé. Il fut transporté dans la ferme de Schafbusch en même temps que son capitaine d'état-major du Closet, blessé près de son général. Au moment de la retraite, on fut contraint, faute de voitures d'ambulance, de laisser là les 2 blessés. Ainsi le général en chef n'eut même pas la consolation de rendre le dernier soupir au milieu de ses soldats, auxquels il avait donné tant de vaillants exemples.

La gravure de provenance allemande que nous reproduisons montre Abel Douay sur son lit de mort dans la grande salle de

cette ferme de Schafbusch. La physionomie, dans sa rigidité cadavérique, respire le calme grave que donne le devoir accompli. Détail touchant et véridique, le petit chien du général n'a pas voulu abandonner son maître et s'est couché fidèlement à ses pieds. Auprès du corps de ce brave, debout et respectueux, environné d'un état-major nombreux et chamarré, le prince royal de Prusse se tient la tête légèrement inclinée, comme pour rendre un suprême hommage à la valeur militaire.



ÉPISODE DE LA PRISE DE WISSEMBOURG
DÉFENSE DES PAYSANS DANS UNE FERME DE LA BASSE-VILLE (Dessin de M. Lix.)

*
* *

La ville se défendit énergiquement. Les habitants firent le coup de feu. Il fallut emporter maison par maison.

Qui donc a prétendu que l'Alsace n'avait jamais cessé d'être allemande? Wissembourg, Strasbourg, tant d'autres villes plus ou moins fortifiées, par leur courageuse et opiniâtre résistance, prouvèrent leur ardent attachement à la patrie française.

*
* *

En voyant les blessés français, on a remarqué que la plupart ont reçu des balles en pleine poitrine, tandis que les blessures des soldats bavarois se trouvent, en général, aux extrémités.

*
* *



KRONPRINZ FRIEDRICH WILHELM BEI DEN KONINGSGRENADIEREN AM ABEND DER SCHLACHT BEI WEISZENBURG (4 AUGUST 1870).

(R. Knötel.)

Qu'on nous permette encore une citation de l'*Esprit Parisien*

« Tout à coup, au milieu des fanfaronnades et des réjouissances officielles et officieuses, quand tout Paris, et la France avec lui, nourrissait les plus douces illusions sur les résultats de la guerre, qui commençait à peine, la nouvelle de la prise de Wissembourg changea les satisfactions passionnées en torpeur d'abord, en colère et en rage après

» Les Prussiens vainqueurs! C'est un odieux mensonge... C'est une manœuvre de Bismarck; ce sont les Prussiens de Paris qui font courir ce bruit.

» Quand il n'y eut plus de doute, on chante une autre chanson : d'abord les Allemands étaient 4 contre 1, 32,000 contre 8,000; le lendemain, ils étaient 80,000 et les Français 7,000.

» Plus tard, c'est toute l'armée du prince de Prusse qui a donné. »

* * *

Nous sommes allés au Geisberg, reconnaissable aux trois arbres — remplacés, paraît-il, en 1873 — qui le couronnent. C'est là que Douay fut tué. Prendre à gauche en quittant la gare.

Au sortir de la cité, sur la route de Riedseltz — toute bordée de pommiers chargés de fruits, que nul ne songe à dépouiller — on trouve d'abord, à droite, le cimetière. Le monument funèbre des soldats français est une modeste pyramide de grès rouge, au sommet de laquelle se détache en relief une couronne de lauriers. Une double inscription en lettres d'or la consacre d'abord : *Au général de division Ch.-Abel Douay*, puis : *Aux soldats français morts pour la patrie (4 août 1870)*.



Nous lisons sur une tombe : *Charles-Abel Douay, général de division, tué au Geisberg le 4 août 1870 : son fils Gustave-Charles Douay, né le 1er janvier 1860, mort le 17 février 1871 : son fils, René-Charles Douay, 16 décembre 1897.*

Ces tombes ne sont pas trop bien entretenues.

Sur une autre : *Dem ehrenden Andenken hier ruhenden Deutschen Krieger 1870-71.*

Voici à gauche dans la campagne une espèce de dolmen, le *Jager denkmal* (monument commémoratif des chasseurs). Approchons-nous. Nous y lisons : *Vivent l'empereur et ses chasseurs! Ici fut*

pris, le 4 août 1870, le premier canon, dans la guerre contre la France, par la 1re Cie des chasseurs de Silésie, bataillon n° 5.

Les Prussiens ont érigé 2 monuments sur le Geisberg : l'un est dédié au régiment des grenadiers royaux, qui paya si cher sa conquête; c'est une forte croix de pierre entourée d'une balustrade et ombragée par des massifs d'arbres. La face antérieure porte les noms de 14 officiers morts « de la mort des héros ». La face opposée indique que le monument a été élevé aux morts par les camarades du même régiment (*Kœnigs Grenadiers Regiment 2e Westprussischen n° 7*).



WISSEMBOURG
JAGER DENKMAL

A 300 mètres de là apparaît le monument collectif en l'honneur de la IIIe armée allemande. C'est une croix de 10 mètres environ, flanquée à sa base de 4 lions de bronze, dans la belle attitude du repos; l'effet est sévère et grand. L'inscription contient ces simples mots : *Aux camarades tombés, la IIIe armée.* (Guy Delaforest.) On lit à côté sur une plaque : *Lieu de repos de ceux qui, le 4 août 1870, sont tombés dans la bataille près de Wissembourg.*

Du haut du Geisberg, on aperçoit tout le champ de bataille; un petit belvédère a été aménagé à cet effet.

*
* *

Après Wissembourg, le *Figaro* fait une déclaration solennelle : « Si les Prussiens ont l'audace de s'avancer en France, ils n'en sortiront pas vivants !... etc. »

Forbach-Spicheren

Frossard, le lendemain de l'occupation de Sarrebrück, revint s'établir à Forbach, avec 28,000 hommes et 50 canons.

Le 6 août, il fut attaqué par 70,000 Allemands avec 132 pièces.

Il fut écrasé, malgré l'héroïque résistance de ses troupes établies, pour partie, sur le Rothenberg (l'Epéron). Les débris de

ses régiments, après s'être magnifiquement défendus, se replièrent sur Metz, ouvrant l'accès de la Lorraine.

Bazaine, qui était un peu en arrière, aurait répondu quand on le pressait de marcher à l'appel du canon : « Frossard n'a qu'à gagner tout seul son bâton de maréchal! »

« On remarquera, dit Moltke, le contraste absolu qui existe entre l'esprit de camaraderie des Prussiens, qui fit que leurs troupes se hâtèrent d'arriver afin de prendre part à l'engagement, et les étranges marches et contremarches des divisions françaises portées en arrière du général Frossard.

» 3 d'entre elles furent mises en mouvement pour lui porter secours, — 2 seulement arrivèrent, et cela quand la lutte avait pris fin. »



DIE 12er ERSTURMEN DIE LINTE SEITE DES ROTEN BERGES

(*C. Röchling.*) *Krieg und Sieg.*

« L'attaque générale commence (Dick de Lonlay)...

» 4 bataillons pénètrent dans le bois de Saint-Arnual, mais ne peuvent en franchir la lisière.

» Au centre, le lieutenant-général von Kamecke, impatient depuis longtemps de voir ses colonnes au bas du Rotheberg, envoie de nouveau au général von François l'ordre d'enlever cette position à tout prix.

» Le général von François, un descendant de ces huguenots chassés si malheureusement de France par Louis XIV, lors de la

révocation de l'édit de Nantes, se présente devant les fusiliers du 74e régiment prussien ; avec une valeur toute française, il tire son épée, montre la hauteur et commence le premier à gravir les rampes; le 74e suit.

» En même temps, un déchirement épouvantable éclate devant nos chasseurs; les Allemands viennent d'ouvrir le feu de plusieurs nouvelles batteries qu'ils viennent d'élever en face de l'Eperon. Pendant que cette artillerie redouble ses feux, de fortes colonnes commencent à gravir, au prix de prodigieux efforts et de pertes considérables, les pentes escarpées de l'Eperon.

» Tout en grimpant, les fantassins de von François ouvrent un feu des plus violents. Nos chasseurs du 10e bataillon répliquent aussitôt et toute cette partie du champ de bataille se met à pétiller comme un feu d'artifice....

ROTENBERG
(*Kriegs Chron.*)

» Le général von François aperçoit un régiment de grenadiers prussiens, venus en chemin de fer, qui abordent un cap très rapide et entièrement dénudé, qu'on appelle le Mont Rouge, et le gravissent sous un feu meurtrier sans se laisser décourager par les nombreux obstacles du terrain ; vainement, les balles de nos chasseurs les déciment, ils avancent toujours.



L'ASSAUT DU SPICHERENBERG

(*Tableau de Werner.*)

» Le général von François les montre à ses hommes et, se plaçant sur une roche, crie à ce secours d'avancer.

» Enfin, les grenadiers allemands atteignent le sommet de l'Eperon, épuisés de

lassitude et à bout de forces. Le général von François se place en personne à leur tête : « Forwertz! Forwertz! » leur crie-t-il, et il s'élance contre notre 2e tranchée. Mais sa bravoure devient inutile; frappé de 5 balles, il tombe mortellement blessé.

» Notre feu écrasant rend impossible de pousser plus loin; mais les débris des 2 régiments demeurent inébranlables auprès de leur chef qui expire, au bout de quelques minutes, en prononçant ces paroles : « C'est pourtant un beau trépas que celui du champ de bataille. »

L'intrépidité du général von François a permis aux Prussiens de conserver la première tranchée du Rotheberg; ils s'y logent et s'y consolident...



LE SOLDAT KROEUTER

1. Bloch. Imp. Cassan, fils, éditeur.

» Le soldat de 1re classe Kroeuter, couché tout à l'extrémité de l'Eperon, encrasse plusieurs fusils, à force de faire feu, et tire consciencieusement en ajustant bien son homme. Rarement il manque son but. A un moment, une balle lui fait à l'épaule une légère blessure. Sans se déranger, Kroeuter continue à tirer; mais bientôt une nouvelle balle lui enlève son képi avec une forte mèche de cheveux et un morceau de peau; le brave soldat trouve que ce n'est encore rien. Toutefois, comme le sang qui coule de sa blessure l'empêche de viser, il prie le lieutenant de Virieu, qui est à ses côtés, de lui arranger son mouchoir autour de la tête, ce qui est fait aussitôt. Kroeuter se remet à fusiller les Prussiens de plus belle.

» Peu après, comme il est en joue, une troisième balle vient lui briser les doigts de la main. Cette fois, le vaillant Alsacien se fâche tout rouge : d'un bond il est sur ses pieds, et, frappant le sol avec la crosse de son fusil, tandis que sa main mutilée se tend menaçante vers l'ennemi, il s'écrie : « Ah, ça! on tire donc toujours sur le même ici! »

» Jusqu'à 3 heures, l'issue du combat semble incertaine. A ce moment les 3e (détaché de l'armée du prince rouge Frédéric

Charles) et 8ᵉ corps prussiens arrivent à leur tour se joindre au 7ᵉ et les masses ennemies font une attaque générale du plateau de Spickeren...

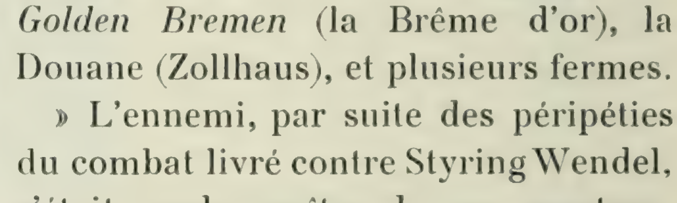
» Le général von Alvensleben prend la résolution d'envoyer de la cavalerie sur le Rotheberg, et y lance des houzards. Ceux-ci, sous la protection de l'infanterie, qui occupe la hauteur, arrivent jusqu'à l'arête, mais il leur est impossible de s'y maintenir...

» Tout à coup, les Français entendent gronder devant eux le canon prussien et des obus sillonnent leurs rangs. La surprise se peint dans tous les regards. Les Allemands ont donc traîné des bouches à feu jusque sur le sommet du plateau? Comment ont-ils pu y parvenir? Ils ont, en effet, exécuté cette entreprise qui paraît inexécutable...

» Sur la gauche, du côté de Forbach, vers 6 heures, le bruit de la fusillade éclate avec une intensité nouvelle. Tout d'abord on croit que c'est du renfort, vaine espérance!

» C'est l'effort des Prussiens, qui tournent notre armée sur la route de Forbach; ils pénètrent jusqu'à Styring, où, des hauteurs, on aperçoit des incendies allumés dans la nuit qui commence à tomber...

» Au bas du Forbacherberg se trouvent une auberge appelée



Golden Bremen (la Brême d'or), la Douane (Zollhaus), et plusieurs fermes.

» L'ennemi, par suite des péripéties du combat livré contre Styring Wendel, s'était rendu maître de ces constructions. »



La Brême d'or

De ce côté également la supériorité des effectifs allemands et de leur artillerie (en nombre et en portée), finissent par leur assurer le succès.

» Tout à coup, ajoute Dick de Lonlay, un bruit court, qui terrifie nos hommes : « Les munitions manquent! » et l'ennemi qui a enveloppé nos troupes à gauche, a lentement, patiemment tourné leur droite; sur les hauteurs, on entend la fusillade qui retentit désespérée.

» Dans l'usine de Wendel, la lutte continue plus ardente que jamais.

» Le tonnerre des canons et des fusils gronde. Les feux des hauts fourneaux ne sont pas éteints, et le bruit effrayant des

machines, se joignant aux détonations des armes à feu, fait trembler la terre et donne à cette lutte effrayante des proportions gigantesques.

» Tout à coup des cris se font entendre, ce sont les ouvriers : « Le feu! le feu est à l'usine! » et ils prennent la fuite. Nos soldats ne reculent pas et continuent à combattre au milieu de cet enfer. »



DIE 39de ERSTÜRMEN DIE SCHLACKENHALDE
(Saarbrucker Kriegs Chronik)

*
* *

Enfin, il faut céder. La division Bataille, qui arrive, est insuffisante pour rétablir le combat.

Bazaine, qui campait avec toute une armée, à peu de distance, n'avait pas bougé. « Les uns, ne craint pas d'affirmer M. Dick, voulurent y voir une preuve d'hostilité ou de jalousie contre le général Frossard; les autres crurent à une sorte de rancune contre le chef de l'Etat; les soupçons allèrent plus loin encore, et l'on pourrait citer tel grand personnage du quartier impérial, qui s'écria devant plusieurs témoins : « C'est à croire que Bazaine trahit. »

*
* *

Ce soir-là encore, au dire de Moltke, le général de Steinmetz prit ses dispositions pour que les unités toutes confondues fussent reconstituées, quelques-unes d'entre elles avaient fourni des marches de près de 45 kilomètres, — deux batteries débarquées du chemin de fer, qui les avait amenées de Koenigsberg en Prusse, avaient immédiatement pris le chemin du champ de bataille.

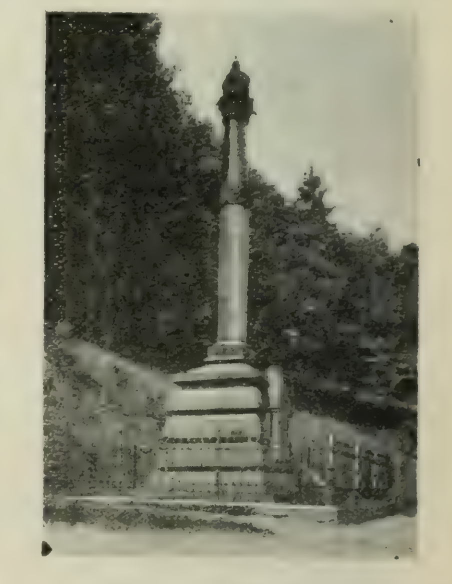




Stiering. — 77 Inf. Regiment

De Sarrebrück, on peut aller par le train à Stieringen Wendel.

Descendre à la première station. Il n'y a que quelques minutes. Au débouché de la gare, prendre à gauche jusqu'à la place où se voit le buste de bronze d'un des fondateurs de la fameuse fonderie de Stieringen. Tourner encore à gauche, derrière la statue, et rejoindre la grande chaussée de Forbach à Sarrebrück. Un poteau indique : *zum 77*. Il s'agit du très beau monument du *2 Hannoverschen Infanterie Regiment*. Par la route ensoleillée, nous avons refait le chemin que les Français avaient parcouru triomphalement le 2 août 1870. Des croix apparaissent érigées aux victimes de la guerre. Aujourd'hui encore, de nombreux corbeaux croassent lugubrement dans les airs.

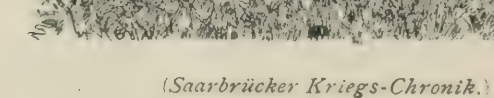


Spicheren. — 12e Denkmaal

Nous passons devant la *Brême d'or*. Prenons à droite et montons sur le *Spicherenberg*. Il y a des bornes datant de 1830. Du faîte, le panorama est splendide.

On se demande comment les Prussiens ont pu, sous une grêle de balles, escalader cette position, l'emporter, y amener de l'artillerie.

Différents monuments commémoratifs couronnent le plateau. Ils sont remarquables. En voici un intitulé : *Denkmal des 2 Brandenburg. Gren. Regt*s*, n*r *12*.



(*Saarbrücker Kriegs-Chronik.*)

Descendons. Traversons l'*Exercitz platz*. Les Allemands ont marqué d'une pierre l'endroit où le prince impérial aurait ramassé la fameuse balle.

A gauche se trouve le cimetière appelé *Ehrntal*.

Il ne comprend guère que des tombes de militaires tués en 1870,

presque tous allemands. Un monument collectif a été élevé « à la mémoire des soldats français décédés en 1870-71 », avec ces mots de l'Hébr. 11-16 : *Et nunc meliorem patriam appetunt.*

A l'entrée du campo santo s'élève la pyramide du 5e *Westfalisches Infanterie Regiments n° 53*, portant au dos : *Es starben für Koning und Vaterland 13 Underoffiziere und 163 Gemeine* (Ici moururent pour le Roi et la Patrie 13 sous-officiers et 163 ordinaires). *Gemeine!* ordinaires, communs. Vraiment on aurait pu trouver mieux pour désigner les soldats qui sont morts là, pour leur idéal, la gloire et la défense de leur pays!



SARREBRUCK. — AU EHRENTHAL



DAS EHRENTHAL BEI SAARBRUCKEN (Autrefois)

(Nach der natur aufgenammen von G. Arnould.) *(Die Gartenlaube.)*

Continuons notre route vers la ville. Voici le célèbre cabaret de la *Belle-Vue*. A côté de quelques reliques du champ de bataille,

le baes expose, avec bonhomie, des gravures françaises du début des hostilités, toutes très chauvines et traitant les Prussiens avec une désinvolture vraiment excessive.

Sarrebrück est une ville fort industrielle, dont la prospérité va croissant. Ne manquons pas d'aller admirer à l'Hôtel de Ville les belles fresques du grand artiste allemand Werner : *L'attaque de Spicheren et la mort du général von François* et *L'entrée du roi Guillaume.*

Fière statue équestre sur le pont de la Sarre.

Ceux qu'effrayerait la route de Wendel-Spicheren — une demi-lieue tout au plus — n'ont qu'à aller directement à l'*Ehrntal* et au *Spicherenberg*. C'est la promenade traditionnelle.

Lire *Saarbrücker Kriegs-Chronik,* par Kuppersberg, avec illustrations de Rochling.

Woerth (6 août)



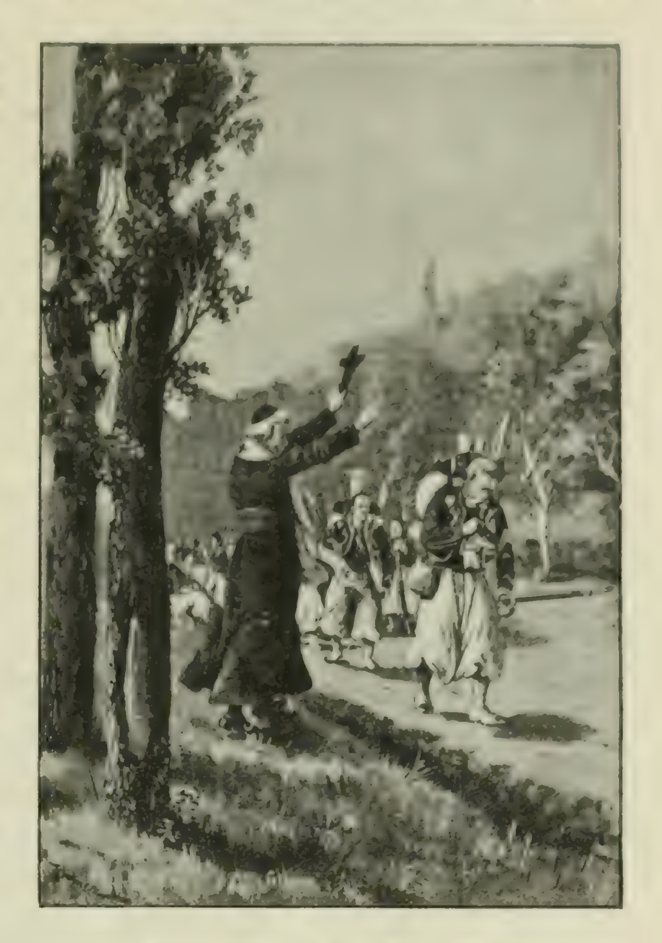
EINZUG DER CHASSEURS DE VINCENNES IN FRÖSCHWEILER IM JULI 1870 (1)

L'affaire de Wissembourg n'en était pas moins une défaite (A. Girard et F. Dumas), et il devenait évident que l'empereur avait commis une faute énorme en fractionnant et en disséminant nos forces.

Cependant, Mac-Mahon, obligé de rétrograder, avait résolu de couvrir le passage Nord des Vosges et de sauver l'Alsace. Il avait, en conséquence, pris position sur les hauteurs de la rive droite de la Sauer, le centre au village de Froeschwiller, décidé, avant d'attaquer l'ennemi, d'attendre l'arrivée des 5e et 7e corps, qu'on

(1) Nous ne résistons pas au désir d'emprunter à la remarquable *Fröschweiler Chronik*, de Karl Klein, quelques-uns des fort intéressants dessins de Ernst Zimmer.

plaçait tardivement, hélas! sous son commandement. Il se préparait donc pour le 7 avril, lorsque le 6, au matin, une reconnaissance de l'armée du prince royal provoquait l'échange de quelques coups de fusil; bientôt les décharges de l'infanterie devenaient de part et d'autre plus nourries; le canon tonnait à son tour, et c'est ainsi que, contrairement aux intentions des 2 généraux en chef, la bataille de Woerth se trouvait engagée.



Einfegnung der Zuaven

(Fröschweiler Chronik.)

Les Allemands tentèrent pendant toute la matinée de gagner du terrain, et, après avoir traversé la rivière, de déboucher de Woerth sur les hauteurs occupées par les Français. Accueillis sur tous les points avec vigueur, ils reculèrent sous le feu de nos chassepots et de nos mitrailleuses, combiné avec d'impétueuses charges à la baïonnette. A midi, tous leurs efforts avaient échoué, et la relation de l'état-major prussien avoue qu'à certain moment « le combat était sans direction ».

Resté maître de ses positions, Mac-Mahon pouvait profiter de ce premier succès pour opérer sa retraite. Mais les Allemands renforcés ne lui en laissèrent pas le temps, et, à 2 heures de l'après-midi, sous les yeux du prince royal de Prusse, une seconde bataille commençait où 35,000 Français (divisions Ducrot, Raoult et Lartigue) allaient se trouver aux prises avec plus de 100,000 Allemands. Comme le matin, les Allemands essayent d'enfoncer notre ligne de combat; à notre gauche et au centre, ils sont impuissants. Mais notre droite commence à être débordée dans la direction de Morsbronn. Pour se dégager, le général Lartigue lance sur les masses ennemies qui l'assaillent la brigade Michel (8e et 9e cuirassiers). Sacrifice inutile! Après un court arrêt, les Allemands



MARECHAL DE MAC-MAHON

(1808-1893)

D'après Tichon, Bruxelles.

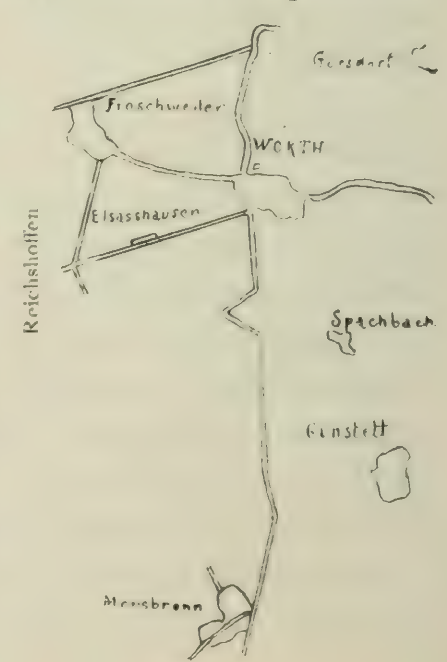
gagnent encore du terrain; leur centre reprend en même temps l'offensive, et, protégé par une formidable artillerie, aborde Elsasshausen. Le village de Froeschwiller est menacé; la division de cavalerie Bonnemain se précipite à son tour; elle est décimée sans résultat. Les turcos ne sont pas plus heureux. Froeschwiller est pris. Il est 5 heures de l'après-midi; il faut battre en retraite sur Reichshoffen.

Les pertes sont énormes des 2 côtés. Les Allemands laissaient sur le terrain plus de 10,000 hommes; nous avions hors de combat 7,000 à 8,000 hommes, dont le général Raoult, et autant de prisonniers, preuve de l'énergie avec laquelle nos troupes s'etaient battues. Mais si la défaite était glorieuse, les débris de l'armée de Mac-Mahon étaient contraints de fuir en désordre à travers les Vosges.

*
* *

On lit dans la *Gazette*, du 20 mars 1906 :

« Le 2 août 1870, le général Abel Douay, indocile aux pressentiments du sous-préfet de Wissembourg, M. Hepp, n'opposa qu'une seule division à l'agression brusque de trois corps d'armée allemands.



» Le malheureux sous-préfet de Wissembourg, angoissé, écrivait, télégraphiait de tous côtés : « De grands mouvements militaires se passent derrière les forêts; les environs de Wissembourg regorgent de troupes toujours prêtes. Prenez garde! » Peine perdue. Le Ministère de l'Intérieur rabroua ce fonctionnaire consciencieux. Une injuste disgrâce fut le prix de son zèle.

» Lorsque le maréchal de Mac-Mahon, s'efforçant d'opérer un mouvement de concentration contre l'attaque simultanée des armées allemandes, vint établir son quartier général au château de Reichshoffen, le comte de Leusse était maire de la commune de Reichshoffen. Il monta à cheval et, pendant toute la journée du 5 août, il explora le pays, botte à botte avec Mac-Mahon.



MAC-MAHON MIT SEINEN STABE AM MORGEN DES 6 AUGUST 1870

(*Fröschweiler Chronik.*)

» — Monsieur le maréchal, disait-il, ne livrez pas bataille ici. Vous seriez débordé par des forces innombrables. Mes gardes forestiers, qui sont tous de vieux soldats et qui ont du coup d'œil, sont venus me renseigner. Ils m'ont raconté ce qu'ils ont vu et entendu. Leurs rapports sont dignes de foi. Ils savent que des masses ennemies affluent sur nous de toutes parts, à travers les forêts, les vignobles et les houblonnières. Tout le pays est plein de Bavarois, de Prussiens, de Wurtembergeois sous les ordres du prince royal de Prusse. Ils doivent être plus de 100,000. Comment leur tenir tête avec une quarantaine de milliers d'hommes?

» Le 6 août, de grand matin, le comte de Leusse entra dans la chambre du maréchal de Mac-Mahon et insista auprès de son hôte, lui représentant la nécessité de déjouer, à force de prudence, les calculs de l'ennemi.

» Les deux principaux lieutenants de Mac-Mahon, les généraux Ducrot et Raoult, joignirent leurs instances à celles du comte de Leusse. Le maréchal fut ébranlé, se laissa convaincre, prépara des ordres en conséquence...

» Mais tout à coup on entendit au loin le crépitement de la fusillade, les gros coups sourds du canon. Il était trop tard. Les chassepots et les fusils à aiguille étaient partis tout seuls. Il fallait se battre. Le sort en était jeté. »



DAS II BAYRISCHE KORPS IM BERGWALD VON LANGENSULZBACH
AM VORMITTAG DES 6 AUGUST 1870

Fröschweiler Chronik.

De Paul et Victor Margueritte :

» Terrain à souhait pour la défense, avec ses pentes de bois, de vignes, de houblonnières, ses villages dominants, et, au fond de la vallée, un long glacis de prairies. Sur la barre d'eau du Sauerbach, le gros bourg de Woerth, dont on n'a pas même fait sauter le pont. Son clocher luit au soleil, avec ses faïences vertes. Sur le versant opposé, d'autres villages, Dieppenbach, Gunstett et son



TRUPPEN DES V PREUSZISCHEN KORPS GEWINNEN
DIE HÖHEN AM WESTAUSGANG VON WÖRTH (6 AUGUST 1870, MITTAG)

Fröschweiler Chronik.

plateau, — que Mac-Mahon a jugé inutile d'occuper, comme inutile aussi de se retrancher, d'appuyer mieux sa droite. Il espérait. Il espéra tout le jour obstinément, jusqu'à l'heure de l'irréparable déroute...

» Mac-Mahon, jusqu'à midi, put se croire vainqueur. Les avant-gardes du 2e corps bavarois, celles des 5e et 11e corps prussiens étaient successivement repoussées. Ducrot chassait à la baïonnette, fauchait sous les mitrailleuses les Bavarois hésitants. Malgré le feu protecteur des batteries tonnant de Gunstett, les fantassins de Kirchbach et de Bose échouaient contre les pentes de Froeschwiller et d'Elsasshausen, refluaient en désordre du Niederwald, repassaient la rivière. Même Hartmann, sur l'ordre du prince royal, retirait de la lutte le 2e corps bavarois. Les Allemands n'avaient pu enlever une seule hauteur, ne gardaient que leur débouché de Woerth, et encore conquis sans résistance...



ERSTURMUNG DER HÖHEN VON FRÖSCHWEILER
DURCH DAS FUNFTE ARMEECORPS AM NACHMITTAG DES 6 AUGUST

(*Fröschweiler Chronik.*

» A 1 heure enfin, le prince royal arrivait sur le champ de bataille, engageait à fond toutes ses troupes.

» La retraite serait honorable, indiquée, nécessaire. Mais le héros de Malakoff n'est pas un habile ; c'est un brave. Il ne connaît qu'une manœuvre : faire face, et, s'il le faut, tomber. Il est l'homme de son admirable mot, sur le bastion miné de Malakoff : « J'y suis, j'y reste ». Il est, comme tous les maréchaux

d'alors, un excellent et valeureux divisionnaire, un exécrable commandant en chef. Il sacrifie son armée, risque imperturbablement sa vie. Il n'oublie que la vraie sacrifiée, la France.

» Donc, on va tenter — il est bien temps — d'occuper Woerth, où déjà sont venus se faire écraser, vers midi, les zouaves de Lhérillier. Mais tout le 5e corps est là, dégorge à flots pressés, s'élève insensiblement sur les pentes, s'enracine enfin en face de Froeschwiller et d'Elsasshausen. A droite, Lartigue, débordé, plie sous le choc des milliers de Prussiens qui pénètrent dans le Niederwald, barricadent Morsbronn. Toute la division va être rompue, émiettée. Lartigue fait appel aux cuirassiers de Michel.



LES CUIRASSIERS A REICHSHOFFEN

D'après le tableau de M. Aimé Morot.

» Allez! dit-il à l'un des colonels, et faites comme à Waterloo. Le général Michel s'élance, l'épée haute, au cri de « Vive la France ! » La charge sonne ; avec 2 escadrons de lanciers, les lourds régiments s'ébranlent. A travers un affreux terrain de fossés, de talus, dans le hérissement des houblonnières, ils galopent, sous les feux croisés de l'infanterie, les obus pleuvant de Gunstett. Ils s'engouffrent dans Morsbronn, le piège des rues barricadée, la fusillade des fenêtres, les balles sonnent comme grêle sur les cuirasses. Les cavaliers, les chevaux morts jonchent le sol. A la sortie, un régiment frais de hussards prussiens fond sur les survivants, les anéantit. La brigade Michel a vécu.



CHEVAU-LÉGERS BAVAROIS ATTAQUANT LES FRANÇAIS A REICHSHOFFEN
LE 6 AOUT 1870

D'après le tableau de Heyden Lang.

Reformée, notre droite, malgré les efforts des turcos, des chasseurs, des zouaves, doit céder... Plutôt que de reculer d'un pas, Mac-Mahon perd pied, s'enfonce dans son entêtement stoïque...



STURM DER RREUSZISCHEN UND BAYRISCHEN INFANTERIE
AUG FRÖSCHWEILER (SLACHT BEI WÖRTH AM 6 AUGUST 1870)

(Fröschweiler Chronik)

Le maréchal, comme frappé de stupeur, ne semblait se préoccuper que d'une chose, prolonger coûte que coûte son rêve fuyant de victoire, retarder, à force de sacrifices, la seconde de l'écroulement définitif.

Pour gagner une demi-heure, et tout perdre, il immole sa réserve d'artillerie, chevaux aussitôt culbutés, servants tués, canons pris.



DIE DIVISION BONNEMAINS AN DEN EBERBACHQUELLEN

(*Fröschweiler Chronik.*)

Il immole sa réserve de cavalerie, la magnifique division Bonnemains, fondue à la fournaise, l'espace d'un galop. Il immole le seul régiment qui n'ait pas encore donné, les tirailleurs réchappés de Wissembourg, qui se ruent, d'un élan fou.

C'est la fin. Il faut évacuer Froeschwiller, s'évader par la route de Reichshoffen... Les vaincus sont si profondément démoralisés qu'ils roulent, bandes éparses, toute la nuit, vers Saverne. 4,000 fuyards gagnent Strasbourg. Il n'y a plus ni généraux, ni soldats...

* * *

2 fois donc, pour dégager l'armée, presque broyée, la cavalerie se dévoua. Elle fournit ces charges magistrales et sanglantes de Morsbronn et d'Elsasshausen, qui sont restées classiquement populaires. Les cuirassiers se ruèrent comme à Waterloo, ardents, dédaigneux du danger, fous, sublimes... La mitraille, aidée de la fusillade, les extermina.

Notre entreprise étant essentiellement iconographique, nous nous plaisons à reproduire quelques-unes des innombrables compositions consacrées à ce fait de guerre fabuleux.

Il était 3 heures du soir. Dans la situation où se trouvait l'armée

française, dit le colonel Derrecagaix, continuer la résistance devenait impossible, — le maréchal Mac-Mahon dut penser à la retraite et aux moyens de la protéger.



Nos héros. — Le maréchal Mac-Mahon et les 8e et 9e cuirassiers à la bataille de Reichshoffen

Massés dans un pli de terrain, les cuirassiers attendaient des ordres, quand le maréchal accourut.

« Général, en avant! cria-t-il, le salut de l'armée l'exige! »

Puis, montrant l'artillerie prussienne qui s'avançait au grand trot pour prendre une position plus rapprochée :

« Arrêtez ces batteries pendant 20 minutes seulement! » ajouta-t-il d'un accent où perçait l'angoisse dont il était déchiré.

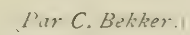
*
* *

Nous détachons les lignes suivantes de la *Guerre de 1870-71*, par M. Jules Claretie : « ... Il leur fallait traverser le village de Morsbronn, descendre dans le vallon, se reformer et charger encore. Dans le village, les Allemands embusqués tirent à bout portant sur la trombe qui passe. Des officiers allemands brûlent des cervelles en étendant du haut des sentiers leurs bras armés de revolvers, qu'ils déchargent sans danger sur les cavaliers emportés.

» Au delà de Morsbronn, les batteries ennemies couvrent le vallon d'une pluie de fer. Les cuirassiers ont à traverser des houblonnières, où leurs sabres et leurs casques s'enchevêtrent, où les obus des Allemands les écrasent. Qu'importe! on les voit descendre



Charge de Morsbronn



Par C. Bekker.

sur cette terre qui frémit sous les pieds des chevaux. Ils s'engouffrent dans le village de Morsbronn, ils atteignent le vallon, ils se reforment, ils chargent. Décimés, foudroyés, ils s'élancent encore et, tandis que l'armée s'éloigne, ils donnent, en se faisant tuer, le temps aux vaincus d'éviter la mort. »



LA CHARGE DES CUIRASSIERS, A NIEDERBRONN

(D'après le tableau de Detaille.)

« Nos escadrons, dit le commandant Rousset, accueillis par la fusillade terrible que dirigent sur eux les bataillons formés en avant de Morsbronn, subissent en un clin d'œil des pertes cruelles... Ils parviennent néanmoins à passer dans les intervalles de troupes et à aborder le village, long couloir bordé de maisons qu'on a reliées entre elles par des charrettes et terminé par un monticule que protège en avant une barricade construite à la hâte. La colonne une fois engouffrée dans cette rue y est fusillée à bout portant; les balles qui la frappent en tous sens y creusent des vides énormes. Elle avance toujours et ne s'arrête que devant la barricade, où les cavaliers, culbutant les uns sur les autres, viennent s'entasser pêle-mêle en un fouillis sanglant... »

« Mes pauvres cuirassiers! » s'écrie le général Duhesme qui, souffrant et démonté, assiste de loin à cette scène horrifiante.

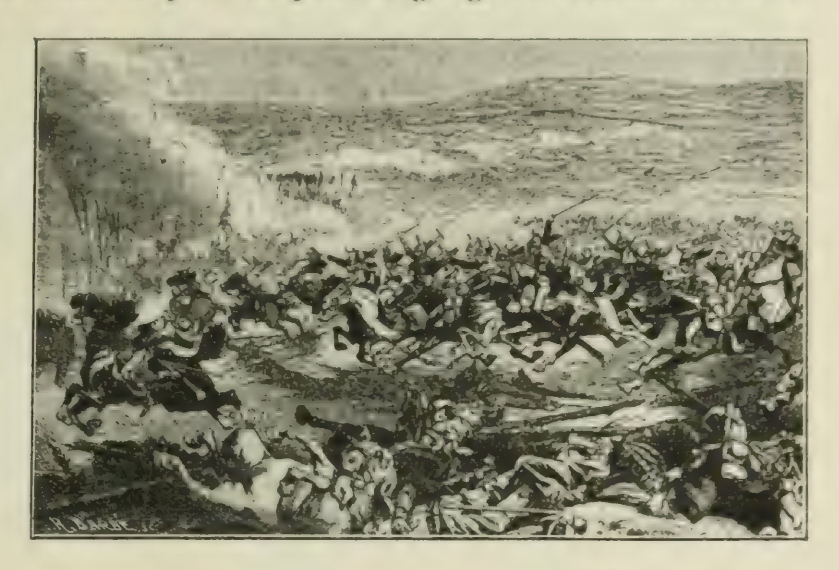
Du *Gaulois* (octobre 1902) :

« Le colonel de Quinemont, du 1er hussards, qui vient d'être promu officier de la Légion d'honneur, a été au début de la guerre contre l'Allemagne le héros d'un épisode particulièrement dramatique.

» Le futur colonel était alors sous-lieutenant au 8e cuirassiers; ce régiment prit part, le 6 août, à la fameuse charge de Morsbronn où il fut presque anéanti : il n'eut pas moins de 20 officiers hors de combat, dont 5 tués.

» On sait comment le régiment au galop s'engouffra dans l'unique rue du fatal village où les Allemands, cachés dans les maisons, faisaient pleuvoir sur les nôtres un torrent de feu. Au cours de la terrible chevauchée, M. de Quinemont, en passant devant la fenêtre restée ouverte d'un rez-de-chaussée, reçoit à bout portant, mais sans être atteint, un coup de revolver que lui tire un capitaine prussien embusqué dans la pièce. Sans descendre de cheval, le jeune sous-lieutenant, se souvenant des bonnes leçons reçues à Saumur, porte le sabre en avant et, d'un furieux coup de pointe, traverse de part en part la gorge de son adversaire.

» Puis il continue son galop, entraîné jusqu'au bout par la charge furieuse de nos héroïques cuirassiers. »



REICHSHOFFEN (6 AOUT 1870)
MORT DU LIEUTENANT-COLONEL DE LACARRE

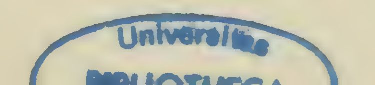
(*Tableau d'Aimé Morot, musée de Versailles.*)

Plus tard, du côté d'Elsasshausen, la charge ne fut pas moins ardente.

Dans l'admirable toile que nous reproduisons (*Petit Journal illustré,* 23 décembre 1906), et qui compte parmi les plus belles pages de la peinture militaire française, le peintre Aimé Morot a fixé le souvenir de ces charges fameuses. Là, des régiments entiers coururent au sacrifice, à la mort, pour couvrir la retraite de l'armée de Mac-Mahon.

A Morsbronn, le 4e, le 8e et le 9e cuirassiers chargèrent d'abord; puis, entre Elsasshausen et Froechwiller, ce furent les 1er, 2e et 3e régiments, composant la division Bonnemains.

L'effort héroïque de ces soldats de la même arme demeurera à jamais fixé dans l'histoire, sous la désignation de : charge des cuirassiers de Reichshoffen.





LA GUERRE DE FRANCE. — LA CHARGE DES CUIRASSIERS A LA BATAILLE DE REICHSHOFFEN

(*Gravure tirée du* Graphic.)

Alors les 4 beaux régiments — division Bonnemains — dont les armures étincellent au soleil, rompent en colonne et s'élancent.

Mais le 1er cuirassiers, colonel Laforestier de Vandœuvre, rencontre dès le début un fossé qui coupe son élan.

Le 4e, colonel Billet, obligé de faire un immense détour pour trouver un terrain favorable, est également dispersé par le feu.

La 2e brigade essaye d'être plus heureuse.

Criblée de balles et d'obus, elle est démolie en un clin d'œil.

C'est là, spectacle inoubliable, qu'on voit le colonel Lafutsun de Lacarre, commandant le 3e cuirassiers, la tête emportée par un obus, rester en selle sur son cheval emballé.

Dans la *Revue de Paris* (août 1906), un survivant raconte la charge célèbre :

« Dès le petit jour il y eut du mouvement dans le camp; on préparait le café; le temps était brumeux. On sonna à cheval et à 7 heures le régiment était formé, hommes et chevaux ayant peu mangé. On entendait depuis longtemps la fusillade des postes avancés et quelques coups de canon. La division de cuirassiers se met en mouvement; nous montons une côte et après avoir attendu longtemps à cheval, à l'abri d'un bois, nous mettons pied à terre pour rester la bride au bras. Nous entendions le canon et les mitrailleuses, mais sans rien voir que la fumée; les uns causaient, assis devant leurs chevaux; d'autres dormaient; car nous avions déjà une certaine dose de fatigue, vu l'emploi des nuits précédentes.

» Le colonel passa alors à pied dans les rangs, disant un mot aux uns et aux autres, encourageant chacun à faire son devoir, et répétant, content de la tenue de tous : « C'est bien, c'est très bien ! »

» Nous commencions à entendre siffler les balles; nous apprîmes là ce que l'on appelle le salut de la balle; instinctivement,

un grand nombre de nous baissaient la tête au sifflement. Nous montons à cheval et, peu de temps après, quelques boulets et obus viennent tomber dans les alentours; il en tomba un en plein milieu de l'escadron : la terre était assez meuble et détrempée ; il s'y enfonça sans éclater, et les hommes, qui s'étaient écartés à l'arrivée de ce voisin gênant, reprirent confiance. Le régiment fit quelques mouvements comme à la manœuvre et, la division placée dans un pli de terrain, nous vîmes un spectacle inoubliable.

» La ferme d'Elsasshausen et le hameau occupés par les zouaves et les tirailleurs algériens furent, sous nos yeux, pris par



Der Todesritt der Kavalleriedivision de Bonnemains bei Elsaszhausen am Nachmittag des 6 August 1870

(E. Zimmer.)

les Bavarois, repris par nos tirailleurs, et enfin retombèrent entre les mains de l'ennemi.

» La distance où nous étions nous permettait de voir cette lutte acharnée.

» L'ordre arrive enfin à la division de se porter en avant ; depuis le matin, nous entendions la fusillade et le canon et nous ne pouvions nous rendre compte de rien. Le maréchal de Mac-Mahon vient au galop vers notre général de division, et lui donne l'ordre de protéger la retraite avec ses cuirassiers. Nous allons charger !

» Le régiment était formé en bataille lorsqu'un obus, arrivant droit sur notre colonel et éclatant à ce moment, lui emporte la

tête devant le front de son régiment, coupe le poignet du capitaine Blum, commandant le 4[e] escadron, et tue le maréchal des logis Félix, et son cheval, ainsi que 2 hommes et 2 chevaux du 1[e] escadron qui était à notre gauche. N'étant pas fort éloigné, je vis ce triste événement; c'est la légende qui raconte que notre colonel eut la tête enlevée dans la charge et que son corps fut emporté par son cheval dans les rangs ennemis.

» La division s'ébranle et nous passons tout près du maréchal de Mac-Mahon et d'une batterie de mitrailleuses. Je fis de tout cœur un acte de contrition. Nous partons sur un terrain en pente entre Eberbach et Elsasshausen; tout à coup, au-dessus de nos têtes, un déchirement strident se fait entendre; regardant en arrière, j'aperçois le feu de la batterie de mitrailleuses qui tirait par dessus nous. »



BATAILLE DE REICHSHOFFEN (6 AOUT 1870)
CHARGE DES 1[er], 2[e], 3[e], 4[e], 8[e] ET 9[e] CUIRASSIERS

Pellerin et C[ie]. imp.-édit. *Imagerie d'Epinal, n° 130.*

Au tour maintenant de l'image d'Epinal :

Après la retraite de Wissembourg, le maréchal de Mac-Mahon, qui devait être soutenu par les corps des généraux de Failly et Ladmirault, se trouva tout à coup aux prises avec les forces du prince royal de Prusse en avant de la route de Bitche à Haguenau. Le champ de bataille se trouvait resserré entre la forêt d'Haguenau à l'Est et par les dernières chaînes des Vosges à l'ouest, dans un pays très accidenté et couvert de bois. Le maréchal engagea vigoureusement l'action; il s'avança jusqu'à Freischviller, à 2 kilo-

mètres de Reichshoffen ; mais les divisions du duc de Magenta, qui comptaient à peine 30,000 hommes, avaient à lutter contre une armée 5 fois plus nombreuse.

Cependant, après des prodiges de valeur, vers midi, les Prussiens pliaient et semblaient devoir battre en retraite, lorsqu'ils reçurent de nombreux renforts par les chemins de fer du Palatinat et du duché de Bade. Le corps de Mac-Mahon, attaqué par des forces imposantes, dut se replier et c'est alors que, pour couvrir sa retraite, le maréchal ordonna aux régiments de cuirassiers de charger les masses prussiennes.

A cet appel, la charge sonne, les escadrons frémissent et s'ébranlent. Ces braves cuirassiers, sachant d'avance qu'ils marchent à la mort, s'élancent contre l'infanterie et l'artillerie prussiennes, qui vomissent la mitraille et la mort sur une longueur de plusieurs kilomètres.

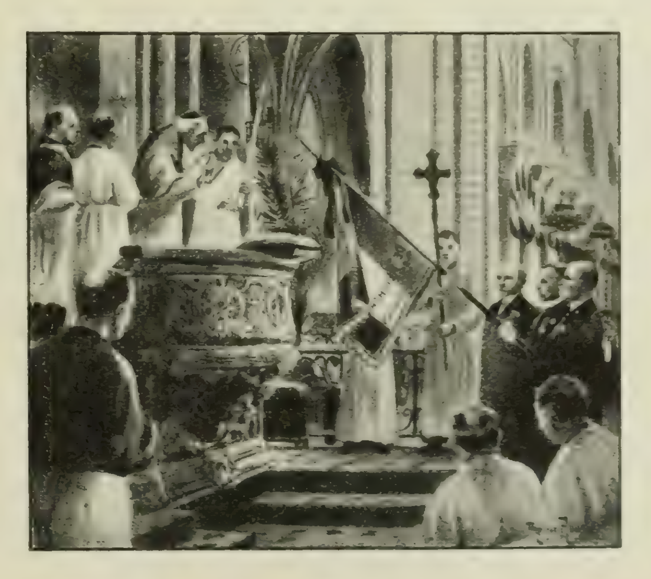
Quelques escadrons, arrêtés par des houblonnières, sont décimés avant d'arriver sur les batteries ennemies; mais d'autres, plus heureux, atteignent l'ennemi, enfoncent ses lignes profondes en les sabrant et ne succombent qu'après avoir été entourés par des masses d'infanterie qui les déciment ou les font prisonniers.

Bien que la bataille de Reichshoffen n'ait pas été à l'avantage des armées françaises, tout cœur français doit rendre hommage à la valeur de nos braves soldats et à l'héroïsme des cuirassiers qui, dans cette journée, se sont montrés les dignes émules de leurs devanciers d'Eylau et de la Moskowa.

* * *

Les survivants de la charge fameuse de Reichshoffen, qui ne sont plus aujourd'hui qu'une centaine environ — dont la cantinière de l'un des régiments — ont été groupés en association fraternelle par l'un d'eux, M. Charles Staub.

Ils font célébrer tous les ans, à Notre-Dame, un service anniversaire à la mémoire des cuirassiers tombés au champ d'honneur le 6 août 1870.



BÉNÉDICTION DE L'ÉTENDARD DES SURVIVANTS DE REICHSHOFFEN, PAR Mgr LE CARDINAL RICHARD, A NOTRE-DAME.

(*L'Illustration*, 10 avril 1902.)

Cette année (1902), au

cours de la cérémonie, la société a fait bénir son nouvel étendard par Mgr le cardinal Richard, archevêque de Paris.

Le chœur de l'église avait été décoré d'écussons et de faisceaux et, au milieu du chœur, s'élevait un catafalque recouvert d'un drapeau tricolore.

Après le service commémoratif, a eu lieu un banquet à l'issue duquel M. Staub et quelques-uns de ces vétérans ont, selon la coutume, évoqué des souvenirs de la tragique journée.

* * *

La charge des cuirassiers de Reichshoffen est désormais légendaire; mais il ne faudrait cependant pas que la glorieuse et sanglante chevauchée des 2 intrépides régiments fit oublier l'héroïsme des autres troupes.



LE 3e ZOUAVES A LA BATAILLE DE REICHSHOFFEN

(D'après le tableau d'Yvon.)

Il fut grand, et pas un instant le courage des soldats de ligne, des chasseurs, des turcos et des zouaves ne faiblit, malgré le nombre écrasant des adversaires.

C'est surtout lorsque Mac-Mahon, voulant défendre Froeschwiller contre le 2e corps bavarois, lança en avant ses réserves que la bravoure de nos soldats se manifesta avec toute sa *furia* traditionnelle.

L'excellent peintre Jules Monge a voulu fixer le souvenir inoubliable de la défense de Froeschwiller.

Nombreux furent les traits d'héroïsme qui signalèrent cette mémorable journée.

Rappelons la conduite du 36e de ligne, enfermé dans un cercle de fer et de feu, réussissant à enterrer son drapeau dans une grange; — celle du colonel Suzoni, commandant les turcos, remettant le sien à 5 de ses hommes qui, après 3 jours de marche, déploieront à Strasbourg sa soie tricolore, noire de poudre et déchirée par les balles; — celle du capitaine Anglade, ce nouveau chevalier d'Assas, etc.

Ici, nous voyons le dernier survivant du dernier bataillon des zouaves frappé à mort et n'ayant même plus la force de crier « Vive le 2e zouaves ! » à la face de l'ennemi, il puise dans un dévouement patriotique celle d'écrire ces mots avec le sang de ses veines qu'il offre en holocauste à la Patrie.



LE DERNIER DU BATAILLON
BATAILLE DE FROESWILLER (6 AOUT 1870)

D'après Jules Monge.

*
* *

Il faut dire que les officiers des turcos ont toujours donné à leurs hommes l'exemple d'une bravoure à toute épreuve. Encore un épisode de la bataille de Frœschwiller :

Enveloppée par tout un bataillon ennemi, la compagnie Anglade est sommée de se rendre. « Bas les armes !... lui crie un Bavarois qui sait parler français, bas les armes !... la résistance n'est plus



SALON DE 1901
LA MORT DU CAPITAINE ANGLADE (FROESCHWILLER, 6 AOUT 1870)

Par Petit Gérard.

possible. » — « Je m'en vais te le faire voir, si elle n'est plus possible ! » répond Anglade, et son sabre traverse de part en part le Bavarois.

L'héroïque capitaine n'a pas le temps de retirer le fer de la blessure. Il tombe percé de 20 coups de baïonnette.

On lit aujourd'hui cette inscription sur une tombe du cimetière de Reichshoffen :

Ici repose mon fils P.-A. Anglade, capitaine de turcos, trente-quatre ans, mort au champ d'honneur.

De Strasbourg (1er septembre 1906) : « L'*Etoile belge* a raconté, ces jours derniers le cas de cet ancien soldat prussien qui s'est fait extraire une balle française reçue il y a 36 ans à la bataille de Gravelotte. A Klimbach, près de Wissembourg, il existe un ancien combattant français de la bataille de Woerth qui a, lui aussi, reçu une balle dans la jambe, mais il l'y conserve pour ne pas perdre un « souvenir » aussi précieux. Philippe Schweickart était soldat au 1er régiment de zouaves et en cette qualité il assista à la bataille de Woerth, le 6 août 1870. Il fut atteint par une balle qui se planta dans la face externe de son tibia gauche. Le même soir, le blessé était fait prisonnier et évacué sur Düsseldorf. La blessure guérit mais la balle resta dans la jambe. De retour de captivité, Schweickaert se rendit en Algérie où était son régiment et reconnu « Bon pour la colonne » il participa pendant 6 mois à la répression du soulèvement arabe. Il se fixa plus tard à Klimbach où, pendant 30 ans, il fut cantonnier. Il y a 2 ans, il prit sa retraite, après 30 années de services. La balle de Woerth a fini par quitter l'alvéole osseuse où elle était plantée et elle est descendue dans le mollet. On la sent bien sous le doigt au toucher et une simple



IM PFARRHOF VON FRÖSCHWEILER AM ABEND DER SCHLACHT VON WÖRTH

(*Fröschweiler Chronik.*)

incision lui rendrait la liberté. Mais Schweickart veut la conserver « en lui » pour ne pas l'égarer. D'ailleurs, elle ne le gêne pas beaucoup, de temps en temps seulement il éprouve une lourdeur dans la jambe. Le cas de l'ancien zouave n'est pas sans intérêt au point de vue médical. Il est étrange qu'un projectile puisse être conservé dans une partie du corps sans autres conséquences pathologiques. »

Parmi les morts, il faut citer le général de division Raoult. — Ancien major de tranchées à Sébastopol, il y avait connu le fameux général russe Totleben.

Grièvement blessé à Froeschwiller, le général fut secouru par le commandant Duhousset, qui resta à ses côtés jusqu'à l'arrivée des Allemands.



SALON DE 1891 (CHAMPS ELYSÉES)
LE GÉNÉRAL RAOULT
(DERNIER ÉPISODE DE LA BATAILLE DE WOERTH)

(*Tableau de M. E. Boutigny.* — *Gravure de Navellier.*)
Dessin de Henri Meyer, d'après la photographie Block.

Le général von der Thann (commandant le 1er corps bavarois), avait connu Raoult en Afrique; le trouvant étendu au pied d'un arbre, il fit prévenir le prince royal, qui accourut au galop. L'énergique blessé eut encore la force de lui présenter le commandant Duhousset.

« Monsieur le major, dit le prince à ce dernier, en raison de votre belle conduite, vous êtes libre. »

Quant au général, transporté au château du comte de Leusse, à Reichshoffen, il y mourut peu après.

(*Spectateur militaire*, liv. du 15 août 1874, pp. 187 et 188.)

Les Allemands perdaient 7 p. c., les Français 21 p. c. de leur effectif.

« Au milieu de Froeschwiller embrasé, s'agite encore, sublime de désespoir, une phalange qui meurt et ne se rend pas.

» C'est rue à rue, maison par maison, pied à pied, que les Français disputent le terrain, et lorsque les Allemands ont achevé leur rude besogne, ils savent ce qu'il en coûte, combien il faut



DER KRONPRINZ VON PREUSZEN NACH DEN SCHLACHT BEI WÖRTH
VON DEN DEUTSCHEN TRUPPEN BEGRUKT

(Originalzeichnung von Professor L. Braunn.)

sacrifier de bataillons pour coucher à jamais par terre les survivants de Malakoff et de Magenta !...

» Enfin, à 5 heures du soir, le dernier village est au pouvoir des Allemands et nos troupes se replient sur Reichshoffen.

» Le soir de ce jour fatal, le prince royal parcourait à cheval le champ de carnage, salué par les hourrahs de ces Germains tout étonnés d'avoir vaincu ces soldats légendaires. (Alfred Duquet.) »

« Il est 5 heures (P. et V. Margueritte), Raoult est tué. Plus de 10,000 cadavres ou blessés français couvrent le sol, 6,000 hommes se rendent prisonniers. Ducrot, avec le reste de sa vaillante division, a beau couvrir un semblant de retraite; Guyot de Lespart, arrivé enfin, arrêter un semblant de poursuite. Les vainqueurs sont si las qu'après avoir salué de leurs hurrahs le prince royal parcourant les rangs, ils s'abattent, se couchent sur place où gisent 10,000 des leurs. On comptera demain le butin : 1 aigle, 28 canons, 5 mitrailleuses, 91 caissons, 28 fourgons de munitions, 150 voitures, 1,200 chevaux...

» Quant aux vaincus, ils sont si profondément démoralisés qu'ils roulent, bandes éparses, toute la nuit, vers Saverne. 4,000 fuyards gagnent Strasbourg. Il n'y a plus ni généraux, ni soldats.

» L'Alsace? Il faut en faire son deuil. Va-t-on s'arc-bouter au moins aux passages des Vosges?... Mais Mac-Mahon, dans ce



KRONPRINZ FRIEDRICH WILHELM AM ABEND DER SCHLACHT BEI WÖRTH (6 AUGUST 1870)

désastre imprévu, semble avoir perdu jusqu'à l'esprit. Un seul instinct : aller se reformer, à l'abri, le plus loin possible... Il entraîne Failly dans sa déroute. Et voilà le pays saignant, la brêche ouverte à l'invasion. »

* * *

Les débris de l'armée de Mac-Mahon traversent précipitamment les Vosges par le tunnel de Saverne, qu'on omit de faire sauter après eux. 4,000 soldats se réfugièrent à Strasbourg.

Le roi Guillaume reçut à Mayence les premières nouvelles de la victoire de Woerth. Voici la dépêche : « Bataille triomphale près de Woerth. Mac-Mahon battu avec la plus grande partie de mon armée. Les Français ont été rejetés du côté de Bitche.

» Sur le champ de bataille de Woerth.

» Le 6 août, à 4 1/2 h. de l'après-midi.

» FRÉDÉRIC GUILLAUME,
» prince héritier. »



(C. Becker.)

KÖNIG WILHELM ERHALT DIE ERSTE KUNDE VOM SIEG BEI WÖRTH (MAINZ, 7 AUGUST 1870).



UNSICHT DER WÖRTHER HOHL AM MORGEN DES 7 AUGUST

Fröschweiler Chronik.

« Au début de ma captivité (Journal d'un officier de turcos), à une halte pendant nos routes d'étapes vers l'Allemagne, il nous a été raconté par un colonel de l'armée ennemie, qui s'exprimait en français comme un Parisien, qu'après Froeschwiller on avait trouvé dans les bagages saisis une quantité d'objets incroyables.

» On pensait aller à Berlin !

» Ainsi, outre un grand nombre de vêtements et de provisions délicates, on avait été surpris de dénicher des effets de femme, des robes, des jupons, et surtout de rencontrer un luxe aussi extraordinaire : de l'argenterie, des porcelaines, de riches fourrures, même un ciel-de-lit à rideaux blancs.

» Cet abus du confortable lui paraissait amollissant, énervant, incompatible avec la vie sévère de campagne. Et il en concluait que nos chefs élevés devaient être déshabitués d'un service actif et pénible, enclins au repos, portés au luxe féminin et à ses conséquences... affaiblissantes !... qu'ils ne pouvaient par suite donner aux troupes un bon exemple de *résistance physique !* »

* * *

A Walburg, il faut prendre une façon de vicinal qui vous débarque à Woerth-*sur-Sauer* (ne pas confondre avec Woerth *am Rhein*).

Dans notre wagon on parle français.

Au loin dans la campagne on voit, de-ci, de-là, fonctionner des appareils qui, nous assure-t-on, pompent du pétrole. Un peu partout des armatures



WOERTH. — DAS KAISER FRIEDRICH DENKMAL

métalliques soutiennent les tiges frêles et flexibles du houblon. Peu de ces perches en bois, auxquelles nous sommes habitués.

Woerth! nom lugubre!

La bataille eut lieu le même jour que celle de Forbach (6 août). L'une livrait l'Alsace, l'autre la Lorraine.

A 8 heures nous commençons notre tragique pèlerinage. A quelques centaines de mètres à l'est de la ville, sur les coteaux de la rive gauche de la Sauer, s'élève le monument de l'empereur Frédéric, par Max Baumbach, inauguré en 1895, dit le guide Joanne, par l'empereur Guillaume II. La statue équestre colossale de l'empereur Frédéric se dresse sur un rocher artificiel au pied duquel sont l'aigle allemande, un lion et 2 guerriers de Germanie se donnant la main.

Repassons le pont. Prenons à droite. Arrêtons-nous devant le monument bavarois.

Montons la longue pente qui mène à Froeschwiller (1 kil. 8); de là à Elsasshausen (1 kil. 8), avec retour à Woerth (1 kil.)

C'est un calvaire jalonné de monuments funèbres. Voici celui consacré aux camarades tombés, 13 officiers, 25 sous-officiers, 250 fusiliers du régiment von Steinmetz (Westfälisches) n° 37, — puis le cénotaphe commémoratif de toute l'armée française. A travers les barreaux de bronze de la porte principale, on distingue des couronnes encore fraîches et des rubans tricolores.



FROESCHWILLER
LE MONUMENT FRANÇAIS

Plus loin, plaque indiquant l'endroit où le régiment des grenadiers (1. Westpreussischen n° 6) eut 320 morts et 586 blessés.

Nous arrivons au cimetière de Froeschwiller. Colonne élevée par le 8e régiment d'infanterie française à son ancien colonel baron Emile Maire, général de brigade.

Remarqué la curieuse tombe portant : « Ici repose Jean-Jacques Eschen Brenner, mort le 16 avril 1835, âgé de 70 ans. » A gauche : « Bon militaire, bon citoyen, bon époux, il est regretté de tous ceux qui l'ont connu. » A droite : « Notre amour fut sans nuage, ma douleur sera sans fin. » Au dos : « 30 ans de service militaire. »

Il avait assisté à toute l'épopée, à l'autre, à celle du vrai Napoléon, celui de Marengo et d'Austerlitz !

Visiter l'église, avec ses vitraux, ses tables votives.

Poteau : Elsasshausen, 1 kil. 8; Eberbach, 2 kil. 9; Morsbronn, 5 kil. 5.

Continuons. Tombes du colonel de Lacarre et de ses soldats; — de W. Neuffer; — de Schuster; — d'Henri Monaux. — Monument spécial de Louis-Charles-Henry de Lafutsun de Lacarre, colonel du 3e cuirassiers, commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la croix du Mérite militaire de Sardaigne. C'est lui qui, à la charge, dit-on, eut la tête enlevée par un boulet ; il demeura en selle, son cheval continuant à galoper.

A droite, en plein champ, tombe de Hans von Beeren, né à Halle a/S., 1843, premier lieutenant dans le régiment royal prussien d'infanterie n° 32, mort du trépas des héros, le 6 août 1870.

Tournons à gauche. Poteau : Morsbronn, 4 k. 10 ; Froeschwiller, 1 k. Des 2 côtés de la route se pressent, tumultueusement, des tombeaux sans nombre. Voici le monument des Thuringiens, en forme d'escalier ; un autre rappelle 1870 et 1871 : « Mit Gott für Koning und Vaterland gefallenen Kameraden, des 2e Hessischen Infanterie Regiments n° 82 ». Plus loin, le lion superbe, avec son austère inscription : *Got was mit us, ihm sie die Ehre, 6 August 1870.* « En souvenir des héroïques combattants du régiment d'infanterie de Wittich (3e Kurhesse) n° 83, dans la guerre contre la France, 1870-1871, et en mémoire des combattants tombés, dignes de leurs pères valeureux, les fils de Hesse et des principautés de Waldeck et Pyrmont ont attaché, dans des combats sanglants, de nouveaux lauriers à leurs glorieux drapeaux. »



ELSASSHAUSEN. — DENKMAL DES INF. REG. VON WITTICH

Au dos : « Le régiment perdit 22 off. 366 s.-off. et soldats; blessés, 38 off., 842 s.-off. et soldats. » Voici encore les Hessois, la pyramide du « 2e Hesse Inf. Reg. 82 » (1), « le capitaine Léonard d'Eggs, du 4e cuirassiers » ; « il avait 30 ans ! »

(1) N'est-ce pas Bismarck qui a dit que les généraux allemands ont abusé, pour vaincre, de la bravoure de leurs troupes, notamment à Woerth et à St-Privat ?

Voilà l'impressionnant mausolée de la 3e armée; l'arbre de Mac-Mahon; une petite croix anonyme : « Priez pour A. S. tué le 6 août 1870! » C'est mystérieux et navrant! (1) Puis l'obélisque dédié « aux soldats français tombés à Woerth, le 6 août 1870, érigé par leurs compatriotes, MM. Alphonse et Charles Saint Pierre, à Oran, Algérie, en 1873 », avec cette exclamation héroïque : EVIGILABUNT !



ELSASSHAUSEN. — ARBRE DE MAC-MAHON
AIGLE DE LA 3e ARMÉE

Nous rentrons à Woerth. A 10 h. 58 départ pour Strasbourg; changement à Walburg.

Si on a le temps, on peut descendre à droite vers Morsbronn.

Nous voyons, à dextre, dans les champs, l'obélisque érigé à la mémoire des camarades tombés par les officiers du 2e Niederslesischen Infanterie Regiment n° 47. Le régiment perdit 7 off., 23 sous-off., 195 soldats. Au dos : « Weissembourg, Woerth, Stonne, Sedan, Dame-Rosse, Petit-Bicêtre, Siège de Paris, Malmaison, Montretout, Mont-Valérien. »

Après un coude du chemin, à l'orée d'un bosquet, se dresse un fantassin de bronze portant déployé le drapeau du *Reg. Nassau 88;* plus loin, la chapelle du *Hessische Jager*, avec les mots : « Sedan, Paris. »

Là-bas, dans la campagne, l'incomparable cénotaple de 6 Thu-

---

(1) Différentes versions circulaient sur l'origine de l'inscription. D'aucuns prétendaient que le général Maire se trouvait sur ce point pendant la bataille et que les initiales désignaient un de ses officiers d'ordonnance, d'autres affirmaient qu'il s'agit d'un officier de la suite du maréchal de Mac-Mahon.

M. Cron, professeur au gymnaste catholique de Strasbourg, vient d'écrire à l'*Elsaesser* pour donner au sujet de cette inscription les renseignements les plus précis. Les initiales désignent le marquis de Suffren, sous-lieutenant au 47e de ligne, tué à l'âge de 25 ans. La marquise de Châteaurenard, sœur de l'officier français, vint elle-même à Woerth pour retrouver après la guerre le corps de son frère. Dans une fosse commune contenant les restes de 85 soldats, elle parvint à le découvrir. Un hasard providentiel lui avait fait rencontrer le paysan qui avait aidé à l'ensevelissement et qui put ainsi lui faciliter sa tâche douloureuse.

L'enterrement du marquis de Suffren eut lieu à l'église de Woerth et toute la population de la région participa à cette cérémonie funèbre. C'est la marquise de Châteaurenard qui fit élever la croix à l'emplacement où était tombé son frère.

ring. Inf. Reg. n° 95, avec sa poignante inscription : *Treu bis in den Tod.* Fidèle jusque dans la mort.

Nous arrivons à la gare minuscule de Morsbronn; nous allons déguster, en face, un verre de cette délicieuse bière alsacienne, qu'on est sûr de trouver dans les plus humbles auberges de cet aimable pays.

En route. Le chemin bifurque, ne prenons pas celui de gauche qui conduit à Hagenau, mais celui de droite qui aboutit à Morsbronn-village. Tombe de *Franz Protsen, erste Lieutenant in Koningl. Preuss. 87ten Regiment, geb. den 24 August. 1838, zu Anglam, starb an seinen Wunden den Heldentod für Kœnig und Vaterland, den 6 Aug. 1870.*

Voici le village perfide!

Dans le cimetière, sépulcre du lieutenant-colonel des cuirassiers Archambaut.

Un peu plus loin, monument français consacré « aux cuirassiers de Reichshoffen », avec ces mots dramatiques : *Militibus gallis hic interemptis die 6 augusti 1870. Defuncti adhuc loquuntur. Erexit patria moerens. Anno Dom. 1873.*



MORSBRONN. — MONUMENT DES CUIRASSIERS

Mais le soir tombe. Hâtons-nous de retourner à la garette de Morsbronn, pour prendre le train qui doit nous déposer à Strasbourg.

On vend sur place des brochures qui ne manquent pas d'intérêt.

Le Jardin zoologique d'Anvers possédait un panorama, récemment vendu, *Bataille de Woerth,* magnifique composition d'Alfred Cluysenaer.

Un beau tableau de la bataille de Woerth, par Hunten, figure au Musée national de Berlin.

Dans un des hôtels de Woerth, il existe un registre que signent les visiteurs. Il y en a de tous les pays, du Transvaal même, du Japon, de l'Amérique. Peu de Français, naturellement. Constaté qu'un cercle de vélocipédistes de Nancy a cru spirituel de signer de noms ridicules : « vicomte du Fourneau, marquis de la Carpette, Gilles de la Molaire, etc. » Et cela aux lieux mêmes où 10,000 de leurs compatriotes se sont fait exterminer pour le salut du pays et l'honneur du drapeau.



LE LENDEMAIN DE FROESCHWILLER

(La Famille.) *(Tableau de M. E. Brisset. — Photographie Michelez.)*

Du *Journal d'un officier de turcos :*

« A Niederbronn, le maréchal Mac-Mahon regarde défiler les fractions multiples et assez désordonnées de chaque régiment.

» Quand le colonel, à cheval, se présente, suivi du drapeau, de quelques officiers et d'une centaine d'hommes, tous d'assez belle allure, le maréchal lui crie :

» Eh bien ! quelles sont vos pertes ? Combien d'officiers tués ? Avez-vous laissé beaucoup de monde ? »

» Sans s'arrêter et en saluant militairement, notre chef répond bien haut :

» Près de la moitié de mon effectif, en officiers et en soldats; je ne sais pas au juste !... mais, en tout cas, j'ai eu 3 chevaux tués et pas mal d'hommes restés dans le bois... »

» Au moment où nous sortons de Niederbronn, une division d'infanterie arrive par la route de Bitche. C'est une division du corps de Failly, partie à 6 heures du matin, et qui devait paraître à 10 heures sur le champ de bataille.

» Les officiers et les soldats ont entendu le canon pendant des heures entières, on les a arrêtés dans leur marche ; tous paraissent assez montés contre le général de Failly qu'ils accusent d'indifférence. Comment, en effet, justifier un pareil retard ?

» Comment tenir une division immobile à proximité d'une armée

qui livre bataille et qu'on sait peu nombreuse ?

» Pour nous, ce général a joué un rôle si prudent et si réservé que ses tergiversations nous paraissent presque injustifiables. »



EIN TRANSPORT VON KRIEGSGEFANGENEN TURKOS IN DIE BAYERISCHE FESTUNG INGOLSTADT AM 10 AUGUST 1870

(Alte und Neue Welt.) *(Nach einer slizze von Eugen Adam.)*

* * *

On lit dans le *Journal des Débats* (août 1870) :

« Le bruit s'est répandu aujourd'hui dans Paris qu'une grande victoire venait d'être remportée par le corps d'armée sous les ordres du maréchal Mac-Mahon. Propagé avec une rapidité électrique, ce bruit a produit une émotion générale et facile à concevoir. La place de la Bourse et plusieurs de nos rues ont été subitement pavoisées. Malheureusement, à l'heure où nous écrivons (3 heures de l'après-midi), cette nouvelle n'est pas confirmée et l'on n'a reçu aucune dépêche au Ministère de l'Intérieur. Le télégramme annonçant la prétendue victoire de l'armée française, et qui avait été affiché à la Bourse, n'avait rien d'officiel ; il était, assure-t-on, d'origine anglaise, et l'homme qui l'avait affiché a été arrêté.

» Cet acte criminel avait-il pour but de favoriser une spéculation de Bourse ou bien faut-il y voir quelque machination encore plus grave et plus coupable? C'est ce que nous ne savons pas encore. En attendant, on peut voir, par ce premier exemple, combien nous avions raison, il y a quelques jours, d'engager le public à se tenir en garde contre les fausses nouvelles qui se répandent en temps de guerre avec d'autant plus de facilité qu'elles s'adressent à des esprits naturellement surexcités et, par cela même, disposés à tout croire sans examen. Certes, nous comprenons l'impatience légitime de la population, avide de savoir ce qui se passe à nos frontières ; mais, à cause de cette impatience même, on ne saurait trop lui recommander le calme et le sang-froid. »

Du *Moniteur* du 8 août 1870 :

« Proclamation du Conseil des Ministres :

» Vous avez été justement émus par une odieuse manœuvre.

» Le coupable a été saisi et la justice informe. Le gouvernement prend les mesures les plus énergiques pour qu'une telle infamie ne puisse plus se renouveler.



PANCARTE ANNONÇANT L'ARRESTATION DE L'AUTEUR DES FAUSSES NOUVELLES

(*Le Monde illustré.*)

» Au nom de la patrie, au nom de votre armée héroïque, nous vous demandons d'être calmes et patients et de maintenir l'ordre.

» Des désordres à Paris seraient une victoire pour les Prussiens.

» Aussitôt qu'une nouvelle certaine arrivera, bonne ou mauvaise, elle vous sera immédiatement communiquée.

» Soyez unis et n'ayons en ce moment qu'une pensée, un vœu, un sentiment : le triomphe de nos armes.

» (Tous les ministres ont signé la proclamation.) »

Moniteur du 9 août 1870 :

« Le *Journal officiel* publie un décret convoquant pour aujourd'hui, mardi, en session extraordinaire, le Sénat et le Corps législatif.

» Autre décret. Tous les citoyens valides de 30 à 40 ans feront partie de la garde nationale. La garde nationale de Paris est affectée à la défense de la capitale.

» Les fortifications seront mises en état de défense.

» A l'Empereur, quartier général.

» Paris, le 7 août 1870 ; 2 h. 25 du soir.

» Je suis persuadée que nous mènerons les Prussiens l'épée
» dans les reins jusqu'à la frontière.

» Courage donc! Avec de l'énergie nous dominerons la situa-
» tion. Je réponds de Paris et je vous embrasse de tout cœur
» tous les 2.

» EUGÉNIE. »

Moniteur du 11 août 1870 :

« Théâtre de la guerre.

» On télégraphie de Frouard (gare de jonction de Nancy à Metz) en date de cette nuit :

« L'empereur, sollicité par quelques généraux de revenir à » Paris, a répondu :

» — Mort ou victorieux! »

» Paris, 12 août.

» Les bagages de la maison de l'empereur ont été évacués sur Châlons, parce que Sa Majesté, instruite par l'expérience, a voulu se débarrasser d'un matériel aussi encombrant que superflu et pour imiter l'habile usage des Allemands. »

Moniteur du 12 août 1870 :

« Plusieurs journaux ont publié un texte inexact d'une lettre adressée par M. le prince de Joinville à M. l'amiral Rigault de Genouilly pour demander du service. Voici le texte véritable de la lettre du prince :

« Au Ministre de la Marine, à Paris.

» Spa, 8 août, 9 heures du matin.

» En présence du danger de la patrie, je demande à l'empereur » d'être employé n'importe à quel titre à l'armée active et à mon » vieux camarade de m'aider à l'obtenir.

» (Signé) François d'Orléans. »

* * *

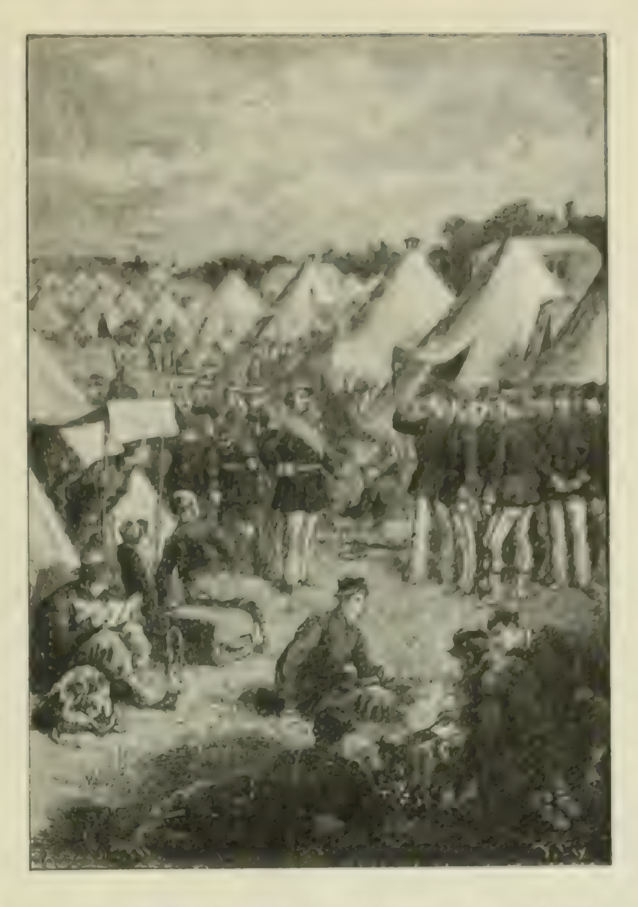
De P. et V. Margueritte :

« A ces 2 chutes simultanées de foudre, Forbach, Woerth, une commotion parcourut le pays : Paris consterné.

» On mesura tout : l'irréparable légèreté de l'Empire, le manque absolu de préparation, de moyens, et devant cette révélation d'abîmes, la faiblesse de qui tenait la barre. Aussitôt le gouvernement fut par terre, la Chambre renversait le premier responsable, ce ministère Ollivier, de qui la coupable imprévoyance avait déchaîné tant de maux. Un ministère Palikao prenait la main. On espérait dans le vainqueur de l'expédition de Chine, Cousin Montauban, comte de Palikao, soldat et organisateur sévère. L'empereur, plus atteint que personne, sentit le besoin de réorganiser ses forces et de s'effacer.

» Bazaine était nommé au commandement des 2e, 3e, 4e, 6e corps et de la Garde, plus la brigade mixte Lapasset, séparée du 5e corps dans le désarroi qui entraîne Mac-Mahon vers Châlons. Decaen prenait le 3e; Canrobert et le 6e étaient appelés de Châlons, la réserve d'artillerie de Nancy. Lebœuf, destitué à sa grande amertume, et Lebrun devenaient disponibles; le méticuleux Jarras, seul, restait chef d'état-major général de Bazaine, lequel ne le pouvait sentir. Pas de plus fâcheux désaccord.

» Ce n'était, du reste, que changement de médecins au chevet d'un mourant. »



LES MOBILES DE LA SEINE AU CAMP DE CHALONS

(*L'Invasion allemande.*)

* * *

Les Allemands se hâtèrent de se lancer entre les armées de Châlons et de Metz, qui auraient pu se rejoindre pour couvrir Paris.

Le 14 août, ils attaquèrent les Français de Bazaine qui passaient déjà la Moselle. Ils les arrêtèrent suffisamment pour donner à d'autres Allemands le temps d'aller occuper la route Metz-Verdun-Paris. L'affaire de Borny permit à l'empereur de dire à Bazaine qu' « il avait rompu le charme ».

Quand le 16 août, le maréchal voulut percer par Verdun, il dut livrer la terrible bataille de Rezonville-Mars-la-Tours, qui resta sans résultat; le 18, il essaya de gagner le Nord, par la chaussée de Briey. Les Allemands déjà l'occupaient. L'épouvantable lutte de Gravelotte-Saint-Privat fit inutilement couler beaucoup de sang.

Bazaine eut pu, ces 2 jours, passer s'il l'avait sérieusement voulu. Il se laissa refouler sur Metz. C'était ce qu'il cherchait.

Nous parlerons de tout cela plus longuement quand nous aurons conté la triste odyssée de l'armée de Châlons, qui fit, pour rallier Metz, des mouvements aussi mal compris que décousus, et qui, talonnée par les Allemands, alla, en fin de compte, se jeter dans le gouffre de Sedan.

Mac-Mahon traînait à sa suite l'empereur, que lui avait passé Bazaine pour s'en débarrasser. Le 18 août, le prince impérial télégraphiait à sa mère, à Paris, où elle exerçait la régence : « Je vais très bien ainsi que papa. Tout va de mieux en mieux. »



(1815-1896)

(D'après Tichon, Bruxelles.)

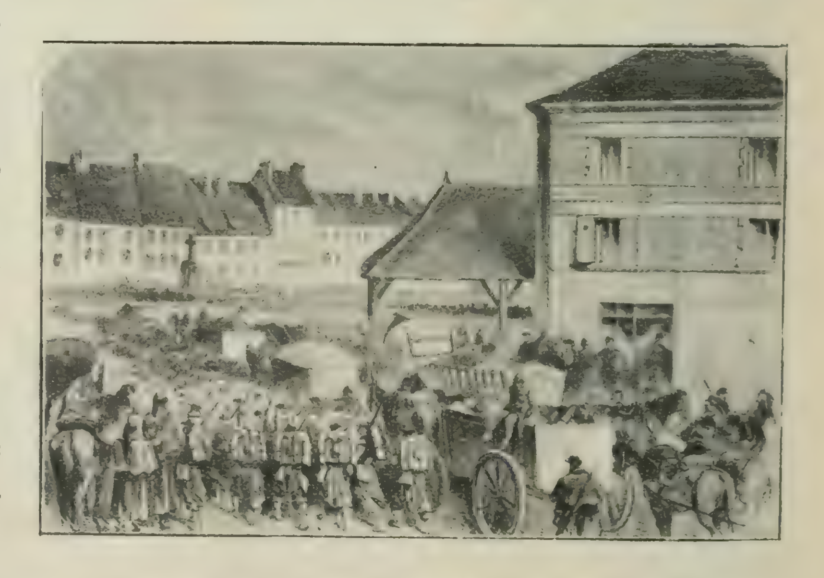
Le duc de Magenta voulait défendre Paris, — où Trochu venait d'être nommé gouverneur militaire, — mais l'impératrice ne se souciait guère d'y voir rentrer son époux. Aussi l'ordre fut-il donné sec, impérieux, au maréchal de rejoindre Bazaine dans Metz. C'était une folie. Comme Thiers le disait : « Au lieu d'une armée bloquée, on allait en avoir 2. »

Le pauvre duc obéit.

L'armée de Mac-Mahon! Etait-ce bien une armée? Rien n'était plus inégal, plus disparate. Les meilleurs éléments y coudoyaient les pires. Mais il n'y avait partout qu'irrésolution, défiance, et même, hélas! indiscipline. Canrobert en savait quelque chose. Troupeau plutôt que troupe, ayant derrière lui des armées admirables, dont le succès doublait l'audace et la confiance dans la victoire. Gibier traqué par une meute savante et merveilleusement entraînée.

La campagne d'Italie, remarque l'état-major prussien, avait permis de constater par expérience que les troupes françaises, réunies en masses nombreuses, possèdent peu d'aptitude pour la marche.

En Prusse, on n'était pas sans se souvenir que l'armée impériale, forte alors de 100,000 hommes



PASSAGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU CHÊNE

(L'Illustration.)

au plus, n'avait pas parcouru, en moyenne, plus de 8 kilomètres par jour, depuis la victoire de Magenta jusqu'à la bataille de Solférino.

* * *

De temps en temps, de longs piétinements exaspéraient les troupiers déjà excités.

« Tout de suite, la nouvelle circula. (Zola, *La Débacle.*)

» On affirmait que l'embarras venait de la maison impériale, qui coupait la colonne.

» Et ce fut une exécration, des mots abominables, toute la haine que soulevait l'insolence des gens de l'empereur, s'emparant des villes où l'on couchait, déballant leurs provisions, leurs paniers de vin, leur vaisselle d'argent, devant les soldats dénués de tout, faisant flamber les cuisines, lorsque les pauvres bougres se serraient le ventre.



LE DÉSORDRE

» Ah ! ce misérable empereur, à cette heure sans trône et sans commandement, pareil à un enfant perdu dans son empire, qu'on emportait comme un inutile paquet, parmi les bagages des troupes, condamné à traîner avec lui l'ironie de sa maison de gala, ses cent gardes, ses voitures, ses chevaux, ses cuisiniers, ses fourgons, toute la pompe de son manteau de cour, semé d'abeilles, balayant le sang et la boue des grandes routes de la défaite ! »

Déjà le 22 août, Bismarck pouvait dire :

« Le moins que nous puissions demander et que l'Allemagne puisse obtenir est la cession des portes que la France a sur les routes d'Allemagne, particulièrement Strasbourg et Metz.

» Il serait aussi inexact d'attendre une paix permanente de la démolition de ces forteresses que de croire à la possibilité de gagner la France par des conditions indulgentes.

» Par dessus tout, il ne faut pas oublier que les territoires, que nous demandons aujourd'hui, étaient autrefois allemands, qu'ils sont restés en grande partie allemands et que leurs habitants se souviendront, avec le temps, qu'ils ne forment qu'une seule race avec nous.

» Nous pouvons regarder un changement de dynastie avec indifférence.

» Une indemnité pécuniaire n'affaiblira la France que temporairement.

» Ce que nous demandons, c'est une sécurité prolongée pour nos frontières.

» Nous ne l'obtiendrons qu'en changeant les 2 forteresses qui nous menacent en remparts qui nous protègent.

» Strasbourg et Metz doivent cesser d'être des points d'attaque pour la France afin de devenir des places de défense pour l'Allemagne. »

* * *

Le 23 août, on atteint la Suippe et déjà une horde de trainards se donne carrière, pille à loisir la gare de Reims, les trains de munitions et de vivres.

Les jours suivants, on bouge peu ou point. Le 28, on monte vers le Nord, pour gagner Metz par Mézières.

Et Moltke précipite l'élan de ses 200,000 limiers. Couverts par le rideau de hulans, ils avancent hardis, confiants dans leur victoire.

Mac-Mahon, sentant grossir le péril, veut franchir la Meuse au plus près, à Remilly, à Mouzon!

Les Allemands attaquèrent les Français, qui, surpris, exténués, se défendirent vaillamment. Mais que faire contre le destin?

Pendant ce combat, où l'artillerie joua le premier rôle, la batterie du capitaine de Teissière, du 2e régiment d'artillerie, fut tellement éprouvée par le feu de l'ennemi, qu'elle fut réduite à un seul servant, le canonnier Favre.

Le capitaine de Teissière demanda alors de l'aide aux officiers et aux soldats du 22e d'infanterie.



MOUZON, 29 AOUT 1870

(D'après Merlette.)

Le capitaine Bauduin, commandant une compagnie de ce régiment, donna lui-même l'exemple; comme il poussait à la *roue*, un boulet le frappa à mort.

Ce héros mourait à temps, alors qu'on croyait encore à la la victoire.

2 jours plus tard, il aurait été le témoin du grand désastre de l'armée française.



RUCKZUG DER FRANZOSEN AUS MOUZON AM ABEND DES 30 AUGUST 1870

(*Krieg und Sieg.*)

Le 30, nouvelle attaque, nouvelle défaite à Beaumont.

De Failly, dédaigneux de se garder — comme la plupart des généraux de l'Empire — se fit prendre au gîte.



SACHSISCHE SCHUKEN BEI BEAUMONT (30 AUGUST 1870)

« Ce soudard stupéfiant — dit Jean d'Ardenne dans *l'Ardenne* — se laissait surprendre à Beaumont; son corps d'armée culbuté, était rejeté en désordre. Le mouvement continuait dans des conditions défavorables pour les Français, que les forces ennemies refoulaient stratégiquement, avec sûreté et précision, à l'endroit marqué pour le grand branle-bas final. »

* * *

« A l'impératrice. — Paris.

» Carignan, le 30 août 1870, 5 h. 40 soir.

» Il y a eu encore un engagement aujourd'hui sans grande importance. Je suis resté à cheval assez longtemps.

» NAPOLÉON. »

Extrait des *Causes de nos désastres*, par un officier de l'état-major de l'armée du Rhin :

« Beaucoup de généraux n'apportent pas même dans l'exécution des ordres qui leur sont donnés l'énergie, le zèle et le dévoûment qu'on est en droit d'attendre et d'exiger de gens entre les mains desquels sont placés les intérêts et la vie de tant d'hommes. Nous en avons vu qui, au lieu de rester dans le camp pour étudier et assurer les besoins de leurs troupes, allaient s'installer à plusieurs kilomètres, dans des villages ou des châteaux, laissaient leurs soldats sans pain et sans munitions, et ne rachetaient point par leur courage sur le champ de bataille l'ignorance, l'incurie et l'égoïsme personnel dont ils avaient donné tant de preuves. »

Extrait de *Quelques vérités sur l'armée française*, par un officier supérieur :

« C'est triste à dire, mais tout le monde le sait, et tout le monde le dit : pourvu qu'à l'arrivée au bivac, au camp ou au cantonnement, le général trouve une installation confortable, pourvu que ses bagages arrivent à point nommé, que ses cuisiniers le fassent bien vivre, que ses chevaux soient à l'abri et mangent leur content, le reste lui importait peu la plupart du temps. »

* * *

A Beaumont, Bismarck remarqua que les Français n'avaient pas opposé une résistance bien sérieuse, disant qu'ils n'avaient, en tout cas, pris aucune précaution. On le reconnaissait aux chevaux morts qui se trouvaient encore à la longe, aux cadavres en manches de chemise, et aux marmites encore remplies de pommes de terre bouillies.

Et Moltke d'ajouter :

« Quoique la Meuse empêchât absolument les vainqueurs de Beaumont de poursuivre les Français, immédiatement après la bataille, la retraite de ceux-ci se changea bien vite en débandade.

» Les troupes étaient absolument exténuées par les efforts qu'elles avaient dû faire de jour et de nuit, sous une pluie battante, et par le manque de vivres.

» Des marches et contremarches qui leur paraissaient inexplicables avaient ébranlé leur confiance dans les hommes placés à leur tête, et l'issue malheureuse d'une série d'engagements faisait qu'elles doutaient d'elles-mêmes.

» Des milliers de fuyards, demandant du pain à grands cris, se pressaient sur les chemins défoncés par les charrois, afin



KRONPRINZ ALBERT, DER SIEGER VON BEAUMONT, AM 30 AUGUST 1870

(*Der Krieg.*)

d'atteindre la petite place de guerre, qui se trouvait être, d'une manière inopinée, le point de rassemblement d'une grande armée. »

Le moment nous semble venu de reproduire ces quelques lignes du maréchal de Moltke (*La Guerre de 1870*, p. 10) : « Le plan de campagne donné au roi par le chef du grand état-major et approuvé par Sa Majesté visait, dès le début, la conquête de la capitale ennemie, laquelle, en France, à une importance plus considérable que dans d'autres pays. Sur le parcours de la frontière à Paris, les forces allemandes devaient tendre le plus possible à isoler celles de l'adversaire du Midi de la France, offrant d'abondantes ressources, et de les repousser dans les régions septentrionales, bien moins étendues. »

Resserrer donc les Français entre les armées allemandes et la frontière belge ! Ce plan a été systématiquement exécuté.

« La situation était telle, dit plus loin de Moltke, p. 104, qu'on entrevoyait déjà la possibilité de contraindre l'armée de Châlons à passer sur le territoire neutre de la Belgique ; aussi le gouvernement de Bruxelles fut-il invité, par voie diplomatique, à procéder, le cas échéant, au désarmement des troupes qui pénétreraient sur son territoire.

» Les troupes allemandes avaient pour instructions de franchir sans retard aucun la frontière, si l'adversaire n'y déposait pas les armes. »



MOLTKE BEI SEDAN

(Von A. V. Werner.)

« La chasse que de Moltke, depuis plusieurs jours, faisait à l'armée française allait prendre fin, » s'écrie Bismarck. De bonne heure, le roi et le chancelier, accompagnés de leur escorte habituelle, se rendirent près de Sedan, pour y assister à la catastrophe que tous y attendaient avec confiance. Comme à Beaumont, ils prirent place sur une petite hauteur qui dominait le champ de bataille. »

Le 31 août, Mac-Mahon avait commandé : Demain, repos pour toute l'armée.

Le colonel Ch. Corbin a raconté que le soir même un officier d'état-major, connaissant la contrée, pour y être né, était venu supplier à genoux, en plein conseil de guerre, l'empereur de battre en retraite du côté de Mézières pendant qu'il en était encore temps, et ce contrairement au plan de Mac-Mahon.

« L'empereur se tournant vers lui le remercia du regard et souriant tristement, lui tendit une main que le jeune officier saisit avec un respectueux empressement, en s'inclinant profondément et en comprimant à grand peine ses sanglots.

» Puis, s'adressant au maréchal : « Que pensez-vous, Monsieur le Maréchal, dit le Souverain, de ce que vous venez d'entendre?

» — Sire, répondit le loyal soldat, tout ce que vient d'indiquer le commandant peut à la rigueur être exécuté... Suivant ce qu'ordonnera l'empereur, nous agirons. »

« Le souverain laissa tomber son front sur sa main, et tout un monde de réflexions sembla l'envahir...

» — Laissez, mon cher maréchal, les choses comme elles sont.

» Et alors, dans le silence profond qui emplissait la vaste pièce, en prêtant attentivement l'oreille, on eût pu entendre un bruissement léger, comme un battement d'ailes. C'était le génie familier du troisième des Napoléons qui s'envolait, en se couvrant la face, vers les régions d'où l'on ne revient pas. »

*
* *

Nous lisons dans *Bazeilles*, par J. Bourgerie :

« Le 31 août, le général von der Tann, commandant le premier corps bavarois pousse son infanterie sur le pont du chemin de fer (à Bazeilles, faubourg de Sedan).



BAZEILLES. — LE VIEUX PONT DU CHEMIN DE FER

» Les Français avaient pensé à faire sauter cet ouvrage, mais ils étaient arrivés trop tard.

» Une première colonne bavaroise s'est avancée sur le pont. Les mitrailleuses font entendre leur crépitement sinistre; les Bavarois sont balayés, la plupart tombent dans la Meuse.

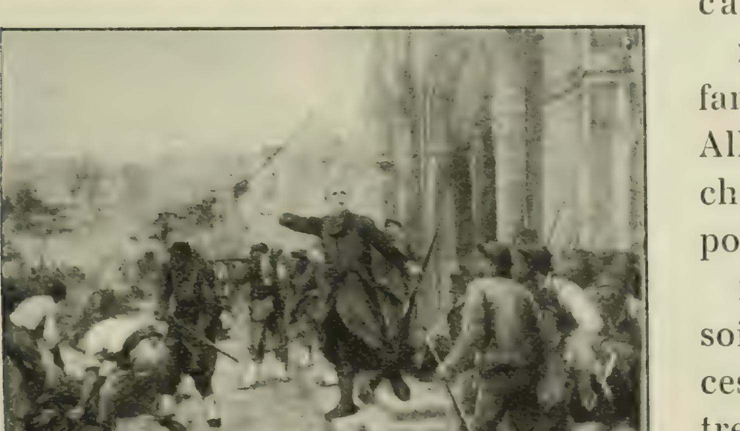
» Aussitôt une seconde colonne succède à la 1re, elle subit le même sort.

» Sans perdre une minute, une 3e tente le passage; pas un homme ne passe sur l'autre rive. L'épreuve se renouvelle 4 fois, et toujours sans hésitation.

» Enfin, après une 5e tentative, et au prix d'énormes sacrifices, von der Tann parvient à faire pénétrer dans Bazeilles ses têtes de colonne.

» Le pont est jonché de morts et de mourants.

» Les eaux rougies de la Meuse charrient des centaines de cadavres allemands.



BAZEILLES (1870)

(Par François Lafon.)

» Refoulés par l'infanterie de marine, les Allemands se retranchent aux abords du pont du chemin de fer.

» Il est 5 heures du soir ; le bruit du canon cesse de part et d'autre. »

Le journal *l'Univers* publia, le 1er avril 1871, une lettre de M. de Beuvron, 1er aumônier du Val-de-Grâce, attaché

pendant la guerre à l'état-major du maréchal de Mac-Mahon, disant :

« Les habitants de Bazeilles prirent les armes et se battirent avec héroïsme.

» Le curé, vieillard vénérable, avait organisé lui-même la résistance.

» Chaque maison était une citadelle qui vomissait une pluie de feu : hommes, femmes, enfants, veillards, tous étaient 2,500.

» La vengeance des Prussiens fut terrible : ils incendièrent, la torche à la main, jusqu'à la dernière maison du village, dont il ne reste plus que des décombres.

» Le curé, traduit devant un conseil de guerre, se défendit avec une éloquence inspirée par les plus nobles élans de la foi et du patriotisme.

» Il fut néanmoins condamné à mort : mais il parvint à s'échapper et à se réfugier en Belgique. »

L'incident a inspiré les artistes.

Paul Deroulède lui a consacré une charmante pièce de poésie.

Mais ce n'est qu'une légende, dont le curé de Bazeilles a fait lui-même justice, en écrivant à l'*Univers :*

« Le curé de Bazeilles, né en 1828, n'est pas encore un vieillard vénérable et a peu de cheveux blancs, même après le chagrin profond dont un cœur de prêtre est abreuvé quand la Providence lui impose une épreuve aussi dure.

» Mais il affirme sur l'honneur : qu'aucune des maisons n'a été transformée en citadelle par les habitants, que ceux-ci n'ont pas pris part à la lutte admirablement soutenue par les soldats de l'infanterie de marine, qui se sont battus comme des lions..., qu'il n'a pas eu l'occasion de déployer devant un conseil de guerre l'éloquence qu'on lui prête.



BAZEILLES (1870)

(*Par François Lafon.*)

» Il a rempli ses fonctions d'aumônier et quand tous ses paroissiens se furent retirés à Bouillon, après l'incendie de leur village, il alla les rejoindre. »



LES DERNIÈRES CARTOUCHES

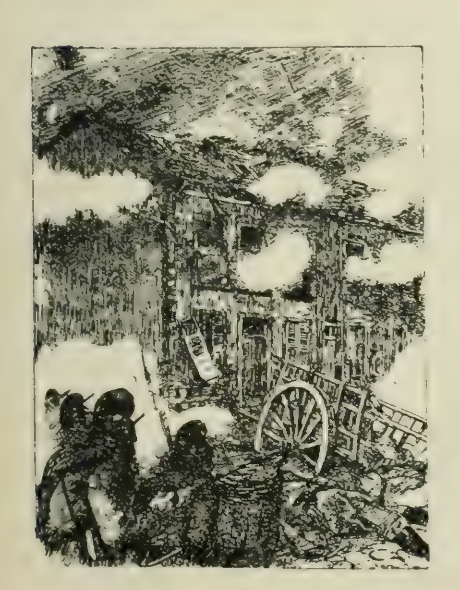
(D'après de Neuville.)

*
* *

Dès le lendemain matin, 1er septembre, les Allemands reprennent l'attaque avec des forces illimitées. Bientôt il est impossible de tenir, déclare M. Rousset. Entourée de tous côtés, décimée par les obus, chassée par l'incendie, l'héroïque infanterie de marine doit se replier sur Balan (faubourg de Sedan).

C'est ici que se passe l'épisode immortalisé par le pinceau du grand peintre Alphonse de Neuville, et connu de tous sous le nom de *Les Dernières Cartouches*.

Au nord de Bazeilles, dans une maison isolée qui touche au faubourg de Balan, et qu'on appelle la maison Bourgerie, une poignée d'hommes s'était barricadée et, prolongeant la résistance avec une audace incroyable, tenait en échec un corps d'armée tout entier.



L'ASSAUT DE LA MAISON

Le 15e régiment bavarois cernait la maison, fusillait les fenêtres, mais n'osait cependant tenter l'assaut de cette petite forteresse.

Dirigés par 3 officiers d'infanterie de marine, le commandant Lambert, les capitaines Ortus et Aubert, les marins ont organisé aux ouvertures de la maison des meurtrières par lesquelles ils déciment les Bavarois.

Vainement l'ennemi amène renfort sur renfort; vainement ses projectiles déchiquètent les matelas dont sont barricadées les fenêtres, labourent les boi-


LA CHAMBRE DES DERNIÈRES CARTOUCHES

series et réduisent les portes à l'état d'écumoires !

Des 2 chambres du 1er étage, où se tiennent les défenseurs encore valides, part un roulement continu de mousqueterie, et chaque fraction ennemie qui s'approche est désorganisée en un clin d'œil. Mais bientôt cependant la petite troupe est elle-même réduite à quelques hommes; les blessés gisent pêle-mêle avec les morts, sur le lit, sur le sol, où coule un ruisseau de sang.

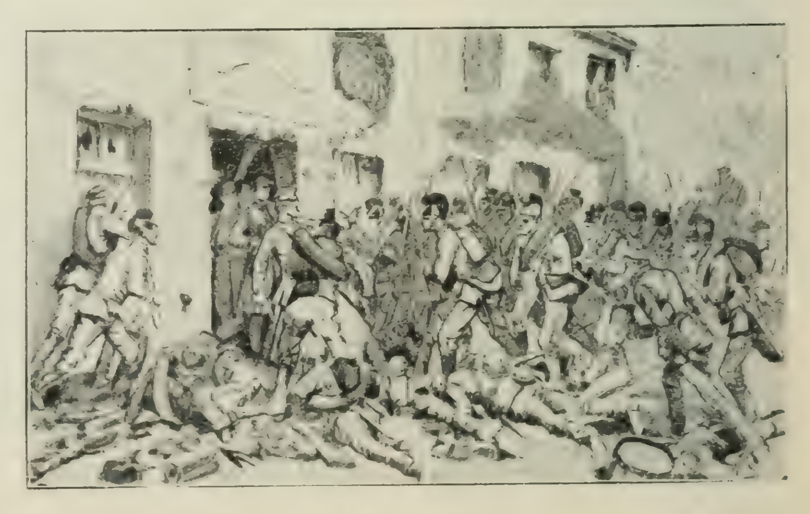
Les chambres sont remplies d'une fumée âcre et épaisse qui asphyxie, les plafonds se trouent et s'éventrent, jetant partout des débris qui sont autant de projectiles.

Von der Thann, impatienté de cette résistance prolongée, la fait maintenant réduire par le canon.

Puis, pour comble d'infortune, les munitions s'épuisent : on est obligé de vider les cartouchières des blessés et des morts...

Encore 3 coups de fusil à tirer... Encore 2... Encore 1 !

Celui-là, c'est le capitaine Aubert qui le tire lui-même, tandis que le commandant Lambert, sa cuisse blessée entourée d'un mouchoir, regarde, appuyé sur l'entablement d'un vieux bahut placé près de la fenêtre, et que les soldats, les points crispés et la figure contractée, attendent, la rage au cœur de leur impuissance, que la mort vienne les chercher !


LA SORTIE

Enfin, le terme de cette lutte héroïque est arrivé.

Le commandant Lambert

descend, fait ouvrir la porte, et, s'offrant en holocauste à l'exaspération des Bavarois, présente sa poitrine. Une vingtaine d'hommes l'entourent, en poussant des cris de haine et de fureur.

Les bayonnettes le menacent de toutes parts...

Il va être massacré, quand un capitaine bavarois se précipite entre lui et ses soldats, le couvre de son corps et lui sauve la vie...

Le nom de cet ennemi généreux ne doit pas être passé sous silence. Il s'appelait Lessignold.

Quant aux survivants de la défense, ils étaient 10 à peine, presque tous blessés. On les fit prisonniers.

Le soir, on conduisit les 3 officiers au prince royal.

« Messieurs, leur dit-il, je n'admets pas qu'on désarme d'aussi braves soldats que vous. Gardez vos épées! »

* * *

La maison Bourgerie a été, depuis, convertie en musée historique où sont conservées pieusement les reliques de ses admirables défenseurs.



LA MAISON DES DERNIÈRES CARTOUCHES

Le plafond crevé, l'armoire mouchetée de balles, l'alcôve maculée et hâchée sont restés tels quels. Dans un coin, une vieille horloge, frappée par un projectile et arrêtée au milieu de la lutte, marque éternellement l'heure de ce glorieux fait d'armes : 11 heures 35.

Un registre y attend les signatures des visiteurs. Nous y avons trouvé foule de noms belges, d'officiers surtout, la plupart avec un mot de sympathie pour les indomptables défenseurs de cette illustre masure.

* * *

En mars 1900, le théâtre de l'Alhambra à Bruxelles (direction Lemonnier), a, sous le titre : *Les Dernières Cartouches*, représenté un drame, tiré, avec la collaboration de M. Rochard, par M. Mary, de son roman populaire, publié par le *Petit Parisien*.

La pièce avait été auparavant jouée à Paris, à l'Ambigu.

Que sont devenus les héros de Bazeilles? demande le *Figaro*, du 4 février 1903. Et il répond :

« Presque tous sont morts. On ne connait plus que le soldat Claude Rocher, qui est en ce moment ouvrier charron au service de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest et habite Clichy; le sergent Poittevin, qui accompagna en captivité le commandant Lambert, et qui est vigneron à Cumières, dans la Marne ; le commandant Escoubet, sous-lieutenant en 1870, devenu inspecteur en Indo-Chine ; le sous-lieutenant de Saint-Félix, en ce moment à la Martinique, et le sergent Her-Wynn, à la Guyane.

» Sur 120 hommes qui défendirent la maison des *Dernières Cartouches*, 42 seulement en sortirent et furent envoyés prisonniers à Ingolstadt, pendant que leurs officiers étaient internés à 2 lieues de là, à Neubourg.

» Tous les autres ont disparu ou sont morts, à l'exception des 5 dont nous venons de donner les noms. »

*
* *

Zola, dans *la Débâcle,* a décrit toute la bataille de Sedan avec une maîtrise incomparable.

2 bourgeois, Weiss et Laurent, avaient été pris, les armes à la main. On venait de les pousser contre un mur pour être fusillés. Henriette, la femme de Weiss, se jeta au cou de son mari ; un Bavarois l'en arracha.



SALON DE 1896. — LA DÉBACLE

(*Par Lucien Marchet.*)

« Cela ne dura pas 3 secondes. Weiss, dont le binocle avait glissé, dans les adieux, venait de le remettre vivement sur son nez, comme s'il avait voulu bien voir la mort en face. Il recula, s'adossa contre le mur en croisant les bras; et, dans son veston en lambeaux, ce gros garçon paisible avait une figure exaltée, d'une admirable beauté de courage. Près de lui, Laurent s'était contenté de fourrer les mains dans ses poches.

» Mais l'officier avait levé son épée, et les 2 hommes tombèrent

comme des masses, le garçon jardinier la face contre terre, l'autre, le comptable, sur le flanc, le long du mur, les paupières battantes, la bouche tordue. L'officier qui s'approcha le remua du pied, voulant s'assurer qu'il avait bien cessé de vivre.

» Henriette avait tout vu, ces yeux mourants qui la cherchaient, ce sursaut affreux de l'agonie, cette grosse botte poussant le corps. Elle ne cria même pas, elle mordit silencieusement, furieusement, ce qu'elle put, une main que ses dents rencontrèrent. Le Bavarois jeta une plainte d'atroce douleur... »

* * *

Près de l'église neuve, fraîchement inaugurée, se dresse le monument élevé à la mémoire des officiers et soldats de l'infanterie de marine et des habitants de Bazeilles, victimes des journées des 31 août et 1er septembre.



BAZEILLES. — LE MONUMENT

Ce monument, de style sévère, est une sorte de pyramide à base carrée, sur les côtés de laquelle sont gravés les noms des officiers et des habitants qui ont succombé pendant les 2 jours de bataille.

La division d'infanterie de marine de Vassoigne perdit 32 officiers tués, 70 blessés et 2,555 sous-officiers et soldats.

Les Bavarois laissèrent sur le carreau près de 4,000 des leurs, la moitié environ de la perte totale des Allemands à la bataille de Sedan.

* * *

Rentrant à Bazeilles, ils (les habitants) trouvèrent leurs maisons incendiées, et des cadavres d'hommes et de femmes fusillés encore au pied des murs contre lesquels on les avait conduits. 17 maisons seulement avaient été incendiées pendant la bataille : les Bavarois employèrent 3 jours entiers à mettre le feu à plus de 360 maisons que les obus avaient épargnées. M. Bellonet, maire de Bazeilles, dressa l'état des citoyens fusillés ou massacrés par l'ennemi : ils étaient presque une centaine! On remarque parmi eux un homme de 86 ans, M. Domelier, dont le cadavre fut jeté dans une maison en feu; la femme Dehaye et ses 2 enfants, qui furent précipités dans un puits; la veuve Leguay, âgée de 76 ans!...

(J. TURQUAN, *Les Héros de la défaite.*)



THE WAR : BURNING OF THE VILLAGE OF BAZEILLES NEAR SEDAN

The Illustrated London News. Septembre 1870.

Irrités de la résistance de Bazeilles, les Allemands se vengèrent, il faut le reconnaître, un peu durement. Bazeilles fut brûlé. Voici un croquis pris sur place par le correspondant d'un journal anglais.

Longtemps, la messe a été célébrée dans une habitation particulière ; la cloche était installée dans un échafaudage servant de tour.

De nombreuses maisons ont été reconstruites, grâce aux oboles de la France, et portent une plaque rouge avec ces mots : « Souscription nationale du Sou des Chaumières. »

Remarqué la « rue du commandant Lambert ».

Nous voici au cimetière.

A l'entrée, un écriteau : « Défense de fumer dans le cimetière et d'y entrer avec des bicyclettes. »

Voilà le petit obélisque recouvrant les restes de « 500 courageux Bavarois » tombés le 1er septembre 1870, — puis l'ossuaire surmonté d'une flèche quadrangulaire entourée de 4 sarcophages en marbre noir. A l'intérieur, le monument est coupé en 2 par une longue allée, de chaque côté de laquelle s'ouvrent 7 caveaux. A droite, 500 cadavres de Français ; à gauche, 500 cadavres d'Allemands. Des centaines de crânes sont rangés, servant de bordure à des monceaux d'ossements, recueillis sur le théâtre de la lutte. Il y a des crânes avec les poils de la barbe, des dents blanches, grimaçant ; des bras



L'OSSUAIRE DE BAZEILLES

avec des lambeaux d'uniforme, des jambes avec des morceaux de botte. C'est un spectacle affreux, infernal.

Il faudrait installer dans les villes de tout l'univers des fac-similé de cet ossuaire hallucinant pour répandre dans le monde entier l'épouvante des horreurs de la guerre.



Pendant que ces choses se passaient à Bazeilles, le prince de Saxe se hâte du côté de Carignan. Von der Thann garnit de canons, au-dessus de Sedan et de la Meuse, les hauteurs du sud-ouest. Le prince royal débouche au nord, par Donchéry, pousse à travers bois ses avant-gardes, lance en pointe cavalerie et canons. Escadrons, batteries, sortant du défilé, galopent vers la croupe ronde du Hattoy, Saint Menges, Fleigneux. Encore un élan et la 3e armée donnera la main au prince de Saxe. Les 2 branches des tenailles vont se rejoindre, et sur tout le cercle 650 canons s'aligner d'heure en heure, river l'étau.



La croix de Mac-Mahon

Le duc de Magenta, au bruit de la canonnade, est monté à cheval. Il arrive devant la Moncelle, reçoit, vers 6 heures, un éclat d'obus (1). Heureuse blessure,

(1) Une croix indique l'endroit où Mac-Mahon fut blessé; tout près, une autre croix porte l'inscription : *O crux, spes unica.* A la mémoire de Louis Le Sergent d'Hendecourt, capitaine d'état-major, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III, tué le 1er septembre 1870.

— disent les frères Margueritte, — qui l'empêcha de garder le commandement. Il a semé, un autre récoltera.

Lequel ? Wimpffen, qui arrive d'Afrique, est plus ancien ; mais, peu aimé du maréchal, il ne sait rien de la situation, de l'armée. Mac-Mahon désigne Ducrot.

L'ancien gouverneur de Strasbourg, homme entier, énergique, voit clair. La veille, il prophétisait : « Nous allons être entourés comme des grillots. » Et, sans retard, il eut voulu quitter Sedan, filer vers Mézières... Il est prévenu, vers 7 heures, du redoutable honneur qui lui incombe, en revient aussitôt à son idée : Mézières...

L'ordre de se concentrer sur le plateau d'Illy, pour de là gagner l'ouest, commençait à s'exécuter.

Soudain, — il est 8 1/2 heures, — Wimpffen tire de sa poche une lettre de commandement, qu'il a reçue du ministre de Palikao, en passant à Paris. Wimpffen a confiance. Il déclare à l'empereur : « Dans 2 heures nous les aurons jetés à la Meuse, » et à Lebrun, qui tient solidement à Bazeilles : « Tu auras les honneurs de la journée. »



PARIS. — CIMETIÈRE DU PÈRE LACHAISE. — TOMBEAU DU GÉNÉRAL DE WIMPFFEN.

Il faut, en attendant, revenir d'où l'on est parti. Et c'est dans Bazeilles une fluctuation énorme. Mais les renforts bavarois et saxons grossissent. Les marsouins sont rejetés sur Balan.

La garde prussienne emporte Givonne.

Floing est enlevé.

L'empereur, comme un somnambule, erre dans cette tourmente. Il s'est hissé à cheval, s'y cramponne. Il laisse ses officiers au bas d'un tertre, reste là longtemps, regardant sans voir. Mais la mort qu'il cherche ne veut pas de lui, et pâle, sans mot dire, il rentre à Sedan où déjà se bousculent 30,000 fuyards.

Il y a 8 heures qu'on se bat, sans direction. Il est bientôt midi. Les Allemands affluent de toutes parts.

Wimpffen donne l'ordre à Ducrot de réunir ce qu'il pourra réunir

de soldats de toutes armes, de se maintenir ; il veut percer du côté de Carignan ; il écrit à l'empereur de venir « se mettre au milieu de ses troupes, elles lui ouvriront le passage ».

La division Margueritte, pour donner à l'infanterie le temps de se reformer, va charger dans la fournaise de Floing.

Montrant le feu des fantassins allemands, Ducrot ordonne au général Margueritte :

— Vous allez charger par échelons, sur votre gauche, cette infanterie, qu'il faut absolument arrêter, ne fût-ce que quelques instants, pour reformer la nôtre...



LE GÉNÉRAL MARGUERITTE A FLOING

D'après le tableau de M. Eugène Isteux.

Margueritte pour se rendre compte du terrain, gagna la crète du plateau.

Les tirailleurs allemands, grimpant toujours, n'étaient plus qu'à 150 mètres. Les balles, à sa vue, sifflèrent en triomphe. Et lourdement, d'une pièce, il s'abattit face contre terre. Il avait la figure en sang, ne pouvait parler.

Une balle, pénétrant par la joue gauche, ressortie par la droite, avait brisé des grosses dents, coupé une partie de la langue.

Remis en selle, Margueritte, rassemblant ses forces, tendant le bras dans la direction de l'ennemi, articula des syllabes rauques :

— En avant !

Debout sur leurs étriers, les chasseurs hurlèrent :

— Vive le général ! Vengeons-le ! (*Les Braves Gens*, de P. et V. Margueritte.)



CHARGE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE A FLOING

D'après un tableau de Franz Adam.

Dans cette composition, nous assistons à la charge des chasseurs de Margueritte dans la plaine de Floing.

L'artiste allemand en a exprimé toute l'héroïque folie.

2 charges qui resteront célèbres dans les annales de la cavalerie, -- célèbres à l'égal des charges de Waterloo et de Balaclava, — et qui jettent un sanglant mais radieux éclat sur l'histoire des armes françaises, — sont celles des cuirassiers à Reischoffen et des chasseurs d'Afrique à Floing.

Ce tableau figure à la Galerie nationale de Berlin.



CHARGE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE A FLOING

D'après le tableau de Heinrich Lang. *Galerie nationale de Berlin.*

Cette image n'est en quelque sorte que le prolongement de celle de Frantz Adam, un autre artiste allemand.

C'est une représentation d'un des épisodes de la fameuse charge de Floing, désormais légendaire, et qui (la chose est aujourd'hui indiscutable) fut menée par le général de Gallifet, à qui le général Ducrot donna personnellement l'ordre de remplacer le général Margueritte, mortellement blessé.

* * *



Général Margueritte

Le général Margueritte fut transporté à la sous-préfecture de Sedan. L'empereur, qui s'y trouvait, vint le voir, relate un historien militaire, le colonel Canonge :

« J'espère, général, lui dit-il, que votre blessure sera sans gravité, et que votre haute valeur ne sera pas perdue pour la patrie. »

» Margueritte se fit apporter du papier et un crayon : « Sire, je vous remercie, écrivit-il, d'une main mal assurée; moi, ce n'est rien; mais que va devenir l'armée; que va devenir la France? » L'empereur leva tristement les yeux.

» Répondant ensuite à des questions qui lui étaient respectueusement posées par son entourage pour avoir sa dernière pensée, le général écrivit le billet suivant : « Notre épreuve est grande, mais notre gloire à nous, chasseurs d'Afrique, reste intacte, et c'est quelque chose. Ayez beaucoup de sollicitude pour vos hommes; ils le méritent à tous égards, et supportons la mauvaise fortune en gens de cœur. »

Le 6 septembre, le général Margueritte mourait au château de la duchesse d'Ossuna, à Beauraing (Belgique), où il avait été transporté.

L'endroit précis où le général Margueritte a été blessé est aujourd'hui indiqué sur le champ de bataille par une croix érigée au dessous du calvaire d'Illy, sur le bord du ravin de Floing.

Le grand état-major prussien lui-même parle, dans les termes les plus élogieux, de cette charge qui, d'après le rapport du général de Galliffet, a coûté aux Français 83 officiers et 709 hommes tués ou blessés.

« Démoralisée par l'artillerie ennemie, notre infanterie n'a plus son élan. Le général Ducrot ne peut la reporter en avant. Il demande un nouvel effort à la cavalerie, un effort qui sera un exemple. L'intrépide Galliffet accepte avec ardeur le grand devoir qui lui est demandé. Il n'y voit pas un sacrifice, mais un honneur. Devant lui roule une avalanche d'hommes et de canons qui se précipite sur Illy. Ce sont les Allemands victorieux qui accourent de toutes parts. Gallifet n'a que des lambeaux d'escadrons. Il jette sur eux son fier regard de soldat, et, d'une voix stridente, jette ce beau cri du cavalier : « Chargez ! » On voit alors les chasseurs d'Afrique s'élancer de nouveau pour aller mourir sur les lignes ennemies, qui, surprises de tant d'audace, s'arrêtent tout à coup. »

(GÉNÉRAL AMBERT.)

* * *

Du *Petit Journal* (3 septembre 1903) :

« En voyant tomber leur chef, naguère colonel du 1er régiment, l'impétuosité des chasseurs d'Afrique ne connaît plus de bornes.



ANGRIFF DER AFRICANISCHEN JAGER BEI FLOING

A. V. Werner.

Sous le commandement du général de Galliffet, ils chargent sabre haut sur l'infanterie prussienne. Le 1er hussards et le 6e chasseurs de France, puis les cuirassiers et les lanciers rivalisent d'intrépidité avec la brigade d'Afrique, et cette mêlée d'hommes et de chevaux est un spectacle d'une horreur grandiose, qu'a décrit d'une façon saisissante le lieutenant-colonel Rousset :

» La terre est labourée d'obus ; la mitraille rugit ; les balles sifflent partout et en tous sens. Mais, à travers le fer et le plomb, la rafale passe, roule, mugit, tourbillonne et vient se briser avec

fracas contre une muraille de baïonnettes. Il y a là des chutes effroyables, des culbutes de pelotons entiers, s'effondrant les uns sur les autres, à chaque étage de ce sol qui est comme une nouvelle marche de quelque immense escalier de mort.

» Bientôt tout ce qui se trouve d'escadrons à portée veut prendre sa part de cette chevauchée furieuse; les cuirassiers, appartenant à la division Bonnemains, massée dans un ravin au nord de Cazal, se jettent sur ce bourg et sur Gaulier, où l'ennemi est compact. Les lanciers (1er et 7e) de la brigade Savaresse quittent l'infanterie à laquelle ils sont attachés pour fondre sur Floing et se faire presque tous tuer dans la rue accidentée du village...

» C'est une rage de mourir qui s'est emparée de tous ces vieux soldats, coutumiers de vaincre et désespérés à la pensée de la défaite.

» Bien que l'acharnement de ces braves soit impuissant à arrêter la marche enveloppante de l'ennemi, on fait appel, une fois encore, à leur héroïsme inlassé. Le général Ducrot leur demande de charger de nouveau : « Encore un effort, dit-il à leur chef, l'honneur des armes l'exige ! » — Et le général de Galliffet, calme comme à la parade, et certain qu'il est d'interpréter fidèlement la pensée de ses cavaliers, répond, en levant son képi : « *Tant que vous voudrez, mon général; tant qu'il en restera un!...* »



GÉNÉRAL DE GALLIFFET
(PLUS TARD MINISTRE DE LA GUERRE)

» Ces escadrons de héros, — dit le général Faverot, alors attaché à l'état-major du général Ducrot, — chargèrent encore une fois à fond, s'égrenant petit à petit, pour finir en fusée... Le général de Galliffet et quelques rares officiers ou simples chasseurs arrivèrent seuls jusqu'aux réserves prussiennes.

» Pendant que se déroulait la bataille de Sedan, le roi Guillaume, qu'accompagnaient le général de Moltke et le comte de Bismarck, en suivait les péripéties du haut d'une colline. Les tentatives répétées de la cavalerie française attirèrent bientôt et retinrent son attention, et l'admiration que lui causa le spectacle de tant de courage lui arracha cet hommage ~~involontaire~~ : « *Oh ! les braves gens !* »



PREUSSISCHE HUSAREN JAGEN FLOING FRANZOSISCHE KURASSIERE IN DIE MAAS 1 SEPTEMBER 1870.

» Le grand état-major allemand, dans sa *Relation* de la guerre de 1870-1871, devait compléter en ces termes le jugement de son souverain :

» Bien que le succès n'ait pas répondu aux efforts de ces braves escadrons, bien que leur héroïque tentative ait été impuissante à conjurer la catastrophe, l'armée française n'en est pas moins en droit de jeter un regard de légitime orgueil vers les champs de Floing et de Cazal sur lesquels, dans cette mémorable journée de Sedan, sa cavalerie succomba glorieusement. »

* * *

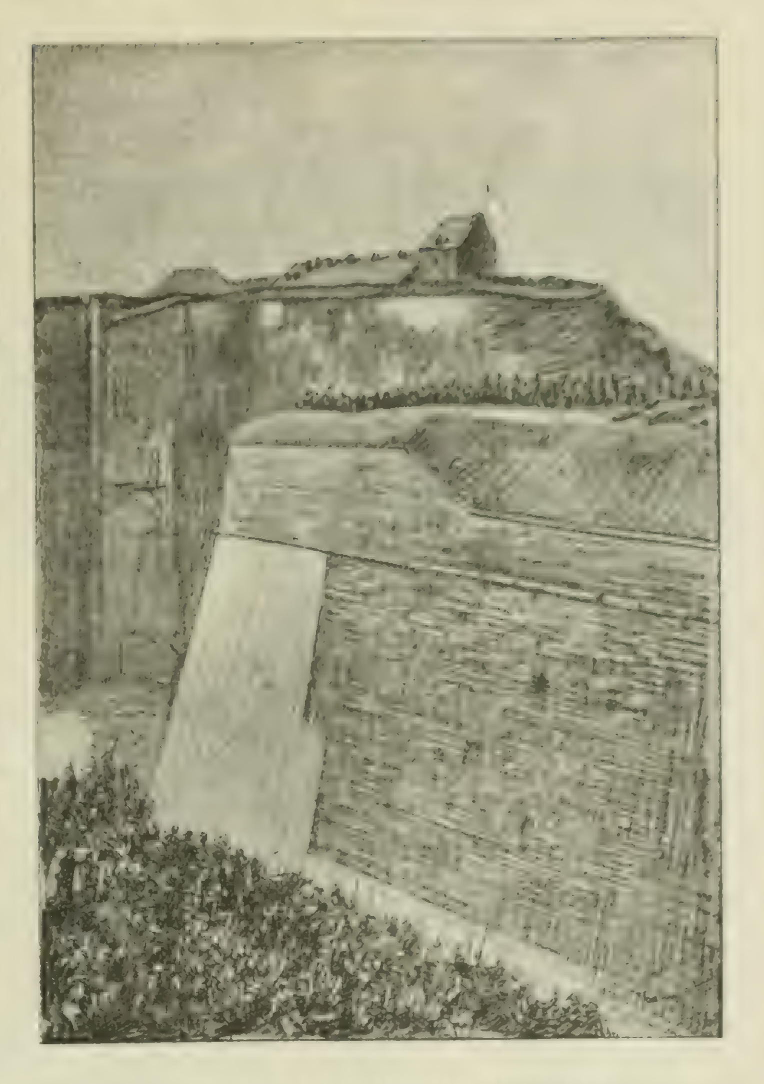
» Les promoteurs du monument qui s'élèvera prochainement sur le plateau d'Illy, à l'honneur de la cavalerie française de l'armée du Rhin, ont pensé que rien ne pouvait glorifier plus hautement les « anciens » dont ils veulent commémorer le courage, pour l'exemple des générations futures, que la réponse du général de Galliffet au général Ducrot, ainsi que l'exclamation du roi de Prusse.

» Voilà pourquoi, — avec les numéros des régiments qui, à Floing et à Illy, chargèrent *« jusqu'à plus soif »*, comme l'a dit leur général, — il n'y aura pas, sur le piédestal, d'autre inscription que cette phrase : *« Tant que vous voudrez, mon général, tant qu'il en restera un ! »* suivie de cette mention : *« Signé : Les Braves Gens. — 1er septembre 1870. »*

* * *

Le *Journal d'un officier de turcos* dit « que c'est à Sedan que les troupes indigènes montrèrent le plus de courage et d'abnégation. Echelonnées sur le plateau de Givonne, en colonnes d'attaque, elles restèrent inemployées, oubliées probablement, pendant toute la matinée, sans tirer un coup de fusil, sous le feu terrible des batteries prussiennes.

» Le régiment reçoit l'ordre de se coucher à terre pour éviter la pluie de fer qui vient assaillir toutes les réserves... Les hommes s'étendent à plat ventre, les officiers sont à la droite et au centre des compagnies, restant allongés, mais accoudés pour surveiller les soldats. Notre digne lieutenant-colonel, M. Sermeusan, qui commande le régiment, se tient debout sur le flanc des bataillons et garde une attitude de belle impassibilité.



Extrait de « La Débacle » (E. Zola)

» La pluie d'obus ne cesse pas.

» A chaque explosion il y a des tués et des blessés. Le capitaine des Granges a la cuisse brisée; le commandant Vincellet et le lieutenant Bourdoncle, qui se tenaient debout et causaient ensemble, sont mortellement frappés à la tête et à la poitrine. En avant, en arrière, à droite, à gauche, au milieu, de tous côtés, les projectiles ennemis continuent leur œuvre de destruction. Les tirailleurs s'agitent, causent brusquement entre eux, mais esclaves de la discipline, ils ne bronchent pas et reçoivent les paquets de mitraille sans une plainte. Les officiers donnent l'exemple.

« L'après-midi, étant cernés de tous côtés, nous n'avions plus de lignes de retraite ».

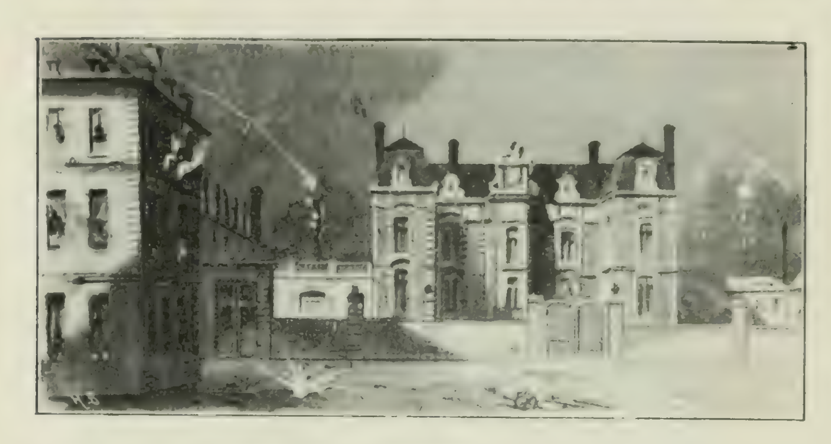
Le seul refuge était dans la ville où les obus faisaient d'effroyables ravages; les régiments décomposés erraient par groupes et à l'aventure pour se frayer un passage...

*
* *

A la fin du jour, quand le désastre s'affirmait à la fois sur tous

les points, un général, connu pour son caractère entier et absolu, qui s'en revenait au pas de son cheval, disait d'un ton amer en passant près de notre groupe d'officiers :

— C'est lamentable, lamentable! Il faut rendre compte à l'empereur de ce qui se passe.



SEDAN. — LA SOUS-PRÉFECTURE

*
* *

Mac-Mahon fut transporté à la sous-préfecture. L'empereur s'y était réfugié, souffrant abominablement. Son agitation était extrême. Les boulets pleuvaient de toutes parts.

Vers 2 1/2 heures, n'y tenant plus, il avait fait hisser un drapeau blanc, alors qu'il n'exerçait plus aucune espèce d'autorité.

Zola le représente, dans *La Débâcle*, gémissant :

« — Oh! ce canon, ce canon!... Prenez un drap, une nappe, n'importe quoi! Courez vite, dites qu'on le fasse taire!

» L'aide de camp se hâta de sortir, et l'empereur continua sa marche vacillante, de la cheminée à la fenêtre, pendant que les batteries tonnaient toujours, secouant la maison entière.

» — Mademoiselle, vous n'auriez pas un linge, un morceau de linge blanc?

» — Voulez-vous une serviette?

» — Non, non, ce n'est pas assez grand... Une moitié de drap, par exemple.

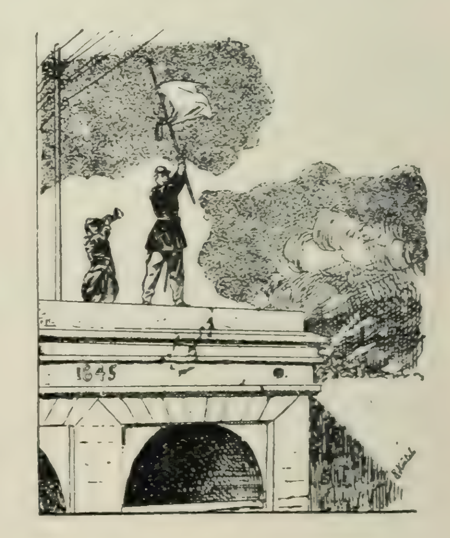
» Déjà, Rose, obligeante, s'était précipitée vers l'armoire.

» — C'est que je n'ai pas de drap coupé. Voulez-vous une nappe?

» — Une nappe, parfait, c'est tout à fait çà.

» Bientôt, un colonel courait, portant sous le bras la nappe roulée.

» A l'apparition du drapeau blanc, un général l'avait arraché, brisant la hampe, foulant le linge.



» Les batteries prussiennes tiraient toujours; les projectiles pleuvaient sur les toits et dans les rues, des maisons brûlaient, une femme venait d'avoir la tête broyée, au coin de la place Turenne.



DURCHBRUCHVERSUCH IN PARK VON BALAN

Krieg und Sieg

» — Mais enfin, — demandait l'empereur d'une voix énervée de désolation, — pourquoi tire-t-on toujours puisque j'ai fait hisser le drapeau blanc ?

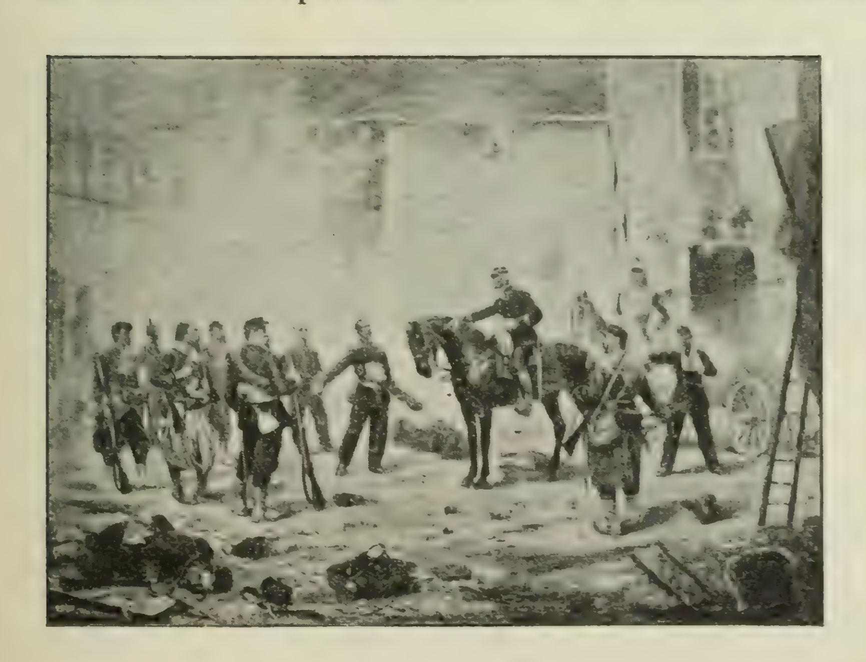
» Dans ce moment, de Wimpffen écrivait à l'empereur : « Sire, venez vous mettre à la tête de vos troupes, elles tiendront à honneur de vous ouvrir un passage... »

» C'est alors qu'eut lieu cette tentative héroïque et désespérée; cette poussée dernière, pour ouvrir une trouée au travers des Bavarois, en marchant une fois encore sur Bazeilles.

» Par les rues de Sedan, par les champs voisins, afin de rendre du cœur aux troupes, on criait : « Bazaine arrive ! »

» Depuis le matin, c'était le rêve de beaucoup, on croyait entendre le canon de l'armée de Metz, à chaque batterie nouvelle que démasquaient les Allemands.

» 1,200 hommes environ furent réunis, des soldats débandés de tous les corps, où toutes les armes se mêlaient. Et la petite colonne se lança glorieusement, sur la route balayée de mitraille, au pas de course.



LES DERNIERS DÉFENSEURS DE BALAN

D'après Merlette.

» D'abord, ce fut superbe, — les hommes qui tombaient n'arrêtaient pas l'élan des autres; on parcourut près de 500 mètres avec une

véritable furie de courage. Mais, bientôt, les rangs s'éclaircirent, les plus braves se replièrent.

» Que faire contre l'écrasement du nombre ? Il n'y avait là que la témérité folle d'un chef d'armée qui ne voulait pas être vaincu.

» Et le général de Wimpffen finit par se trouver à peu près seul avec le général Lebrun, sur cette route de Balan et de Bazeilles, qu'ils durent définitivement abandonner.

» Il ne restait qu'à battre en retraite sous les murs de Sedan.

» Le drapeau blanc fut définitivement hissé. »

« Napoléon III, déclare de Wimpfen, après la bataille perdue, marchant à la tête des débris de l'armée, plutôt que d'implorer l'ennemi, pris après avoir vu succomber autour de lui soldats, généraux et officiers de sa cour, mort peut-être en combattant, léguait une page glorieuse à son fils... »

* * *

De Zola, *La Débâcle* :

« Sur la hauteur de la Marfée, le roi de Prusse se trouvait debout, avec son uniforme sombre, en avant de ses officiers, étincelants de broderies. Il y avait là des officiers étrangers, des aides de camp, des généraux, des maréchaux de cour, des princes, tous pourvus de lorgnettes, suivant depuis le matin, l'agonie de l'armée française, comme au spectacle.



SUR LA MARFÉE *Par A. W...r.*

» Et le drame formidable s'achevait.

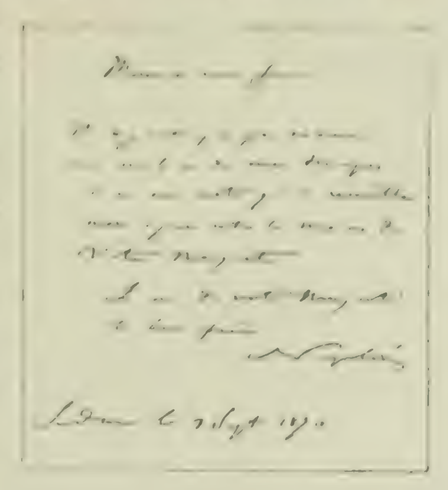
» L'investissement était complet

» Les mâchoires de l'étau s'étaient rejointes.

» Le roi pouvait embrasser d'un coup d'œil l'immense muraille d'hommes et de canons qui enveloppait l'armée entière.

» Tout à coup on aperçut, gravissant les pentes de la Marfée, un général français, vêtu d'une tunique bleue, sans arme, n'ayant aux doigts qu'une cravache.

» C'était le général Reille, chargé par l'empereur de porter au roi de Prusse cette lettre : « Monsieur mon frère, n'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. Je suis, de Votre Majesté, le bon frère, Napoléon. »



» Le soleil se couchait dans une grande lueur rose, le roi s'assit sur une chaise, et répondit qu'il acceptait l'épée en attendant l'envoi d'un officier, qui pourrait traiter de la capitulation. »

* * *

On montre au *Hohenzollern Museum*, im Schlosse Monbijou, à Berlin, le télégramme envoyé par le roi « A la reine Augusta, à Berlin. Du champ de bataille de Sedan, 1.9.70, 7 1/4. L'armée française est enfermée à Sedan avec l'empereur Napoléon. »

Au même musée figure une grande pipe en écume sculptée représentant la reddition de Sedan. On peut voir un peu plus loin la table sur laquelle Napoléon, à Saint-Cloud, a signé la déclaration de guerre.

Au fameux musée de l'Arsenal « Zeughaus », à Berlin, se trouvent des plans en relief des batailles de Sedan, de Saint-Privat... des canons de Metz, de Strasbourg...

A Berlin également, voir à la *Nationale Galerie,* la bataille de Woerth, par Hunten, — les charges de Bredow à Mars-la-Tour, et de Margueritte à Sedan, par Adan, etc.

Et surtout les magnifiques tableaux du merveilleux artiste qu'est M. Antoine Werner.

* * *

La mort dans l'âme, de Wimpffen, cédant aux sollicitations de l'empereur, accepte de se rendre au quartier général allemand, accompagné des généraux Faure et Castelnau et de quelques officiers.

Autour d'une table recouverte d'un tapis rouge, ont pris place les généraux français, d'une part, et d'autre part le comte de Bismarck, le général de Moltke et le capitaine de Nostiz, qui se tient debout appuyé au chambranle de la porte.

Bismarck prend la parole : « L'armée française déposera les armes et sera conduite prisonnière en Allemagne. »

Et de Moltke répond au général français, qui parle d'un

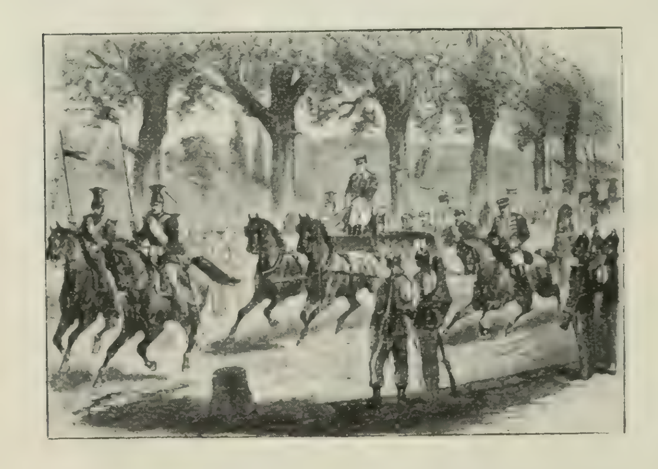
AVANT LA CAPITULATION

(Par A. Werner.)

suprême appel à la résistance, par une menace de bombardement dès le point du jour.

Bismarck consent à le différer jusqu'à 9 heures, pour permettre au général en chef d'en référer à son conseil de guerre.

C'est tout ce que de Wimpffen peut obtenir, et c'est le cœur brisé, et des larmes patriotiques aux yeux, qu'il part pour Sedan rendre compte de sa douloureuse mission à l'empereur, qui décida alors de faire près du roi Guillaume, son hôte de 1867, une démarche personnelle.



ARRIVÉE DE NAPOLÉON AU CAMP PRUSSIEN, APRÈS LA CAPITULATION DE SEDAN

(L'Illustration, Journal Universel.)

* * *

Dans les « Propos de Table » du prince de Bismarck, Eugène Seinguerlet fait dire à son maître ce qui suit : « Le 2, à 6 heures du matin, le général Reille parut devant la maison où je logeais à Donchéry et me dit que l'empereur désirait me parler.

BISMARCK ET NAPOLÉON

Par A. Werner.

» Je m'habille et je monte à cheval pour me rendre à Sedan, où je compte le trouver.

» Je le rencontre à Frenois, à 3 kilomètres de Donchéry, sur la chaussée. Il était assis avec 3 officiers, dans une voiture attelée de 2 chevaux, et 3 autres officiers accompagnaient la voiture... Je fis le salut militaire; il ôta son képi, et les officiers suivirent son exemple; je les imitai, bien que cela soit contraire à notre règlement militaire.

» — Couvrez-vous donc ! fit-il.

» Je le traitai absolument comme à Saint-Cloud, et lui demandai quels étaient ses ordres.

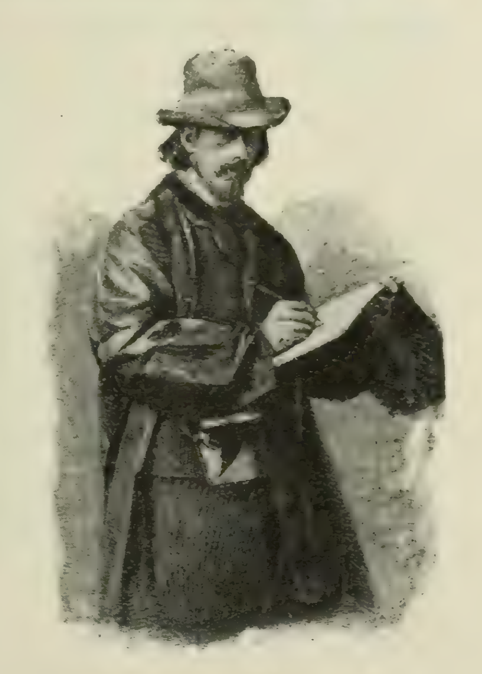
» Il voulait parler au roi.

» Je lui dis que cela n'était pas possible, le quartier de S. M. étant éloigné de 2 lieues.

» Le fait est que je ne voulais pas qu'il rencontrât le roi, avant que la question de capitulation fut tranchée. »

Et Busch, le secrétaire de Bismarck, d'ajouter :

« A 800 mètres environ du pont qui



ANTON V. WERNER

(Krieg und Sieg.)



ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE BISMARCK

(*Le Graphic.*)

traverse la Meuse à Donchéry, à droite d'une route plantée de peupliers, il y avait alors une maison isolée, demeure d'un tisserand belge.

» Elle était peinte en jaune, avec un seul étage et 4 fenêtres sur le devant.

» Les persiennes de l'entresol, ainsi que les jalousies du premier, étaient blanches; — à gauche, il y avait un petit champ de pommes de terre, et, à droite, quelques buissons.

» C'est là que se rencontrèrent le chancelier allemand et l'empereur des Français. Napoléon était, paraît-il, surtout préoccupé de se disculper : le résultat pratique de l'entrevue fut nul. »

Des *Mémoires de Bismarck*, par Busch :

« Vendredi, 23 décembre. La conversation est tombée à table sur Napoléon III et le chef a déclaré que c'était un homme médiocre.

» Il est meilleur qu'on ne le croit, nous a-t-il dit; mais il est moins fort qu'on ne le suppose.

» — Oui, dit Lehndorff, un brave homme, mais un imbécile!

» — Non, répliqua le chef sérieusement, malgré tout ce qu'on peut penser de son coup d'État, c'est un homme bon, sensible, sentimental, mais son intelligence ne va guère plus loin que son instruction.

» C'est surtout en



KAISER NAPOLÉON UND FURST BISMARCK AM MORGEN NACH DER SCHLACHT BEI SEDAN

(*Nach dem Gemälde von M. Camphausen.*)

Beilage zu 7 Scheibert. Krieg 1870-71 Vaterlandischer Verlag Berlin, W.

géographie qu'il n'est pas fort et il a pourtant été élevé en Allemagne et y a été à l'école.

» En 1851-1855, j'eus avec lui un entretien à Paris.

» L'empereur a dit, en parlant de moi à cette époque : « Ce n'est pas un homme sérieux (1). »

» Je me suis bien gardé de lui rappeler ce propos dans la bicoque de Donchéry.

* * *

» Dans l'intervalle, on s'était mis à la recherche d'un meilleur logement pour l'empereur, et les officiers de l'état-major avaient trouvé le petit château de Bellevue, près de Fresnoy, qui n'avait pas encore été réquisitionné pour les blessés.



KAISER NAPOLEON DURCH DEN FURSTEN BISMARCK AM MORGEN NACH DER SCHLACHT BEI SEDAN ZUM KONIG WILHELM GELEITET.

(Von W. Camphausen.)

» Je lui conseillai, assure Bismarck, de rester là comme devant s'y trouver mieux que dans la maison du tisserand et je lui dis que nous préviendrions le roi qu'il se trouvait là.

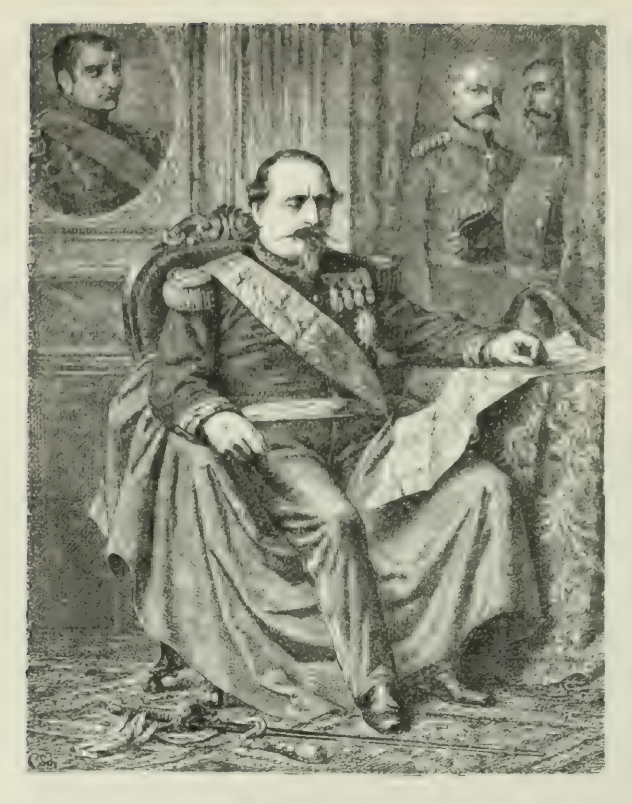
» Il accepta. Je l'accompagnai à Bellevue avec un escadron du 1er régiment de cuirassiers comme garde d'honneur. »

* * *

De Zola, *La Débâcle* :

« Dès 5 heures du matin, il avait voulu quitter la sous-préfecture, mal à l'aise de sentir Sedan autour de lui comme un remords et une menace, toujours tourmenté, du reste, par le besoin d'apaiser un peu son cœur sensible, en obtenant pour sa malheureuse armée des conditions meilleures. Il désirait voir le roi de Prusse. Il était monté dans une calèche de louage, il avait suivi la grande route large, bordée de hauts peupliers, cette première étape de l'exil, faite sous le petit froid de l'aube, avec la sensation de toute la grandeur déchue qu'il laissait dans sa fuite ; et c'était sur cette route qu'il venait de rencontrer Bismarck, accouru à la hâte, en

(1) En français dans le texte.



NAPOLEON III IN SEDAN ZUR CAPITULATION AUFGEFORDERT

Alte und neue Zeit.

vieille casquette, en grosses bottes graissées, uniquement désireux de l'amuser, de l'empêcher de voir le roi, tant que la capitulation ne serait pas signée. Le roi était encore à Vendresse, à 14 kilomètres. Où aller? Sous quel toit attendre? Là-bas, perdu dans une nuée d'orage, le palais des Tuileries avait disparu. Sedan semblait s'être reculé déjà à des lieues, comme barré par un fleuve de sang. Il n'y avait plus de châteaux impériaux en France, plus de demeures officielles, plus même de coin chez le moindre des fonctionnaires, où il osât s'asseoir. Et c'était dans la maison du tisserand qu'il voulut échouer, la misérable maison aperçue au bord du chemin, avec son étroit potager enclos d'une haie, sa façade d'un étage, aux petites fenêtres mornes. En haut, la chambre, simplement blanchie à la chaux, était carrelée, n'avait d'autres meubles qu'une table de bois blanc et 2 chaises de paille. Il y patienta pendant des heures, d'abord en compagnie de Bismarck qui souriait à l'entendre parler de générosité, seul ensuite, traînant sa misère, collant sa face terreuse aux vitres, regardant encore ce sol de France, cette Meuse qui coulait si belle, au travers des vastes champs fertiles. »



BELLEVUE
RENCONTRE DE GUILLAUME ET DE NAPOLÉON

De l'Illustrated London News.

Le roi de Prusse écrivait le soir à la reine Augusta :

« A 10 heures, j'allai sur la hauteur devant Sedan; à midi, Moltke et Bismarck arrivèrent avec la capitulation signée.

» A 1 heure, je me mis en route avec Fritz, accompagné de l'escorte de cavalerie de l'état-major, et je descendis au château, où l'empereur vint à ma rencontre.

» La visite dura un quart d'heure.

» Nous étions tous les 2 très émus de nous revoir ainsi.

» Tout ce que j'éprouvais en ce moment, après avoir vu il y a 3 ans Napoléon au faîte de la puissance, ne peut s'exprimer. »

*
* *

Toujours des *Mémoires de Bismarck* :

« Le lendemain matin fut un jour triste, froid et pluvieux.

» Dans un coupé hermétiquement fermé était assis le prisonnier de Sedan, qui, par le chemin de Belgique, se rendait à Wilhemshoe (Westphalie).

» Le général Castelnau avait pris place dans la voiture.

» Derrière lui venaient l'adjudant-général (allemand) de Boyen, et le prince de Lynar.

» Nous sûmes plus tard que l'empereur avait fait un coude par Donchéry afin de ne pas passer par Sedan.

» Les hussards l'accompagnèrent jusqu'à la frontière belge. »



SEDAN. — NAPOLÉON III SE CONSTITUE

Pellerin et Cie, imp.-édit.

*
* *

La brillante victoire remportée ce jour-là avait coûté aux armées allemandes 460 officiers et 8,500 hommes, constate de Moltke.

Les pertes des Français étaient plus considérables : elles se montaient à 17,000 hommes et sont dues principalement à ce fait que l'artillerie allemande put se déployer pleinement et entièrement.

Pendant les engagements déjà, 21,000 hommes furent faits prisonniers.

Ce chiffre fut porté au total de 104,000 par les 83,000 hommes prisonniers du fait de la capitulation. On les réunit d'abord dans la presqu'île d'Iges, que forme la Meuse.



ÉMILE BAYARD — XIX[e] SIÈCLE — ÉCOLE FRANÇAISE (1)
L'EMPEREUR NAPOLÉON III A SEDAN

On n'avait pas de vivres à leur donner, et pour qu'on pût leur en fournir, le commandant de Mézières permit qu'on en amenât par la voie ferrée jusqu'à Donchéry.

On dut confier à 2 corps d'armée le service de garde et de transport.

Les prisonniers furent emmenés par détachements de 2,000 hommes sur 2 routes, celle d'Etain et celle de Pont-à-Mousson par Clermont.

Dans ces localités ils étaient remis à l'armée d'investissement et transportés dans différentes régions de l'Allemagne.

3,000 hommes avaient été désarmés sur le territoire belge.

Le butin de guerre comprenait 3 drapeaux, 119 pièces de campagne et 139 pièces de place, 66,000 fusils, plus de 1,000 voitures et 6,000 chevaux valides.

L'anéantissement de cette armée causa l'effondrement de l'Empire en France.

(1) Nous laissons à un artiste français, M. Bayard, l'auteur de l'émouvante composition ci-dessus, le soin de stigmatiser, comme il convient, la conduite du triste personnage qui a valu à la France d'aussi épouvantables calamités.

Cet impressionnant fusain a été donné par M. Campion de Villeneuve, à l'Académie Royale des Beaux-Arts, à Bruxelles.

Encore des *Mémoires de Bismarck*, par Busch :

« Le même jour, vers 1 h. 1/2, plusieurs milliers de prisonniers prirent la route d'Allemagne. La plupart étaient à pied ; quelques-uns en voiture. Il y avait une soixantaine d'officiers et un général à cheval; des cuirassiers avec des casques d'acier, des hussards aux uniformes bleus, et des fantassins des 22ᵉ, 52ᵉ et 58ᵉ régiments de ligne. Ils étaient escortés par de l'infanterie wurtembergeoise. Vers 2 heures, un second convoi suivit d'environ 2,000 prisonniers, parmi lesquels des nègres en costume arabe, et quelques vieux soldats qui portaient des médailles de Crimée et du Mexique.



(1) [illegible]

» Le ministre nous dit le soir que nous avions fait prisonniers 25,000 hommes sur le champ de bataille et que 40,000 s'étaient rendus à Sedan. Il nous annonça que la résidence de Napoléon en Allemagne avait été fixée à Wilhelmshoehe et qu'il devait partir le lendemain matin.

» — Nous ne savons pas encore, ajouta-t-il, s'il s'y rendra par Stenay et Bar-le-Duc ou bien par la Belgique.

» — En Belgique, observa quelqu'un, il ne saurait plus être notre prisonnier.

» — Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? dit M. de Bismarck. S'il prenait une autre direction, il n'y aurait pas de mal... Je suis d'avis, moi, qu'il passe par la Belgique, et ça lui va aussi. S'il ne tient pas sa parole, cela ne nous causera aucun tort. Il est vrai qu'il serait peut-être bon de communiquer avec Bruxelles et que cela va être pour nous une perte d'au moins 2 jours. »

*
* *

Du château de Bellevue, continuant le chemin, nous nous rendons à Villette, dans la presqu'île en fer à cheval d'Iges, formée

(1) Cette gravure anglaise et plus loin une gravure allemande châtient à leur tour le funeste auteur de tous les malheurs de la France. Il ne sera jamais assez puni.


Gravure allemande.

par une boucle de la Meuse. C'est là qu'après la reddition, les malheureux Français ont été parqués par milliers en attendant leur départ pour les forteresses allemandes. Ils y souffrirent de la faim, du froid. Beaucoup moururent de privations. C'était, comme on l'a nommé, un camp de misère.

De Camille Lemonnier, *Les Charniers* :

« A la tête du pont, de chaque côté, 2 canons étaient braqués sur le camp et debout, près des canons, 10 hommes de l'artillerie et un officier campaient. A droite et à gauche du camp, d'autres canons montraient leurs gueules luisantes de distance en distance, gardés par des canonniers dont la silhouette immobile se détachait à plat, comme des enluminures sur un fond brun.

» Un peu en arrière des canons, des postes bavarois, hessois, saxons, groupés et le fusil au pied, formaient une sorte de cordon non interrompu. Des sentinelles se croisaient d'un poste à l'autre et on voyait aller et venir la lueur claire de leurs sabres au port d'arme. Un cordon de cavalerie doublait le cordon de l'infanterie; des patrouilles de cuirassiers faisaient incessamment le tour du camp.

» Les Français étaient parqués sur la terre nue, sans tentes et sans abri, comme des bêtes. Depuis 3 jours qu'il pleuvait, on les avait laissés dans le même endroit et ils couchaient sur un sol trempé par les eaux. Il arrivait que ceux qui passaient la nuit à terre ne savaient plus se relever au matin et on était


LES PRISONNIERS A SEDAN

Par Le Reverend.

obligé de les mener aux ambulances. On en trouvait aussi qui étaient froids et ne bougeaient plus : c'étaient les morts. Tous les jours il fallait en emporter des tombereaux : on les empilait l'un sur l'autre après avoir constaté leur identité et on les enterrait dans les champs.

» Des amis avaient imaginé de se mettre dos à dos et demeuraient debout, sommeillant sans pouvoir dormir. La plupart étaient tellement harassés qu'ils vacillaient comme des gens ivres et ils tombaient çà et là sur les genoux et sur le flanc. Quelques-uns avaient gardé leur sac et ils s'asseyaient dessus, accroupis en eux-mêmes et soufflant sur leurs doigts pour les dégourdir. Des malheureux n'avaient plus d'habit et rôdaient en claquant des dents, ployés en 2, les bras croisés sur la poitrine. Il y en avait, du reste, qui préféraient ôter leurs habits et se mettre en bras de chemise à cause de la rigidité du drap percé.

» On avait allumé des feux dans la nuit ; les feux s'étant éteints faute de bois, ces misérables avaient voulu se réchauffer en courant : on leur avait défendu de courir. Alors ceux qui avaient des sacs les avaient mis par terre l'un contre l'autre, et 3 ou 4 hommes, selon la quantité des sacs, s'étaient couchés dessus, puis un même nombre d'hommes était monté sur les premiers, et pêle-mêle, pour avoir un peu chaud et ne pas coucher dans la boue, on avait dormi en litée compacte.

» — De la paille ! avaient crié le premier jour les soldats.

» On était demeuré sourd.

» — Du pain ! avaient-ils crié ensuite.

» On ne leur en avait pas donné.

» Les vieux regardaient d'un air sombre les Prussiens et préféraient mourir plutôt que de leur demander quelque chose. Ils montraient le poing aux sentinelles et crachaient de leur côté en trépignant de fureur. Quand la faim les tenaillait, ils se mettaient à rire aux éclats pour se tromper eux-mêmes ou mâchaient dans leurs dents le bout de leur ceinturon de cuir. »



SEDAN. — LE CHÊNE BRISÉ

* * *

Longeons le canal qui fait une vraie île de la presqu'île. Un bac nous aide à traverser l'eau du côté de Gaulier, où nous mène un chemin de traverse. Voici, à gauche, le *Chêne brisé* (en assez mau-



MONUMENT DU CIMETIÈRE

vais état) marquant la place où furent, paraît-il, enterrés environ 3,000 soldats français et allemands.

Poursuivons. Engageons-nous à gauche, sur la route qui va nous conduire au cimetière. On lit à l'entrée : *Respect à la mémoire des morts.*

Un monument y a été élevé par le *Souvenir français* aux soldats morts pour la patrie le 1er septembre 1870.

Voyez là-haut, toujours à gauche, le calvaire d'Illy, — le plateau de Floing, célèbre par les charges de la cavalerie, et où le général Margueritte, père des écrivains, fut mortellement blessé, — les bois de la Chapelle, — la frontière belge. Voyez encore Givonne et son fond.

Achevons notre promenade par l'*avenue du Général Margueritte*, en passant devant les vieux remparts de Vauban.

N'oublions pas d'aller admirer, place d'Alsace-Lorraine, le beau monument de l'artiste ardennais Croissy, avec l'inscription : *Impavidus numero victus* (Intrépide, il n'a été vaincu que par le nombre).

* * *

Du *Gaulois* (février 1903) :

« Un vieux soldat vient de mourir, dont le nom se rattache à un épisode de l'année terrible.

» Le lieutenant-colonel Mirauchaux, en 1870, était capitaine au 2e zouaves, où il fit vaillamment toute sa carrière. Le régiment, décimé à Frœschwiller, combattit encore à Sedan et ne déposa les armes que lorsque la fatale capitulation fut signée. A ce moment, le capitaine Mirauchaux résolut d'empêcher, coûte que coûte, que le glorieux drapeau du 2e zouaves ne tombât aux mains du vainqueur.

» Dans la soirée, il se saisit du trophée,



MONUMENT
PLACE D'ALSACE-LORRAINE

brûla la hampe, enterra la soie et l'aigle et ne conserva que la frange dorée dont il distribua des fragments aux quelques zouaves qui assistaient à la funèbre opération.

» Les Allemands n'eurent pas l'emblème qui avait conduit nos héroïques soldats à Sébastopol, à Magenta et à Solférino. Et quelques années après la guerre, lorsqu'on rasa les vieilles fortifications de Sedan, l'aigle enterrée fut retrouvée. Aujourd'hui, elle orne la salle d'honneur du 2e régiment de zouaves, à Oran, là où s'était retiré et où vient de mourir le vieux soldat qui l'avait sauvée, il y a bientôt 33 ans. »

*
* *

Arrêtons-nous place Turenne.

C. Lemonnier, dans *Les Charniers*, a assisté à un départ de prisonniers. « Ce convoi de soldats, menés comme un troupeau, était lamentable, dit-il. C'étaient 3,000 prisonniers qu'on dirigeait sur Remilly et de là, par chemin de fer, sur l'Allemagne. Ces 3,000 hommes, harassés, pantelants, écharpés, se pressaient pêle-mêle en masses confuses et clopinaient cahin-caha, sales, déchirés, la barbe longue, criblés d'éraflures de balles, couturés de balafres, sans habits et sans souliers, la plupart ayant des lambeaux de sac au dos. Les uns se traînaient sur des bâtons, les autres s'épaulaient à leurs camarades plus forts; il y en avait qui se donnaient le bras, et des sous-officiers, le képi sur le nez, tâchaient de s'effacer dans le tas.



PRISONNIERS FRANÇAIS A LA PLACE TURENNE, A SEDAN

» La honte rougissait leurs fronts; ils n'osaient regarder en face d'eux; presque tous étaient courbés vers le sol; il y en avait qui pleuraient. Des armes! Et ils n'avaient que des bâtons pour se soutenir, leurs corps vacillants les portaient à peine et la chair blémissait à travers leurs lambeaux... »

» Des hommes, dit-il encore, sortaient à chaque instant des maisons de Sedan, portant des bêches sur les épaules ou dans les mains, les uns en casquette et en blouse, les autres en habit et en chapeau.



LES ENSEVELISSEURS

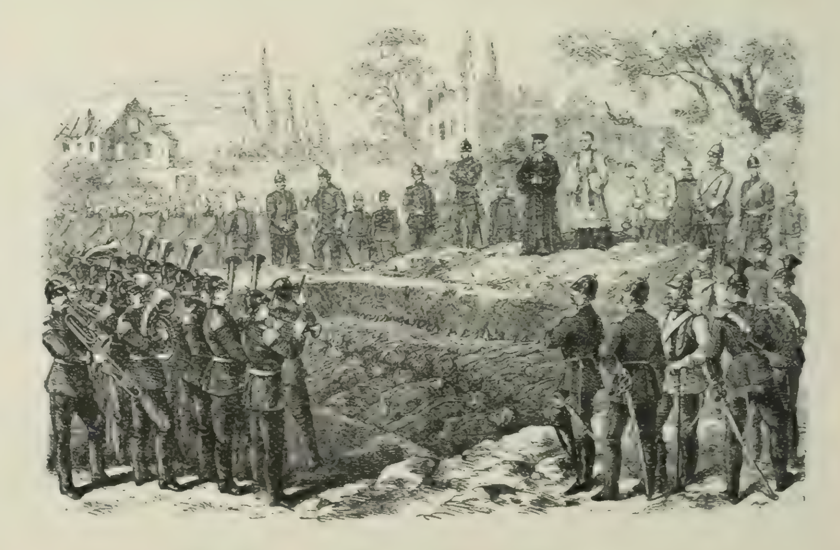
» On les voyait s'aborder dans les rues, former des groupes et marcher d'un pas serré vers la place de la Comédie.

» Nous demandâmes à un gros monsieur qui sortait de chez lui, « où courait tout ce monde ? »

» Et il répondit : « Nous allons enterrer les morts. »

Des fourgons prussiens attelés de 2 chevaux et suivis d'une compagnie de fossoyeurs, traversaient au pas les rues et s'arrêtaient devant les maisons sur la porte desquelles on avait marqué une croix à la craie.

Ces fossoyeurs, régiment spécialement destiné à l'enterrement des morts, suivent partout les armées : casaque sombre, le casque sans ornement, n'ayant ni broderies ni galons, ils sont noirs comme leur mission et portent sur le dos un sac auquel sont pendues des pelles et des pioches. Nécrophores habiles, ils ont en un instant déblayé la plaine et enfoui les cadavres. Un coup de trompette et tous sont à l'œuvre ; un coup de trompette et tous rentrent dans le rang.



EIN BEGRABNISS NACH DER SCHLACHT

(*Alte und neue Welt.*)

Le roi Guillaume était

logé au château de Dorival, près Sedan. Il l'avait déjà occupé en 1814, à la première invasion. Il visita le théâtre des opérations et ne put s'empêcher d'exprimer son horreur pour le spectacle horrible qu'il avait sous les yeux.

C. Lemonnier, dans *Les Charniers*, a raconté, en termes inoubliables, les scènes terribles auxquelles il a assisté, au champ de bataille, dans les ambulances, les hôpitaux.

* * *

Du prince de Hohenlohe, parlant de Moltke :

« Le grand stratège et champion de l'objectivité jouait par le fait chaque soir au whist. Après le dîner, on lui présentait les rapports arrivés et des rédactions de projets. Quand il avait donné ses décisions, il jouait pendant qu'on les mettait par écrit, et c'est à la table de whist qu'il signait les instructions et ordres aux armées les plus importants. Il en avait été ainsi régulièrement pendant toute la campagne. Seulement, dans la période du 25 août au 2 septembre, les rapports qui arrivaient jour et nuit et les changements continuels de décisions qu'ils nécessitaient entraînèrent tant de travail qu'il ne resta pas de temps pour le whist. Mais quand le 2 septembre Napoléon eut capitulé, Moltke dit le soir à Vendresse aux personnes de son entourage : « Maintenant que cet incident dérangeant est terminé, je pense » que nous pourrions reprendre notre whist. » Pour lui, la bataille de Sedan et ses préliminaires avaient été un incident qui avait troublé sa partie de whist. Je lui demandai si l'anecdote était vraie et il me dit avec un certain sourire qu'il ne pouvait la contester ; d'ailleurs, pour lui, le whist était un besoin ; il empêchait son esprit de se déprimer, s'appliquant sans relâche aux choses militaires. »



VISITE DU ROI DE PRUSSE AU CHAMP DE BATAILLE DE SEDAN

L'Illustration, *Journal universel*.

Du *National*, 24 avril 1903 :

« Un ancien combattant de 1870, M. Lécuyer, brigadier des forêts, pensionné à Fleigneux, qui avait derrière la cuisse, au

genou, une tumeur énorme survenue à la suite d'un coup de feu sur le champ de bataille, vient de subir une opération à Sugny (Ardennes).

» La balle avait été extraite en 1870; néanmoins, cette tumeur s'était développée peu à peu; la marche devint impossible et les jours de M. Lécuyer étaient en danger.

» L'opération fut décidée. Quelle ne fut pas la stupéfaction des chirurgiens en trouvant enclavée dans la tumeur une pièce de 10 centimes à l'effigie de Napoléon III et au millésime de 1856.



BAZEILLES. — L'HÔTEL DE VILLE, INCENDIÉ EN 1870

Rosillon, phot., chaussée de Balan, Sedan. *E. Genin, édit., Sedan.*

» Ce gros sou avait été repoussé dans la cuisse par une balle d'un fusil allemand qui avait sans doute rencontré le porte-monnaie de Lécuyer. Cette pièce, pliée en deux, était couverte de poudre d'un côté et très lisse de l'autre; elle sera déposée par le docteur Coulon au musée de Bazeilles, village voisin de l'habitation de l'ancien soldat.

» L'opération a très bien réussi. M. Lécuyer est hors de danger.»

* * *

Du *Soir*, 25 avril 1902 :

« Les collections historiques de la ville de Paris au Musée Carnavalet viennent de s'enrichir d'un document du plus haut intérêt. C'est un guide des chemins de fer belges de 1870 avec sa carte.

» Sur cette carte l'empereur Napoléon III a tracé au crayon rouge et bleu un itinéraire partant de Bouillon et passant par Libramont, Namur, Erquelinnes, Soissons, Reims et venant aboutir à Paris.

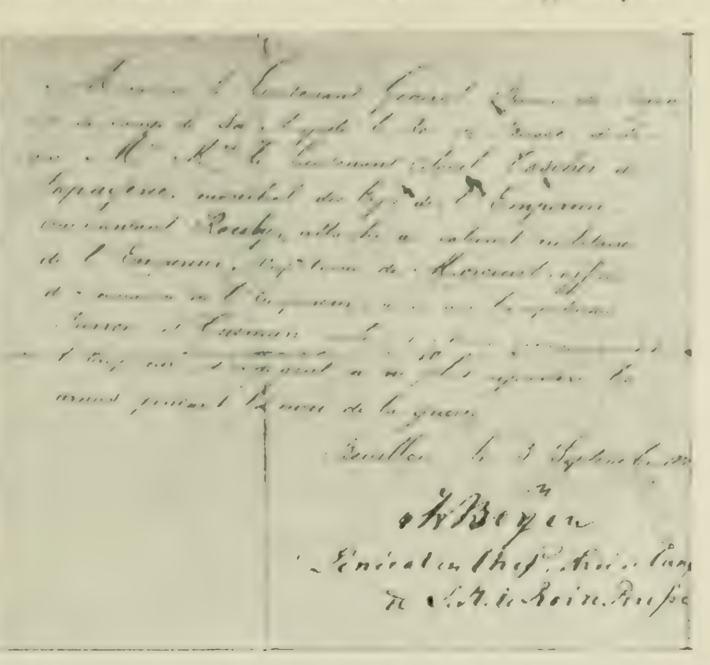
» Ce document est la confirmation historique de l'intention de l'empereur de revenir à Paris et que, jusqu'aujourd'hui, on n'avait pu que lui prêter.

» Le guide a été trouvé le lendemain de la bataille de Sedan

sous le lit dans lequel Napoléon III avait couché la nuit du 2 au 3 septembre au château de M. Amour, près de Sedan. »

Le 3 septembre, l'empereur passa par Bouillon et logea à l'*Hôtel de la Poste*, où l'on montre la chambre qu'il occupa avec un aide de camp.

Nous donnons un curieux document — inédit — signé par M. le lieutenant général baron de Boyen, à Bouillon, le 3 septembre 1870.



Voici la dépêche adressée par le capitaine Sterckx, aide de camp du général Chazal, commandant en chef de l'armée d'observation à la frontière en 1870, à « M. Jules Devaux, chef du cabinet du Roi, à Bruxelles. J'arrive à 3 h. du matin à Bouillon. L'Empereur est arrivé, sans escorte, à 3 1/2 h. Dès que la présence de la colonne qui l'escortait a été signalée aux avant-postes, le colonel Charmet est accouru au galop. Tout le cortège a été arrêté. Le général prussien baron de Boyen a demandé à pouvoir entrer en Belgique, avec le comte de Pierrefonds (1) en simple particulier. L'escorte de uhlans est restée à la frontière. Tous les officiers qui accompagnent l'empereur étant compris dans la capitulation de Sedan et n'ayant plus la qualité de belligérants depuis qu'ils se sont engagés par écrit à ne plus servir pendant la guerre vis-à-vis du roi de Prusse, le colonel Charmet n'a pas osé prendre sur lui d'arrêter l'empereur et sa suite. Il l'a fait loger ici. Je le verrai ce matin à 6 heures. Je me mettrai à sa disposition, mais comme nous sommes chez nous, je réglerai son départ et donnerai les ordres nécessaires pour ne pas abdiquer nos droits. »

Retrouvé le télégramme suivant :

« Jacqmin, directeur de l'exploitation Est-Paris.

» Bruxelles, 4 septembre 1870, 8 h. 45 matin.

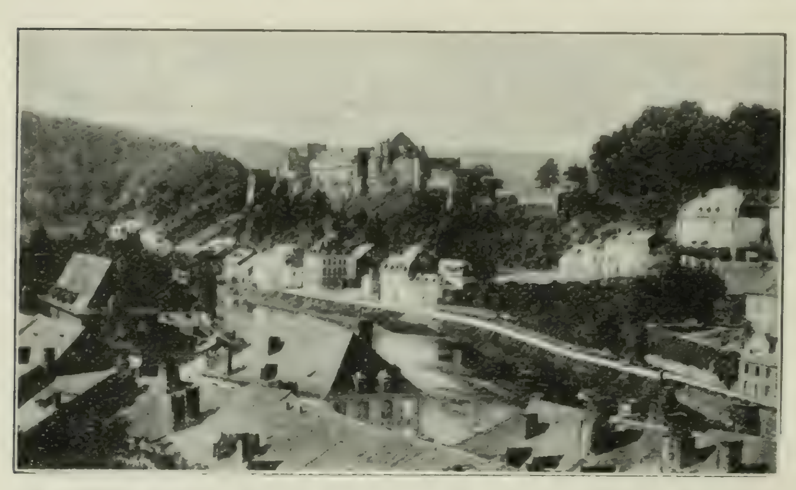
» L'empereur est à Bouillon. Je le conduis à Verviers par train spécial. Regray. »

---

(1) L'empereur.

On peut lire dans les *Souvenirs d'un Milicien*, par le colonel Kraus :

« J'étais de l'autre côté du pont, arrêté, regardant sans voir, mais avec une impression vague du château fort que j'avais à ma droite, des collines toutes vertes au pied desquelles la Semois coulait claire et riante sur un large fond de gravier. Devant moi était une maison jaune, crépie à la chaux, à volets verts, à un étage, dont la façade, longeant la rivière, avait 8 fenêtres en 2 rangées, et pour prolongement une vieille construction servant d'écuries et d'étables. Au dessus d'une porte étroite, avec avancée de 3 escaliers en pierre bleue, une enseigne portant en lettres noires : *Hôtel de la Poste.*



BOUILLON (AU PREMIER PLAN, L'HÔTEL DE LA POSTE)

» *Hôtel de la Poste !* C'est là que Napoléon III se trouvait. C'est là que je devais me rendre. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvai à la pensée que derrière ces murs, dans cette simple auberge de campagne, était enfermé l'homme dont la puissance avait été si grande, dont un geste avait tant de fois donné le branle à des milliers et des milliers de soldats, dont la vie, pendant 20 ans, s'était passée dans des palais, accablée d'honneurs, de soucis et de responsabilités ; dont la parole ou le silence s'interprétant au gré des intérêts, des désirs ou des craintes de chacun, troublait ou rassurait l'Europe.

» J'entrai... Sur le palier, le capitaine qui me précédait ouvrit une porte et entra. Je le suivis. J'étais en présence de l'empereur.

» La pièce dans laquelle j'entrai était meublée simplement, tapissée de papier gris à bouquets rouges. C'était une chambre d'ancienne hôtellerie, rien de plus, où 2 lits à rideaux blancs, en enfilade, occupaient toute la longueur du côté interne. Un tapis défraîchi, aminci, à fond noir, à rayures vertes, couvrait le plancher. Sur la cheminée, une pendule à 4 colonnes, jaunie par le temps, avec des incrustations d'écaille, sous globe, au milieu de 2 vases en faïence bleue, frappait les secondes à

l'aide d'un balancier à tringlettes terminé par une harpe jadis dorée. Un lustre à cristaux taillés barrait la chambre vers le haut. Il ornait évidemment la pièce d'honneur de la maison. Aux murs, dans des cadres en bois noir soutenus par de larges pateres, 3 gravures du siècle dernier représentaient des sujets mythologiques : *Apollon jouant de la lyre; Vulcain précipité du ciel dans l'île de Lesbos; Mars maudissant les Destinées.*

» L'empereur, en tenue de général, assis au fond de la pièce dans un grand fauteuil en cuir brun, la tête penchée et légèrement tournée du côté de la fenêtre, soulevait de la main gauche un coin du rideau. Il était immobile et je crus un instant qu'il sommeillait. »

* * *

Cette description ne correspond pas précisément avec celle qu'en a faite dans le *Bulletin du Touring*, M. Jos. Remisch, sous le titre : *Bouillon.*



Chambre de Napoléon (vue actuelle)

« A l'hôtel de la Poste, on montre la chambre qu'occupa l'infortuné empereur Napoléon III, le 3 septembre 1870, après la bataille de Sedan. On raconte qu'il était fort abattu, toucha à peine au dîner, puis monta à sa chambre et se fit faire du thé. Cette chambre, que l'on a conservée dans le même état, est à 2 lits et fort simple. Un aide de camp coucha dans le second lit. 3 gravures sont accrochées à la muraille; elles représentent Pie IX, le Jugement dernier et Rouget de l'Isle composant la *Marseillaise*. Quelles singulières réflexions ces gravures durent inspirer à l'ex-empereur, si toutefois il était capable de réfléchir en ce moment! »

« Et quelle première nuit d'exil, dit Zola — (*La Débâcle*). — A Bouillon, dans une auberge, l'*Hôtel de la Poste*, entouré d'une telle foule de Français réfugiés et de simples curieux, que l'empe-

reur avait cru devoir se montrer, au milieu de murmures et de coups de sifflet ! La chambre, dont les 3 fenêtres donnaient sur la place et sur la Semois, était la banale chambre aux chaises recouvertes de damas rouge, à l'armoire à glace d'acajou, à la cheminée garnie d'une pendule de zinc, que flanquaient des coquillages et des vases de fleurs artificielles sous globe. A droite et à gauche de la porte, il y avait 2 petits lits jumeaux. Dans l'un coucha un aide de camp, que la fatigue fit dormir, dès 9 heures, à poings fermés. Dans l'autre, l'empereur dut se retourner longuement, sans trouver le sommeil ; et, s'il se releva pour promener son mal, il n'eut que la distraction de regarder contre le mur, aux deux côtés de la cheminée, des gravures qui se trouvaient là, l'une représentant Rouget de l'Isle chantant *la Marseillaise*, l'autre le Jugement dernier, un appel furieux des trompettes des Archanges qui faisaient sortir de la terre tous les morts, la résurrection du charnier des batailles montant témoigner devant Dieu. »

*
* *

« Nous étions à Recogne, continue M. Kraus. Nos troupes présentaient les armes, et leurs tambours, leurs clairons, leurs trompettes battaient et sonnaient à la fois *aux champs*. L'empereur, lui, passait lentement devant le bataillon, commandé par le major de l'Escaille, puis devant la batterie d'artillerie, la 13me, commandée par le capitaine Henrard. Il s'arrêtait souvent, causait, tout à des détails d'uniforme, d'armement, d'organisation. D'organisation ! c'était tardif...

» Il était désireux de voir et d'examiner de près un de nos canons, d'en connaître le mécanisme, le chargement. Notre capitaine d'artillerie lui en fit une description très complète, en quelques mots, passant de la nomenclature au mécanisme, puis aux qualités de portée et de justesse. L'empereur, par ses remarques, par ses questions, se montrait artilleur. Seulement, il semblait voir notre canon pour la première fois et, pourtant, le canon prussien, tout à fait semblable au nôtre, avait figuré à l'Exposition de Paris en 1867 !

» Lorsque l'entretien eut pris fin, l'empereur se tournant vers son entourage dit : « Le voilà donc, Messieurs, ce canon qui nous a fait tant de mal ! »

L'empereur s'en fut en Allemagne par Libramont-Liége-Verviers. Il fut accueilli partout avec une indifférence voisine de l'hostilité.

*
* *

A Sedan, le train de la maison impériale, les bagages encombrants et maudits étaient restés en détresse, derrière les lilas du sous-préfet. On ne savait plus comment les faire disparaître des yeux du pauvre monde qui crevait de misère, tellement l'insolence agressive qu'ils avaient prise, l'ironie affreuse qu'ils devaient à la défaite, devenaient intolérables. Il fallut attendre une nuit très noire. Les chevaux, les voitures, les fourgons, avec leurs casseroles d'argent, leurs tournebroches, leurs paniers de vins fins, sortirent en grand mystère de Sedan, s'en allèrent eux aussi en Belgique, par des routes sombres, à petit bruit, dans un frisson inquiet de vol. » (E. Zola, *La Débâcle*.)

Le *Soir* du 9 septembre 1902 rappelle une aventure piquante arrivée, vers cette époque, au général Chazal. Celui-ci avait été chargé, après Sedan, sur la demande du roi de Prusse lui-même, par notre gouvernement, d'escorter jusqu'à la frontière prussienne, vers Verviers, Napoléon III, prisonnier de l'Allemagne, avec ordre d'aller rendre compte personnellement de sa mission à Guillaume Ier après la remise de son impérial prisonnier aux autorités allemandes de la frontière.



LE GÉNÉRAL CHAZAL

Desenfans, sc.

Rentré à son quartier général du Luxembourg, le général belge en repartit aussitôt, et, suivi de ses 2 aides de camp, les généraux Sterckx et Brewer, alors simples capitaines, et escorté de 2 escadrons du 1er chasseurs à cheval, commandés par le général Charmet, aujourd'hui retraité et alors colonel commandant le régiment, franchit la frontière, pénétra en France, se dirigeant vers Sedan. Arrivé à un faubourg de cette ville, le général Chazal s'arrêta et, s'adressant au général allemand, chef de la commandature de la région, lui demanda où habitait en ce moment le roi Guillaume.

Mais, froissé, impatienté par la raideur glaciale et le manque absolu d'aménité de l'officier allemand, qui très raide, trop raide, lui demandait d'un ton rogue quel était le motif qui le faisait

traverser, à la tête d'une troupe armée étrangère, un pays occupé par les armées allemandes, Chazal lui riposta vivement :

— Allez le demander au roi de Prusse, votre maître !

Interloqué, l'officier allemand se « déraidit » quelque peu, dépêcha un officier au château de Belle-Vue, où Guillaume résidait, et d'où l'officier revint avec l'ordre exprès de laisser passer le détachement belge.

Le général Chazal fut reçu de la façon la plus aimable par le souverain qui le connaissait personnellement, du reste, depuis que l'officier belge lui avait été présenté par Léopold Ier, à Ostende, où Guillaume, alors qu'il n'était encore que prince royal de Prusse, venait, coiffé de son légendaire chapeau gris à long poil — qui faisait loucher feu le général Greindl, — passer une villégiature agréable.

Ayant pris congé du Roi, de Bismarck et de Moltke, le général Chazal remonta en selle, et, suivi de ses aides de camp et escorté des chasseurs à cheval de Charmet, qui faisaient réellement crâne figure devant les officiers allemands de l'état-major, repartit au trot regagner son quartier général du Luxembourg.

* * *

Pour les belligérants, la Belgique apparaissait comme la terre de délivrance, après les épouvantables souffrances morales et physiques endurées.

Arrivée en vue de la frontière belge, les Français écrasés par le nombre et poussés par les balles qui pleuvent de toutes parts, prennent rapidement une décision, car la cavalerie les serre de près.



LE DÉSARMEMENT

L'Illustration européenne.

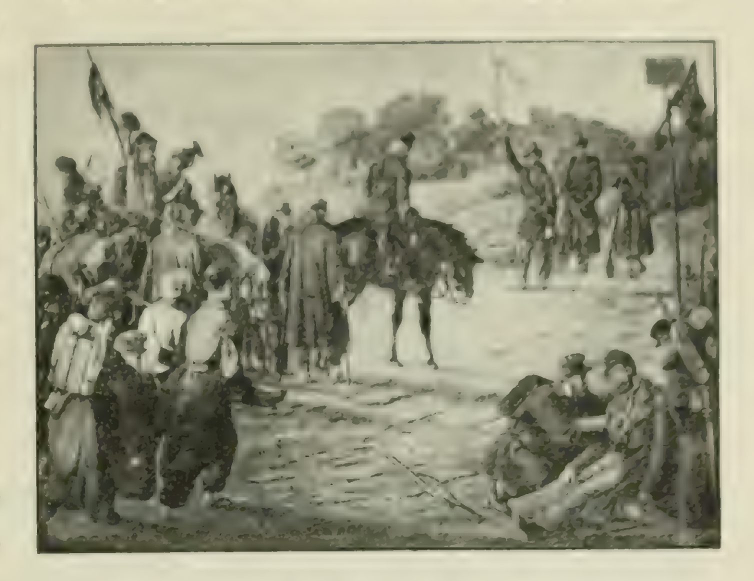
On est pris par devant et par derrière. Devant, le territoire neutre de la Belgique où l'on doit déposer les armes, si l'on y pénètre; — derrière, les Prussiens, qui accourent le sabre haut, en faisant entendre des hourras furieux.

Prisonniers pour prisonniers, il vaut mieux tomber entre les mains des Belges qu'entre celles des Allemands.

On se dirige alors, en courant, sous le feu ennemi, vers la borne frontière aux couleurs de Belgique : noire, jaune et rouge.

Au poste belge, appelé le Moulin à Vent, le capitaine Sarrazin, recueille un détachement de 130 Français, vivement poursuivis par un escadron de housards prussiens du régiment de la Reine.

Le capitaine Sarrazin, voyant que les Allemands s'apprêtent à franchir la frontière, agite aussitôt son mouchoir au bout de son sabre.



LA FRONTIÈRE

Le chef d'escadron prussien, comte von der Greuben, jeune homme, accourt le sabre haut, et le visage enflammé, sur les fuyards.

« — Ces messieurs ne sont plus à vous, dit le capitaine belge, ils sont maintenant sous la protection de la Belgique. »

Ironique et hautain, l'officier prussien fait signe à ses housards de s'arrêter, tire sa carte géographique, vérifie froidement si la ligne frontière est réellement franchie, — puis, repliant sa carte, salue l'officier belge, sans dire un mot, et repart au galop, suivi de ses soldats, vers Sedan.

Cette poursuite audacieuse va coûter cher au commandant comte von der Greuben.

A quelques pas de là, au tournant d'un chemin, devant le Moulin à Vent de Sainte-Cécile, un franc tireur, qui veut brûler, au nom de la France, sa dernière cartouche, et guettait depuis un moment ce bel housard à la pelisse écarlate, l'étend raide mort d'une balle à la tempe.

Cet épisode, signalé par Dick de Lonlay, a été rapporté également par M. Claretie. (*La guerre nationale.*)

Paul et Victor Margueritte racontent un incident analogue :

« Livournet vit un cavalier fondre sur lui.

» Une main énorme empoignait sa bride.

» Il se dégagea d'un coup de sabre.

» Son cheval, les éperons au ventre, se mit à fuir.

» Derrière eux, une détonation.

» Des ravins, un ruisseau, la fuite saccadée des arbres...

» Et voilà qu'il arrivait à une petite maison forestière, devant laquelle le cheval, râlant, s'abattit.

» Une femme, des enfants se montrèrent...

» Livournet se retrouvait assis sur un banc, étourdi, sanglant, son ceinturon dégrafé.

» Le garde venait de lui enlever son sabre.

» La femme, d'un linge mouillé, lui tamponnait le front.

» Les uhlans au galop se précipitaient.

» Déjà l'officier allemand tirait de ses fontes un pistolet.

» Mais de derrière la maison, un autre officier étranger et quelques soldats en armes sortaient, s'interposaient...

» — Laissez cet homme, Monsieur, vous êtes en Belgique.

» L'Allemand consultait sa carte, et saluant l'officier belge, piquait des deux, suivi des uhlans. »

« La frontière, continue Dick de Lonlay, est aisément reconnaissable à un grand poteau, peint en blanc, dont un bras, avec cette inscription : *France*, et l'autre avec cette inscription : *Belgique*, tous deux aux couleurs nationales, marquent les délimitations.

» Sur le plateau où passe la ligne frontière, de nombreuses familles de fugitifs sont campées au bord du chemin, sous des abris de feuilles et de troncs d'arbres, comme des bohémiens en marche.

» Ce sont des villageois de Givonne, de la Chapelle et de Bazeilles qui ont fui, traqué par les uhlans, les uns à pied, les autres dans des charrettes.

» De ce plateau, la petite ville de Bouillon se découvre pittoresquement, encaissée au fond d'une gorge étroite, avec son vieux château, aux tours rondes, ou carrées, aux murs crénelés et noircis par les siècles.



BOUILLON

» Partout, la charitable population de cette ville recueille les blessés : à l'hôpital, dans les cafés,

dans les couvents des Sœurs de Charité, au collège, dans les maisons particulières.

» Le bourgmestre et les notables de Bouillon ont, sur le champ, mis une somme considérable à la disposition des pauvres soldats.

» Partout les braves Belges se précipitent au devant des troupiers, portant du pain, des fruits, des vivres de toutes sortes, de la bière, des pipes, du tabac, des cigares. »

* * *

M. Claretie, l'éminent administrateur général de la Comédie française, nous écrivait récemment : « Une des émotions de ma vie, c'est l'attitude des populations belges accueillant nos malheureux soldats après Sedan. C'est inoubliable. »



LE JEU DE QUILLES A LA FRONTIÈRE

L'Illustration européenne. *Par Pas n.*

On peut dire qu'à cette époque douloureuse la Belgique acquitta une grande partie de la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers le peuple français qui, en 1831 et 1832, avait sauvé sa nationalité naissante.

De tous les coins de la Belgique accoururent sur les champs de bataille de Metz et de Sedan foule d'hommes de bonne volonté qui vinrent offrir leur concours comme ambulanciers et brancardiers.

« Nous allions de Neufchâteau, en voiture, à Bouillon, dit C. Lemonnier. Au premier tournant de la route, près d'une grosse ferme où des soldats jouaient au bouchon, une sentinelle croisa le fusil et cria : « Qui vive ! »

» C'étaient les postes belges. Ils étaient échelonnés de distance en distance, 4 hommes et un caporal, et se repliaient, à mesure qu'on les relevait, sur leurs campements, dans les villages et dans les champs.

» On répondait Belgique. Le caporal montait sur le marchepied, mettait la tête dans la voiture, regardait s'il n'y avait pas de contrebande de guerre, disait : « C'est bon ! » et les chevaux repartaient, pendant que la sentinelle se replaçait au port d'armes.

» Par moment, une sourde rumeur lointaine grandissait en se rapprochant : penchés sur les arçons, un gros de lanciers passaient au galop.

» A 2 lieues de Bouillon, les postes commençaient à se rapprocher, — le mouvement augmentait, — on voyait çà et là courir des ambulances. »

*
* *

Le 4 septembre, 14 membres de la Croix Rouge, dont MM. Casse, Chômé, Desmeth, Schmidt, Van Schelle, quittèrent Bruxelles pour Sedan, sous les ordres de leur président, le général Pletinckx.



UN COIN DU CHAMP DE BATAILLE DE BAZEILLES
EFFET D'UN COUP DE CANON

*Dessin d'après nature par M. Lançon, correspondant de l'*Illustration.

« Nous emportions, dit l'un deux, 17 grandes caisses contenant, outre du pain, des biscottes, du jambon, des victuailles de toute espèce, de la charpie, des antiseptiques, des objets de pansement. Ça alla assez facilement jusque Givet. Ici, un train dut être réquisitionné pour aller à Charleville-Mézières. Tout le pays était déjà au pouvoir de l'ennemi. Sur la locomotive avaient été arborés le drapeau belge et le pavillon blanc, à croix rouge, de la convention de Genève. A Charleville, nous parvînmes à nous procurer 5 grandes charrettes. En route, nous avons rencontré une division allemande : son chef et son état-major nous firent un superbe salut militaire. A Sedan, où nous sommes arrivés le soir, nous nous présentâmes à la commandature, où nous fûmes accueillis cordialement, et où on mit à notre disposition autant d'hommes — des prisonniers français — qu'il nous en fallait. On nous donna comme hôpital le palais de justice et la prison joignante. Le président du tribunal, à qui nous sommes allés rendre visite, nous a remerciés, les larmes aux yeux, de

venir en aide aux malheureuses victimes de la guerre. Il avoua que depuis 2 jours sa famille ni lui n'avaient rien mangé. Il faillit s'évanouir de joie quand nous lui donnâmes du pain et un demi-jambon. Les horreurs que nous avons vues dépassent l'imagination. Ce n'étaient que cadavres! Nous en avons compté 23 dans une gloriette au fond d'un jardin de Balan... »

Les services rendus par les Belges furent hautement appréciés. Plusieurs d'entre eux, après la guerre, virent leur humanité récompensée d'une distinction honorifique.



Dans le numéro du vendredi 23 septembre 1870, l'*Echo du Parlement* a publié une lettre du docteur Max, de Bruxelles, donnant une relation d'un transport de 100 blessés qu'il a dirigé de Sedan à Bruxelles. Il fallait les charrier d'abord à Bouillon, puis à Libramont, où on pouvait enfin utiliser le chemin de fer. « Ma conscience me pousse, dit entre autres M. Max, à protester de toutes mes forces contre des bruits répandus à tort, et trop facilement acceptés, sur la conduite des Allemands à l'égard des Français. J'avais à peine eu le temps de prendre pied dans la station, que M. le baron de Stein, chevalier de Saint-Jean, chef de l'ambulance prussienne de Libramont, vint à moi et me tint textuellement ce langage : « Veuillez, M. le docteur, m'indiquer le nombre de matelas et de couvertures dont vous pourriez avoir besoin pour les plus grièvement atteints de vos blessés; je tiens également à votre disposition de la paille et, le nombre de vos infirmiers étant insuffisant, je vais donner ordre à mon personnel d'aider au transport de ces malheureux de leurs chariots dans les wagons. »

» Lorsque après l'avoir remercié, mettant ma réponse à l'unisson de l'amabilité et de la générosité avec lesquelles cette offre m'était faite, lorsque, dis-je, je demandai à M. de Stein où devaient être remis les objets ainsi fournis aux Français après leur installation à Bruxelles : « Mon Dieu! me répondit-il, si vous pouvez me les renvoyer, faites-le, sinon utilisez-les comme bon vous semblera; dès qu'ils servent aux blessés allemands ou fran-

çais, la charité publique et notre conscience doivent être satisfaites. » Ces nobles paroles sont d'autant plus dignes d'admiration que tout cela était dit simplement, sans grandes phrases et comme une chose toute naturelle. A Libramont, les Allemands me fournirent une fois de plus l'occasion d'admirer cette organisation merveilleuse qui forme en grande partie leur force... » Et l'honorable praticien, s'inspirant de l'exemple des Allemands, donne à ses compatriotes une série de conseils qui, espérons-le, seront mis à profit.

* * *

Le vieux château fort de Bouillon recueillit à certains moments jusqu'à 800 soldats, dont de nombreux blessés.



BOUILLON
MONUMENT ALLEMAND

54 Allemands succombèrent à leurs blessures. Leurs compatriotes leur ont élevé au cimetière un petit tombeau portant ces mots : « Den ihren Wunden erlegenen in Bouillon, begrabenen deutschen Kriegern. Errichtet in 1881. Getreu bis in den Tod. »

Remarqué non loin de là l'épitaphe d' « Henri-Victor Publicola Bermutz, né à Bouillon le 12 mars 1799, y décédé le 2 mars 1860. Ses concitoyens reconnaissants. »

« Au mois de septembre 1870, dit Jean d'Ardenne, le sanglant épisode qui eut pour théâtre Sedan et ses alentours, vint ajouter une page à l'histoire de Bouillon. Au lendemain de la bataille, la petite ville s'emplit de fugitifs, de blessés, de curieux, d'affairés, les vastes casernes furent affectées au service médical, et l'on y pansait les blessés, qui arrivaient par convois.

» Au château, on interna des soldats allemands. »

* * *

Les blessés et prisonniers furent distribués dans tout le pays, à Namur, Charleroi, Gand, Anvers, Liége. La plupart des plus valides furent internés au camp de Beverloo, où ils ne se conduisirent pas précisément d'une façon exemplaire.

Voici, d'après une gravure assez fantaisiste de l'*Illustrated*

London News, comment les Français furent accueillis à Namur.



A Namur

Dans toute la Belgique il en fut de même. Allemands et Français furent reçus avec une égale sollicitude, mêlée - il faut le reconnaître - pour les vaincus d'un peu de tendresse spéciale, excusable par suite de leurs malheurs et de la similitude de race, de langue, de mœurs.

A Bruxelles, le bourgmestre, M. Anspach, fit afficher la proclamation suivante : « Le bourgmestre, informé que les blessés des armées belligérantes seront bientôt dirigés sur la capitale, prie ceux de ces concitoyens qui seraient disposés à loger chez eux un ou plusieurs de ces blessés, de bien vouloir se faire inscrire au secrétariat de l'hôtel de ville ou de s'adresser par écrit au bourgmestre. »

Des ambulances furent établies un peu partout et recueillirent des blessés par centaines. La ville en a même, à cette époque, publié des relevés. Il y en eut dans les hôpitaux réguliers et dans différents hôpitaux aménagés à cet effet, notamment au Waux-Hall du Parc (président M. de Roubaix), Maison du Roi, Grand' Place (M. Weber), Hôtel Rey, rue Fossé-aux-Loups, 42 (M. Couteaux), Hôtel de Grunne, rue Neuve, 21 (M. Waedemon), salle de Gieter, champ des manœuvres, 6 (M. Leclerc), Loge des Philanthropes, rue Ducale, 22 (M. Jottrand), maison Delloye, rue des Longs-Chariots, 11 (M. Veldekens), chapelle Sainte-Anne, rue de la Montagne (M. Cattoir), maison Jones, rue de Laeken, 127 (M. Capouillet), ancien Athénée, rue des Douze-Apôtres, 1 (M. Walter), au hangar de la station du Nord, rue du Progrès (M. Depaire), caserne des pompiers, place du Jeu de Balle, 51 (M. le bourgmestre), la Cambre (M. Creyson), rue des Minimes, 87 (M. Godefroy).

Allemands et Français voisinaient aimablement, heureux de

trouver du bien-être, du repos et des soins, après leurs angoisses et leurs souffrances.

Nous avons eu la curiosité de consulter les registres de l'état-civil de l'époque. Le premier acte de décès est du 22 septembre : « François Vial, caporal au 17e régiment de ligne français, décédé le 21 de ce mois, à 8 heures du matin, rue du Fossé-aux-Loups, 42, domicilié à Thoissié (Jura, France), âgé de 24 ans, 6 mois, 11 jours, né à Lyon (France), sans autres renseignements. » Acte dressé sur la déclaration de M. Mosselman, directeur de l'hôpital Saint-Jean.

Puis, le nécrologe continue. Le 26 septembre, Georges Stochofer, soldat du 7e infanterie bavarois, décédé rue Neuve, 21. Le 3 octobre, Alexandre Chaudenier, chevalier de la Légion d'honneur, capitaine au 61e de ligne français, décédé rue Neuve, 21. Le 4 octobre, Léonard Mayer, soldat au 3e régiment chevau-légers bavarois. Le 5 novembre, Henry-Edmond Baudouin, officier de la Légion d'honneur, colonel du 36e régim. d'infanterie de ligne français, etc.



Au Parc de Bruxelles

*D'après l'*Illustration européenne.

Le dernier décès est du 10 décembre. Il y en a eu en tout 44.

Les convalescents allaient se promener au Parc.

Bruxelles vivait dans une fièvre ardente. On s'arrachait les journaux. C'est surtout place de la Monnaie que le mouvement était le plus intense. Au premier rang, parmi les plus avides de nouvelles, on remarquait un jeune attaché de la légation de France, M. le comte d'Ormesson, aujourd'hui ministre plénipotentiaire, à Bruxelles.

Les meilleurs artistes de France jouaient dans nos théâtres (1). Les très nombreux Français qui étaient venus résider dans la capitale la remplissaient de leur animation.

Parmi eux, beaucoup d'industriels qui continuèrent chez nous leur travail.

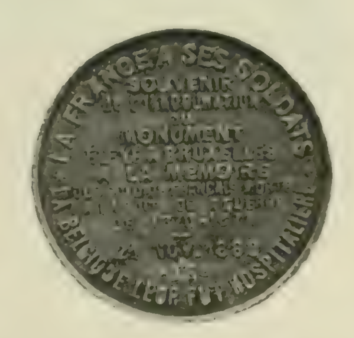
Ce sont les dames françaises qui nous ont appris, en 1870, à aller prendre l'air au Parc l'après-midi. (*Chronique*, 3 nov. 1902.)

C'est aux Français que nous devons un culte plus touchant pour les morts et l'habitude de visites multipliées aux cimetières.

Bruxelles. — L'*Illustration belge* du 18 décembre 1880 rend simultanément compte de l'inauguration des monuments allemand et français élevés au cimetière d'Evere. La Ville a fait frapper à cette double occasion les médailles dont nous donnons la reproduction, à l'effigie de Saint-Michel, patron de la cité.







Le monument allemand consiste simplement en un socle ou piédestal de 3 mètres de hauteur environ, élevé sur deux larges emmarchements et supportant une statue en bronze représentant une femme agenouillée et tenant à la main une couronne de lauriers. « Cet édicule, dit l'*Illustration*, construit au point de rencontre de 4 allées, est sans prétention aucune. Son peu d'importance relative peut s'expliquer par la rapidité avec laquelle ce monument commémoratif a été décidé et exécuté. »

Le monument fut réparé en 1898, et une « cérémonie, favorisée par un temps splendide, a réuni toutes les sociétés allemandes », dit la *Belgique militaire* du 19 juin 1898. « Parmi les notabilités de la colonie allemande, nous avons remarqué MM. le comte von Alvensleben, ministre plénipotentiaire, le comte von Hacke, le

---

(1) On lit dans l'*Etoile* (30 juillet 1870) :

« La troupe du théâtre de Hombourg a dû quitter précipitamment cette ville. Notre ancienne connaissance, Mengal, qui en faisait partie, a été d'un grand secours à ses camarades. Mengal, en parlant flamand, — il est Gantois — est parvenu à faire passer tout le monde pour Belge et a ainsi évité aux artistes des avanies dont les Prussiens paraissaient très disposés à se montrer prodigues.

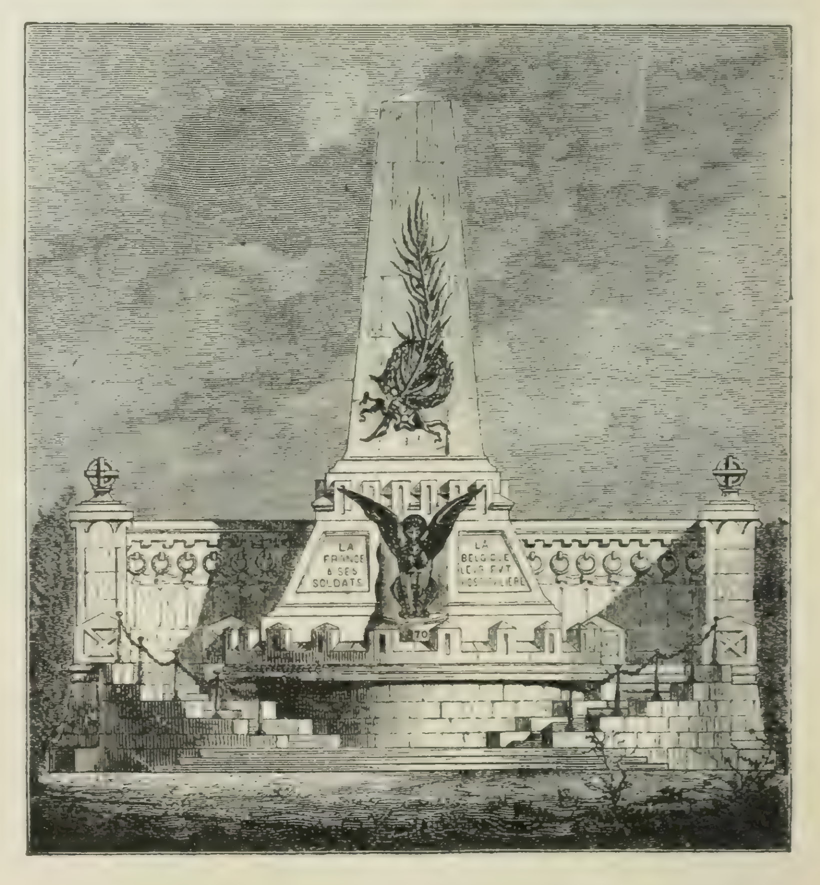
» Ces artistes ont dû prendre le chemin de la Hollande et de la Belgique pour retourner dans leurs foyers. »



BRUXELLES (EVERE). — MONUMENT ALLEMAND

sympathique attaché militaire, et le personnel de la légation impériale au grand complet. »

L'inauguration du monument élevé par les soins du Cercle français a eu lieu le 28 novembre 1880. Le Conseil communal assistait à cette cérémonie, présidée par M. Decrais, ministre de France. Le monument s'élève sur un terrain de 180 mètres carrés, concédé gratuitement par la ville de Bruxelles. Il a 12^{m}50 de largeur sur 12 mètres de hauteur environ. Sur le socle de la pyramide, on lit : *La France à ses soldats. La Belgique leur fut hospitalière.* Les plans sont de M. Grand, architecte à Paris, et l'exécution en a été confiée à M. Roland, entrepreneur à Bruxelles, sous la direction de M. Feitlinger. La construction est toute en pierre bleue du pays. Le sphynx du milieu, œuvre de MM. Chapu et Bourgeois, est en



BRUXELLES (EVERE). — MONUMENT FRANÇAIS

bronze, de même que la palme décorant la pyramide et dont l'exécution est de M. Hamel.

Charleroi. — « Le monument érigé à la mémoire des soldats français blessés pendant la guerre de 1870 et morts à Charleroi a été inauguré dimanche après-midi, peut on lire dans le *Petit Bleu* du 23 juin 1902. Le nombre des blessés dirigés sur Charleroi après la bataille de Sedan fut de 200 environ. 5 moururent et furent inhumés au cimetière, où la colonie française leur éleva un modeste monument. M. Valère Mabille, le grand industriel, président de la Chambre française de commerce et de la Société française de bienfaisance de Charleroi, a voulu leur rendre un plus solennel hommage; il a commandé au sculpteur Lagae, de Bruxelles, un cénotaphe et a pris à sa charge tous les frais de l'érection de ce monument qui, destiné d'abord au square de l'Athénée, a été définitivement placé au rond-point central du cimetière... L'œuvre de Lagae est superbe. Elle représente la Belgique soutenant de son bras un blessé français dont la tête défaille, endolorie, mais dont le geste atteste l'énergique vouloir de survivre. C'est le premier monument qui ait été exécuté en Belgique en marbre blanc du Tyrol, et l'expérience semble décisive... »



CHARLEROI
MONUMENT FRANÇAIS

La cérémonie d'inauguration a été fort émouvante : *Ode à la Belgique*, par Paul Mounet; discours de M. Wautier, vice-président de la Société française de bienfaisance; de M. Audent, bourgmestre; de M. Gérard, ministre de France et du général Delaie, représentant le gouvernement belge.

Gand. — En 1902 également, inauguration du monument des soldats français morts à Gand en 1870. « Il y a un an environ, dit la *Flandre libérale* du 5 août 1902, un comité fut fondé pour l'érection d'un monument aux soldats français morts en 1870. Il avait pour comité de patronage : président d'honneur, M. Gérard, ministre plénipotentiaire de la République française; M. Braun, bourgmestre de la ville de Gand, etc. Ce sont les journées du 30 juin et 1er juillet qui furent choisis par le comité pour inaugurer



GAND. - MONUMENT FRANÇAIS

le monument. L'aviso *Ibis* fut envoyé à Gand, par ordre du gouvernement français, en vue de rehausser l'éclat de la manifestation.

Anvers. « On vient — publie la *Métropole* du 15 juillet 1901 — d'ériger au cimetière de Kiel (rond-point de la nouvelle annexe) un monument funèbre consacré à la mémoire des soldats français blessés au cours de la guerre franco-allemande en 1870-71 et morts à l'hôpital d'Anvers. Ce monument, en forme de pyramide, atteint une hauteur de 6 mètres. Il est entièrement en pierre bleue et repose sur 4 boulets de canon qui surmontent le socle fondamental. La pyramide est d'une simplicité imposante; la face antérieure est rehaussée d'une palme en relief sculptée dans la pierre et portant l'inscription : *Honneur et Patrie;* la face postérieure est revêtue de l'inscription suivante : *Hommage d'un ancien défenseur de Belfort.* Le monument funèbre, très réussi, est l'œuvre de notre talentueux concitoyen M. Clément Jonckheer fils, qui l'a exécuté pour compte d'un généreux donateur français habitant notre ville. »



ANVERS (KIEL)
MONUMENT FRANÇAIS

Liége. — D'une note de l'administration communale, il résulte que 14 soldats français et 3 soldats allemands, décédés à Liége, lors de la guerre de 1870-71, ont été inhumés au cimetière de Robermont. Des monuments ont été élevés à leur mémoire, à l'intervention des consuls respectifs de France et d'Allemagne : MM. Chapey et Werteman, avec le concours de leurs compatriotes. L'inauguration du monument



LIÉGE
MONUMENT FRANÇAIS

allemand a eu lieu le 18 octobre 1872. Le monument érigé à la même époque sur la tombe des soldats français a été remplacé, en 1891, par un monument plus important par les soins de l'Association française de bienfaisance de cette ville. Les terrains nécessaires ont été concédés gratuitement par l'administration communale.



LIÉGE
MONUMENT ALLEMAND

*
* *

Rouen, dans l'*Armée belge*, a fait l'historique de la mobilisation en 1870 :

« Lorsque, dit-il, le 19 juillet 1870, la déclaration de guerre fut notifiée par la France au gouvernement prussien, l'armée belge avait reçu, depuis 4 jours déjà, l'ordre de se mobiliser.

» Sa Majesté le Roi (ministre de la guerre : lieutenant-général Guillaume) en avait signé l'arrêté le 15 juillet.

» Des arrêtés royaux de la même date supprimaient temporairement les 4 divisions militaires territoriales et subdivisaient l'armée en 2 fractions. La première fraction comprenait l'armée d'observation, placée sous les ordres du lieutenant-général baron Chazal (1er corps, lieutenant-général Sapin ; 2e corps, S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre) ; la seconde fraction comprenait l'armée d'Anvers, commandée par le lieutenant-général Eenens. Le lieutenant-général Renard était nommé chef d'état-major général de l'armée.



LIEUTENANT-GÉNÉRAL GUILLAUME

» A la date du 15 juillet, les classes de 1863 et 1865 (les célibataires seulement) ainsi que les classes de 1867, 1868 et 1869 se trouvaient sous les armes.

» Les ordres de rappel furent expédiés le 15 pour les hommes mariés des classes de 1863 et de 1865, et pour tous les hommes des classes de 1864 et 1866.



Philippe Cte de Flandre.

» Le 17 juillet, le quartier-général fut établi au local de l'école militaire rue de Namur. Le même jour, un nouvel arrêté royal appela sous les armes les classes de 1861 et de 1862 (sauf les mariés). Le 18, les ordres de rappel furent expédiés pour ces 2 classes. On appela aussi le contingent de réserve de la classe de 1869, et, enfin, la classe de 1870 fut appelée sous les armes le 20 juillet.

» A la date du 25, les situations de l'armée constataient déjà la présence sous les drapeaux de 80,754 hommes.

» Dès que la mobilisation avait été décidée, le département de la guerre avait également pris des mesures pour faire interrompre éventuellement la circulation sur les voies ferrées.

» A cet effet, 21 détachements du génie, commandés par des officiers de l'armée, avaient été dirigés vers les différents points de la frontière, en vue de préparer la destruction des voies.

» On procéda également à la mise en défense des forteresses et peu de temps après la mise de l'armée sur pied de guerre, les forts du camp retranché d'Anvers et les batteries dépendant de l'Escaut en amont et en aval se trouvèrent garnis d'environ 1,400 bouches à feu; les divers fronts de l'enceinte reçurent un armement de plus de 1,500 pièces.

» Enfin, la Tête de Flandre, les



LIEUTENANT-GÉNÉRAL EENENS

forts de Burght, d'Austruweel, du Kattendyck, de Lillo, de Liefkenshoek et de Sainte-Marie furent armés de près de 400 bouches à feu; Termonde et Diest, les citadelles de Gand et de Namur ainsi que les forts de Liége reçurent des armements de sûreté composés de plus de 600 pièces avec les munitions nécessaires. »



Postes belges a la Frontière

On lit dans le *Moniteur* du 18 juillet 1870 :

« Des journaux se sont occupés d'un fait qui n'a en lui même rien d'extraordinaire. Nous voulons parler du prétendu transport à Anvers, par l'Etat, de l'encaisse du Trésor public.

» Nous faisons remarquer que le transport qui a donné lieu à des commentaires erronés et qui a été opéré le 15 courant, avait été résolu depuis plusieurs jours; qu'en outre, le Trésor public n'a point fait de disposition sur son encaisse, lequel est demeuré en entier entre les mains de la Banque Nationale.

» En somme, tout s'est réduit à un simple déplacement et à la remise à la succursale d'Anvers d'une partie des fonds qui constituent l'encaisse de la Banque.

» Il est à désirer, dans l'intérêt du pays, que la presse évite de publier des renseignements inexacts qui impressionnent l'opinion publique et sont de nature à l'induire en erreur. »

Moniteur belge, du 19 juillet :

On lit dans le Journal officiel (français) :

» Le gouvernement belge a puni l'officier du génie qui, par une erreur, a fait sauter le pont du chemin de fer entre Blandain et

Baisieux, et a chargé M. Beyens de donner des explications au gouvernement français. »

* * *

Le *Moniteur belge* avait, en ce temps-là, une partie non-officielle dans laquelle étaient concentrées les nouvelles qui permettent de suivre les péripéties de la guerre, au jour le jour.



LIEUT.-GÉNÉRAL RENARD

* * *

Le *Franc Tireur*, dans le courant de 1906, a donné, d'après l'*Almanach Royal*, les noms des chefs de la garde civique belge à laquelle fut nommé par arrêté royal du 15 octobre comme inspecteur général le lieutenant-général Renard.

A Bruxelles commandait le lieutenant-général Plétinckx.

Le journal a aussi rappelé d'après des articles de gazettes de l'époque le rôle joué par la milice, qui a dû suppléer l'armée dans le dur service de garnison, pour lequel elle n'était nullement préparée.

Un vif patriotisme l'animait. Quand, dans la cour de l'ancien Palais de Justice, le major de L'Eau d'Andrimont, ayant réuni son bataillon de chasseurs éclaireurs, exhorta à sortir des rangs ceux qui ne se croiraient pas disposés à partir pour la frontière, pas un ne bougea !



LIEUTENANT-GÉNÉRAL PLÉTINCKX

Dès le 8 septembre, l'armée reprit son service. L'orage qui grondait du côté de Bouillon s'était éloigné.

Dans ses *Souvenirs*, le major Rombaut signale que nous n'avions que 72,000 hommes sous les armes. La veille de Sedan, 50,000 Belges étaient échelonnés sur la frontière entre

Bouillon et Mariembourg. Qu'était-ce pour tenir tête aux masses en présence à quelques kilomètres de là !

Il est vrai que le gouvernement avait fait un appel aux volontaires. Sur 6,000,000 d'habitants, savez-vous combien il s'en présenta ?



Albert de Belgique

Exactement 225.

Pourquoi ? Parce que les gens de bonne compagnie, quel que soit leur civisme, hésiteront toujours à entrer dans les rangs d'une armée qui donne pour compagnons des êtres aussi inférieurs que des remplaçants.

* * *

Les volontaires belges de 1870-1871 ont fondé un cercle.

Par une lettre flatteuse à M. de Behault de Dornon, ingénieur, président-fondateur du cercle, ancien volontaire de cavalerie, le prince Albert a accordé son patronage à cette patriotique association.

83 généraux, pensionnés et en activité, s'y sont fait inscrire comme membres d'honneur.



DEUXIÈME PARTIE

L'effet produit par la bataille de Sedan, dans toute l'Europe, fut énorme.

En Allemagne, l'enthousiasme fut indicible.

A Berlin, le peuple escalada le monument du Grand Frédéric, sous les Tilleuls, arborant des bannières, agitant des chapeaux, poussant des cris de joie.



VOM KRIEGSSCHAUPLATZ

La bataille s'était livrée le 1er septembre, un jeudi; ce n'est que le samedi que l'issue en a été connue dans la capitale française.

Nous lisons, en effet, dans *Le Siège de Paris*, par Francisque Sarcey : « Ce fut un samedi soir que se répandit dans Paris la lugubre nouvelle d'un grand désastre... A 8 heures du soir, je m'en allais au bureau du *Gaulois* chercher des nouvelles, si par hasard on en avait reçu. Je vis avec surprise la porte soigneusement fermée, et qui ne s'ouvrait qu'avec précaution aux initiés. J'entrai; la consternation était sur tous les visages. On me tendit un journal qu'un de nos reporters, qui arrivait à l'instant même de Bruxelles, venait de rapporter dans sa poche.

» J'y lus, avec un désespoir mêlé de stupéfaction, toute cette histoire de la capitulation de Sedan, vieille déjà de 36 heures et que personne à Paris ne savait encore. »

On lit dans *Le Temps* du dimanche 4 septembre 1870 (publié donc le samedi, dans la journée) :

« Les batailles de géants, commencées les 30 et 31 août, sur la Meuse, se sont renouvelées le 1er septembre, sur une échelle encore plus étendue; on assure même qu'on s'est encore battu le 2 septembre avec plus d'acharnement que jamais... Le gouvernement

ne paraît pas avoir jusqu'à présent rien à nous apprendre... Les informations prussiennes et belges présentent les événements sous un jour tout à fait défavorable à nos armes... On trouvera plus loin ces informations qui, depuis hier, courent l'Europe, etc. »

Le dimanche il fit le plus radieux temps du monde. La foule envahit le palais législatif où l'Empire, désormais indéfendable, tomba au milieu des ovations.



GAMBETTA PROCLAIMING THE REPUBLIC LAST SUNDAY IN FRONT OF THE PALACE OF THE CORPS LÉGISLATIF

The Illustrated London News

Les députés se laissèrent facilement faire; les sénateurs aussi. Halévy raconte avec humour que le Sénat fut même vexé de ne pas avoir été l'objet de la moindre violence.

« Quand dans la nuit du 3 au 4 septembre, raconte de Moltke, on apprit à Paris la défaite de Sedan et la captivité de l'empereur, le corps législatif avait tenu quelques séances à peu d'intervalle l'une de l'autre pour constituer une délégation de gouvernement.

» Ces séances furent interrompues par l'invasion des masses populaires qui, au Palais Bourbon comme à l'Hôtel de Ville, proclamèrent la république au milieu des acclamations de la foule...

» Le général Trochu, ainsi que quelques membres de la minorité, constituèrent un gouvernement qui prit le nom de « Gouvernement de la défense et de la résistance nationales ».



LE PALAIS DU CORPS LÉGISLATIF APRÈS LA SÉANCE DU 4 SEPTEMBRE

J. Guiaud & J. Didier, pinxit. *Ch. Soulier, phot.*

» Le mot d'ordre était : « Guerre à outrance ! » et toute la nation fut appelée aux armes. On déclara qu'on ne céderait à l'ennemi ni un pouce du territoire, ni une pierre de forteresse.

» Les forces de la France pouvaient, le patriotisme très vif de la nation aidant, fournir une résistance fort longue du moment qu'une volonté ferme les faisait agir.

» Cette volonté se personnifia en Gambetta.



DE FREYCINET

F. Lyon-Claesen, édit., Bruxelles.

» Il était ministre de la guerre, et, comme tel, d'après le système français, il avait la direction des opérations.

» D'ailleurs il n'aurait pas pu confier à un autre le commandement suprême; en république, un général victorieux eut été immédiatement proclamé dictateur à sa place.

» Sous ses ordres travaillait — en quelque sorte comme chef d'état-major général, — un autre civil, M. de Freycinet. »

Après la déchéance de l'Empire à la Chambre, on alla — conformément à la tradition — proclamer la République à l'Hôtel de Ville.



La journée du 4 septembre. — Proclamation de la République sur la place de l'Hôtel de ville

L'Illustration.

Le ministère Palikao, le Corps législatif, le Sénat soudain disparurent dans la plus pacifique des révolutions.

« Un soleil magnifique, disent les frères Margueritte, un ciel bleu illuminaient ce dimanche d'espoir, la ville en fête où partout on abattait les aigles, tandis que l'impératrice fuyait les Tuileries désertées, gagnait l'Angleterre, et qu'à l'Hôtel de ville bourdonnant, un gouvernement provisoire se levait au sein du peuple.



Suppression des souvenirs impériaux

Le Monde illustré.



» C'était la députation même de Paris, moins Thiers qui s'abstint, et plus Trochu, gouverneur militaire, auquel on offrit la présidence. »

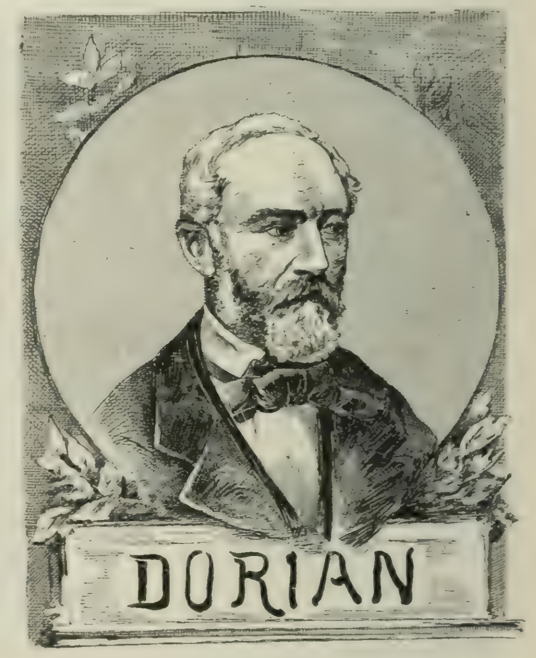
« Jules Favre, aux affaires étrangères, Gambetta, à l'intérieur, Jules Simon, à l'instruction publique, Ernest Picard, aux finances, Dorian, aux travaux publics, Crémieux, à la justice, Magnin, à l'agriculture et au commerce, le général de Flo, à la guerre, et l'amiral Fourichon, à la marine ; Garnier Pagès, Emmanuel Arago, Eugène Pelletan, Glais Bizoin et Henri Rochefort (1) sans portefeuille, Jules Ferry, préfet de la Seine, le vieil Etienne Arago, maire de Paris, tels étaient les hommes, en partie républicains nouveaux, en partie survivants de 1848, qui, appartenant presque tous au barreau, assumaient à cette heure solennelle la direction de l'Etat.



UNE RÉUNION DES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE A L'HOTEL DE VILLE

L'Illustration, *journal universel.*

» Gambetta, en province, Jules Favre et Trochu, à Paris, sont les protagonistes de ce gouvernement, qui noblement se définit lui-même : « non le gouvernement d'un parti, mais le gouvernement de la Défense nationale ; nous ne sommes pas au pouvoir, disaient-ils, mais au combat ». Et ils rappelaient encore les souvenirs de 1792. « Aujourd'hui comme alors, le nom de République veut dire : Union intime de l'armée et du peuple pour la défense de la Patrie... Que chaque Français reçoive ou prenne un fusil, écrit



(1814-1873)

D'après Tichon, Bruxelles.

(1) Rochefort fut nommé parceque quelqu'un soutint qu'il valait mieux l'avoir avec soi que contre soi. Goron, alors turco, raconte dans ses *Mémoires*, qu'il fut un des premiers à serrer la main du nouveau ministre. Plus tard, Goron, préfet de police, au temps du boulangisme, fut un moment chargé d'arrêter Rochefort, qui reprit le chemin de la Belgique.

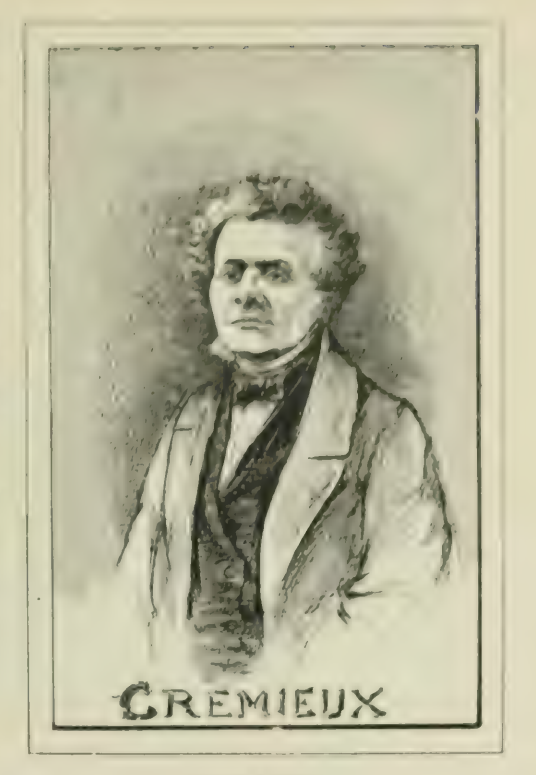
Gambetta aux préfets, et qu'il se mette à la disposition de l'autorité : *La Patrie est en danger !* »

⁂

Voici comment, dans son *Journal d'un Officier d'ordonnance*, le comte d'Hérisson relate le départ de l'impératrice :

« Les dames d'honneur, vivement émues, étaient toutes debout et vinrent, l'une après l'autre, baiser la main de la souveraine, qui leur dit ces mots :

» — En France, on n'a pas le droit d'être malheureuse...



1796-1880

D'après Lich n. Bruxelles.

» Elle prit à la main un de ces petits sacs dans lesquels les femmes enferment leur bourse, leur mouchoir, leur carnet, et, donnant le bras au prince de Metternich, elle suivit, à travers le Louvre, M. Nigra, qui avait offert son bras à Mme Lebreton, sa lectrice, celle-ci n'ayant pas voulu quitter la souveraine. Mme Lebreton est, on s'en souvient, la sœur du vaillant et si souvent victorieux soldat qui s'appelle Bourbaki.


L'Impératrice quittant les Tuileries le 4 septembre 1870

Cliché Flament.

» On arriva ainsi jusqu'à la colonnade de Louis XIV, en face de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et c'est là, devant la grille dorée, que l'impératrice et Mme Lebreton montèrent dans un fiacre.

» M. de Metternich jeta au cocher ces simples mots : « boulevard Haussman ».

» Un gamin d'une quinzaine d'années, en blouse et en casquette,

qui passait à ce moment, s'écria : « Tiens, elle est bien bonne tout de même... C'est l'impératrice ! »

» Son exclamation, heureusement pour les fugitives, fut couverte par le bruit du fiacre, qui s'était déjà mis en mouvement et roulait dans la direction de la rue de Rivoli...

» Les deux femmes se firent conduire chez le docteur américain Evans, avenue Malakoff.

» Le lendemain il les conduisit dans un landau à Deauville.

» Un yacht anglais (*Sir Bourgoyne*) les transporta, par un temps affreux, à l'île de Wight. »

d'Hérisson raconte aussi qu'il renvoya à l'impératrice des bagages, robes, etc. Il y en avait des centaines de caisses, pour 3 ou 4 millions, dit-il. Les fourrures seules valaient 600,000 francs. Il fit l'avance des frais de transport et eut de la peine à se faire rembourser.

Le *Gaulois* (septembre 1903) a rappelé comment, en septembre 1870, le prince impérial Louis Napoléon, venant de France à la suite du désastre de l'Empire et de la proclamation de la République, traversa la Belgique et gagna l'Angleterre par Ostende.

Le 4 septembre, il quitta Maubeuge et se rendit à Mons, où il descendit à l'*Hôtel de la Couronne*. Il alla à Namur, où il fut l'hôte du gouverneur, comte de Baillet. Il espérait rencontrer l'empereur, mais ne put le rejoindre.

Il s'en fut à Ostende (*Hôtel d'Allemagne*), et de là à Douvres, par le steamer *Comte de Flandre*, commandé par le lieutenant de vaisseau Gérard.

Peu après, il était à Hastings, près de sa mère.

Paris

Le 14 août, après Wissembourg, Woerth et Forbach, la populace parisienne n'avait pas trouvé d'autre moyen de manifester son patriotisme que d'attaquer le poste de pompiers de la Villette.

Le 15 août, Nancy fut occupé presque sans coup férir. A Paris, on se mit à expulser les Allemands. Foule de gens furent — arbitrairement — arrêtés comme espions.

Après le 4 septembre, une ovation fut faite à M. Washburn,



ANKUNST PREUSSISCHER TRUPPEN AUS DEM STANISLAUSPLATZ IN NANZIG, AM 15 AUGUST

(Illustrirte Kriegs-Chronik.)

ministre des Etats-Unis qui les premiers avaient reconnu la République française.

On avait fait venir les pompiers de province; on fut content de pouvoir les renvoyer dans leurs villes, où ils pouvaient rendre plus de services.

La mobile de Paris — trop frondeuse — rentra du camp de Châlons, d'où on l'avait expédiée à Paris pour s'en débarrasser.

Celle de province inspirait plus de confiance.

Puis la garde nationale fut rapidement et sérieusement organisée. Au bout de quelques mois d'entraînement, ses bataillons firent excellente figure. Ils ne furent pas, par malheur, suffisamment utilisés. L'autorité se méfiait de « la nation armée en face du pouvoir ».

Il s'agissait d'armer ces multitudes. Les fusils manquaient. Quelques compagnies privilégiées, mais en fort petit nombre, reçurent des chassepots.

On fit flèche de tout bois. On fouilla dans tous les arsenaux. On invita l'industrie privée à fabriquer des armes. Elle fit merveille.

La garnison reçut un renfort imprévu : la division que Vinay avait conduite au devant de Mac-Mahon jusqu'à Mézières, et qu'il put ramener intacte à Paris.

Dans les forts, l'infanterie de marine, solide, tenace, disciplinée.



The war : burning houses to clear space before fort Bicêtre. Paris

Illustrated London News.

On brûla les forêts et les villages voisins qui auraient pu entraver la défense. L'enceinte continue de Paris se développe avec ses 94 bastions suivant un cercle presque régulier de 36 kilomètres de circonférence. La ligne des forts n'a pas moins de 105 kilomètres.

« 48 heures après que vous aurez vu le premier casque prussien, vous rendrez Paris, » avait déclaré Totleben.

Thiers donnait 8 jours.

Trochu disait : « Les Prussiens entreront dans Paris quand et comment ils voudront. »

Paris s'est défendu admirablement 5 mois. Nous n'entendons pas ici décrire le siège de Paris, et celui qu'il soutint sous la Commune. Un volume n'y suffirait pas.

Rappelons toutefois que d'immenses approvisionnements furent accumulés dans cette ville qui comptait près de 2 millions d'habitants et qui ne fut vaincue que par la famine.

L'Opéra, fraîchement bâti, fut transformé en grenier à froment, si bien qu'on put en dire :

« Dans le palais du son, on fait de la farine. »

Dans les autres villes menacées, il en fut de même.

A part quelques défaillances de « francs fileurs », tout le monde se conduisit vaillamment. *Il faut être là !* c'était le refrain universel.

Et les enrôlements volontaires se multipliaient.



Preparing for the siege of Lyon
Storing Flour and Rice
in the Casino des Arts

The Illustrated London News.

Paris, si décrié, stupéfia le monde par la vigueur de sa résistance et l'abnégation de son héroïsme.

Le 17 septembre, le dernier train parti de la capitale fut attaqué devant Choisy-le-Roi.



Vor Paris

Von E. Klitz.

Paris était isolé, enveloppé, coupé du restant du monde, avec lequel il n'eut plus de relations que par la voie aérienne.

Les Allemands l'environnèrent d'une vraie ceinture de fortifications de campagne, qui leur servait autant pour l'attaque que pour leur propre défense.

Les 19-20 septembre, Jules Favre eut, avec Bismarck, à Ferrières, une entrevue qui n'aboutit pas.

« Le chancelier de fer n'imposait rien moins, avant tout armistice, que ces conditions inacceptables, tant qu'il y aurait des soldats et des armes : reddition de Bitche, Toul, Strasbourg, la garnison de cette dernière prisonnière de guerre, l'occupation d'un fort de Paris, les hostilités continuées devant Metz ! C'était demander, tout cru, l'Alsace et la Lorraine. »



1809-1880

D'après Tichon, Bruxelles.

Strasbourg

Nous voici fin septembre; l'invasion allemande s'est répandue et occupe un quart des départements.

Quelques villes résistent, notamment Bitche, Verdun, Phalsbourg, Strasbourg surtout et Metz.

A Strasbourg, pas d'ouvrages avancés, pas de casemates : de mauvais blindages.



ENTRÉE A STRASBOURG DES BLESSÉS ET DÉBANDÉS DE FROESCHWILLER (6 AOUT 1870)

Extrait du Siège de Strasbourg, *d. S.*

Comme gouverneur, le général Uhrich, rappelé de la réserve. Peu ou point de garnison : après Woerth, la ville reçut un renfort inespéré.

La cité est connue; on a toujours plaisir à revoir sa gare grandiose, sa prestigieuse cathédrale, avec son extraordinaire horloge, le merveilleux mausolée du maréchal de Saxe dans l'église Saint-Thomas, l'ancienne préfecture, le palais impérial, la place de Broglie, les vieilles rues, les maisons de bois, les nids de cigogne, l'Homme de fer.

A la place Kléber se dresse la statue de l'intrépide général (par Gras, 1840). Une des inscriptions du piédestal rappelle avec fierté qu'un jour, sommé de se rendre, Kléber s'écria : « Soldats, on ne répond à une pareille insolence que par des victoires! Apprêtez-vous à combattre! »



STRASBOURG
STATUE DE KLÉBER

A notre point de vue, il faut citer la rue de la Mésange (Meisengasse), dans laquelle

se trouve la maison où Rouget de l'Isle composa la *Marseillaise*.

Dans la citadelle on remarque une colonne, avec lions de pierre, érigée à la mémoire des officiers et soldats allemands tués pendant le siège. Inscription : *Dem Andenken der in Feldzuge 1870-71 gefallenen Kameraden das Koniglich Preussische Ingenieur corps.*



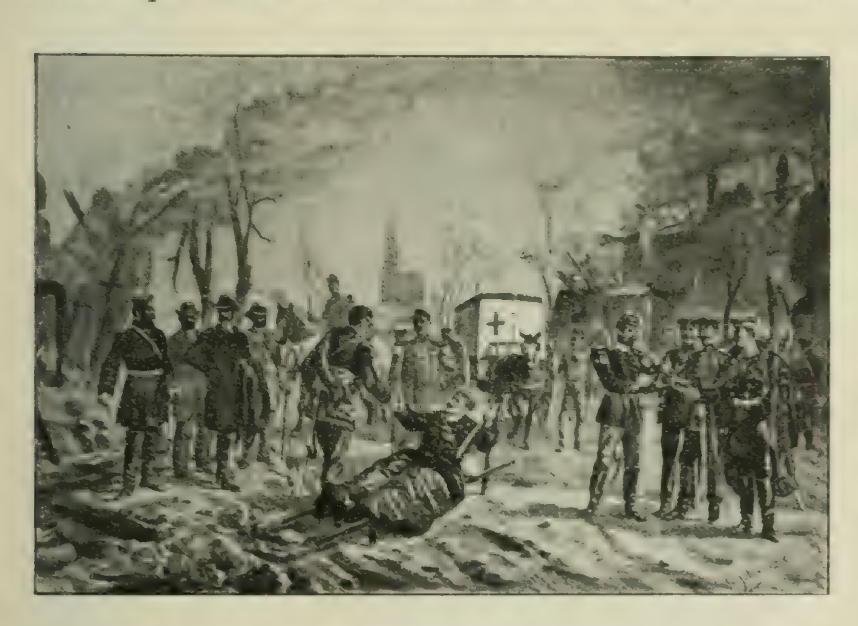
SOMMATION AU COMMANDANT DE LA PLACE DE STRASBOURG

Extrait du Siège de Strasbourg, *de G. Fischbach. Dessin de L.* [illegible]

Dès le 8 août, les Allemands vinrent camper devant Strasbourg; le 12 l'investissement était complet.

Empruntons leur récit aux frères Margueritte :

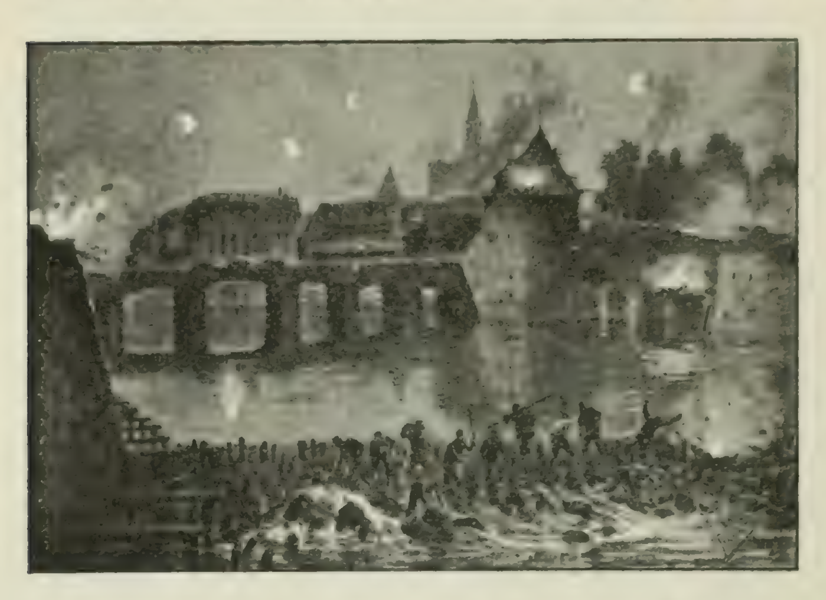
« Les Allemands, le soir du 15 août, ouvraient le feu et, de l'ironique salut d'une salve de 21 coups, fêtaient à notre place, contre nous, le dérisoire anniversaire impérial! Le 16, ils dispersaient une forte reconnaissance du colonel Fiévet qui, mortellement blessé, perdait 3 canons. La nuit du 23 enfin, désireux de brusquer, Werder commençait le bombardement. On voit alors cette chose étonnante, depuis les Barbares inconnue : ce n'est ni contre les remparts, ni contre la garnison que les obus font rage, mais sur la ville innocente, sur les femmes, les enfants,



UN ÉCHANGE DE PRISONNIERS ET DE BLESSÉS AUX AVANT-POSTES DE KŒNIGSHOFFEN

Extrait du Siège de Strasbourg. *Fischbach, libraire, Paris.*

les vieillards, sur les précieux musées, les bibliothèques, les églises, les temples, sur l'inestimable cathédrale, legs et joyau des temps !


Le barrage de l'Ill, près de la Porte des Pêcheurs

» L'Allemagne, pour la conquérir plus vite, écrase Strasbourg, ville sœur, et plus qu'à demi-germanique, quoique si française d'âme ! Mœurs de guerre oubliées dont le XIX[e] siècle frémit! Inauguration d'une tactique nouvelle.

» Et les nuits du 24, 25, 26 et 27 août se succèdent en trombes de fer et de feu. Les rues noires resplendissent, tout le ciel s'empourpre et le cri des guetteurs ininterrompu s'élève : le feu au Musée! le feu à l'Arsenal, le feu à la Bibliothèque, au Temple neuf, au Palais de Justice! Le feu rue de la Mésange, rue du Dôme, rue de la Nuée bleue! Et le Broglie et l'Hôtel de ville s'embrasaient aussi, et sur cette nappe écarlate, la cathédrale criblée s'incendiait à son tour, flambait de tout son immense toit de métal.


La batterie des marins (ouvrage 56) entre les Contades et la Porte de Pierres

E. Schweitzer.

» Dès lors, bien que Werder (*Mörder,* l'assassin, comme les Strasbourgeois disaient) s'étant convaincu que la terreur ne suffisait pas à forcer cette population héroïque, se fut résigné à entreprendre un siège militaire en règle, le feu sur la ville ne s'éteignit

plus... Et des trains de plaisir pour « amateurs de feux d'artifice », des chariots réquisitionnés à Kehl amenèrent au bord du Rhin les dilettantes de pareils spectacles. On vint de loin voir brûler « *die wunderschöne stadt* (1) » ; l'Allemagne exultait. Des épitres enthousiastes de Berthold Auerbach, romancier champêtre, célébrèrent sur place la grandeur de ces destructions sauvages, la rouge auréole dont se nimbaient princes et généraux. Un autre déclarait que sans doute la France était pleine de charmes, de finesse, de beauté, mais qu'il fallait une bonne fois serrer ses doigts délicats jusqu'à ce que le sang jaillisse de ses petits ongles roses. »



DIE MOBIL-INFANTERIE AUS DER LUNETTE 53

Lit. Druck von Fischbach Strassburg

* * *

On lit dans *Les Braves gens* :

« Les grands jours du fléau étaient revenus. L'ennemi battait en brèche les remparts et démolissait les maisons ; plus de 400 déjà étaient en ruine. En 3 coups, les artilleurs allemands tordaient la croix de la cathédrale. Les victimes augmentaient : 60 à 80 par jour. 6,000 habitants étaient sans abri. Sous le feu formidable des batteries, les ouvrages



IN EINER PREUSZISCHEN ZWOLFPFUNDER BATTERIE VOR STRASBURG

(1) *La Ville merveilleuse*, chanson populaire.

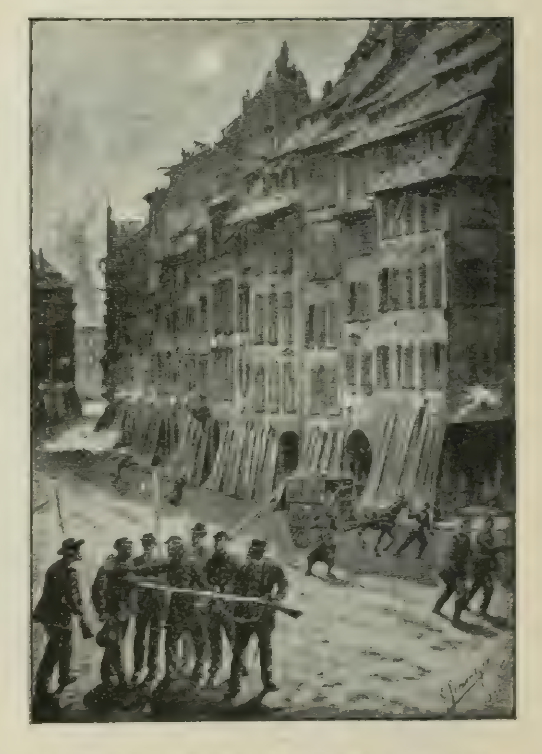
avancés croulèrent. Aidés des campagnards qu'ils forçaient à travailler, les pionniers allemands, cheminant de parallèle en parallèle, couronnaient déjà les glacis. L'ouvrage 53 avait au saillant une brèche de 30 mètres. On l'évacua et on le fit sauter. Le bastion 52 était écrasé. Pendant la nuit, l'assiégeant vint planter un drapeau au saillant du glacis 44, comme pour en prendre possession ; le lieutenant Darboussier sortit de l'ouvrage et l'arracha...



Strasburg i. Els. Krumme Spitze 1870.

» La résistance n'était plus qu'une question de jours, bientôt d'heures. Du matin au soir, un voile de fumée roulait au-dessus de Strasbourg ; la nuit, de Mundolsheim, on voyait la masse noire des maisons et des monuments s'éclairer de rouge, en une transfiguration sinistre...

» Cependant, assurait-on, dans l'artillerie assiégeante, des soldats eux-mêmes, des officiers émus, n'avaient obéi qu'à regret. Quant au grand-duc de Bade, philanthrope impuissant, il répondait à des pasteurs l'implorant au nom du Dieu de paix et de miséricorde : « *Es ist das Kriegsrecht, es kœnnte noch übler zugehen.* C'est la loi de la guerre ; les choses pourraient se passer plus mal encore. »



PATROUILLE DE GARDE NATIONALE PRÈS DES GRANDES-ARCADES

Imp. Alsac. anc. G. Fischbach, Strasbourg.

*
* *

» Et tandis que le voile de fumée se déroulait toujours, tandis que les habitants souffraient au fond des caves ou passaient, stoïques, à travers des rues de décombres, tandis que 10,000 pauvres sans toit ni pain erraient d'abri en abri,



Siège et bombardement de Strasbourg

jusque dans les égouts, tandis que le Jardin Botanique regorgeait de morts, exhalait une odeur pestilentielle, les parallèles du siège se poursuivaient.

» Le 2 septembre, une sortie était repoussée.

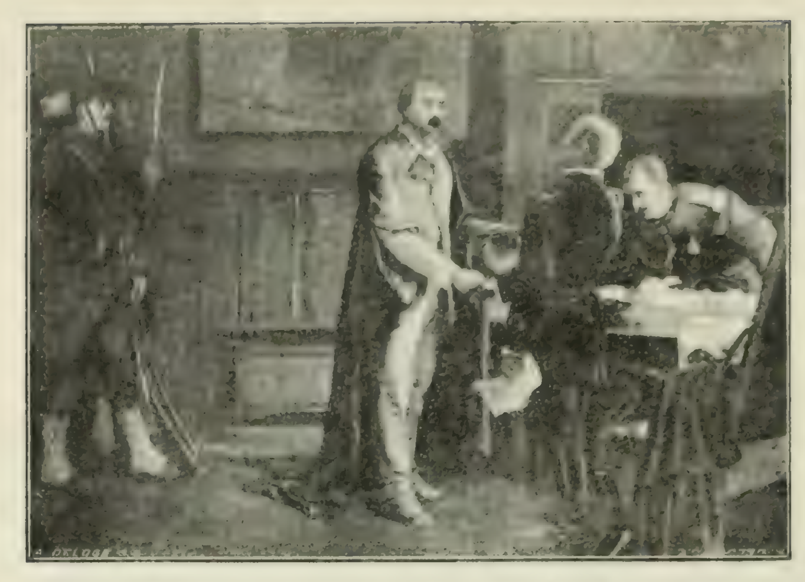
» Le 11 septembre, l'intervention des délégués suisses, — noble élan humain de ce petit peuple réalisant ce que de plus grands n'osaient — apportait à tous des nouvelles, l'air du dehors, à 3,000 à 4,000, parmi les plus faibles, des saufs conduits.

» Femmes, enfants, vieillards, quelques bouches inutiles purent s'éloigner. Et la dalle retomba plus lourde.

» En vain au maire Humann succédait le bon docteur Küss. En vain le 19 septembre, après plusieurs tentatives, le préfet de la République, Edmond Valentin, l'ancien député de 48, réussissait à pénétrer dans la ville en héros. Il avait franchi à la brune les lignes ennemies, et, sous les balles, rampé dans les champs, traversé l'Ill à la nage, atteint le parapet. A leur tour,



La Suisse secourant les douleurs de Strasbourg



LE PRÉFET DE STRASBOURG, VALENTIN,
CHEZ LE GÉNÉRAL UHRICH

D'après le tableau de M. Pontieux-Saint-Ange (École de Saint-Cyr).

les fusils français le couchent en joue. On l'empoigne, on l'enferme, il n'est conduit qu'à l'aube au quartier général. « Annoncez » le préfet du Bas » Rhin! » dit-il. Et tirant de sa manche déchirée le décret qui le nomme, il le tend à Uhrich.

» Mais que pouvaient les meilleures volontés à cette heure où le flot des événements, déchaîné par des causes sans remède, emportait tout? Une à une, les lunettes extérieures étaient prises; le 22, l'attaque couronnait le glacis, battait en brèche les bastions. Déjà le 18, Uhrich, attendri par les souffrances de la ville, songeait à capituler; seules les protestations du conseil de défense l'avaient retenu. Le 27, devant la brèche pratiquée au corps de place, devant l'horreur imminente de l'assaut, le gouverneur prend le parti suprême. Les 3 couleurs sont amenées aux cris, aux feux de joie d'alentour, le drapeau blanc flotte sur la cathédrale. Une courte émeute bouillonne, puis s'apaise. Soubresauts de la ville expirante. Et le lendemain, 500 officiers, 17,000 hommes défilent, prisonniers de guerre, Exelmans, Barral, Uhrich en tête. Werder met pied à terre pour embrasser



GENERAL WERDER IN STRASZBOURG

Fröschweiler Chronik.

le vaincu, le féliciter de sa longue résistance. Derrière les artilleurs et les marins, résignés et graves, le reste de la garnison, « ivre de vin et de rage », coule en désordre, brise ses armes ou les jette dans les fossés.



Strasbourg après la reddition (Steinstrasse)

» Il en restait encore. 1,200 canons et plus de 200,000 fusils, sabres, pistolets, tombent, avec Strasbourg, aux mains du vainqueur. 448 bâtiments détruits, 2,800 habitants tués ou blessés, — alors que la garnison n'avait perdu que 2,500 hommes, — témoignaient assez haut du triste prix de la victoire. »

L'Empire — car c'est à lui qu'incombent les responsabilités de cette guerre désastreuse — n'avait rien fait pour mettre Strasbourg, cette porte de la France sur le Rhin, dans un état satisfaisant de défense. Tout était à faire. Le vieux général Uhrich, rappelé de la retraite, se défendit splendidement et ne livra la place que le 28 septembre après un bombardement effroyable. La dévastation fut affreuse. L'opulente bibliothèque, entre autres, fut entièrement détruite. Les Français peuvent se reprocher de ne pas avoir mis à l'abri en temps opportun les trésors qu'elle contenait.



Paris. — Statue de Strasbourg

Et dire qu'il s'est trouvé un conseil d'enquête pour déclarer qu'Uhrich n'avait pas fait tout son devoir! Le brave général a dû, pour se disculper, publier un livre : *Documents relatifs au siège de Strasbourg*. Il faut ajouter que des 5 membres du conseil, un seul avait pris part à la campagne...

Quand la chute de la forteresse rhénane fut connue à Paris, l'émotion fut profonde, la consternation générale. La statue de Strasbourg fut entourée d'un crêpe de deuil, et encore aujourd'hui dans les moments heureux ou troublés, c'est à elle que vont les hommages de la foule, c'est autour d'elle que gronde l'effervescence populaire.

* * *

En allant du côté de Kehl, on trouve, à droite, dans un jardinet, le monument érigé en 1800, par l'armée du Rhin à la mémoire de Desaix, qui protégea, en 1796, le fleuve historique contre les Autrichiens.

KEHL. — KRIEGER DENKMAL

Kehl est une petite ville badoise très propre et très accorte. Le tram nous mène à l'église. Près de là surgit le fantassin de métal élevé par les communes de Kehl et de Sundheim à leurs courageux soldats de 1870-71.

Plus loin, sur le chemin de retour, on voit, à gauche, une grenade sur un socle de granit, rappelant la mémoire de Philippe von Faber, commandant à l'artillerie badoise, tué dans les luttes sous Strasbourg, le 28 août 1870. Le souvenir a été élevé par les camarades et amis, le 31 août 1890.



KEHL. — MONUMENT VON FABER

Ne quittons pas Strasbourg sans avoir jeté un coup d'œil au cimetière Saint-Urbain, sur la tombe « où reposent 128 courageux guerriers allemands et français tués pendant le siége de Strasbourg 1870 ». C'est une simple pierre plate. La plupart des soldats qu'elle recouvre sont morts dans les ambulances et les hôpitaux de la ville ; ils avaient été primitivement enterrés soit à Saint-Gal, au cimetière de Robertsau ou dans les champs

de Kronenbourg. Lorsqu'on ouvrit leurs cercueils, lors de leur transfert à Saint-Urbain, on constata que 2 des squelettes étaient encore vêtus de leur uniforme.

Des soldats français sont tombés le 16 août 1870, lors de la sortie de Strasbourg vers Illkirch Grafenstaden. Leurs restes ont été réunis et placés dans un caveau que surmonte un petit monument que les habitants d'Illkirch ont fait ériger. (*Petit Journal*, 30 octobre 1901.)

En partant de Strasbourg, vers 4 heures de relevée, on arrive à Metz vers 7 heures. On traverse l'adorable pays des Vosges, avec le tunnel de Saverne, que les troupes de Mac-Mahon négligèrent de faire sauter après le désastre de Woerth, ce qui ouvrit aux Allemands l'accès de la Lorraine.

A Tours

On lit dans *Les Tronçons du Glaive*, par les fils Margueritte :

« Le dimanche, 9 octobre 1870, à 3 heures de l'après-midi, la rue Royale, à Tours, n'était que fourmillement d'affairés et d'oisifs, cohue d'uniformes.



RÉCITS DE GUERRE

Dessin de Marchetti. *Typogravure Goupil, Paris.*

» Sur le va-et-vient et le stationnement des groupes, planaient une rumeur bourdonnante, un brouhaha de curiosités en éveil.

» On se pressait aux abords de l'archevêché.

» A côté de francs-tireurs bariolés, gesticulants, des officiers et des soldats de toutes armes montraient leurs visages énergiques, où s'imprimait l'abattement de la défaite.

» Des capotes crasseuses, des dolmans usés des échappés de Sedan coudoyaient les tuniques neuves des troupes de dépôt.

» Les pantalons gris de la mobile, l'incroyable abondance des aiguillettes d'agent et des épaulettes d'or, une floraison empanachée d'états-majors sortis de terre, encombraient la chaussée, parmi la multitude des habits civils et des toilettes claires.



THE WAR : A BATAILLON OF FRANCS-TIREURS PASSING TROUGH TOURS

The Illustrated London News.

» L'attention se concentra sur des partisans vêtus de noir.

» C'étaient des francs-tireurs du Gers.

» Ils avaient étonné Tours avec leur étendard noir orné d'une tête de mort et d'ossements croisés.

» Un serment terrible les liait.

» On parlait aussi des ours de Nantes, des panthères d'Oran.

» Les tirailleurs espagnols étaient annoncés.

» En général, on n'augurait pas trop de ces contingents bizarres : ils flattaient néanmoins le chauvinisme futile. »

* * *

Gambetta venait d'arriver à la préfecture.

Gambetta était audacieusement parti de Paris, avec Spuller, le vendredi matin, dans la nacelle de l'*Armand Barbès*; au-dessous pendait une flamme tricolore.

Le ballon avait essuyé le feu des avant-postes prussiens ; à hauteur de Creil, une balle effleurait la main du voyageur.

Près de Montdidier, l'aérostat, manquant de lest, restait accroché à un chêne; des paysans accourus aidaient à la descente.

Gambetta gagnait Amiens, le Mans, jetant sur sa route de vibrantes exhortations.



DÉPART DE M. GAMBETTA DANS L'AÉROSTAT *L'Armand Barbès*

J. Claretie, Révolution de 1870-71.

Il alla à Tours rejoindre la délégation pour la province du gouvernement de la Défense nationale, bloqué à Paris.

Gambetta! ce nom déjà célèbre, malgré les 32 ans du tribun, ce nom courait sur toutes les bouches, dans un chuchotement qu'enfiévraient le présent tragique, l'avenir inconnu.

Une légende l'accompagnait, comme quiconque déchaîne la bête aux mille voix, la popularité.

On se racontait que, fils d'un Gênois, d'un petit épicier établi à Cahors, il s'était élevé lui-même; — ainsi, son œil droit, l'œil de verre si semblable à l'autre qu'il paraissait vivant, il se l'était crevé, enfant, au séminaire de Montauban, pour ne pas devenir prêtre.

Non! ripostaient de mieux renseignés, un simple accident...

Il vous récitait sans sauter un iota ou une virgule telle Olynthienne de Démosthène, tel discours de Mirabeau, et le feu! la conviction! le geste!

Député, il s'était signalé dans l'opposition, aux dernières années de l'Empire...

Une foule compacte se pressait devant la Préfecture.

Brusquement les têtes se levèrent, beaucoup se découvrirent.

Une acclamation retentit : « Vive Gambetta! » Puis progressivement, comme une houle s'apaise, le silence, l'immobilité.

Sur le large balcon de pierre, un homme venait de paraître. Il se détachait de ses compagnons. On ne voyait que lui.



PARIS. — MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE GAMBETTA

X., phot.

De taille plutôt ramassée, les épaules larges, le front vaste, le nez aquilin, ses cheveux longs rejetés en arrière, Léon Gambetta promena sur la foule un regard dominateur.

Tous eurent cette sensation nette : quelqu'un !

« Français, disait-il, élevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des périls, qui fondent sur la patrie. Il dépend encore de vous de montrer à l'univers ce qu'est un grand peuple, qui ne veut périr ! »

* * *

Le 12 octobre, les postes et télégraphes furent réunis entre les mains de Steenackers, d'une famille d'origine belge.

Après la proclamation de la république à Paris, le 5 septembre, à 1 heure du matin, Steenackers avait été prié de prendre la direction des lignes télégraphiques et de se charger de ce service.

En 8 huit jours, grâce à un travail incessant, ne comportant ni repos, ni sommeil, il parvint à établir l'immense réseau de lignes télégraphiques qui a si merveilleusement secondé la défense. Les forts furent d'abord reliés avec l'enceinte, puis un service fut établi entre les différents secteurs sur toute l'étendue de cette enceinte. Enfin il fallut rattacher tous ces points multiples au bureau central de Paris.



STEENACKERS

C'est lui qui fit immerger dans la Seine le câble que les Allemands firent couper.

Le 13 septembre, Steenackers se rendit à Tours pour organiser les services en province. De nombreux fils furent posés dans un grand nombre de localités. C'est à lui qu'on doit la télégraphie militaire

qui rendit tant de services, ainsi que la poste par ballons et par pigeons (1).

* * *

Paris commence à souffrir de la faim. Le rationnement s'impose. On fait queue aux boucheries, aux boulangeries. Le jambon vaut 16 francs le kilo, le saucisson 32; une oie 25, un poulet 15, une carpe 20; une livre de haricots, 100 sous. On s'en prend aux chiens, aux chats, aux souris.

Comme à Paris l'esprit ne perd jamais ses droits, on vit afficher un jour à la vitrine d'un restaurateur : *Rat goût de mouton.*

On se met à manger les bêtes du Jardin d'Acclimatation.



SCHLOSS MALMAISON VOR SEINER ZERSTÖRUNG DURCH DIE FRANZOSEN
NACH DER NATUR AUFGENOMMEN VON FRITZ SCHULZ UND AUF HOLZ GEZEICHNET VON R. PÜTTNER

La garde nationale brûle du plus beau zèle ; Paris n'est qu'un immense camp. On fait l'exercice sur toutes les places. Des batteries d'artillerie toutes prêtes sont offertes au gouvernement. Trochu ne manque aucune occasion d'y aller de son placard ou de son discours.

Les inventeurs ont beau jeu.

Farcy et sa canonnière font beaucoup de tort aux Prussiens en détruisant leurs ouvrages sur les côteaux de Saint-Cloud.

(1) La colombophilie belge se signala, particulièrement celle d'Anvers. On vient d'élever à Paris, près de la Porte Maillot, un ravissant monument aux aéronautes et aux pigeons du siège.



LE BOURGET

Par A. de Neuville.

On se bat un peu partout : le 30 septembre dans la direction de Choisy ; le 13 octobre, à Bagneux et Châtillon ; le 21 octobre, à la Malmaison. Mouvements mal ordonnés et exécutés sans conviction. Les Français, du premier élan généralement réussissent, mais doivent abandonner la position par ordre de l'autorité supérieure, qui manquait de confiance.



PARIS
STATUE DE NEUVILLE, PLACE WAGRAM

C'est ainsi que le 28 octobre les francs-tireurs enlèvent le Bourget, élargissant un peu le cercle obsidional. Le Bourget est jugé par Trochu « trop en flèche » ; il n'est pas renforcé et le lendemain retombe aux mains de l'ennemi.

Presque au même moment éclatait à Paris, au milieu de la consternation générale, la nouvelle de la reddition de Metz.

Cette fois, c'en était trop : la révolution un moment triompha à Paris. Nous en reparlerons.

Metz

Metz! la reine de la Moselle! l'héroïque cité illustrée par Fabert et de Guise, si mal défendue par Bazaine! Jadis cité gauloise, municipe romain, capitale du royaume d'Austrasie, puis du royaume de Lorraine, enfin ville épiscopale, libre et impériale, elle fut réunie en 1552 à la France qui la perdit en 1871.

Au sortir de la gare, on voit la porte Serpenoise, dont une inscription proclame que « le 28 novembre 1552, la principale attaque de Charles-Quint y fut repoussée par le duc de Guise ».

Nous arrivons sur l'ancienne place royale dominée par la statue du maréchal Ney (1769-1815). Beau bronze par Pètre, 1855. « La statue de Ney, dit M. Petry — *Metz, ses environs et ses champs de bataille*, — fusil en main, rappelle comment le maréchal d'Empire sut montrer le courage du soldat aux heures terribles où l'autorité du grade ne suffisait plus pour rallier une armée perdue. »



METZ. — STATUE DE NEY

Au fond, au bord de l'Esplanade, se dresse la statue équestre du fondateur de l'Empire allemand, Guillaume Ier, œuvre remarquable de Miller. Plus loin, Frédéric-Charles, le vainqueur de Metz.

*
* *

Napoléon et son fils sont arrivés triomphalement à Metz le 28 juillet. Le lendemain de la parade de Sarrebrück, ils y sont revenus.

Après les désastres de Wissembourg, Woerth et Forbach, l'empereur, pour couvrir Paris, a voulu reculer sur Verdun, Châlons, où vont se concentrer Mac-Mahon et les hâtives formations nouvelles. Déjà ses gros bagages sont partis... Mais ainsi fuir, quand la garde, le 3e et le 4e corps n'ont pas brûlé une cartouche? on redoute le fâcheux effet moral. C'est résolu, disent les frères Margueritte, on demeurera sous Metz, dans ce camp retranché

d'où l'on menace le flanc de l'envahisseur. Et toute l'armée du Rhin rétrograde de la frontière sur la Nied. Moltke aussitôt se prépare à l'aborder de front, Frédéric-Charles tournant notre droite. Mais déjà les tentes sur la Nied sont abattues ; Napoléon, inquiet, a décidé, contre Bazaine, de passer sur la rive gauche de la Moselle. Adieu Metz! On va retraiter sur Verdun... Moltke aussitôt jette tout son monde vers la droite, n'a plus qu'une idée, franchir avant nous la Moselle. Et Steinmetz nous suit à la piste, tandis que le prince rouge court aux ponts de Marbache, Dieulouard, Pont-à-Mousson, et que le prince royal, qui décidément a perdu le contact de Mac-Mahon, marchera sur Nancy, en se reliant à Frédéric-Charles.



EINZUG KAISER NAPOLEONS III IN METZ (28 JULI 1870)

La cavalerie ennemie — au lendemain de Woerth si timide encore que le prince Albrecht de Prusse, dans sa poursuite, a rebroussé chemin au bruit du canon — s'est enhardie. Elle est ici, là, partout, harcelante. En vain un parti de chasseurs d'Afrique (brigade Margueritte) écrase-t-il une de ses pointes à Pont-à-Mousson, permettant à une partie du 6e corps, qui vient de Châlons, de rallier encore, sur la voie réparée en hâte. Les uhlans terrorisent, ils jaillissent à l'entrée des villages, des villes. 4 de leurs coureurs vont entrer en maîtres à Nancy.

Napoléon n'y tient plus. Il quitte Metz précipitamment, au milieu du silence glacial des habitants, le 14 août. Et derrière lui, l'armée s'ébranle, traverse la Moselle. Moltke, la veille, n'a pas caché sa joie en apprenant que les camps français étaient encore sur la rive droite. Bazaine « abondait dans ses vues ». Et laissant Steinmetz en observation avec 2 corps du prince rouge, il accélérait la marche du reste vers la route de Verdun.

Soudain, dans l'après-midi du 14, le canon éclate, comme à

Forbach, comme à Woerth, la bataille imprévue de Borny s'engage. Goltz, qui commandait une des avant-gardes de Steinmetz, s'est aperçu de notre retraite. Sans ordre, de son impulsion propre, il fond devant lui. Le 3e corps, soutenu par la garde, fait volte-face. Les divisions de Ladmirault repassent gaiement la Moselle, accourent. Et voilà la retraite suspendue.



NACHTLICHER MARSCH FRANZÖSISCHER TRUPPEN DURCH METZ

Krieg und Sieg.

Sans doute Goltz est arrêté net, va succomber bientôt. Mais déjà Manteuffel avec le 1er corps prussien, puis Zastrow avec le 7e entrent résolument en ligne (1). Une lutte acharnée se débat. Cissey, Lorencez barrent le ravin de Lauvallier, où les fantassins de Manteuffel se débandent ; ils lui arrachent Nouilly, Mey, reperdu à la nuit. Une masse de 90 canons allemands, de Noisseville, éteint les nôtres, arrête Ladmirault. Mais l'attaque ennemie s'est brisée contre les hauteurs de Bellecroix ; une brigade de Zastrow, par 3 fois relayée, n'a pu enlever qu'à force de sang une allée de peupliers et quelques sapins. A Grigy, au bois de Bossy, on se fusille, on se massacre dans l'obscurité chaude, jusqu'à 9 heures.



COLOMBEY. — DENKMAL DES 1 WEST. INF. RÉG. N° 13

Lutte indécise, où chacun se dit victorieux. Bazaine qui, impassible au feu, a dirigé l'action et a été contusionné à l'épaule, est félicité par Napoléon d'avoir « rompu le charme ». Et c'était bien pour nous un succès tactique,

(1) Il est juste de dire, observe de Moltke, que le 3e corps français ne fut pas soutenu par la garde impériale postée en arrière d'elle et dans son voisinage immédiat.

Tout au contraire, pour les Prussiens, on constatera, dans cette bataille comme dans les précédentes, que l'esprit de solidarité des différents chefs présents sur le champ de bataille s'y révéla brillamment : cet esprit de solidarité leur faisait prendre, de leur propre initiative, la résolution d'accourir immédiatement au secours les uns des autres.

On devra attribuer à l'artillerie une part prépondérante au succès de la journée.

puisque les Allemands laissaient 5,000 hommes hors de combat, sur ce terrain trop rapproché des forts et qu'ils abandonnaient le lendemain. Mais c'était aussi une réelle défaite stratégique; c'était un jour d'avance aux avant-gardes de Frédéric-Charles, et pour l'armée du Rhin un irréparable retard.

Les lenteurs du 15 août aggravèrent le péril.

* * *

L'armée, entassée presque entière (sauf Ladmirault qui trouva, utilisa un autre chemin) sur l'unique route de Longueville-lez-Metz à Gravelotte, fit, ce jour-là, dans une confusion inexprimable, à travers des vagues de poussière, une étape de tortue. Insouciance de l'état-major, qui n'avait que de mauvaises cartes de France, — quand il en avait ! De celles d'Allemagne, en revanche, il eut chargé des wagons... Tandis que nos divisions de cavalerie battaient l'estrade, en avant cette fois ! mais sans rien découvrir des projets ennemis, les troupes lasses et mornes passaient, passaient sans cesse devant l'auberge de Gravelotte, où, sur une chaise de paille, se tenait, blême, Napoléon III, les cheveux pendants et la tunique déboutonnée... Triste contraste des autres 15 août : défilés des fêtes impériales !

* * *

Le souverain était en hâte accouru de Longueville, où déjà tombaient les obus des reconnaissances ennemies. Et tels étaient son inquiétude, le lourd sentiment de son impuissance, de l'inutile gêne qu'imposait là sa présence, qu'il montait en voiture, à l'aube du 16, s'éloignait précipitamment, au galop des petits chevaux arabes des chasseurs d'Afrique.

Bazaine, délivré, respire. La menace qui sur son flanc gauche grandit, le noir nuage de Frédéric-Charles, il n'en a cure. Un seul souci : rester sous Metz. Son premier soin est de suspendre la marche. On peut redresser les tentes; « on ne partira probablement que dans l'après-midi ».

Tout-à-coup, — il est 9 heures, — le canon allemand retentit. Les obus inattendus pleuvent sur les chevaux à l'abreuvoir de la division de Forton, saisie de panique.

La bataille de Rezonville commence.

Rezonville (16 août)

Toujours de P. et V. Margueritte, nos meilleurs guides en la matière :

« Les 2 grandes journées du 16 et du 18 août, Rezonville (1) et Saint-Privat (2), sont les 2 plus meurtrières de la guerre. La victoire, on peut le dire avec un amer regret, fut jusqu'au soir du



REZONVILLE

Épisode, d'après une gravure panoramique d'Édouard Detaille.

18 dans la main du commandant en chef, ce Bazaine que servaient les plus vaillants soldats de France. Elle ne leur fut arrachée qu'au prix d'efforts tenaces, désespérés, dont témoigne assez le soin pieux que mit le vainqueur, lorsqu'on traça la nouvelle frontière, à faire allemand ce coin de terre, où près de 36,000 des siens tombèrent.

» Rezonville d'abord.

» Une fois de plus, surprise, puis résistance épique, sur place.

(1) Rezonville, Mars-la-Tours ou Gravelotte.

(2) Saint-Privat, Marie-aux-Chênes ou Amanvilliers.

Et du côté des Allemands, audace d'agression soutenue aussitôt, et jusqu'au succès final, par la solidarité des chefs, le dur, le patient effort répété des troupes.

» Seuls, le 2e corps, le 6e et la garde avaient pu coucher le soir du 15, aux bivouacs prescrits, sur la route de Verdun. Route plate, courant à travers Gravelotte, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, sur un grand plateau mouvementé, semé de hameaux et de bois. Bazaine, sur sa gauche, a les dangereux ravins montant de la Moselle, et sur sa droite, échelonnés selon les lenteurs de l'étape qui a suivi Borny, le 3e, puis le 4e corps. Il n'aurait qu'à faire masse, et vite à appeler, à lancer devant eux Lebœuf, qui a remplacé Decaen mortellement blessé le 14, et Ladmirault, il écraserait sans peine, rejeterait à la Moselle ce téméraire Alvensleben qui seul, et croyant n'avoir affaire qu'à une arrière-garde, a provoqué la lutte, et s'y épuise, jusqu'à ce que de tardifs renforts lui arrivent. 65,000 Allemands à peine, par paquets successifs, ont, en effet, ce jour-là, combattu, contenu 125,000 Français.



16 AOUT 1870

P. Perboyre.

» On s'est vite remis de la première stupeur. Frossard occupe Vionville et Flavigny; Canrobert s'établit en avant de Rezonville;

Lapasset face au bois de Saint-Arnould et des Ognons, débouché de Gorze. La garde est là, en réserve. Bazaine est tranquille : ses communications avec Metz ne seront pas coupées, c'est l'essentiel. Et il envoie seulement dire à Lebœuf qu'il vienne se ranger à droite de Canrobert. A Ladmirault, nul ordre.

Mais Alvensleben lance en avant son artillerie, jette ses divisions à l'assaut de Flavigny, de Vionville en flammes, qu'il occupe. Décimé, le 2e corps plie, recule sous la protection des cuirassiers de la garde. Une fusillade jette bas leur admirable courage ; des hussards de Brunswick les ramènent, pénètrent jusqu'à une batterie de la garde que Bazaine, avec une froide bravoure, et sans se soucier de la direction d'ensemble, perd son temps à placer. Le maréchal manque d'être pris ; son état-major est dispersé. Un moment, reconnaissable à son couvre-nuque blanc, il galope côte à côte avec un sous-officier brunswickois. Quel bienheureux coup du sort si l'autre l'eût capturé ! On n'y peut songer sans tressaillement. »

*
* *

Le maréchal faisait en personne placer une batterie à cheval de la garde en avant de Rezonville.

En un clin d'œil, les hussards allemands sont sur nos pièces, dit M. Roussel.

Les servants se défendent de leur mieux à coups de crosse et d'écouvillons.

Ils ne réussissent point à arrêter l'élan des cavaliers ennemis qui les traversent, bousculant leur faible soutien et se ruent sur l'état-major général lui-même, qui tout entier, y compris le maréchal, met le sabre à la main et charge intrépidement l'ennemi.



BRAUNSCHWEIGISCHE HUSAREN UBERFALLEN BEI VIONVILLE DEN MARSCHALL BAZAINE (16 AUGUST 1870)

C. Becker

Une véritable mêlée s'engage.

« Le commandant en chef de notre armée, dit M. Dick de Lonlay, la tête cachée par un couvre-nuque blanc, chevauche un moment

côte à côte avec un officier prussien, qui ne le connait pas; finalement, il est recueilli par le 3e bataillon de chasseurs, qui est arrivé au pas gymnastique. »

De son côté, l'escorte du maréchal accourt au galop. Les 2 troupes se heurtent à toute allure, et l'attaque des nôtres est si vive, si rude, si imprévue que les cavaliers ennemis s'arrêtent, tourbillonnent et s'enfuient.

Bazaine était sauvé! Mais le grand état-major était dispersé, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures qu'il lui fut possible de se reconstituer.

Il est difficile assurément de rappeler cet épisode sans songer aux conséquences qu'aurait entrainées, pour l'armée et pour le pays, la prise du maréchal Bazaine.

Lui disparu, le commandement en chef revenait par droit d'ancienneté au noble et illustre Canrobert, au soldat sans peur et sans reproche, dont le nom était déjà synonyme d'honneur et de loyauté, et qui devait, 2 jours après, se couvrir à Saint-Privat d'une gloire immortelle.

Et alors, c'en eut été fait des compromissions louches, des hésitations funestes, des négociations criminelles, où devait sombrer la fortune de la France !...

Le maréchal Canrobert n'aurait jamais signé la capitulation de l'armée de Metz !

*
* *

Déjà les grenadiers de la garde avancent, faisant front contre cuirassiers, uhlans, dragons de Brandebourg et de Sleswig-Holstein. Et Canrobert s'apprête à marcher contre Vionville. Alvensleben a beau maitriser la route de Verdun, il n'a plus que quelques cavaliers sous la main. La brigade Bredow se rue à l'attaque, pousse sa fameuse charge. Elle bouscule nos tirailleurs, perce la première, la seconde ligne, arrive aux canons, se brise enfin sous le choc de

LE COLONEL DU 3e GRENADIERS DE LA GARDE A REZONVILLE

Tableau de David. *Phot. Neurdein.*

nos dragons et de nos cuirassiers, et rompue, retraverse fièrement, réduite des trois quarts, en cette héroïque « chevauchée de la mort ». Canrobert, surpris, ne bougea plus de la journée.

. . .

Cependant la division des grenadiers de la garde (général Picard) est venue se placer en avant de Rezonville : le 6e corps, déployé à son tour, prolonge notre ligne vers le Nord-Ouest et s'oppose à tout progrès des Allemands, auxquels des renforts arrivaient cependant par groupes successifs et sans interruption (commandant Rousset).



ANGRIFF DER BRIGADE BREDOW

Krieg und Sieg von Dr J. v. Pflugk-Harttung. *Originalskizzen von G. Bleibtreu.*

Le général d'Alvensleben, commandant le 3e corps allemand, voyant ses troupes à bout de forces, demande à la cavalerie de l'appuyer. La brigade de Bredow (7e cuirassiers et 16e uhlans), se précipite alors, traverse les batteries du 6e corps et arrive sur l'infanterie qui la couvre de projectiles.

« La division de Forton, — dit le colonel Derrécagai, — impatiente de saisir sa revanche, se précipita à son tour sur ces cavaliers, les prit en flanc et à revers et les rejeta sur Flavigny. »

La brigade Bredow avait perdu 16 officiers et 400 chevaux : ce sont les chiffres qui figurent sur le monument élevé à sa mémoire sur le champ de bataille même, au nord de Rezonville.

La charge accomplie par elle est restée douloureusement célèbre en Allemagne, sous le nom sinistre de *Todtenritt* (chevauchée de la mort).

* * *



DRAGONER-ATTAQUE BEI MARS-LA-TOUR (16 AUGUST 1870)

Th. Rocholl.

Pourtant, sur notre droite, entre 2 et 3 heures, Lebœuf, et derrière lui Ladmirault, qui a marché au canon, entrent en scène.

En même temps, et vis-à-vis, arrivaient les premiers renforts de Voigts-Rhetz, à demi fourbus. Bazaine, inquiet de sa gauche,



CHARGE DE LA BRIGADE BREDOW A MARS-LA-TOUR (VIONVILLE) LE 16 AOUT 1870

(D'après une toile de [illegible] (Galerie Nationale de Berlin.)



ANGRIFF DER BRIGADE BREDOW IN DER SCHLACHT BEI VIONVILLE UND MARS-LA-TOUR AM 16 AUGUST 1870

Nach einem originalgemälde von M. Blin[illegible]ner.
Beilage zu J. Scheibert, Krieg 1870-71 Vaterländischer Verlag Berlin S. W.

que rien ne menace, choisit cet instant pour la renforcer avec une division de Lebœuf. Et Lebœuf s'arrête. Et Ladmirault, sans instructions, hésite.

Il est 4 heures. Parait Frédéric-Charles, accouru de Pont-à-Mousson, bride abattue, — 2 heures d'effréné galop. Ordre à Voigts-Rhetz et au 10e corps de prendre l'offensive, et de se jeter contre Ladmirault, Lebœuf, Canrobert. Alvensleben à bout de forces suffira pour contenir Frossard et la garde, tandis que le prince rouge appelle à l'aide les autres corps, bien lointains.



EPISODE AUS DER SCHLACHT BEI VIONVILLE

Von Th. Rocholl.



BATAILLE DE GRAVELOTTE (16 AOUT 1870)
ÉPISODE : LES CHARGES DE CAVALERIE

Pellerin & Cie, imp.-édit. *Imagerie d'Épinal.*

La brigade Wedell, du 10e, dépasse donc Mars-la-Tour, parvient jusqu'au ravin de Grizières. Mais de Cissey, qui a fait poser les sacs et arrive au pas gymnastique, l'y écrase, lui prend un drapeau, 300 prisonniers. 2 régiments de cavalerie, qui volent au secours, sont fauchés de même.



BATAILLE DE GRAVELOTTE (16 AOUT 1870)

Imagerie artistique. *Imprimerie-Librairie Quantin.*

Le soir approche. Frédéric Charles déchaîne alors sur le plateau de Mars-la-Tours, tous les escadrons dont il dispose. 2 heures durant, une mêlée épouvantable et confuse tourbillonna dans ces champs, sous un voile de poussière épaisse. Hussards et dragons de Legrand, tué là, le 2e chasseurs d'Afrique de Du Barail, les lanciers de la garde et les dragons de l'impératrice, 2 brigades encore fluctuaient éperdument dans cette tourmente de cris, de



CHARGE DE DRAGONS A GRAVELOTTE

En Campagne, *par A. de Neuville.* *Typogravure Boussod, Valadon & Cie.*

galops, d'éclairs de sabre, la plus vaste et une des plus furieuses qui jamais se soient vues. L'élan de la cavalerie du prince rouge se bornait là, mais sa gauche put souffler; Ladmirault ne fit plus un pas. Jusqu'à la nuit close, poussant quelques renforts harrassés et dans l'ombre enfin, un faible et dernier assaut, Frédéric-Charles s'est obstiné à son incertaine, et trop certaine victoire. Certes, il a payé chèrement l'orgueil de coucher sur les positions conquises : une nuit sereine, une lune glacée bleuissent ces plaines où, de chaque côté, 16,000 tués ou blessés reposent et gémissent. Mais il tient Vionville et Mars-la-Tour. *Marsch retour!*(1) comme ils disent. La route de Verdun est barrée.

Quand l'aube du 17 se leva, l'armée du Rhin, confiante, espérait reprendre, achever la bataille. Mais Bazaine, dans la nuit,

(1) Marche en arrière.

avait ordonné demi-tour, la retraite vers Metz. Prétexte : la nécessité de se ravitailler en munitions et vivres, qui, ni les uns ni les autres, ne manquaient. En réalité, attirance du camp retranché, peur de se faire battre en rase campagne... Il fallut, le cœur serré, montrer les talons, aller camper sur les plateaux de Rozérieulles, d'Amanvilliers, de Saint-Privat. Du moins, au nord la route de Briey restait ouverte, permettait toujours de rallier Verdun...



KÖNIG WILHELM BEI GRAVELOTTE

Extra Kunstblatt : *Zu « Deutsche Helden, aus der Zeit Kaiser Wilhelms des Groszen », Deutsches Verlagshaus Bong & Cie in Berlin W.*

Mais, le 17, toute l'armée allemande profitait du répit ; Moltke et Guillaume massaient devant nous les forces de Steinmetz et de Frédéric-Charles, jusqu'à 7 corps et 3 divisions de cavalerie, plus de 180,000 hommes. La première bataille concertée, voulue de part et d'autre, allait se livrer. Rencontre décisive, heure solennelle.

* * *

C'est à Rezonville que le commandant von Auerswald, blessé grièvement, est mort à cheval, criant dans un dernier effort : « Hourrah pour le roi ! »

Le soir, un groupe de soldats s'était réuni autour d'un feu, buvant la bière d'un tonneau. Le prince Frédéric-Charles, qui s'était approché d'eux, fut reconnu. A un signal, toutes les bouches entonnèrent l'hymne com-



GOD DES OBERSTEN VON AUERSWALD.

posé devant Duppel (Danemark) le chant du prince, qui vibra vigoureusement dans la nuit, réveillant aux alentours les soldats endormis qui, malgré leur fatigue, vinrent saluer leur chef aimé.



PRINZ FRIEDRICH KARL
NACH DER SCHLACHT BEI VIONVILLE.

Des *Mémoires de Bismarck*, par Maurice Busch :

« Après Rezonville, le roi me dit qu'il avait bien faim et qu'il voudrait manger un morceau. Ce n'est qu'à une cantine qu'on lui trouva de quoi boire : du vin et un peu de mauvais rhum. Quant à manger, il n'y avait que du pain rassis. Après avoir couru de tous côtés, on lui trouva 2 côtelettes dans un village, juste ce qu'il fallait pour le roi. Il n'y eut rien à donner aux autres. Sa Majesté désira ensuite dormir dans la voiture, entre les chevaux morts et les soldats blessés qui gisaient à terre. On lui trouva à grand'peine un abri dans une misérable cahute.

Quant à moi, je dus chercher à me loger autre part. Laissant le jeune duc héréditaire de Mecklembourg à la garde de la voiture, j'allai avec Sheridan faire une reconnaissance pour trouver un lit. Nous tombâmes sur une maison qui était en train de brûler; une deuxième, puis une troisième et une quatrième étaient pleines de blessés de la cave au grenier. On refusa de nous y recevoir ; mais dans la dernière, j'aperçus une fenêtre qui n'était pas éclairée. Je demandai qui logeait là ? « Il n'y a que des soldats



CARED FOR

The Illustrated London News. *By L. Huard.*

blessés », me répondit-on. « Eh bien, je m'en vais voir », dis-je. Et je montai l'escalier. Il n'y avait pas le moindre blessé dans la chambre et il y avait même 3 bons lits avec des matelas propres et suffisamment mous, dans lesquels nous dormîmes comme des princes. En fait de nourriture, pendant toute la journée, je n'ai eu qu'un morceau de pain de munition et un peu de lard. Le soir, on nous trouva 5 ou 6 œufs. Mes 2 compagnons voulurent les faire cuire, mais moi je les aime crus. Je dus en voler une paire; je cassai la coque avec la poignée de mon sabre et je les avalai tels quels. Ce n'est que le lendemain matin que, pour la première fois depuis 36 heures, j'eus quelque chose de chaud à manger. »



UNCARED FOR

The Illustrated London News. *By G. Regamey.*

L'*Etoile Belge* du 28 décembre 1906 annonce que l'empereur Guillaume vient d'acheter la maison de Rezonville, où son grand-père a passé la nuit du 17 au 18 août 1870.

On montre aux Invalides, à Paris le « Livre trouvé ouvert à ce chapitre entre les mains d'un jeune chasseur à pied du 3e bataillon, mort sur le champ de bataille de Gravelotte (16 août 1870).

» CHAPITRE XLIX

» *Du désir de la vie éternelle et quels biens sont promis à ceux* » *qui combattent...* »

Aux Invalides également : 2 drapeaux allemands pris pendant la campagne de 1870, l'un à la bataille de Rezonville, l'autre au combat de Pouilly.

On peut y voir l'uniforme de Douay à Wissembourg, celui de Mac-Mahon à Frœschwiller, etc.

Le musée d'artillerie et celui de l'armée, aux Invalides, sont de la plus grande richesse et du plus haut intérêt.

*
* *

De la *Gazette*, 23 novembre 1902 :

« On a découvert jeudi matin, dans un bois près de Gravelotte, le cadavre d'un pendu, très bien vêtu.

» Le désespéré avait épinglé sur sa redingote une pancarte ainsi conçue : « Las de la vie, je viens » mourir ici même où, en 1870, » les balles ennemies m'ont épar- » gné. »

» C'est le 2e suicide d'anciens vétérans qui se produit à Gravelotte dans l'espace de 3 semaines et dans des conditions identiques. »



MONUMENT DE MARS-LA-TOUR

Saint-Privat (18 août)

Bazaine appuyait fermement sa gauche à la Moselle, au fort Saint-Quentin, sur les pentes duquel s'alignaient la garde et la réserve d'artillerie. Frossard se retranchait à Rozérieulles, au Point-du-Jour; Lebœuf au bois des Génivaux, aux fermes de Moscou, Leipzig, La Folie. Ladmirault tenait Amanvilliers. Mais la droite était en l'air, à Saint-Privat, Canrobert, sans ses réserves d'artillerie et du génie, restées à Châlons, n'ayant pu se former ni mettre assez de canons en ligne. Bazaine s'en moque, il n'a d'yeux que pour sa gauche, inexpugnable, qui touche à Metz.



ANMARSCH DER GARDE AUF ST PRIVAT

Krieg und Sieg. *Von Dr J. v. Pflugk. Harttung.*

A midi, de Vernéville, le canon de Manstein, surprenant un

camp de Ladmirault, engageait l'action. Trop tôt au gré de Moltke qui, opposant Steinmetz à notre gauche et Frédéric à notre droite, n'eût voulu le combat que lorsque le prince rouge, en train de converser, arriverait à hauteur. Bientôt, de Vernéville à Gravelotte, 200 pièces allemandes tonnaient déjà, que Frédéric-Charles manœuvrait toujours.



STURM AUF ST. PRIVAT

Von G. Bleibtreu.

Et partout, jusqu'à l'obscurité venue, en face de Ladmirault comme en face de Lebœuf et de Frossard, venait échouer la frénésie des assauts allemands; ils gagnaient le terrain pouce à pouce, entassaient de blessés et de morts les rudes escarpements boisés, les Génivaux; mais, en dépit d'élans surhumains, jamais ils ne réussirent à tenir pied sur la crête. Le Point-du-Jour, Saint-Hubert, Moscou, Leipzig, La Folie, autant d'imprenables réduits, balayant d'un ouragan de fer les pentes nues, d'où, sans cesse, refluaient en désordre fantassins, cavaliers et canons, tout le flot noir fonçant d'une rage têtue. Ainsi flotta jusqu'au soir, sur toute la ligne, ce combat sanglant. Les balles françaises pleuvaient dru jusqu'à Gravelotte, semaient au loin des paniques. Guillaume et Bismarck, venus trop près, durent tourner bride.

Cependant la gigantesque bataille, indécise à gauche, se décidait à droite.

Frédéric-Charles, avec la garde prussienne, avait, vers 3 heures, enlevé Sainte-Marie-aux-Chênes, et marché ensuite droit à notre

6me corps, tandis que le 12e (saxon), débordant au nord, s'avançait vers Auboué, Montois, et, tâtant le vide, se rabattait vers Roncourt, montait à son tour vers Saint-Privat, refuge tonnant de Canrobert. Le sort de la guerre se jouait là. Soutenu, Canrobert eût peut-être triomphé de Frédéric-Charles; la gauche allemande pliant, tout cédait.... Minute unique, sans retour.



VORGEHEN DER PREUSZISCHEN GARDE BEI ST. PRIVAT AM 18 AUGUST 1870

Der französische Krieg *Gemälde von E. Rochling.*

La première attaque du prince rouge, à 5 h., venait d'être glorieusement repoussée. Sur le long glacis que le village domine, à pas lents jalonnés de morts, la garde royale prussienne s'était élevée, « trouvait là son tombeau ». En moins de rien, Auguste de Wurtemberg voyait tomber 160 officiers, 4,000 hommes. Il faut faire sonner en arrière, avancer les canons. A 7 heures, 10 batteries auxquelles bientôt se joignent les 14 batteries saxonnes, bombardent Saint-Privat qui flambe dans le soleil couchant. La garde et les Saxons se précipitent, enseignes déployées, au strident tapage des fifres et des tambours plats. La fusillade folle crépite; on s'égorge au cimetière, on s'arrache rues, maisons, dans un affreux tumulte et de lourdes fumées. Lentement, Canrobert qui sans secours de munitions, seul, abandonné, a tenu là 3 mortelles heures, Canrobert désormais immortalisé, recule.



LA GARDE IMPÉRIALE LE SOIR DU 18 AOUT 1870

Salon de 1901. *Par Petit-Gérard.*

Retraite irrémédiable, car Ladmirault, découvert, doit évacuer Amanvilliers.

Et les 20,000 hommes de la garde sont là, frémissants, l'arme au pied; ils n'attendent qu'un signe, prêts à bondir. Et toute la cavalerie est là, ronge son mors. Et la réserve d'artillerie est là : 138 canons sur 520 se taisent, alors que les 600 pièces allemandes donnent à pleine gueule.



LE SOIR DE SAINT-PRIVAT

Valadon & Cie, éditeurs. Peint par Protais.

Et Bazaine aussi est là, invisible.

Ce tonnerre sans fin, ces mouvements de milliers d'hommes, rien, il ne voit, n'entend rien. Il joue au billard dans son logement de Flappeville. Jarras fait seller les chevaux, le maréchal ordonne qu'on se mette aux tableaux d'avancement, à ces paperasses que la mort, dans la même seconde, barrait de sang! A 3 h. 1/2, il monte au Saint-Quentin, regarde du côté de sa gauche, vers l'aimant de Metz, puis va se promener. Aux aides de camp de Ladmirault, qui veut du renfort, de Canrobert, qui supplie, réclame à cor, à cri, des hommes, des canons, des cartouches seulement! à Bourbaki qui demande des ordres, il oppose une placide inertie, rentre doucement vers 7 heures. Le 6me corps est enfoncé, Saint-Privat pris, la bataille perdue. Que lui importe? Il a fait dans la journée reconnaître le terrain autour de Metz, sous le canon des forts. Aux officiers navrés de Ladmirault, de Canrobert, accourant encore, il déclare : « Nous devions partir demain matin. Nous partirons ce soir. Voilà tout. »

12,000 Français et 20,000 Allemands jonchaient le sol. Metz était investi, lui-même coupé de la France. Pour la défendre, plus rien que les vaincus de Woerth et quelques mobiles.

Voilà tout !

*
* *

On lit dans le splendide ouvrage du colonel Rousset :

« La garde royale prussienne, avec ses régiments de grenadiers qui portent les noms des empereurs et des rois, ses fusillers, ses artilleurs, ses bataillons d'élite où les princes héritiers de la couronne de Hohenzollern font leur apprentissage du métier mili-

taire, se lance à l'assaut des positions françaises avec un courage auquel il faut rendre hommage.

» Négligeant de faire appuyer son attaque par l'artillerie, elle monte pendant près de 3 kilomètres en lourdes masses épaisses qui semblent de loin une fourmillière immense qui se déplacerait.

» Les officiers déploient, pour enlever leurs hommes, une incontestable énergie et une remarquable bravoure.



LA GARDE PRUSSIENNE A SAINT-PRIVAT

Par E. Zimmer.

» Mais nos soldats, calmes et résolus devant cette mer qui monte, attendent que les bataillons prussiens soient à bonne portée, puis, abaissant leurs chassepots, ils dirigent sur eux un feu tellement épouvantable que, en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, ces magnifigues régiments sont aux 3/4 détruits.

» La masse noire s'arrête, tourbillonne et s'éparpille, tandis que le sol se jonche de cadavres, et que des chevaux sans cavaliers galopent en tous sens en poussant de lugubres hennissements.

» Toujours la fourmillière, mais dans laquelle on aurait plongé un bâton.

» Le bataillon des tirailleurs de la garde a 10 officiers tués et 9 blessés : c'est tout son cadre. Il est commandé par un porte-épée *fœnrich* (adjudant).

» Le régiment des grenadiers n° 1 (empereur Alexandre), qui n'a engagé que 2 bataillons, a 847 hommes hors de combat, 13 officiers tués et 14 blessés.

» Le régiment n° 3 (reine Elisabeth) en compte à peu près autant. Au total, 6,500 hommes et 240 officiers prussiens sont par terre, morts ou mourants.

» La cohésion est détruite, l'attaque manquée, il faut s'arrêter.

» Cependant la terrible attaque qu'il venait de subir avait clairement prouvé au maréchal Canrobert que c'était à sa position qu'on en voulait et qu'il aurait bientôt à supporter de nouveaux assauts.



KRONPRINZ ALBRECHT VON SACHSEN BEI ST. PRIVAT (18 AUGUST 1870)

Extra Kunstbeilage zu : « Deutsche Helden aus der Zeit Kaiser Wilhelms des Grossen. »
Deutsches Verlagshaus Bong & Co in Berlin W.

» Le mouvement des Saxons (commandés par le kronprinz Albert) se dessinait.

» Dans un instant on serait tourné et les coups viendraient de front, de flanc, par derrière même! Et pas moyen de prendre l'offensive à ce moment suprême où elle aurait tout culbuté !



SAINT-PRIVAT, 18 AOUT 1870

» Le maréchal expédiait officier sur officier à Bazaine, le suppliant de lui envoyer des secours, de lui donner la garde, qui se morfondait avec son chef, le brave Bourbaki, loin du champ de bataille et sur un point où elle ne servait absolument à rien.

» Mais le commandant en chef, qui n'avait daigné monter à cheval qu'à 3 heures, était presque aussitôt rentré à son quartier général.

« C'est une affaire d'avant-poste! » disait-il négligemment, et il restait sourd aux appels pressants de son lieutenant.

» De son côté, Canrobert, réduit à ses propres forces, à bout de munitions, obligé de demander quelques gargousses à son collègue, le général de Ladmirault, écrasé dans Saint-Privat sous le feu meurtrier d'une formidable batterie que les Prussiens, devenus prudents, venaient de démasquer, Canrobert cependant tenait bon.

» Ses longs cheveux tombant sur le cou, des larmes sillonnant parfois son rude visage, le maréchal parcourait les rangs des troupiers et les encourageait par un mot, par une poignée de main, un geste d'affectueuse protection :

» — Eh bien! mon brave, nous ne lâcherons pas, hein?

» — Non, monsieur le maréchal, soyez tranquille !



Le maréchal Canrobert, le soir de Saint-Privat

Guerre de 1870-71, *par Roussel.*

» Jusqu'à 7 heures du soir, le 6me corps se maintint sous ce terrible feu d'artillerie auquel il ne pouvait plus répondre. Puis, tourné vers le nord par les Saxons, attaqué de front par la garde royale, criblé de projectiles que lançait concentriquement une batterie de 210 pièces de canon, il dut reculer enfin. »

* * *

« Saint-Privat, dit de Moltke, constituait en quelque sorte un réduit fortifié, avec ses maisons en maçonnerie solide et garnies de soldats jusque sous les combles.

» Le terrain plat et découvert en avant du front pouvait, par conséquent, être battu par une grêle de projectiles destructeurs.

» Aussi la garde prussienne — qui s'avançait à l'attaque de ce front — éprouva-t-elle des pertes hors de toute proportion.

» En moins d'une demi-heure, 5 de ses bataillons perdirent tous leurs officiers, et les autres la plupart d'entre eux, surtout les officiers supérieurs.

» Des milliers de morts ou de blessés marquent le passage de

ces bataillons, qui, malgré ces pertes si graves, continuent à avancer.

» Leurs rangs décimés se reforment sans cesse, et, alors même qu'ils n'ont plus à leur tête que de jeunes lieutenants ou des candidats officiers, ces braves officiers tiennent bon et conservent toute leur force morale. »

* * *

« Le lendemain, ajoute Rousset, en parcourant au pas de son cheval la route, qui monte doucement de Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat, le vieux roi Guillaume ne put s'empêcher de laisser couler une larme sur tous ces braves qui gisaient là, de chaque côté de cette *voie sacrée.*

» Et plus tard, quand on discutait les préliminaires de paix, il exigea de la façon la plus positive que le village de Sainte-Marie-aux-Chênes fut livré à l'Allemagne, afin que le terrain qu'il appelait « le tombeau de sa garde » se trouvât tout entier sur le territoire allemand.

* * *

Metz comprend 3 cimetières, 2 à la pointe de l'île de Chambière, le troisième sur la hauteur de Plantières.



METZ. — MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES SOLDATS FRANÇAIS. — CIMETIÈRE DE CHAMBIÈRE.

Dans le grand cimetière de Chambière se trouve l'imposant monument français; il a 12 mètres de hauteur et se compose d'un soubassement surmonté d'une pyramide élevée, couronnée d'une urne cinéraire.

Face principale du socle : *Metz aux soldats français morts dans ses murs pour la patrie.*

Face postérieure : *A la mémoire des 7,203 soldats français morts dans les ambulances de Metz.*

A droite : *Borny, 14 août 1870.*
Gravelotte, 16 août 1870.
Saint-Privat, 18 août 1870.
A gauche : *Servigny, 31 août 1870.*
Peltre, 27 septembre 1870.
Ladonchamps, 7 octobre 1870.

L'inauguration a eu lieu le 7 septembre 1871.

A voir aussi le monument allemand et le monument des officiers français.

La banlieue de Metz n'est qu'une émouvante, vaste et populeuse nécropole.

Tous les environs sont parsemés de tombes. Acheter un des itinéraires illustrés qui se vendent en ville.

On peut se rendre à Borny-Colombey, où s'est livré un rude combat le 14 août.

On sort alors de Metz par l'archaïque et intéressante porte des Allemands.

Mieux vaut aller à Gravelotte ou Saint-Privat. Nous avons été le même jour à Gravelotte et à St-Privat et nous avons encore trouvé le moyen d'arriver le soir à Sedan.



METZ. — L'ANCIENNE PORTE DES ALLEMANDS

Gravelotte-Saint-Privat. Partir de Metz vers 10 heures du matin, descendre à Châtel-Saint-Germain. Faire le tour par la chaussée. Ou plutôt se rendre à l'église, visiter le petit cimetière avec son monument français et rejoindre, par un vrai chemin de chèvres, la chaussée en escaladant la montagne, où les Allemands établissent en ce moment une redoute formidable. Panorama superbe du haut du plateau. Ne pas s'aventurer dans les passages interdits, dont, au surplus, de nombreux fils de fer défendent l'abord.

« Des treillis de fils de fer qui enchevêtrent leurs pointes barbelées, dit René Maizeroy, du *Journal*, des taillis herbeux, de hautes cheminées d'où jaillit une fumée noire, de larges tranchées indiquent la place de la citadelle qui se dressera, menaçante, en face de la frontière, qui dominera, telle une gardienne de nécropole, l'immense charnier où reposent tant et tant de morts, le champ de bataille où la victoire resta si longtemps indécise.

» Les croix ont apparu sinistres, suggestives. Elles surgissent des blés verts, des labours rougeâtres, des luzernes, des colzas. Elles se détachent sur le ciel limpide. Elles marquent, pas à pas,

les ruées héroïques, les charges légendaires, les places où l'on brûla jusqu'aux dernières cartouches, où la terre fut imbibée de sang de même qu'une éponge d'hôpital. A certaines places elles sont si nombreuses, que l'on dirait d'une barrière, que les paysans qui poussent leur charrue ne sauraient tracer là des sillons réguliers. Elles entourent les maisons. Elles se mêlent aux monuments symboliques que le conquérant érigea à tous ceux qui l'aidèrent à accomplir son œuvre, qui donnèrent leur vie pour la patrie allemande, aux obélisques de granit, aux colonnes, aux blocs massifs où l'aigle noire éploie ses ailes, où le lion s'élance dans une attitude de défi et de colère... »

On lit dans le *Petit Journal* : « Une plaque commémorative annonce ici que le 33e fusiliers prussien perdit un commandant, 2 capitaines, 3 premiers lieutenants, 5 sous-lieutenants et 143 hommes. Dans un cimetière clos, à gauche de la route, je rencontre la première tombe française; ils dorment là, à 38, les lignards des 12e, 23e, 32e, 80e et 81e d'infanterie. Là-bas, 154 Allemands, ici, 38 Français.

» Voici maintenant la ferme de Saint-Hubert, dont les murs accusent encore nettement les balafres du plomb. Aujourd'hui cette ferme est convertie en auberge.

» Les monuments abondent autour de Saint-Hubert.

» La carte-guide appelle « Schlucht », c'est-à-dire ravin, l'entonnoir ou plutôt la gorge qui coupe la route au pied de la ferme; sur les flancs de cette « Schlucht », on montre aux voyageurs de grands cercles noirs. La légende affirme qu'Attila, après sa défaite dans les plaines catalauniques, établit ici son camp, et ses cercles noirs indiqueraient l'endroit où furent allumés les feux des Huns en retraite. »



GRAVELOTTE
LE NOUVEAU CAMPO SANTO

On s'arrête toujours pour regarder en passant, sur son socle, entouré d'une balustrade, le chasseur allemand du 8e bataillon.

Ne manquons pas d'aller voir au cimetière de Gravelotte le campo santo allemand, récemment inauguré par l'empereur.

« L'oratoire — continue M. Maizeroy — se compose d'un cloître que soutiennent de lourds piliers aux chapiteaux romans, et d'une cour carrée qn'orne le buste en marbre de Guillaume-le-Grand. Au fond du cloître, dans une niche, se dresse l'archange du

Jugement dernier. Il est tout en or, comme quelque icone byzantine. Il a l'encolure puissante d'un taureau, des prunelles d'extase qui contemplent l'infini, un masque d'énergie farouche et indomptable. Il sent la force, avec ses énormes pieds, ses larges épaules ailées, ses mains qui tiennent la trompette dont les appels annoncent la fin du monde et la résurrection des morts. Et sur les murs, les médaillons des généraux qui commandèrent en 1870 les corps d'armée allemands : de Moltke, von Roon, Manteuffel, Zastrow, von Goeben, Kronprinz, Albrecht de Saxe, Voigts Rheetz, Manstein, Avensleben, Fransecky, prince Auguste de Wurtemberg, Steinmetz, prince Frédéric-Charles, surmontent des plaques commémoratives où sont énumérées les pertes terribles que subirent leurs troupes dans ces 3 jours de bataille. »

Dans le cimetière également, on remarque l'arbuste qu'a fait planter Bismarck à l'occasion du 100me anniversaire de la naissance de son empereur.

Presque en face, petit musée de guerre (Kriegsmuseum), avec une curieuse collection d'armes et d'uniformes franco-allemands. On y montre, entre autres, un clairon historique, le clairon de Ladonchamps. Une note explicative apprend que, lors de l'affaire, le clairon français fut touché par une une balle ennemie. Le projectile perfora le cuivre et blessa mortellement le soldat. Recueilli par le portier de l'Ecole supérieure de Metz, le blessé succomba malgré les soins dévoués qui lui furent prodigués.



En sortant du musée, prenons à droite la route de Verneville (4 kilom.).

A gauche, dans les champs, s'aperçoit le singulier monolithe déterminant l'endroit d'où le roi Guillaume a dirigé la bataille du 18 août.



Voici Mogador, Malmaison, La Haye-aux-Mûres...

La route est délicieuse.

Autour de Verneville, les monuments ne manquent pas. A signaler le bel aigle ouvrant ses ailes, sur une haute colonne consacrée à la 18e division. Village genre ardennais.

On voit les noms des rues en français et en allemand. La « rue du Gué » se traduit harmonieusement par *Wassergasse*.

Verneville à Sainte-Marie-aux-Chênes, 5 kil. En route on traverse 2 fois la frontière.

Avant d'arriver à Sainte-Marie, on compte, au fond, à gauche, de nombreux hauts-fourneaux en pleine activité.

Ce qui choque, de prime abord, dans le cabaret où nous sommes entrés, c'est une violente odeur d'absinthe. Nous sommes aux portes de la France... Ah ! que nous regrettons les bonnes et saines auberges allemandes, avec leur fort et substantiel arôme de bière et de houblon !



STE-MARIE-AUX-CHÊNES
MONUMENT FRANÇAIS

Dans un massif, la statue de la Vierge, sur un piédestal élevé par *le colonel comte de Geslin, les officiers, sous-officiers et soldats du 94e de ligne, à tous les braves du régiment morts pour la France, le 18 août 1870.*

Sainte-Marie-aux-Chênes à Saint-Privat-la-Montagne, 3 kilomètres. C'est une véritable voie sanglante, marquée de monuments d'un rare et tragique intérêt, et la plupart d'une impressionnante beauté.

Voyez à droite, en sortant du village, l'aigle des fusiliers de la garde.

C'est à découvert, et sous une pluie de balles, que la garde prussienne a marché sur Saint-Privat, éperdument défendu par Canrobert.

* * *

Voici, à droite, la *Tour, Denkmal der Kgl Preussischen garde corps.*

A gauche, le fameux *génie.*

On lit dans le *Patriote illustré* du 3 septembre 1899 :

« C'est le 10 août 1899, que S. M. l'empereur d'Allemagne a inauguré, sur le champ de bataille de Saint-Privat, à l'ouest de Metz, le monument élevé à la mémoire des officiers et soldats du 1er régiment de la garde à pied, tombés en 1870.



ST. PRIVAT. — DENKMAL
DES I GARDE REGIMENTS

» Cette inauguration a été entourée d'un éclat particulier; — l'empereur a voulu y associer non seulement le régiment intéressé, mais des délégations de toutes les troupes en garnison à Metz.

» Lui-même a dressé le plan du monument; sur un socle en pierre de Jaumont s'élève une figure allégorique en bronze,

représentant un ange aux ailes déployées, qui s'appuye sur une épée, portant la devise du régiment : *semper talis*. La figure est tournée du côté de la frontière, vers l'endroit où est tombé le commandant du régiment.

» Le socle a une hauteur de 3m50 ; — la figure de 1m68.

» Sur le devant, on remarque une inscription en relief, taillée dans la pierre, et dont voici la traduction : *aux braves camarades inoubliables, Guillaume II et son 1er régiment de la garde à pied.*

» De l'autre côté sont inscrites les pertes subies par le régiment : *Le commandant, 35 officiers, 104 sous-officiers et 982 grenadiers et fusiliers furent mis hors de combat, dans la journée du 18 août 1870.*

» L'allocution impériale, prononcée à cette occasion, était empreinte d'un esprit de paix et de fraternité internationales. Elle a fait ressortir que le symbole évocateur de l'archange cuirassé se trouve sur le champ de bataille comme gardien de tous les braves soldats des 2 armées.

» Au moment où l'empereur terminait son discours, les troupes présentèrent les armes, les musiques jouèrent, et les pièces de campagne, alignées le long de la route, tirèrent une salve de 101 coups de canon. »

* * *

Voici encore le lion, *Denkmal des 3 garde régiments*, inauguré le 25 septembre 1900. Et tant d'autres !

Pénétrant dans le village, c'est non sans peine que nous découvrons le *Cimetière de Saint-Privat*, illustré par de Neuville. Ce n'est plus qu'une espèce de terrain vague, avec un éboulis de pierres et de tombes en ruines, envahies par les ronces et les mauvaises herbes.



LE CIMETIÈRE DE SAINT-PRIVAT

D'après de Neuville.

Les quelques Français survivants, d'ailleurs tous blessés, s'attendaient à être mis à mort, s'alignèrent d'eux-mêmes héroïquement contre le mur. L'ennemi, frappé d'admiration devant tant de stoïcisme, les épargna.



SAINT-PRIVAT. — « AU DRAPEAU ! »

Tableau de David. *Phot. Block.*

Des 2 villages d'Amanvilliers et de Saint-Privat, il ne restait qu'un monceau de décombres, de murs éventrés et crépitants qui s'écroulaient, écrasant les blessés râlants. Une division de la garde impériale, envoyée par Bourbaki qui prit sur lui de le mettre en route, arriva à la nuit avec l'artillerie de réserve... Elle ne put que protéger la retraite des 4e et 6e corps, car il était trop tard pour disputer aux Allemands leur conquête, que déjà les vainqueurs saluaient de hourrahs triomphants !

La désastreuse bataille du 18 août eut pu être une éclatante victoire française si Bazaine eut voulu : il n'avait qu'à envoyer à ses lieutenants les renforts réclamés à cor et à cri. Il avait surtout à être sur le champ de bataille. Mais Bazaine avait bien autre chose à faire. Il était de l'autre côté de Metz s'appliquant à des vétilles. D'aucuns vont jusqu'à dire que pendant que son armée luttait et mourait, lui, le chef, jouait bravement au billard.

La dernière route de la France était coupée aux troupes françaises. Un cercle de fer enveloppait Metz. C'est ce que Bazaine voulait. Malheur aux généraux qui sacrifient la patrie à la politique !



VUE ACTUELLE DU CIMETIÈRE

Phot. Van Neck.

*
* *

2 kilomètres nous séparent d'Amanvilliers, où nous allons retrouver le train. Chaussée flanquée d'arbres fruitiers. Une diligence fait le service d'Amanvilliers-Saint-Privat-Sainte-Marie-aux-Chênes.

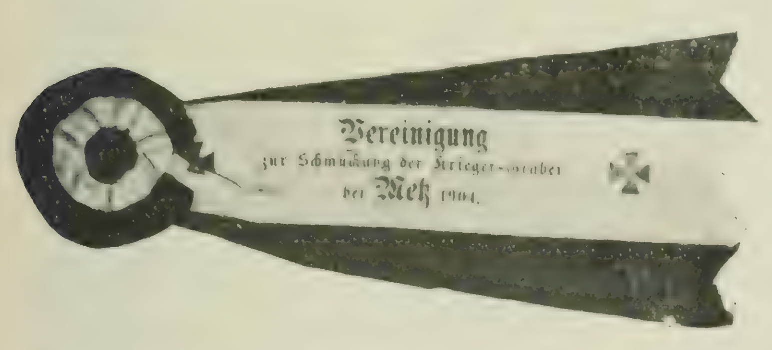
Les environs d'Amanvilliers fourmillent de monuments. Des bandes de corbeaux se disputent, à grands cris, dans les guérets dont la terre est rouge, comme si elle avait gardé la couleur du sang qui l'a trempée.



AMANVILLIERS
3me RÉGIM. GRENADIERS

Engageons-nous sur la route de Verneville. Voici à droite le chemin menant au *Denkmal* de Hesse ; à gauche, un soldat du 3me régiment des grenadiers de la garde prussienne « Reine Elisabeth » s'avance, tenant haut l'étendard national.

On venait de refaire la toilette des tombes. Partout la Société du Souvenir allemand a fixé sa cocarde avec son ruban.



Amanvilliers est une bourgade riante et coquette. Précisément nous y étions un dimanche, à l'heure des vêpres. Et c'était touchant d'entendre chanter les cantiques d'une voix grave, soutenue par l'harmonium.

Il y a de Chatel à Gravelotte, 5 kilom. ; de Gravelotte à Verneville, 4 kilom. ; de Verneville à Sainte-Marie, 5 kilom. ; de Sainte-Marie à Saint-Privat, 5 kilom. Cela pourrait être un peu beaucoup pour certains. A ceux-ci nous conseillons d'aller par le train directement de Metz à Amanvilliers, pour faire tout simplement ensuite à pied le trajet Saint-Privat-Sainte-Marie-aux-Chênes.

On peut aussi prendre à Metz une voiture pour l'un ou l'autre point du champ de bataille.

* * *

Dans l'après-midi, le convoi nous emportait vers la France.



BATILLY
MONUMENT DU 94e DE LIGNE

A la première gare française, Batilly, voir près de l'église le petit monument du

91e de ligne, avec la statue de Jeanne d'Arc, la bonne Lorraine, et les inscriptions suivantes :

Aux soldats français morts le 18 août 1870, la patrie reconnaissante.

A gauche : *Le Conseil général de Meurthe-et-Moselle.*

Au dos : *Le général comte de Geslin : les habitants de Batilly.*

Le soir, nous étions à Sedan.

Le blocus de Metz

Mais l'armée du duc de Magenta, partie de Châlons avec l'empereur, s'élève insensiblement vers le Nord.

Bazaine ne fait rien pour l'aider.

Le 26 août, fausse sortie de Grimont.

On apprend que Mac-Mahon se dirige vers Montmédy. Il faut cependant avoir l'air de faire quelque chose. Le 31, veille de Sedan, Bazaine fait partir vers Noiseville 120,000 hommes qui se morfondent à attendre le coup de canon, signal de l'attaque, qu'il oublie de donner. Il le donne enfin vers 4 heures.



STREIFZUGE EINES FELDMALERS N° 4
QUARTIER IM DORF PURE BEI METZ

Die Gartenlaube. *Von J.-W. Heine.*

Les Allemands ont eu le temps de se concentrer. Les Français les attaquent avec brio : Montoy, Nouilly, Noiseville, Flanville, Coincy sont enlevés.

« Mais sur Servigny barricadé, la nuit tombe, l'effort du 3e corps se ralentit, le village n'est conquis qu'à 10 heures du soir, et bientôt repris par la contre-attaque allemande. Bazaine à 9 heures du soir est allé se coucher...

» Le 1er septembre, c'est la retraite, que vient hâter encore l'offensive de Frédéric-Charles. L'armée du Rhin, dont le tiers n'avait pas donné, revient en murmurant à ses bivouacs, quittés

si gaiement la veille. Elle n'en sortira plus que pour des fourrages d'une heure, d'insignifiants combats, saignées indispensables à sa fièvre... »

» Sedan fut connu par les échanges de prisonniers.



PRISE DE LA FERME DE SERVIGNY PAR LE 11me CHASSEURS

Salon de 1895. *W. Beauquesne.*

» La République, aux yeux de ces grands dignitaires qui tenaient tout de l'Empire : Bazaine, Bourbaki, Canrobert, Frossard, Lebœuf, c'était le renversement de l'ordre social, la fin du monde...

» Mais quoi ? Paris tient bon? La guerre se prolonge...

» Les subsistances commencent à manquer; les 22-23 septembre, il faut tenter des coups de main — pour ramener bestiaux, foin, blé, — sur Lauvallier, la Grange. Les chevaux meurent par centaines le long des cordes d'attache; les hommes souffrent déjà de la faim et aussi de l'absence de sel : pain fade, viande lourde. Ils souffrent encore davantage encore de leur inertie. Qu'importe à Bazaine? Il négocie.

» Un aventurier (ce sont toujours MM. Margueritte qui parlent), le sieur Regnier — une de ces personnalités falotes qui surgissent à la faveur des révolutions — a pu franchir les lignes avec un

sauf-conduit allemand (1). Il se prétend envoyé de l'impératrice, dit arriver d'Hastings, montre même une photographie signée par le prince impérial, obtenue en fraude. Il s'est mis d'accord avec Bismarck, qui voit en lui à tout le moins un agent de démoralisation utile. Regnier presse Bazaine d'envoyer un officier en Angleterre. Le maréchal mord à l'hameçon, persuade Bourbaki, qui, affublé des propres habits civils de Bazaine, jusqu'à ses bretelles, et d'un képi d'un médecin luxembourgeois, quitte Metz... Dehors Regnier, l'espion, les Allemands apprennent par lui que les vivres de la place sont presque épuisés, les jours comptés... Bourbaki va se casser le nez à Hastings... Regnier, inutile, est aussitôt désavoué.

» En vain ont lieu le 27 septembre les fourrages de Ladonchamps, Colombey, Peltre, le 7 octobre aux Maxes, les Tapes, Bellevue...



» Un combat autrement grave se livre : c'est la muette révolte de cette armée, que la discipline ligotte, contre son chef mystérieux, invisible, au corps alourdi, au cœur étouffé de graisse. Il

(1) Le commandant des troupes alliées vous prie de laisser passer, sans encombre, M. Regnier qui se rend d'ici en Allemagne et de lui faciliter le plus possible son voyage.

Ferrières, 20 septembre 1870. (s.) Bismarck.

A communiquer aux troupes alliées. Quartier général, Ferrières, 20, 9, 1870.

Le quartier-maître général, (s.) Podbielski.

vit enfermé dans sa villa du Ban-Saint-Martin, d'une telle apathie physique qu'il ne monte presque jamais à cheval, d'une telle sécheresse de cœur qu'il ne visite pas une seule fois une ambulance, un hôpital, où des milliers de blessés gémissent! Metz guettée par la famine s'agite ; maire, habitants ont protesté contre



Le Réveil. — Metz 1870

Marius Roy Pinx^t. Imp. Ch. Wittmann. Photogravure Chauvet.
Sourdan Robert, éditeur (Anc^ne Maison Dusacq), 14, boulevard Poissonnière, Paris.

cette armée qui dévore tout et au lieu de se battre, s'étiole. Les officiers, anxieux, s'interrogent. Boyenval, Rossel, plusieurs voudraient passer aux actes, destituer le traître... Mais les généraux consultés hésitent, se récusent : la discipline ! Et cependant, cavalerie, artillerie sont maintenant démontées, presque entièrement. On enfouit par centaines de prolonges, ou sur place, les chevaux qu'on abat ou qui crèvent. Une odeur empestée s'élève. Sous l'incessante pluie, les hommes jonchent les tentes, accroupis ou couchés comme un bétail malade. Ils ont de la boue jusqu'au ventre, de la tristesse plein le cœur. Tout ressort se détend. Un mot, un signe! ils bondiraient encore, voudraient percer en masse...

» Et le typhus étend ses ravages, les vivres diminuent, les jours passent, chacun plus meurtrier, plus désastreux qu'une bataille perdue!... Bazaine est tout à sa politique.

» Dès le 5 octobre, il a emprunté à la bibliothèque de la ville des ouvrages sur les capitulations célèbres.

» Le 10, il réunit un solennel conseil. Tous ses lieutenants, sauf le bonapartiste Frossard, eussent voulu tenter, avant de parlementer, un effort suprême.



STREIFZUGE EINES FELDMALERS Nº 1
DER HUMOR VOR METZ

Die Gartenlaube. *Von Ehr Sell in Düsseldorf.*

» Le général Boyer part le 12 octobre pour Versailles, revient le 18.

» Le lendemain, 19, le conseil décide que Boyer ira trouver, en Angleterre, l'impératrice.

» Bazaine, dans ses égoïstes préoccupations, a dilapidé jusqu'aux derniers vivres, aux dernières forces de l'armée. Des soldats affamés franchissent maintenant les lignes pour arracher les pommes de terre, certains même vont manger la soupe des avant-postes prussiens.

» Metz se soulève, un grand nombre d'officiers se concertent, une révolte est sur le point d'éclater.



Krieg und Sieg.

» Mais tout est dit. Changarnier, Cissey vont au quartier général de Frédéric-Charles, en rapportent des conditions terribles : Metz, son immense matériel, ses forts, l'armée tout entière prisonnière de guerre. Jarras est désigné pour signer la capitulation, obtient les honneurs du défilé. Le maréchal les refuse : il craint les outrages, la fureur de ceux qu'il livre.

» Brise-t-on au moins les fusils, encloue-t-on les canons ? Point. Bazaine met un singulier point d'honneur à tenir ses engagements vis-à-vis des Allemands. Les armes sont nettoyées, versées une à une. Il n'est pas jusqu'aux drapeaux que, par peur de mécontenter le vainqueur, le maréchal ne soustraie à la rage ardente des soldats. Ils sont portés à l'arsenal, pour être soigneusement livrés...

« Bazaine, dit M. Rousset, livrait d'un trait de plume les

drapeaux, nobles loques déchirées par la mitraille et tachées du sang le plus pur, — ces drapeaux pour lesquels, comme a dit Napoléon, le soldat français éprouve un sentiment qui tient de la tendresse.

» Oh certes! — s'écrie le commandant Rousset, — parmi tous les cruels souvenirs de cette guerre funeste, le plus pénible est celui-là !



Lapasset brulant ses drapeaux

Tableau de Dujardin-Beaumetz.

» Bazaine croyait-il, — comme il l'a écrit, — « que ces lambeaux d'étoffe n'ont de valeur morale que quand ils sont pris » sur le champ de bataille, ils n'en ont aucune quand ils sont » déposés dans un arsenal! »

» Toujours est-il qu'il donna l'ordre de porter tous les drapeaux, aigles et étendards à l'arsenal de l'artillerie, soi-disant pour y être brûlés, en réalité pour être livrés à l'ennemi !

» Mais ceux à qui le trouble et le désespoir de cette heure fatale laissaient encore la faculté de se reconnaître, les brûlèrent eux-mêmes et refusèrent de s'en séparer. A la garde, le général Devaux, commandant en l'absence du général Bourbaki, exigea que les aigles fussent brûlées.

» Le colonel Péan, du 1er grenadiers, réunit son régiment, prit

le drapeau et l'éleva sans dire un seul mot, tant était poignante son émotion.

» Un vieux sergent baisa l'étoffe, puis le colonel, prenant le couteau que lui tendait un sapeur, partagea la soie en une foule de menus morceaux, qu'il distribua aux soldats, tandis que l'armurier brisait l'aigle d'or que les officiers se partagèrent.

» Le colonel Giraud, des zouaves, en fit autant de son côté; le général de Laveaucoupet ordonna à ses 4 colonels de rendre une dernière fois les honneurs aux drapeaux, puis de les brûler.

» Le général Lapasset, commandant la brigade mixte, répondit : « La brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne et ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler. Elle l'a fait elle-même ce matin, et j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette lugubre opération. »

* * *

» Le 27, au soir, la capitulation était signée. Fous de douleur, quelques braves veulent encore trouer, coûte que coûte; on les dénonce, on les traque. Metz hurle sa colère et son désespoir. A toute volée, la grande cloche de la cathédrale sonne le deuil. »

« Le 29, au matin, ajoute M. Rousset, les Prussiens entrèrent, tambours battants et musique en tête, dans cette cité vierge qu'ils n'avaient point conquise.



STATUE DE FABERT
Par Esex.

» La plus vive agitation se manifestait dans Metz. Les gardes nationaux et une foule d'habitants s'armèrent... Mais que pouvait le désespoir de cette population infortunée ?

» Tous les magasins sont fermés; les hommes sont vêtus de noir; les femmes ont pris des vêtements de deuil.

» Au pied de la statue du maréchal Fabert, qu'enveloppe un voile de crêpe, un poste prussien vient former les faisceaux.

» Sur le socle, ironie sanglante! sont gravées les paroles prononcées par l'illustre soldat : « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre à une brèche, ma personne, ma famille, et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. »

Il est certain que Bazaine a vu souvent cette statue, peut-être en a-t-il lu l'inscription. Toujours est-il qu'il ne l'a jamais comprise.

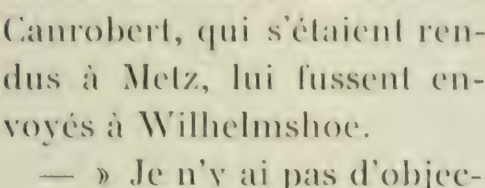
Des *Mémoires de Bismarck* : « Samedi 29 octobre. Grande animation à diner par suite de notre triomphe de Metz.

» — Cela double le nombre de nos prisonniers, a fait observer M. de Bismarck.



La séparation (Metz, 29 octobre 1870)
Goupil & Cie, éditeurs, Paris *A. Protais.*

» Le chancelier nous a ensuite raconté que Napoléon III avait demandé que les maré-



chaux Bazaine, Lebœuf et Canrobert, qui s'étaient rendus à Metz, lui fussent envoyés à Wilhelmshoe.

— » Je n'y ai pas d'objection, a-t-il ajouté. Ils sont 4. Ça fera une partie de whist... Je dirai au roi de leur accorder cela. »

* * *

De MM. Margueritte, *Le Désastre* :

« De longues agglomérations d'hommes cheminaient à travers de la brume.

» De près, il reconnut l'uniforme des grenadiers de la garde.

» Ils marchaient presque alignés, sac au dos. Le pas n'était qu'à demi-rompu.



Ausmarsch der Kriegsgefangenen Besatzung von Metz (29 october 1870)
Par Bekker.

» On sentait chez ces vétérans, malgré l'absence des commandements et la détente de la discipline, un tel pli d'habitudes militaires qu'ils gardaient toujours leur cohésion de marche, leur fierté d'allure.

» Ils s'étaient, par esprit de corps et respect d'eux-mêmes, astiqués depuis le matin.

» Les buffleteries et les guêtres étaient blanchies de craie, les boutons luisants de tripoli.

» Toutes les expressions de l'ironie et de la rage contractaient leurs visages. Certains, à bout de désespoir, apparaissaient tendus et rigides.

» C'était une chose navrante que de voir finir ainsi ces troupes pleines de vie, élite de l'armée, qu'on avait laissées se consumer dans le vide...



PRISONNIERS OF THE FRENCH IMPERIAL GUARD FROM METZ

The Illustrated London News.

» Les voltigeurs s'avançaient à leur tour...

» Tout à coup courut un cri ardent et désespéré : « Nos drapeaux, nos drapeaux ! »

» Devant la façade du château de Frescati, une longue et large pelouse s'étendait : et là, sur 2 rangs, dressant une avenue de gloire, tous les drapeaux étaient plantés. »

* * *

« La ville n'avait pas souffert du siège, déclare de Moltke, mais on put se rendre compte, en voyant l'état dans lequel se trouvaient les camps, des souffrances que les troupes avaient endurées pendant ces 72 jours d'investissement.



LES ANNIVERSAIRES. — LES VAINQUEURS DE GRAVELOTTE APRÈS LA CAPITULATION DE METZ. 1er NOVEMBRE 1870.

Le Monde illustré. *Tableau de M. Protais.*
D'après la grande gravure en taille douce publiée par MM. Goupil & Cie.

» Dans ce laps de temps, les Allemands avaient perdu 240 officiers et 5,500 hommes, tant tués que blessés.

» Quant aux Français, 6,000 officiers et 167,000 hommes allaient être internés en Allemagne; avec les 20,000 malades, qui n'auraient pas pu être transportés à ce moment, cela faisait environ 200,000 hommes.

» En outre, 56 aigles, 622 pièces de campagne, 876 pièces de

place, 72 mitrailleuses et 260,000 fusils étaient tombés aux mains des Allemands. »

* * *

« Trait suprême, qui le peint, remarquent MM. Margueritte, le maréchal Bazaine, traître à son devoir, à l'honneur, à la patrie, le fut pour rien.

» Il demeura jusqu'à son dernier jour le plus inconscient des hommes, aussi bien devant le conseil de guerre de 1873 (1) qui le condamnait à mort que plus tard, à Madrid, après sa peine commuée et son évasion de l'île Sainte-Marguerite, dans l'obscure misère de son agonie.



PROCÈS DU MARÉCHAL BAZAINE, A VERSAILLES
DÉPOSITION DU MARÉCHAL CANROBERT

» Un tel crime, comme le dit Gambetta dans la proclamation vibrante qu'il adressait à la France, demeure « au-dessus des châtiments de la justice », et déconcerte par son abîme de bassesse et de stupidité.

» Une fois tombé le barrage de Metz et de l'armée du Rhin, qui sous un autre eut tenu des semaines encore, c'était l'invasion s'étalant d'une seule vague, définitive; c'était Manteuffel montant vers la Somme; Frédéric-Charles descendant vers la Loire. Entre nos armées de province et Paris, c'était le déploiement, l'épaississement du rideau de fer. »

Paris (31 octobre)

La perte du Bourget et la chute de Metz, ce prodigieux déplacement d'équilibre, irritèrent au paroxisme les Parisiens, surtout

(1) On se rappelle qu'aux chicanes et aux arguties de Bazaine, le président répondit par ces mots sans réplique : « Mais la France, monsieur, que faisiez-vous de la France dans tout cela ? »
La mémoire de Bazaine a enfin été mêlée avec celle de Regnier au célèbre procès de Mme Humbert.

les turbulents. Des faubourgs de la Villette, de Belleville, les bataillons rouges descendirent vers l'hôtel de ville, dont s'emparent Flourens et ses hommes. On réclama « l'élection immédiate d'un conseil communal, d'une commune ».



La journée du 31 octobre. — La salle des séances du gouvernement de la Défense nationale envahie par les partisans de la Commune. Le général Trochu dégagé par le 106e bataillon de la garde nationale.

Le Monde illustré.

Trochu, Favre, Ferry, Simon, Garnier-Pagès sont prisonniers, molestés, menacés, Picard et Rochefort parviennent à fuir. De petits papiers blancs pleuvent par les fenêtres, listes diverses de gouvernants nouveaux. Flourens, juché sur la table, les proclame au milieu du hourvari; il a soin de ne pas s'oublier. Blanqui, maître de la place, rédige décrets sur décrets, aidé de Millière, de Delescluze.



Défense de Paris. — Aspect de la place du Panthéon. Enrôlements volontaires de la garde nationale du 5e arrondissement.

Le Monde illustré.

A 8 heures du soir, le 106e bataillon force les portes, enlève Trochu et Ferry.

Les heures passent. Le scandale continue. L'hôtel de ville n'est toujours qu'une maison de fous, enfin les mobiles du Finistère pénètrent par un souterrain de l'hôtel de ville et dégagent les derniers prisonniers.

Une amnistie générale intervint. Le 3 novembre, un plébiscite par 559,000 *oui* contre 62,000 *non*, confirma le pouvoir des élus du 4 septembre.

Le même jour Bismarck éconduisait Thiers, après plusieurs pourparlers.

Thiers avait inutilement visité les principales cours européennes pour demander leur appui.

Trochu, remis de l'alerte du 31 octobre, se consacrait de plus en plus à son fameux plan d' « immobilité défensive » qu'il déposa chez le notaire Ducloux. Et cependant il a sous ses ordres 3 armées : les 26 bataillons de garde nationale de Clément Thomas, les 100,000 hommes de Ducrot, les 70,000 de Vinoy, sans compter les 30,000 de l'amiral de La Roncière Le Noury, à Saint-Denis.

On s'enrôle avec entrain.

Les vivres diminuent, les esprits s'énervent. Soudain, vers la mi-novembre, la capitale tressaillit, revit le ciel bleu. Un pigeon venait d'apporter sous son aile la nouvelle de la victoire de Coulmiers.

L'armée de la Loire

Au souffle enflammé de Gambetta, la province s'est levée. Des armées sortent de terre ; elles s'organisent au Midi, au Nord, à l'Est.

Au Sud, d'Aurelle de Paladine venait, au camp de Salbris, de refondre le 15ᵉ corps; le 16ᵉ, confié au ferme, au vaillant Chanzy, complétait une armée disparate encore, mais où l'ardeur patriotique suppléait au reste. Gambetta et Freycinet l'eussent voulu lancer, dès la fin d'octobre, droit sur Paris, après avoir préalablement reconquis Orléans.



DIE BAYERN (I CORPS) BEI ORLÉANS AM 11 OKTOBER 1870

E. Zimmer.

La reddition de Metz fit suspendre le



BATAILLE DE COULMIERS. — PRISE D'ORLÉANS, 9 NOVEMBRE 1870

Imagerie d'Epinal.

mouvement. On attaqua néanmoins von der Tann, en avant d'Orléans. 7 novembre, heureux combat de Vallières.

Le 9, Peytavin emporte Baccan, Jauréguiberry Champs, d'Ormeteau. Barry enlève sa division, et les mobiles de la Dordogne, pour l'attaque de Coulmiers, l'épée haute, en criant : « En avant! Vive la France! ». von der Tann put opérer sa retraite. Il évacua Orléans, et ne s'arrêta qu'à Toury, où le rejoignit Wittich.



GENERAL VON DER TANN IM GRANATFEUER BEI COULMIERS (9 NOVEMBER 1870)

Extra kunstbeilage zu : « Deutsche helden aus der Zeit Kaiser Wilhelms des Grossen ».

Deutsche Verlagshaus Bong & Co in Berlin W.

Gambetta se multipliait. Il créa coup sur coup et rattacha à l'armée de la Loire le 17e corps, avec Sonis, le 18e avec Billot, le 20e avec Crouzat.

Paris, depuis Coulmiers, s'agite. Il guette d'Aurelle, qu'il croit en route, et qui, timoré, ne bouge pas. Au lieu de le destituer, Gambetta donne directement des ordres à l'aile droite, qu'il pousse sur Paris. Malheureusement les tergiversations du général d'Aurelle ont fait perdre du temps : Frédéric-Charles a pu accourir de Metz. 28 novembre : bataille indécise de Beaune-la-Rolande. Billot emporte Juranville, Lorcy, les Cotelles, mais échoue, ainsi que Crouzat, devant Beaune. Que pouvaient les soldats improvisés de la 3e République contre les vétérans d'Allemagne, enhardis par leurs succès ? « Et cependant, dit un historien allemand, les jeunes troupes de la République avaient combattu avec une incroyable bravoure. » Que peut le courage sans l'entraînement ?

* * *

N'importe ! il faut aller de l'avant. Le 30 novembre est arrivé à Tours une dépêche annonçant une sortie de Ducrot vers Champigny. Par malheur, le ballon qui l'a portée est allé atterrir en Norvège : d'où un retard de 10 jours.



LE TURCO BEN-KADDOUR (1) AU COMBAT DE LORCY (26 NOVEMBRE 1870).

Jules Monge.

Freycinet intime à d'Aurelle l'ordre de marcher. Le 1er décembre, Chanzy lève ses camps. Jauréguiberry emporte Gommiers, Monneville, Faverolle, Villipion. — Il gèle.

Le lendemain, Barry dépasse Loigny, mais échoue devant Lumeau et, pressé par des forces supérieures, doit reculer. Loigny brûle, dans un fracas terrible. Les Bavarois avancent. C'est en

(1) Resté seul, le bras fracassé, Ben Kaddour demande à un mobile blessé de charger les fusils, et de son bras valide il tira, visant juste, sur une colonne ennemie qui s'avançait, l'arrêtant ainsi par plusieurs décharges successives.

Il fit feu, dit M. Rousset, jusqu'à ce qu'il tombât mort.

Un modeste monument, situé sur les lieux mêmes, témoins de la bravoure du héros anonyme, rappelle qu'il fit feu 5 fois encore, avec un bras cassé.

vain que Sonis, avec les mobiles des côtes du Nord et les volontaires de Charette (anciens zouaves pontificaux), défend le terrain pied à pied. Sonis tombe, la cuisse brisée, Charette a son cheval tué. La charge avance. L'étendard, 4 fois abattu est 4 fois relevé. La neige tombe dans les ténèbres glacées. Le 16e et le 17e corps s'écoulent en désordre. Retraite confuse, éreintée, grelottante, dans le roulement sourd des batteries en fuite, qui s'éloignent au galop sur les routes sonores.



STURM DER HANSEATEN AUF LOIGNY (2 DEZEMBER 1870)
Deutsche Helden. *R. Knötel.*

A Poupry, il en alla de même.

On lit dans le *Journal Illustré*, 8 janvier 1888 :

« Le 2 décembre 1870, après la bataille de Loigny, le sergent Tanviray conduisait les quelques hommes restés vivants dans sa compagnie.

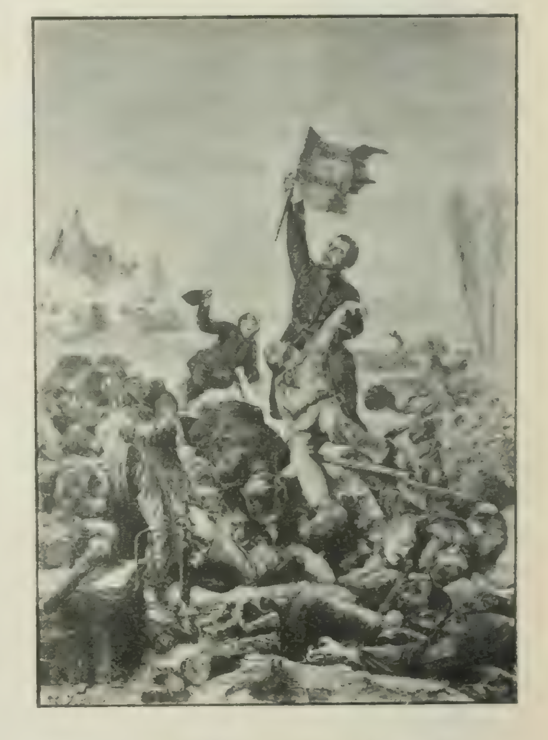
» — Où est le drapeau ? s'écria-t-il.

» — Héron, qui le portait, est tué ! répondit une voix.

» — Le drapeau de la mobile ne restera pas aux mains des Prussiens ! s'écria le sergent.

» Et seul il repartit sur la voie glorieuse parcourue par la compagnie et trouva enfin le pauvre Héron, le cerveau traversé d'une balle, tenant encore entre ses mains le symbole de la patrie.

» Le sergent le prit, et, l'élevant fièrement au-dessus de sa tête, il rejoignit les siens à travers une nuée de balles qui lui étaient destinées. »



LA DÉFENSE DU DRAPEAU DES MOBILES DE VENDÔME
Tableau de M. A.-F. Renouard.
Le Journal illustré.
Dessin de Henri Meyer. Gravure de Nazellier.



GROSSHERZOG FRIEDRICH FRANZ II VON MECKLENBURG VOR ORLÉANS
(4 DEZEMBER 1870)

H. Zimmer.
Extrakunstbeilage zu : « Deutsche helden aus der Zeit Kaiser Wilhelms des Grossen ».
Deutsches Verlagshaus Bong & Co in Berlin W.

« Continuer la marche, le 9 décembre : il n'y fallait plus songer. D'Aurelle donne des ordres en conséquence.

» Frédéric-Charles a reçu un télégramme de Moltke annonçant l'échec de la tentative de trouée des Parisiens sur Champigny. Il prescrit l'offensive immédiate sur Orléans.



DER EINZUG DES GROSSHERZOGS VON MECKLENBURG IN ORLÉANS IN DER NACHT VOM 4 DEZEMBER 1870

Von Louis Braun

» 18 heures de surhumaines souffrances, succédant à 3 semaines de lente démoralisation, assurent les frères Margueritte, il n'en fallut pas plus pour tout dissoudre aux mains de d'Aurelle étonné, propre artisan de son malheur.

» Orléans est réoccupé par les Allemands.

» Et sur les ponts où l'on s'écrase, au-dessus de la Loire, charriant dans l'ombre des glaçons énormes, la déroute sans nom dégorge à flots pressés, tandis que minuit et demi sonnant, dans la ville en deuil, le long des rues désertes et des maisons noires, le grand duc de Mecklembourg pénètre, au son aigu des fifres, au roulement des tambours plats.

» Cette destruction inattendue de l'armée de la Loire, c'est, après l'effort brisé de Paris, un coup irrémédiable porté à la Défense. »

Gambetta forma 2 armées de la Loire, dont l'une, confiée au général Bourbaki, alla bientôt opérer dans l'Est, et dont l'autre, sous les ordres du général Chanzy, dut tenir tête aux troupes de Frédéric-Charles.

En même temps, l'armée du Nord, qui maintenant est forte de 2 corps, 22e et 23e, tentera, avec son vaillant chef Faidherbe, de coopérer à l'action commune.



Le 9 décembre, Chanzy doit abandonner Chambord.



DIE ERSTURMUNG DES SCHLOSSES CHAMBORD IM FRANZOSISCHEN DEPARTMENT LOIR-ET-CHER, DURCH DIE HESSEN AM 9 DECEMBER 1870. — NACH EINEM IM CASINO DES 4 GROSZHERZOGL HESSISCHEN INFANTERIE REGIMENTS N° 118, PRINZ KARL, BEFINDLICHEN GEMALDE VON KARL ROCKLING.

Illustrirte Zeitung.

« Une lutte héroïque commence, entre ces jeunes troupes épuisées déjà par les dures souffrances des jours précédents, par les marches, les privations, le froid, par la défaite, et ces vieilles troupes aguerries, presque aussi lasses il est vrai, mais soutenues par leurs récentes victoires et le désir d'en finir.

» Spectacle admirable que le surgissement, devant l'adversaire stupéfait, de cette armée subite, jaillie de sa ruine, comme un phénix de ses cendres! Éclatant témoignage de ce que peut le soldat à la dernière limite de sa force, ravagé d'épuisement et de froid, quand un chef décidé le ranime, le soutient de son inébranlable foi. »

Chanzy défend pied à pied les lignes de Josnes.

La bataille de Villorceau-Beaugency dure 4 jours.

La Délégation a quitté Tours pour Bordeaux.

Gambetta est accouru à l'armée. Ah! si Bourbaki, qui s'est retiré à Bourges, tentait la moindre démonstration! Malgré les plus vives instances, il ne bouge pas... Chanzy, découvert sur sa droite, se replie alors en manœuvrant, par une belle mais pénible retraite de 2 jours, sur Vendôme, puis sur le Mans.

Il y arrivait le 19 décembre, après 4 jours de suprême misère. Son armée n'était plus alors qu'un assemblage sans nom, qui succombait de toutes parts, craquait, fondait...

« Dans ce pays montueux, lit-on dans les *Tronçons du Glaive*, on ne pouvait plus utiliser que les routes; elles étaient embarrassées de charrettes, le terrain si glissant qu'on en abandonnait beaucoup, culbutées.

« Les bataillons, les escadrons, les batteries s'égrenèrent dans la plainte criarde des essieux, le martèlement mouillé de fers de chevaux et le piétinement crotté, l'interminable écoulement des fantassins et des cavaliers.

» Un goum passa; dans



SCÈNES OF THE LATE WARÈ IN FRANCE : RETREAT FROM LE MANS GHOUMS AND SPAHIS IN THE SNOW

The Illustrated London News.

leurs burnous rouges et bleus, c'était pitié que de voir se blottir, grelottant, les Arabes basanés, cuits de soleil. Ils laissaient tomber un regard triste et fier, éperonnaient en silence leurs gris pommelés aux jambes nerveuses, aux queues flottantes. D'habitude on les hélait joyeusement. Cette fois ils s'éloignaient au milieu de l'hébétude générale. »

La 2e armée de la Loire, échappée, grâce à Chanzy, à une destruction complète, allait pouvoir se refaire, attendre, provoquer même de nouvelles attaques. Elle devait à la seule énergie de son chef, à cette vigilance, à cette indomptable tenacité, non seulement de vivre encore, mais d'avoir illustré son malheur.

L'armée se réorganisait jour à jour, grâce à ce précieux centre du Mans, où 5 voies ferrées jetaient les ressources de la Normandie, de l'Ouest et du Centre. Elle compte bientôt près de 100,000 hommes (1). Chanzy n'attendit pas qu'elle fut entièrement refaite, tant il souhaitait reprendre, en même temps que Bourbaki et Faidherbe, une simple offensive, fasciné, hanté par l'incessante pensée : Paris. Dès la fin de décembre, il détachait, lançait en avant des colonnes mobiles. Il voyait les autres à son image, ardents, tenaces, espérait ainsi nous raffermir, ébranler l'adversaire. Il ne fit qu'user, disperser ses forces.

Frédéric-Charles, qui le 2 janvier a donné d'Orléans ses ordres de concentration, apprend, le 5, qu'il n'a plus rien à redouter de Bourbaki.



LE GÉNÉRAL CHANZY A LA BATAILLE DU MANS

Salon de 1897. Par M. Orange. N. D., phot.

Frédéric-Charles et Mecklembourg, pas à pas, ont resserré le cercle; déjà leur centre (Manstein) touche aux avant-postes; les ailes, plus lentes, se rapprochent. Chanzy, pourtant malade, miné de fièvre, loin de céder, prétend reporter, d'un élan hardi, sur les positions qu'elles abandonnent, ses divisions à bout de forces.

A l'aile droite, Jauréguiberry avec les mobilisés bretons et le

(1) Pour ménager leurs compatriotes, les Français devaient bivouaquer. Ce n'est qu'à partir du 13 décembre qu'ils purent cantonner — comme les Allemands!...

16[e] corps; le 17[e] est au plateau d'Auvours, Gougeard à Yvré-l'Évêque, Jaurès et le 21[e] corps sur le plateau de Sargé. Le temps est clair, la neige dure. Chanzy, malgré tout, espère. Il a donné des ordres inflexibles : résister à outrance, défendre la position coûte que coûte, sans idée de retraite !

Il fallut reculer cependant.

« La gigantesque bataille du Mans dura 7 jours. Le 18, ce qui nous restait de troupes, disent les frères Margueritte, atteignait la Mayenne où Chanzy, comme sur la Loire, comme sur l'Huisne, faisait front. Chanzy, qui n'avait gagné la Mayenne que sur l'ordre exprès de Gambetta, se remit à l'œuvre, infatigable. Le ministre, qui partout où sa présence était utile, surgissait avec un admirable dévouement, était accouru à Laval.



Le Mans. — Statue élevée à la mémoire du général Chanzy

» Confiants dans l'immortelle Patrie, Gambetta et Chanzy s'évertuaient d'un même cœur. Ils se détournaient d'hier, ils se tournaient vers demain. Grand exemple que l'invincible foi de ces vaincus !

» Tandis qu'au souffle des 2 grands Patriotes une armée nouvelle se reforme, c'est dans le Nord et dans l'Est que la partie se poursuit et s'achève, en attendant que la chute de Paris arrache, des mains de la Délégation, les dernières cartes. »

L'armée du Nord

4 brigades se sont réunies derrière la Somme, et constituent un noyau de corps d'armée, le 22[e]. Cela s'appelle déjà et mérite de s'appeler l'armée du Nord. Ce groupement, créé sur place avec des moyens locaux, des cadres fournis en grande partie d'évadés de Sedan et surtout de Metz, est dû tout entier au dévouement du commissaire du gouvernement, Testelin, un médecin de Lille, et à l'activité du colonel, puis général Farre, qui le seconde.

2 escadrons de gendarmes, 2 de dragons et 7 batteries renforcent bataillons de mobiles et régiments de marche. Un instant, Bourbaki, nommé commandant en chef de la région, a présidé à cette formation, puis las, découragé, il a demandé qu'on le relève. Farre remplit l'intérim quand la 1re armée allemande paraît.



BATAILLE DE BAPAUME, 3 JANVIER 1871

Musée de Versailles. Par A. Dumaresq. X., phot.

Il faut, avant de gagner Rouen, que Manteuffel batte d'abord le 22e corps, s'empare d'Amiens. Il y réussit, malgré l'indomptable résistance de Paulze d'Yvoi (27 novembre).

On se battit un peu partout. Le 3 décembre, l'armée du Nord se montait à 30,000 hommes quand lè général de division Faidherbe, appelé d'Afrique, vint se mettre à sa tête. Faidherbe, un brave, un savant, de pensée ardente, de calme froid sous des lunettes. Le 23 décembre, l'armée du Nord livre aux 20,000 Allemands de Manteuffel (8e corps, 3e division de cavalerie, fractions du 1er corps et de la garde prussienne) la bataille indécise de Pont-Noyelles.



BATAILLE DE BAPAUME, 3 JANVIER 1871

Imagerie d'Epinal.

Les recrues de Faidherbe avaient montré entrain et fermeté. Mais une nuit sans feux, par un froid de 8 degrés et sans vivres que du pain gelé, aggravait les fatigues du jour. Faidherbe, au matin, crut bon d'opérer sa retraite : quelques volées d'obus, un déploiement de tirailleurs suffirent à masquer le mouvement, qui s'accomplit dans un ordre parfait. Quand les Allemands s'en aperçurent, Faidherbe, hors de vue, ralliait Arras. Dures heures par ce froid qui suspendait des glaçons aux barbes, par ces routes de neige balayées d'un vent âpre, où beaucoup semaient leurs semelles de carton, marchaient pieds nus.



LILLE
STATUE DU GÉNÉRAL FAIDHERBE

Pendant que les Allemands bombardaient Péronne, Faidherbe les attaqua et les défit à Bapaume (2-3 janvier).

Le 14 arrive une dépêche de Freycinet : Paris prépare un suprême effort. Seul Faidherbe est en situation à présent de coopérer à ce mouvement, qu'il se dévoue,attire contre lui les forces ennemies! Un seul moyen: tenter, par Saint-Quentin, une pointe hardie dans la direction de l'Est, menacer ainsi la ligne La Fère-Compiègne. Tentative périlleuse, qui impose à cette armée bien faible, bien lasse, de longues étapes, une marche de flanc que l'ennemi menace, car Faidherbe, pour éviter Péronne, doit suivre par des chemins vicinaux la courbe de l'arc dont Goeben tient la corde. Mais l'intérêt de Paris commande, Faidherbe obéit. Le sort en est jeté.

Malgré des prodiges de valeur et d'habileté, Faidherbe échoua dans son mouvement.

Après plusieurs jours de luttes, il dut ordonner (19 janvier) la retraite sur Cambrai. Le même jour, Paris perdait ses dernières espérances à Buzenval.

Comme la 2e armée de la Loire, l'armée du Nord et son chef avaient bien mérité de la patrie.

L'armée de l'Est

Dans l'Est, Zastrow avec un corps d'armée protège la ligne d'étapes, les communications avec l'Allemagne, tandis que Werder, tout en couvrant le siège de Belfort, a pour mission de contenir les divers rassemblements de la région.



ENROLLING VOLUNTEERS FOR THE ARMY GARIBALDI IN THE PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE, LYONS

The Illustrated London News.

On en compte jusqu'à 4 : Pellissier, commandant les mobiles de Saône-et-Loire ; Crémer et sa division indépendante ; Garibaldi avec l'armée des Vosges ; enfin, Bressolles formant à Lyon le 24[e] corps. Il faut aussi citer le corps franc des Vosges, de Bourras. Véritable chaos, où chacun prétend au commandement, et où tout se borne à d'impuissants efforts individuels.

Garibaldi, glorieux et vieilli, avait apporté à la République, qui n'osait refuser, le don de son épée : plutôt un embarras qu'une aide. Sa célébrité, au dire des frères Margueritte, son autorité dans le parti avancé faisaient, du vieux chef de partisans italiens, un auxiliaire peu commode.



GARIBALDI ET SES VOLONTAIRES
EN AVANT ! VIVE LA FRANCE !!!

Imagerie d'Epinal.

Le soumettre à qui que ce fût, impossible. Lui soumettre des troupes régulières et des généraux français, non moins.

De là une action toujours isolée, et par cette regrettable absence de liaison avec les autres armées opérant dans l'Est, les plus désastreux résultats.

Pourtant, quelle efficace diversion eût été un harcèlement méthodique sur ce long et frêle cordon des lignes de l'arrière, unique lien des armes allemandes à la lointaine patrie !



Nice. — Monument élevé a la mémoire de Garibaldi

Par Etex.

Gambetta, Freycinet le sentaient bien et de là naquit leur grande conception de l'armée de l'Est, lorsqu'il fut trop certain que sur place personne n'était capable d'agir.

L'armée des Vosges, qui avait cependant débuté par un heureux coup de main de Ricciotti Garibaldi sur Châtillon-sur-Seine, avait échoué, en effet, après les petits combats de Pâsques et de Frénois, dans sa tentative de reprise de Dijon. Elle avait été rejetée sur Autun.

Le petit corps de Crémer faisait de meilleure besogne. Déjà le 30 novembre, il avait battu, à Nuits, un fort détachement des troupes de Werder.

Le 18 décembre, il se heurtait à nouveau à l'ennemi, sur cette même position de Nuits, où un combat sanglant se livrait, tout à l'honneur des armées françaises. La division badoise de Glümer s'épuisa en furieux efforts. Glümer et le prince Guillaume de Bade étaient blessés, Werder lui-même devait prendre le commandement. Crémer se replia sur le plateau de Chaux, qu'il dut, faute de munitions, aban-



Die I badische grenadier brigade (prinz Wilhelm) bei nuits (18 dezember 1870)

C. Becker.

donner. Les Allemands, loin de les poursuivre, rentraient à Dijon.

« Ces troupes, dit M. Rousset, peu ou pas exercées, mal habillées (beaucoup étaient en blouses, et portaient leurs cartouches dans un mouchoir), pourvues d'armes les plus diverses, étaient absolument privées de cohésion, et incapables d'un effort sérieux. »

*
* *

C'est alors que la Délégation en revint au projet, déjà débattu, d'une opération dont tout l'effort eût porté sur les communications allemandes.

Gambetta, après avoir été conférer avec Chanzy, avait couru à Bourges, pour stimuler Bourbaki, dont il essaya en vain de ranimer le feu. Il ne s'attira que cette réponse : « Il n'y a plus que vous en France qui croyez la résistance possible ! »

Gambetta balança un moment s'il donnerait à l'armée un autre chef et eut le lourd tort de ne point s'y résoudre. Elle dut conserver, pour l'heure décisive, le plus brave et le meilleur des soldats, le pire des généraux.

Le gouvernement ordonna la marche vers l'Est ; Bourbaki obéit. Mais, dès les premiers jours, d'irréparables lenteurs ruinèrent, dans ses fondations, le bel édifice des plans. On met 12 jours à transporter de Bourges et de Nevers à Chagny, à Châlons-sur-Saône, à Dôle 70,000 hommes, dans le plus formidable désarroi qui se pût voir.

Hommes et chevaux, de faim, de froid, mouraient en route. Les trains bondés stationnaient des jours et des nuits sous la neige.

Cependant, au grand quartier général à Versailles, on ne savait rien encore. Un télégramme de Werder lui apprit cette foudroyante nouvelle : la présence inattendue de 3 corps d'armée dans l'Est. Moltke vit ses communications coupées, le Rhin franchi. Il prescrit à Werder de couvrir à tout prix Belfort. Il concentre l'armée dite du Sud. Manteuffel, accourt de Rouen pour en prendre le commandement.

Bourbaki veut dégager Belfort. Il attaque Werder à Villersexel.

Entraînant les fantassins du 20e corps, Bourbaki, transfiguré au feu, se précipita l'épée haute, criant : « A moi l'infanterie ! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger ? »

Werder se retira sur la Lisaine qu'il fortifia (1), barrant la route de Belfort pendant que Manteuffel rassemble ses troupes.

---

(1) La Lisaine est une mince rivière qui se jette dans le Doubs, à Montbéliard.



9 JANVIER 1871. — BATAILLE DE VILLERSEXEL

Imagerie d'Épinal.

Le plan de Bourbaki était d'aborder Werder au centre, avec les 15e, 24e et 20e corps, tandis que le 18e et Crémer le tourneraient à l'Ouest. Mais, comme toujours, mal renseigné, on marchait sans yeux, car la cavalerie à pied, faute de clous à glace, menait ses chevaux par la bride, derrière les colonnes. Les ordres mal rédigés aidant, le 18e et Crémer s'en venaient donner en plein dans l'aile droite ennemie, au lieu de la déborder.

Le 15e corps, enlevant les premières maisons de la ville basse de Montbéliard, vient se briser au pied du château, tandis que le 24e ne peut pas même déboucher en face de Bussurel et que le 20e se borne à une longue canonnade. Enfin, dans l'après-midi, Crémer et Billot paraissent.



BERGÜBERGANG VON ABTHEILUNGEN DES WERDER'SCHEN CORPS BEI DEN KAMPFEN VOR BELFORT.

Originalzeichnung von Fr. Sell. Die Gartenlaube.

La nuit tombe plus meurtrière que le combat. Le froid descend à — 18°, le vent soulève la neige par rafales. « Tandis que l'ennemi, derrière ses avant-postes, cantonne, nous



15 JANVIER 1871. - MONTBÉLIARD. - DEVANT LE CHATEAU

Gravure de Voulquin. *D'après Berne-Bellecour.*

bivouaquons, sans autres feux que de maigres flambées de bois vert, autour desquelles le cercle transi se serre : généraux, soldats, jusqu'à des chevaux même. Bien des hommes se sont couchés, qui ne se relèveront pas. »

Dans un épais brouillard, le 16, de Montbéliard à Chagey, sur toute la ligne, l'attaque reprend, mais pour fléchir encore.

On se bat toute la journée. Le soir, les ténèbres glacées poursuivent leur œuvre, détendent encore les troupes si lasses. Chacun maintenant sait la grave nouvelle. Manteuffel arrive...

Soudain, le 18, Manteuffel apprend la victoire de la



DÉROULÈDE A MONTBÉLIARD (1)

Salon des Beaux-Arts de 1899. *Tableau de E. Jean Delahaye.*

(1) Les Belges ne peuvent oublier que dans ses *Chants du Soldat* (1870-1882) Paul Déroulède a dédié à *la Belgique* un poème ému dont nous détachons quelques strophes :

Salut, petit coin de terre,
Si grand de bonté,
Où l'on nous rend si légère,
L'hospitalité ;
Où tout ce que l'on vous donne.
Sourire ou pitié,
N'a jamais l'air d'une aumône,
Mais d'une amitié,
Où les âmes si sereines
Ont les yeux si doux
Que les tourments et les haines
S'y reposent tous !
Salut, terre fraternelle,
Où tout m'a tant plu !
Peuple bon, race fidèle,
Belgique, salut !...
Tu nous a mis sur nos plaies
Saignantes encor,
Ce baume, les larmes vraies,
La foi, ce trésor !

Si bien que plus d'un t'a prise,
A voir tes vertus,
Pour une pauvre sœur grise,
N'aimant que Jésus.
Mais je te connais, mignonne,
Je te connais mieux,
Et sous ton voile de nonne,
Ton cœur bat joyeux...
Que toujours impénétrable,
Intacte toujours,
Tu restes l'abri durable,
L'éternel recours !
Que Dieu sèche la main droite,
Qui te frapperait
Malheur à qui te convoite !
Mort à qui t'aurait !
Et salut, petite terre,
Si grande de bonté,
Qui rends si douce et si chère
L'hospitalité !

Lisaine et ses résultats. Va-t-il rejoindre Werder, et de concert rejeter l'armée de l'Est débandée sur Lyon? N'y a-t-il pas mieux à faire... Couper Bourbaki de sa base, le séparer de la France, l'acculer à la frontière suisse, c'est-à-dire à la capitulation complète ou au désarmement? Mais il faut pour cela se faufiler entre Dijon et Besançon, par Gray, Dôle, atteindre le Doubs. Il faut gagner Bourbaki de vitesse, et pour surgir sur ses derrières, renoncer soi-même à ses propres communications, s'enfoncer au Sud, dans un pays ruiné, entre des places fortes... Aussitôt, avec une belle audace, Manteuffel télégraphie à Werder de poursuivre l'offensive, fait lui-même un brusque à droite. Le 19, il couche à Gray; le 21, il entre à Dôle, y trouve 118 wagons de vivres; le 22, il franchit le Doubs, sur une foule de ponts malheureusement laissés intacts; le 23, il rejette Crémer de Dannemarie; déjà ses avant-gardes sont bien au Sud, à Quingey.

Werder, de son côté, achevait de pousser en queue les fuyards, occupant Clerval et Baume-les-Dames.



La retraite de l'armée de l'Est

Par Payen.

C'en est fait. Les tenailles sont prêtes à se refermer sur Bourbaki à Besançon, comme sur Mac-Mahon à Sedan.

Le 24, Bourbaki tenait au Château-Farine un conseil de guerre, qui opina pour la retraite sur Pontarlier.

Pontarlier, sur la frontière suisse, parmi les hauts plateaux de neige du Jura!

Pontarlier que ne reliaient au pays que d'étroits boyaux dans la montagne! Il fallait du moins ne plus perdre une seconde, précipiter l'armée vers ces précieux couloirs de dégagement, si l'on tenait à éviter l'écrasement fatal, ou le passage en Suisse.

Toute la journée du 26 s'usait à retraverser Besançon, à fendre en sens inverse, sur une longueur de quelques kilomètres, l'affreux pêle-mêle des convois.

Bourbaki, désespéré, tente de se suicider par un coup de revolver sur la tempe. L'armée de l'Est était perdue. Clinchant, le 27, l'engageait sur les pentes du Jura.

Son espoir était de tenir à Pontarlier, d'y prolonger une guerre de montagnes. Mais avec quoi ? Il ne commandait qu'à une foule en haillons, où, à part quelques unités, il n'y avait plus ni grades, ni rangs, rien qu'une immense cohue d'uniformes mélangés, que le long des routes montantes s'élevait en gémissant, gravissait l'indicible calvaire. Plus de 100,000 hommes cheminaient dans la neige, sans rien d'humain que la faculté de souffrir, qui s'atrophiait elle-même. La misère passait les forces. On piétinait comme un bétail, à moins qu'on ne se laissât choir pour mourir sur place, de faim, de fatigue, et de froid. Une longue toux — poitrines en feu, membres glacés, — secouait les colonnes, leur serpentement noir, à l'infini, entre des murs de neige. Seconde retraite de Russie, dont l'horreur égalait l'autre. C'était une chose étrange que les chevaux affamés se rongeant queue et crinière, mangeant le bois. Spectres au poil bourru, glacé de givre. Ils crevaient par centaines.



RUCKZUG DER BOURBAKI'SCHEN ARMÉE DURCH DAS TRAVERS-THAL

Nach der natur aufgenommen.

On n'était soutenu que par l'idée de la Suisse proche, hâvre de repos, vers lequel des malheureux poussaient déjà.

Le 28 janvier, au soir, on atteignait les environs de Pontarlier.

Ce même 28 janvier, au soir, Paris était à bout de vivres. Jules Favre signait, avec la capitulation, une armistice de 21 jours, dans lequel, par erreur, l'armée de l'Est était oubliée.

La brigade Kettler avait été détachée du côté de Dijon pour amuser l'armée des Vosges. Celle-ci, dans le combat de Pouilly, 23 janvier, lui prit le drapeau qu'on peut voir aux Invalides.

Manteuffel se concentrait, pour foncer définitivement sur ces

masses inertes. C'était l'égorgement certain, inutile. Clinchant préféra conserver à la France toutes ces pauvres vies. Il concluait, le 31, avec le général Herzog, commandant des troupes suisses, la convention des Verrières, et le 1er février, laissant derrière lui 15,000 prisonniers et un matériel considérable, il traversait la frontière avec son immense et tragique troupeau. L'inépuisable charité suisse allait s'ingénier à soulager tant de maux (1).



DISARMING GENERAL BOURBAKI'S ARMY AT THE FRONTIER

The Illustrated London News

Un éclair de gloire illumina du moins la dernière heure. Montrant que tant vaut le chef, tant vaut la troupe, la réserve générale, division Pallu de La Barrière, et des



ENTWAFNUNG DER BOURBAKI'SCHEN ARMÉE PONTARLIER (SCHWEIZ) 31 JANUAR 1871

Berlin, F. Lala & C°, Unter & Linden 51.

(1) Il existe, à Lucerne, un panorama du peintre militaire Castres, de Genève, représentant le passage de l'armée française aux Verrières suisses.



GENERA BOURBAKI'S ARMY AT TRAVERS, IN THE CANTON OF NEUFCHATEL, (ZWITZERLAND)

The Illustrated London News.

fractions du 18e corps, au défilé de la Cluze et au fort de Joux, avaient bravement tenu, couvrant jusqu'au bout l'évacuation lamentable. L'avant-garde prussienne, après avoir pris Pontarlier, s'était brisée à cette résistance sanglante, imprévue. Plusieurs officiers généraux, divers groupes isolés, le corps franc des Vosges, 2 divisions éparses, avaient ensuite repris liberté de manœuvres. A travers montagnes, ils rallièrent la France au prix de souffrances surhumaines.

Dans cet incroyable désastre, tout l'honneur n'avait pas sombré. (P. et V. Margueritte.)

La marine

Du *Messager de Bruxelles :*

« L'Allemagne n'avait qu'une très faible marine, tandis que la flotte française jouissait d'une grande renommée. Les Français comptaient envoyer 2 escadres bloquer la mer du Nord et la mer Baltique, anéantir les navires prussiens et jeter sur les côtes du Nord de l'Allemagne un corps de débarquement qui eût peut-

être poussé jusqu'à Berlin, et qui, tout au moins, aurait fait une puissante diversion.

» Ces espérances ne tardèrent pas à faire place à une désillusion profonde...

» La flotte française fut placée sous les ordres de l'amiral Boüet-Willaumez.

» 8 à 9 jours se passèrent après la déclaration de guerre de la France, avant que la première division de la flotte française pût quitter Cherbourg; elle partit au milieu de démonstrations qui prouvèrent combien les espérances du public étaient exaltées.



Die Nordseeblocade. Die französische Panzerflotte bei Helgoland, am 11 August

Illustrirte Kriegs Chronik.

» Il est évident que la première chose à faire était de s'emparer d'une des petites îles situées sur la côte du Holstein et du Schleswig, qui ont un bon mouillage et qui n'étaient point défendues. Elle aurait servi de base d'opérations et de port de ravitaillement, chose indispensable à une escadre, surtout dans la situation qui se présentait pour l'amiral Boüet-Willaumez, dont la flotte ne pouvait mouiller en sûreté que dans des eaux neutres. En réalité, la flotte française ne mouilla jamais. Elle était sujette, la nuit, aux attaques des petits avisos prussiens, qui sortaient dans l'obscurité des criques connues d'eux seuls et osaient venir aux alentours des vaisseaux français pour leur attacher des torpilles. Ces navires étaient fort petits, leur équipage peu nombreux, et lorsqu'ils étaient capturés, la perte était très minime pour les Prussiens, tandis que s'ils avaient réussi à faire sauter un vaisseau français, le dommage eût été énorme.

» Il est donc évident que l'occupation de l'une de ces îles sur les côtes aurait été de la plus grande importance pour la flotte française dans la Baltique. En négligeant ce point, les navires français furent dans la nécessité de s'approvisionner de charbon en pleine mer à bord de bateaux qui l'apportaient de France, quand le temps le permettait.

» Le blocus maritime fut, malgré tout, entrepris par l'amiral Boüet-Willaumez. Celui-ci partagea son escadre en 2 divisions. Avec la première, il bloqua la côte depuis la frontière prussienne jusqu'à Rugen, et le vice-amiral Dieudonné, qui commandait la seconde, surveilla la côte de l'île de Rugen à la frontière du Schleswig septentrional.



König Wilhelm. Prinz Friedrich Karl. Kron Prinz.

THE PRUSSIAN IRON CLAD FLEAT

» Le vice-amiral Fourichon était chargé de bloquer la mer du Nord, et il notifia ce blocus le 15 août, pour le littoral s'étendant de l'île Baltrum au nord de l'Eider.

* * *

» Malheureusement, les navires français avaient été expédiés dans un état qu'on n'aurait pas dû constater même en temps de paix à bord d'un navire de guerre qui doit prendre la mer.

» Chose incroyable, mais parfaitement vraie, les vaisseaux de guerre français avaient quitté le port sans que les canons fussent montés. Ce travail devait se faire en pleine mer. Mais là, on s'aperçut qu'on manquait des charnières et des mouffles nécessaires pour monter les affûts qui étaient pêle-mêle au fond des bateaux. Quelques canons seulement furent montés avec peine; mais alors ce furent les munitions qui manquèrent. Aussi les Français furent-ils obligés plusieurs fois d'acheter secrètement aux pêcheurs danois de la poudre par quintaux. Telle fut la raison pour laquelle les gros navires de guerre laissèrent passer tranquillement la frêle *Augusta* et d'autres petits navires allemands, dont on admirait la hardiesse, ainsi que la batterie cuirassée l'*Arminius*, qui les brava impunément près de Friedrichshafen. »

L'amiral Bouët-Willaumez poussa le blocus jusqu'aux extrêmes limites permises par la saison. Dès le milieu de septembre, la

Baltique devint intenable ; le froid précoce menaçait la ligne de retraite des cuirassés, qui risquaient, s'ils prolongeaient trop longtemps leur croisière, de trouver les détroits fermés par les glaces... L'amiral donna l'ordre de retour, et, le 21 septembre, il mouillait dans la rade de Cherbourg, découragé et désolé. Moins d'un an après, il succombait à son chagrin.

2 corvettes allemandes, *Hertha* et *Medusa*, furent bloquées par la division navale française d'Extrême-Orient dans un port du Japon ; une autre, *Arcona*, poursuivie dans les parages des Açores par la *Bellone*, se réfugia à Lisbonne ; l'*Augusta* fut enfermée par la frégate l'*Héroïne* dans le port de Vigo.

Le *Meteor*, rencontré par l'aviso français le *Bouvet*, commandant Franquet, dans le port de La Havane, accepta le défi de celui-ci, et appareilla aussitôt à sa suite. Les 2 bâtiments prirent le large, escortés à distance par des officiers espagnols.



KAMPF ZWISCHEN DEM DEUTSCHEN KANONENBOOT « METEOR » UND DEM FRANZOSISCHEN AVISO « BOUVET » VOR HAVANA (9 NOVEMBER 1870)

Willy Stöwer.

Le *Bouvet* était inférieur en échantillon et en artillerie à son adversaire, dit M. Rousset ; il manœuvra pour l'aborder et y réussit. Le choc renversa la mâture du *Meteor* qui, son pont encombré de débris, et ayant son hélice prise dans ses agrès désemparés, fut obligé de s'arrêter. Le *Bouvet* reprenait du champ pour s'élancer de nouveau sur le prussien et le crever avec son éperon, quand un boulet vint frapper sa machine et la rendre impuissante. Les officiers espagnols intervinrent alors, prétendant qu'on était rentré dans les eaux neutres et les combattants furent obligés de regagner le port.

* * *

Les forces de la marine furent utilisées à terre, on sait avec quelle efficacité : surtout à Sedan, à l'armée de la Loire, à la défense de Paris.

Les villes de province

La France, pendant la guerre de 1870-71, a vu tomber entre les mains de l'ennemi 21 de ses places fortes, après une résistance plus ou moins longue. Plusieurs cités ouvertes se sont, aussi, défendues obstinément.

Après Woerth, le 9 août, une division wurtembourgeoise se heurta à la petite place, ou, pour mieux dire, au fort de Lichtemberg, bicoque perdue dans les forêts montagneuses. Garnison de 213 hommes, avec 7 canons. Quand le fort capitula, il n'était plus qu'un immense brasier.

A la mémoire d'Anatole de la Forge le vaillant défenseur de St-Quentin, le fidèle serviteur de la démocratie. Souscription nationale 8 octobre 1893.

Au Père Lachaise.

La Petite Pierre, un peu plus loin, refusa également de se rendre. Sa garnison parvint à s'échapper.

Amiens, La Fère, Longwy, Mézières, Montmédy, Péronne, Rocroi, Soissons, Thionville, Toul, Verdun, résistèrent courageusement. Laon fit sauter sa citadelle.

Saint-Quentin, le 9 octobre, n'est sauvé d'un coup de main, par le préfet Anatole de la Forge, que pour être, le 21, écrasé d'une lourde contribution.

L'Alsace se défendit avec une rare intrépidité. Marsal, Neu Brisach, Schlettstad durent être bombardés. A Phalsbourg, le 11 décembre, on mangea la dernière bouchée de pain! Taillant, le lendemain, rendit la place avec ses soldats « désarmés, mais non vaincus ».

Teyssier, dans Bitche, fut aussi valeureux. Bitche n'était plus qu'une fournaise, quand il ripostait encore. Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, un parlementaire vint annoncer qu'un armistice était signé entre les 2 gouvernements. Teyssier n'y voulait pas croire. Il fallut un ordre du ministère français pour qu'il sortit de la ville, le 27 mars, avec

armes et bagages, enseignes déployées, ses bagages portés sur des convois fournis par l'autorité allemande.

Avant de parler de Belfort, signalons rapidement l'héroïque conduite de quelques localités.

Châteaudun, occupé par les 700 hommes du corps franc de Lipowski, avec 165 autres francs-tireurs et 135 gardes nationaux, commandés par M. de Testanière, résista à une colonne de 12,000 hommes appuyée de 30 bouches à feu. Il fallut du canon pour le réduire. Une lutte acharnée dura depuis midi jusqu'à 10 heures du soir. « Refoulés dans la ville, dit le général Thoumas, les défenseurs se battirent corps à corps dans les rues et à la lueur des incendies allumés par les obus allemands. Ils purent se retirer sans être poursuivis, laissant les Prussiens tirer dans l'obscurité les uns contre les autres. » La ville fut affreusement brûlée et elle eut l'autorisation de faire figurer la légion d'honneur dans ses armoiries...



Défense de Chateaudun (18 octobre 1870)

Imagerie d'Epinal.

Pendant que, de toutes parts, la province fait d'héroïques efforts pour débloquer Paris, les armées allemandes occupent un tiers de la France, non sans peine.

« C'est Dubois qui, voyant l'ennemi entrer dans sa ville natale, à Epinal, prend un fusil, malgré les supplications des siens, s'agenouille au milieu de la rue, abat 2 cava-



Un brave

Peint par E. Boutigny.

liers prussiens, puis, sûr du sort qui l'attend, reçoit stoïquement la mort... » (*Scènes et Épisodes de la guerre de 1870-71*, par le commandant Rousset.)

DRAGONS PRUSSIENS SURPRIS PAR DES FRANCS-TIREURS A BOLBEC (14 JANVIER 1871)

Rambervillers se défendit de son mieux.

« Dans l'intérieur de la ville, dit la relation du grand état-major prussien, la résistance est si tenace qu'on ne progresse que fort lentement », aveu humiliant de l'ennemi, mais glorieux hommage à la brave garde nationale. A la fin, une nouvelle attaque a raison de cette opiniâtreté : la barricade est prise. Mais la ville ne succombe pas pour cela ; la guerre des rues commence.



LA DÉFENSE DE RAMBERVILLERS (VOSGES) EN 1870

» C'est au Pont des Laboureurs que se rallient les gardes nationaux, d'autres s'embusquent dans des maisons ; des fenêtres ils tirent sur les Allemands exaspérés qui n'osent avancer.

» Petit à petit, ceux-ci se risquent, ils s'emparent de la pre-

mière maison, puis s'en prennent à la suivante. Ils pénètrent ainsi progressivement en rangs serrés, enlevant maison par maison, pavé par pavé. » (Félix Bouvier.)

* * *

Il nous faut citer spécialement l'équipée du corps franc de « chasseurs de Vosges » (commandant Bernard) qui, au milieu de janvier, fit sauter le pont de Fontenoy, passage de la grande voie ferrée Paris-Strasbourg, coupant net pendant plusieurs jours les communications des Allemands. Ceux-ci, par représallles, saccagèrent et brûlèrent Fontenoy, de fond en comble, et frappèrent la province d'une amende de 10 millions.

* * *

Mais il faut mentionner spécialement la triomphante résistance de Belfort. « La défense de Belfort, dit le général Thoumas, est un



DÉFENSE HÉROÏQUE DE BELFORT PAR LE BRAVE COLONEL DENFERT, LA GARNISON ET LES HABITANTS DE LA VILLE

Imagerie d'Épinal.

des rares souvenirs de la guerre 1870-71, qui donnent à un cœur français une consolation sans mélange. Elle dura 105 jours, depuis le 2 novembre 1870 jusqu'au 13 février 1871 ; la garnison comptait 17,000 hommes environ, dont seulement 2 1 2 bataillons d'infanterie de ligne, 1 2 batterie d'artillerie à pied et 1 2 compagnie du génie ; le reste était formé de mobiles et de mobilisés. La place

subit, à partir du 30 novembre, le bombardement le plus violent; dès le 6 décembre, un officier de l'état-major allemand écrivait que Belfort ne tiendrait plus que 5 jours. Non seulement Belfort tint plus de 5 jours, mais le colonel Denfert-Rochereau ne consentit à rendre la place que sur l'ordre du gouvernement français.



BELFORT, 17 JANUAR 1871

Berlin, F. Sala & Co. Unter der Linden, 51.

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, libre de tout engagement. Cette brillante défense fut, sans nul doute, le motif principal de la clause du traité de Francfort qui conserva Belfort à la France. Le pays doit donc au colonel Denfert, à la courageuse garnison et à la presque totalité de la population de la ville, qui le soutint par son attitude, plus que de l'admiration, c'est-à-dire de la reconnaissance. »

Après l'abandon de Bourbaki, Treskow avait échoué le 26 janvier dans l'attaque de vive force des Hautes et Basses-Perches, perdant 10 officiers et 427 soldats tués, blessés et capturés ; il avait fallu revenir au siège régulier, écraser les Perches d'obus pendant 2 semaines avant de les voir évacuer. 27 canons allaient enfin tonner contre le château, dernier réduit de Denfert contre les 25,000 soldats de Treskow, quand l'armistice fut étendu à la région.

Le 18 février, avec armes et bagages, clairons sonnants et tam-



BELFORT. — CAPITULATION. 18 FEBRUAR 1871

Berlin, F. Sala & C°, Unter den Linden, 5?.

bours battants, la faible garnison, drapeaux déployés, quittait la ville. Les postes prussiens présentaient les armes. Denfert, désormais illustre, sortit le dernier, le front haut.

Les Allemands avaient surnommé Belfort : *Leichenfabrik*, la fabrique de cadavres.

Du *Petit Journal* (supplément illustré), 19 avril 1896 :

« 25 ans après avoir donné au monde l'exemple d'une extraordinaire bravoure, Belfort a voulu célébrer le souvenir de son admirable siège.

» La journée a été belle et digne de la France ; tous les cœurs battaient quand, par la ville héroïque, a défilé,



FÊTES COMMÉMORATIVES DE BELFORT
LE DRAPEAU DU SIÈGE

Le Petit Journal.

meurtri par l'ancienne mitraille, le très glorieux drapeau du siège.»

Le groupe commémoratif, intitulé : *Quand même!* est de Mercié. Il en existe un exemplaire dans le jardin du Louvre, près de l'arc du Carrousel, à Paris.

A Versailles

L'armée d'investissement de Paris avait son état-major à Versailles.

Le roi Guillaume habitait le palais de Louis XIV.



Ein Militarvortrag in Versailles

C. v. Werner. *Krieg und Sieg.*

Bismarck s'était établi dans la maison de Mme Jessé, 14, rue de Provence.

C'est là que le 30 octobre, après l'affaire du Bourget, il aurait dit, s'il en faut en croire Busch : « Des francs-tireurs prisonniers? Pourquoi continuer à faire des prisonniers? On aurait dû fusiller les 1,200 les uns après les autres. . » C'est là aussi qu'il eut, à cette époque, un entretien avec Thiers.



Lazareth im Schlosz zu Versailles

Alte und Neue Welt.

Toujours d'après Busch :

« Jeudi 1er décembre. Le chancelier est allé, ce matin, visiter l'hôpital militaire. Il se trouvait dans les appartements de Marie-Antoinette, au palais, lorsqu'il eut

l'idée d'aller voir comment se portaient les blessés qu'on avait installés dans une aile du royal édifice... Tous grelottaient de froid, car il était défendu de faire du feu dans les pièces du palais, à cause des tableaux suspendus aux murs. « Comme si, s'écria-t-il, la vie d'un seul de nos soldats n'a pas plus de valeur que tous ces méchants tableaux ! »



DER DEUTSCHE WEINNACHTSBAUM IN DEN RUHMESHALLEN VON VERSAILLES

Nach der natur aufgenommen von Otto Günther. *Die Gartenlaube.*

Et plus loin : « Le bien-être des soldats a toujours été une de ses préoccupations. Il s'inquiétait de savoir si nos propres sentinelles étaient confortablement logées. Il apprit qu'elles occupaient la remise de Mme Jessé, où il n'y avait ni cheminée, ni feu. Il donna aussitôt l'ordre au jardinier de vider la moitié de la serre et d'y installer les sentinelles.

» — Mais les plantes de Madame vont toutes geler, pleura la femme du jardinier.

» — Le grand malheur ! s'écria le ministre. Il vaudrait bien mieux, n'est-ce pas, que ce soient mes soldats qui gèlent !

» Mardi 27 décembre. Ce jour est le premier du bombardement de Paris. Le désir du chancelier est enfin exaucé... »

Plus tard, 20 janvier, après Montretout, Trochu fit demander un armistice de 2 jours afin d'emporter les blessés et d'enterrer les morts. « Le chef a répondu qu'il ne fallait pas faire droit à la

demande des Français. Quelques heures seraient bien suffisantes pour enlever les blessés et enterrer les morts.

Et d'ailleurs, a ajouté le chancelier, ces derniers se trouvent aussi bien sur la terre que dessous. »

*
* *

« Depuis la fin de septembre (P. et V. Margueritte), le cordon alors si précaire des troupes d'investissement s'était peu à peu renforcé, avait fini par compter plus de 200,000 fantassins, près de 34,000 cavaliers et 898 canons; cercle toujours bien frêle devant une aussi énorme ville, comptant jusqu'à 2,627 canons de place et de siège, et devant une armée de 650,000 hommes qui eut rempli son rôle! Mais, grâce à l'inertie du gouvernement, l'ennemi avait pu librement s'entourer lui-même de forts retranchements, et, profitant de ce que, fascinée par Paris, la province ne songeait pas à s'inquiéter de sa ligne de communication, il avait, sur ces minces voies ferrées déjà écrasées par le transport des vivres, fait venir tout le puissant matériel de bombardement : plates-formes et canons de gros calibre, à 1,000 coups par pièce...



DAS EISERNE KREUZ FUR 1870

Illustré Kriegs Chronik.

16 batteries menaçaient le front Sud, 13 le Nord, 13 autres l'Est.

Ces dernières, dans la nuit du 26 au 27 décembre complétaient leur armement, et le 27 au matin, à 8 heures, ouvraient le feu. » Il fut effroyable.

*
* *

Dès le commencement des hostilités, l'ordre fameux de « la Croix de fer », la croix de Blücher, l'ordre de la Délivrance, fut ressuscité. « Frédéric-Guillaume III, lit-on dans le *Kriegschauplatz*, le créa le 10 mars 1813, à la mémoire des anciens chevaliers, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine Louise de Prusse, l'inoubliable princesse. Des milliers de croix furent distribuées, à cette époque, aux défenseurs de la patrie contre l'ennemi héréditaire. Peu d'entre eux survivaient en 1870. Ce fut une généreuse pensée du roi Guillaume de rétablir cet ordre illustre, au moment où une nouvelle agression se produisait. Il

en fut décerné aux combattants de Wissembourg, Woerth, Sarrebruck, Metz, Noisseville et Sedan, qui ont prouvé qu'ils n'en étaient pas moins dignes que leurs devanciers de 1813 et 1815. Il en fut délivré, non seulement en Prusse, mais dans toute l'Allemagne. La croix de fer de 1870 diffère de la primitive seulement par les dates et les initiales. »

Le prince héritier en remit à ses troupes dans la cour du palais de Versailles.



VERTEILUNG VON EISERNEN KREUZEN IM SCHLOSZHOF ZU VERSAILLES

Deutsche Helden. *R. Knötel.*

*
* *

Heckedorn raconte que Bismarck, un jour, était chargé de donner la croix de fer à un soldat, à qui il demanda : « Que choisissez-vous, la croix ou 100 thalers ? »

— Combien vaut la croix?

— 3 thalers.

— Alors donnez-moi la croix et 97 thalers.

Bismarck, un moment interloqué, s'exécuta.

*
* *

L'Empire d'Allemagne, fondé par Charlemagne, supprimé par Napoléon Ier, fut restauré et le roi Guillaume de Prusse proclamé empereur allemand.

On lit, dans le *Moniteur allemand*, qui se publiait aux portes de Paris :

« La proclamation officielle de l'empire d'Allemagne a eu lieu au château de Versailles, dans la Galerie des Glaces, cejourd'hui, 18 janvier 1871, jour anniversaire où 170 ans auparavant un ancêtre de Guillaume Ier a ceint à Kœnigsberg la couronne royale de Prusse.

» Au centre de la galerie, et adossé aux fenêtres qui donnent sur le parc, un autel avait été dressé.



DIE KAISER-PROKLAMATION ZU VERSAILLES AM 18 JANUAR 1871

Von A. von Werner.

» Le fond de la galerie était orné d'une estrade sur laquelle se trouvaient les drapeaux et les étendards de tous les régiments.

» Les princes de la Maison royale, les grands ducs et les autres princes se sont tenus près de Sa Majesté, ainsi que le comte de Bismarck, chancelier, le chef d'état-major général comte de Moltke, le général Blumenthal, etc. »

A Paris

Le bombardement battait son plein.

Une grêle épouvantable s'était abattue sur le plateau d'Avron et sur les forts de Noisy, Rosny, Nogent.

Trochu, le soir du 28 décembre, dut donner l'ordre d'évacuer Avron intenable, et dont la position, bonne naguère pour couvrir la sortie de Ducrot sur la Marne, n'était plus utile.

« Mais, — remarquent MM. Margueritte, — tant l'exaltation de Paris était grande, une colère indignée s'éleva : tout le monde, dans cet abandon, vit le renoncement aux derniers projets



Défense de Paris
Départ d'un bataillon de garde nationale

d'attaque, une reculade de mauvais présage. Fin lugubre de l'armée.

» Les vivres s'épuisaient; on en était réduit au rationnement des conserves et des salaisons, à un pain noir et gluant, à d'innommables graisses. Charbon et bois manquaient. Envahi par le froid, l'ombre, l'éblouissant foyer s'était éteint.

» Mais si fort était le sentiment entêté de la résistance, si rebondissante son âme légère, que Paris fièrement supportait tout. Les femmes, sur qui retombait le plus écrasant fardeau, l'humble foule ouvrière et bourgeoise s'illustraient par un courage viril, une espérance jamais lasse. Ainsi, avec sa fierté blagueuse et sa résignation héroïque, ce Paris, qui ne devait pas tenir 15 jours, tenait depuis 15 semaines!...



Paris. — Cimetière du Père Lachaise. — Monument élevé a la mémoire du sergent Hoff.

» Le 5 janvier, les 16 batteries du Sud entamaient la besogne à leur tour... Le bombardement atteignait les hôpitaux, les écoles, les musées, les églises. Il ne respectait pas plus les morts que les vivants, criblait, défonçait le cimetière Montparnasse...

» Le 9, les Allemands construisaient 7 batteries nouvelles.

» Paris, un moment stupéfait, se remettait bien vite. Quoi qu'eut pensé Bismarck, le moment psychologique n'était pas venu.

» On s'intéressait aux exploits du sergent Hoff, le tueur de Prussiens.

» Les rues avaient repris leur physionomie habituelle, les badauds venaient aux quartiers bombardés comme au spectacle. Sitôt qu'éclatait un obus, les gamins

couraient, donnaient la chasse aux éclats. De pauvres gens faisaient commerce de ces fragments de fonte, chauds les vendaient plus cher... »

Trochu crut devoir proclamer : « Le gouverneur de Paris ne capitulera pas ! »

Une obstination ardente raidissait chacun. Une seconde même on espéra. Un pigeon apportait du Nord cette bonne nouvelle : victoire de Faidherbe à Bapaume.

*
* *

« La masse de la population, les petits bourgeois, les ouvriers, les femmes, tout l'humble monde qui souffrait du manque de vivres, cette foule qui la première eût gagné de voir ses souffrances finir avec la capitulation, s'enrageait à n'en point vouloir, à réclamer la « sortie torrentielle, la lutte à outrance. »

» Si fort s'élevait le soulèvement public que le gouvernement craignit de négocier avant une tentative de combat. Il décidait enfin, après plusieurs longues délibérations, de tenter, sous le canon du Mont Valérien, une action contre le plateau de Garches : objectif, Versailles.

» Trochu s'en chargea lui-même. Cette fois, sur 90,000 hommes, on décidait d'envoyer au feu 42,000 gardes nationaux. « De quoi calmer ces braillards! » D'ailleurs nuls préparatifs, malgré 3 jours libres. »

3 colonnes d'attaque aux ordres de Vinoy, Bellemare, Ducrot. On enlève Montretout, on échoue à Buzenval. Il faut se replier.



REVICTUALLING OF PARIS
FIRST ARRIVAL OF FISH AT THE HALLES

The Illustrated London News.

De l'espoir fébrile, on tomba à l'abattement le plus extrême. Les vivres étaient épuisés. Le 21, commença le bombardement de Saint-Denis et du front Nord.

Trochu passa la main à Vinoy.

Le 22, sursaut de colère devant l'imminente capitulation. Une émeute vite réprimée éclatait, ensanglantait la place de l'Hôtel de Ville.

Le 23 janvier, Favre allait, à la nuit, négocier avec Bismarck, qui siffla la curée : « Hallali! dit-il, la chasse est faite! »

Le 26 janvier, le bombardement cessait (1) et le 28, après de longs et pénibles débats, Paris obtenait ces conditions : il livrerait sa ceinture de forts, tout le matériel de sa gigantesque armée, à l'exception des fusils de la garde nationale (2), 12,000 hommes de l'armée active demeuraient de même organisés, pour assurer l'ordre, le reste, près de 212,000, serait prisonnier dans Paris. Contribution de guerre : 200 millions.

Le gouvernement de Paris signa un armistice de 21 jours, enchaînant la province, pendant lequel la France allait procéder aux élections et réunir une assemblée générale qui déciderait, en liberté, de son sort.



CAPITULATION VON PARIS (28 JANUAR 1871)

Berlin, F. Sala & C., Unter den Linden, 51.

A la faveur de l'armistice, les vivres entrèrent dans Paris. Il en vint de tous les coins de la France. De l'étranger aussi, notamment de l'Angleterre et de la Belgique, qui en envoyèrent gratuitement d'énormes quantités.

Le 8 février eurent lieu les élections.

---

(1) Les Français furent autorisés à tirer le dernier coup de canon.

(2) On sait l'usage qui en a été fait sous la *Commune*.



THE NATIONAL ASSEMBLY AT BORDEAUX DISCUSSING THE TEAMS OF PEACE

The Illustrated London News.

Le 22 février, par un matin vif où, dans l'air doré, flottait un printemps précoce, le théâtre de Bordeaux semblait une ruche bourdonnante : 800 députés s'y réunissaient, arrivant des 4 coins de la France.

Fait significatif : 29 départements avaient élu Thiers, l'homme de la paix, 9 Gambetta, l'homme de la guerre.

Qui allait faire la loi? « La masse des monarchistes, les ruraux, les nobles des petites villes, tous les élus de la veulerie et de la lassitude des campagnes... »

*
* *

Parmi les députés figurait Ledru-Rollin (Alexandre-Auguste), né au Mans en 1808, membre du gouvernement provisoire en 1848, organisateur du suffrage universel, réfugié en Belgique, puis à Londres.

Après la révolution du 4 septembre, Ledru-Rollin revint à Paris, mais il ne voulut jouer aucun rôle politique. Pendant le siège, il demanda dans quelques réunions publiques que le gouvernement imprimât plus d'énergie à la défense et fit des élections municipales. Lors du mouvement insurrectionnel du 31 octobre suivant, son nom fut porté sur la liste du Comité de salut public auprès de ceux de Delescluze, Blanqui, Flourens, etc., mais il ne prit aucune part au mouvement presque



1808-1874

D'après Tichon, Bruxelles.

aussitôt comprimé, et on n'entendit plus parler de lui jusqu'aux élections pour l'assemblée nationale, le 8 février 1871. Bien que dans une lettre publiée le 15 février il eut décliné toute candidature, il n'en fut pas moins élu à la fois par les électeurs de la Seine, des Bouches-du-Rhône et du Var. Mais, le 14 février, il adressait au président de l'assemblée nationale sa démission en déclarant que « sous la main de l'ennemi, au milieu des nécessités désastreuses, inéluctables, où nous a jetés une série de perfidies et de trahisons, le vote des dernières élections ne pouvait et n'a pu présenter les conditions d'indépendance et de spontanéité qui sont l'essence même du suffrage universel. »

*
* *

Signalons encore parmi les députés, Victor Hugo, à qui la foule fit d'interminables ovations, Garibaldi, qui démissionna...

« Dès les premières séances, on écarta la supplique des Alsaciens-Lorrains criant à la tribune leur douleur, leur révolte, l'inébranlable fidélité de leurs terres depuis 200 ans françaises. »

L'assemblée nationale, présidée par Jules Grévy, nomma Thiers chef du pouvoir exécutif, avec mission d'aller négocier à Versailles sur des bases définitives.

Le 28 février, il était de retour.



CHEERING POPULAR MEMBERS OF THE NATIONAL ASSEMBLY IN THE STREETS AT BORDEAUX

The Illustrated London News.

On connaît les tristes clauses du traité de paix :

Abandon de l'Alsace, moins Belfort ;

Abandon d'une partie de la Lorraine avec Metz ;

Indemnité de 5 milliards ;

Occupation du territoire jusqu'à payement intégral, qui devait être effectué le 1er mars 1875 ;

Entrée de 30,000 Allemands dans Paris.

Aussitôt l'assemblée votait d'urgence. « 546 Français votaient la mutilation de la France, 107 seulement se rallièrent autour de Gambetta et de Chanzy, disent MM. Margueritte, qui ajoutent : « La France, en 1871, n'a pas *voulu*. Là est le vrai secret, non de ses premiers, mais de ses derniers échecs. Un vertige avait frappé la belliqueuse de naguère, fière de siècles de victoires. Elle s'était détendue au culte, à la jouissance de l'argent. Ceux qui ne se battaient pas, les paysans dont la fortune naissait, et qui, selon le beau mot de Michelet, « commençaient seulement à manger depuis des siècles », ne voyaient que leur pécule, le moment de cultiver en repos ce morceau de terre qui les nourrissait. Ceux qui se battaient apportaient aux armées, — gigantesque organisme qu'on ne peut créer d'un coup, — les qualités et les défauts de la France d'alors, primesautière et brave, mais sans l'ombre d'éducation militaire et civique. Beaucoup, certes, surent bien mourir; c'est là le courage d'une seconde, un éclair qui peut jaillir de l'âme de tout homme. Mais l'endurance, la cohésion, la patience, l'abnégation qui fait se passer de pain, de feu, d'habits, qui fait coucher à la dure, recevoir la pluie à torrents, marcher dans la neige! Mais le sacrifice quotidien, heure par heure et minute par minute! Mais savoir commander et savoir obéir, cela on ne l'obtient que par un long enseignement préalable, une discipline constante du cœur et des muscles.

» Puisse le cruel châtiment de 1870 rester toujours présent à nos mémoires. Sachant ce qui a manqué à nos pères, nous saurons ce que nous avons acquis, et ce qui nous reste à acquérir. La France républicaine a beaucoup fait. L'armée, aujourd'hui, c'est la nation même. Plus la nation sera grande, plus elle aura la religion de ses devoirs, et plus l'armée sera forte. »

Hélas! ces vérités ne sont pas seulement vraies pour la France. La Belgique ferait bien d'en tirer profit.

* * *

Le 1er mars, à 11 heures du matin, les Allemands, en ordre de marche comme devant l'ennemi, précédés par des éclaireurs et une avant-garde, franchissaient les fortifications, note M. Rousset.

« La colonne tourna autour de l'Arc de Triomphe sous lequel elle ne put passer, parce que les chaînes étaient mises et que le monument avait été barricadé avec des pavés et des charrettes.

» Elle descendit l'avenue des Champs-Elysées jusqu'au palais de l'Industrie, où elle fit halte.



Der Einzug der Deutschen in Paris, 1871

Von Louis Braun

» Alors l'état-major partit en avant et vint faire le tour de la place de la Concorde, au milieu des statues voilées de noir.



The Germans in Paris
General Blumenthal and staff in the Place de la Concorde

The Illustrated London News.

» Sur le parcours, toutes les maisons, toutes les fenêtres étaient closes ; les boutiques avaient mis leurs volets, sur certains desquels

on lisait, écrite à la main, cette pancarte : « Fermé pour cause de deuil national. »

» D'espace en espace pendaient aux murs des drapeaux noirs : les rues aboutissant à la place de la Concorde étaient herméti-quement bouchées par des draperies de mort.

» Il n'y eut à Paris, pendant ces jours de deuil, ni Bourse, ni tribunaux.

» Cependant, le soir, quelques femmes sans pudeur firent mine de venir chercher fortune dans ce quartier réprouvé, et causèrent avec des soldats. Elles furent poursuivies, huées et publiquement fouettées. »

* * *

A Bruxelles vivait un ancien officier français, Charles Niellon. Il avait rendu de grands services, en 1830, au Gouvernement Provisoire qui l'avait nommé général. Il était pensionné.

« Mais il ne cessa jamais, dit le *Franc Tireur* (5 février 1903) de s'intéresser passionnément aux choses militaires. Pendant la guerre de 1870, lui, le soldat toujours heureux, ne décolérait pas. Tout aux procédés de l'Empire, les imposantes formations linéaires, l'attaque foudroyante, les charges à la baïonnette, les larges coups de sabre, panache au front, décorations au cœur, ce fier soldat ne comprenait rien aux manœuvres scientifiques, mystérieuses, de la stratégie moderne, avec ses ruses puniques, ses glissements d'Indiens sous bois, ses inégalités choquantes d'effectifs, ses écrasements d'artillerie, ses brusques et navrantes surprises si fatales aux Français ! Et lui, le vétéran de la Grande Armée, maudissait sa vieillesse qui l'empêchait de voler au secours de sa mère-patrie. Il en voulait aux généraux de l'Empire de se laisser battre ! Les vainqueurs d'Iéna rossés par des uhlans !

» Tous les après-midi, on le voyait, Café des Mille Colonnes, dont il était un des habitués, lisant et expliquant les nouvelles du théâtre de la guerre, avec force gestes, la face convulsive, la voix exaspérée. La canne au poing, il commentait la dernière bataille, s'exaltant de plus en plus. Après Woerth, Sedan, puis Strasbourg, Metz, Le Mans, c'en était trop.

» Quand, le 26 janvier 1871, Paris sollicita un armistice, Niellon n'y tint plus. Il se montra d'une violence inouïe. Il rentra chez lui pour s'aliter.

» Le 26 février, il s'éteignait, après quelques jours de souffrances dont la plus cruelle, certes, était celle de voir la Gaule envahie,

vaincue, mutilée, ses défenseurs dispersés, et les Prussiens à la veille de défiler, fifres clairs et tambours plats en tête, sous le cintre glorieux de l'Arc de Triomphe (1). »



LA DÉFENSE DE PARIS

Meissonier pinx. (1811-1891). *Cliché Lecaire*

Des marins pleurèrent quand ils durent quitter leurs forts.

« Un général se tenait en avant, immobile, peut-on lire dans les *Braves Gens*. C'était le commandant des troupes bavaroises qui allaient prendre possession de Montrouge. Il attendait, patient, déférent presque, que le défilé cessât.

« Alors, mû par une rage où tout le sang français criait, Alain, automatiquement, s'avança. Et comme un somnambule, les yeux menaçants et hagards, il brandit son poing sous le nez du Bavarois, et d'une voix sourde proféra : « Ne riez pas au moins! »

» Tant de patriotisme et de douleur vibraient dans ces mots que le général Hartmann, avec une sorte de respect, répondit : « Mon ami, nous n'avons nulle envie de rire de vous, vous êtes de fort braves gens, qui avez très bien fait votre devoir. »

» Et, avec dignité, il tourna bride, s'éloignant jusqu'à ce que les mathurins disparussent, et dans leurs rangs Alain, dont l'humble

(1) On s'arrangea de manière à leur enlever cette satisfaction.

geste instinctif avait forcé le vainqueur à s'honorer lui-même, en honorant le vaincu. »

* * *

Le 18 mars éclatait à Paris le formidable mouvement insurrectionnel de la Commune, débutant par la prise des canons de Montmartre. Les généraux Clément Thomas et Lecomte furent fusillés par quelques enragés, malgré les généreux efforts de M. Clémenceau, alors maire du XVIIIe arrondissement, plus tard président du Conseil des ministres de la République.



IM SCHWANEN-HOTEL AM 10 MAI 1871

Originalzeichnung von A. Neumann. Die Gartenlaube.

On arrête Chanzy!

Les fédérés s'emparent de l'Hôtel de ville où s'installe le comité central.

Le gouvernement quitte Paris, entraînant avec lui l'armée. Celle-ci se réorganisa et se compléta à Versailles : elle dut assiéger et prendre de vive force la capitale, sous les regards étonnés des Allemands.

Le 10 mai, la paix fut signée à Francfort entre l'Allemagne et la France.

* * *

Les troupes allemandes regagnèrent graduellement leur patrie; il leur fut fait un accueil triomphal.

Un journal belge (J. Claretie, *La Guerre nationale*) raconte ainsi la rentrée du roi à Berlin :

« Arrivé devant le palais où se serraient plus de 50,000 personnes, l'empereur reçut une ovation homérique. Il entra pour se montrer quelques instants après au balcon.

» Ce balcon est très élevé et spacieux. Ses bords sont à jour, de façon à ce que les personnes qui s'y trouvent peuvent être vues dans toute leur hauteur.

» Quand l'empereur s'y est présenté, suivi de l'impératrice, sa belle stature et son front droit m'ont frappé.



EINZUG IN BERLIN (16 JUNI 1871)

Berlin, F. Sala & C°, Unter den Linden 5.



ENTRÉE DE NAPOLÉON A BERLIN (27 OCTOBRE 1806)

D'après une gravure de Wolff (1). Cabinet des estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

---

(1) Extrait du remarquable ouvrage du major E. Cruyplants, *La 112e demi-brigade*, couronné par l'Académie française.

» Quel tableau ! Devant lui, face à face, l'altière statue de Frédéric-le-Grand, qu'il a saluée ; à sa droite, le bronze effacé du vieux Blücher, l'homme de Waterloo ; à sa gauche, dans le lointain, au-dessus de la porte magistrale de Brandebourg, par où les Français sont entrés à Berlin, les chevaux de la victoire, capturés par Napoléon, ont été remis en place ; à sa droite, le vaste Zeughaus, qui regorge de dépouilles ennemies, et sous lui tout un peuple qui lui criait ce grand cri : « *Der Kaiser!* », ce cri que l'on croyait éternellement enfoui dans le cercueil de Barberousse ! »

*
* *

Ne pas manquer d'aller voir, à Berlin, le Siegessaüle..

« Au milieu de la place Royale (Baedeker) se dresse la colonne de la Victoire (Siegessaüle) en granit, grès et bronze, de 61m50 de hauteur, sur les plans de Strack. Sur 8 degrés s'élève un socle carré de 7 mètres de haut, avec des bas-reliefs rappelant les dernières campagnes de la Prusse : à l'Est, la guerre de Danemark, par A. Calandrelli ; au Nord, la bataille de Sadowa, par M. Schultz ; à l'Ouest, la bataille de Sedan et l'entrée des Allemands à Paris, par K. Keil ; au Sud, la rentrée des troupes en 1871, par A. Wolff. Au dessus est une galerie décorée d'une mosaïque faite à Venise d'après A. de Werner. Elle représente la guerre de 1870-71 et l'établissement de l'Empire d'Allemagne. Au-dessus, une grosse colonne cannelée et ornée de canons danois, autrichiens et français tout dorés. Au sommet, une Borussia, de Drake, haute de 8m30, également dorée. On paye 50 pfennings pour y monter. »



BERLIN. — SIEGESSAÜLE

*
* *

D'innombrables prisonniers français ont été internés en Allemagne. Quelques-uns y sont morts. Dans beaucoup de cimetières allemands, on peut voir — comme à Berlin — non loin l'un de l'autre, des monuments élevés à la mémoire des combattants de 1870-71 de chaque pays.





Monument allemand — Monument français

Cimetière de Berlin

*
* *

Il n'est guère de ville allemande où ne s'élève un *Kriegerdenkmal*, mémorial édifié en l'honneur des braves soldats qui ont fait la pénible campagne franco-allemande. Partout des statues de Guillaume, du prince royal, de Bismarck, de Moltke...

Aussi, en Germanie, n'est-il personne qui ne connaisse les principaux faits de cette lutte de géants.

Il serait désirable qu'en France on multiplie les monuments relatifs à la guerre. On n'aurait pas alors ce que certains ironistes ont pu appeler la « bienheureuse ignorance ».



Rhein, Bonn. — Kriegerdenkmal

Un officier français écrivait récemment aux frères Margueritte :

« Tous les ans, dans l'escadron que je commande, je me livre à une petite enquête sur le degré d'instruction des recrues.



KÖLN. — BISMARCK DENKMAL



KÖLN. — MOLTKE DENKMAL

» Je leur pose, à leur arrivée, les 3 questions suivantes :

» 1° Qu'est-ce que la guerre de 1870?

» 2° Qu'est-ce que l'Alsace-Lorraine?

» 3° Qu'est-ce que Bismarck?

questions auxquelles ils doivent répondre par écrit.

» Sur 50 recrues, 30 ne savent rien du tout; 10 savent vaguement que la Lorraine est une province, que Bismarck fut un général ou un empereur allemand, que la guerre de 70 ne fut pas heureuse, mais leurs notions trop vagues n'ont pas fait impression sur leur cœur ; enfin 10, les Parisiens surtout, ont appris ce que furent nos désastres. »



KÖLN. - DENKMAL KAISER FRIEDRICH III ENTHÜLT 1 OCTOBER 1903

Voici la belle statue du sympathique prince Frédéric-Guillaume, le vainqueur de Woerth, loyal et chevaleresque soldat qui allait devenir empereur sous le nom de Frédéric III. Frédéric-le-Noble, le Magnanime, ainsi que l'histoire l'appelle déjà, ne devait hélas! régner que quelques jours. Son fils, le Keyzer actuel, l'empereur Guillaume II, lui a succédé en 1888.

Coblentz (*Baedeker*). — Un large quai d'où l'on jouit de la vue



Coblenz. — Kaiser Wilhelm-Denkmal. deutsches Eck

du fleuve, de l'Ehrenbreitstein et de l'Asterstein, s'étend jusqu'au confluent du Rhin et de la Moselle où s'élève, depuis 1897, le grand monument de Guillaume Ier sur les plans de Brunschmitz. La statue équestre de 14 mètres de haut, en cuivre repoussé, accompagnée d'un génie de 9 mètres tenant la couronne impériale ceinte de lauriers, par Em. Hundrieser, repose sur un piédestal de 22 mètres dans un hémicycle de 18 mètres de haut. Ce monument domine toute la contrée et produit surtout un bel effet à l'arrivée en remontant le fleuve.

Baedeker (le Rhin). — Le monument national érigé en mémoire de la levée unanime et victorieuse du peuple allemand et du rétablissement de l'Empire d'Allemagne, en 1870-71 se dresse sur une saillie du Niederwald (300 mètres, 225 mètres au-dessus du Rhin), en face de Bingen, d'où il domine au loin la contrée. Commencé en 1877, sur les plans de J. Schilling, de Dresde, il a été inauguré solennellement le 28 septembre 1883. Il se compose surtout d'un énorme soubassement de 25 mètres de haut, supportant une Germania, de 10m50, avec la couronne impériale et un glaive entouré de lauriers. Le soubassement est décoré de bas-reliefs, dont le principal, du côté du Rhin, symbolise « la garde du Rhin » : l'empereur Guillaume Ier, les princes allemands, les chefs de l'armée, etc. A droite et à gauche sont des statues de la guerre et



Niederwald-Denkmal

de la paix et, dans le bas, le Rhin et la Moselle. Les bas-reliefs de droite et de gauche représentent le départ et le retour des combattants.

La France ne fut pas ingrate pour ceux de ses enfants qui se consacrèrent à la défense. Nombreux sont les monuments consacrés à leur mémoire, mais ils pourraient l'être encore davantage.



LYON. - MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES LÉGIONS MOBILISÉES DU RHÔNE

On ne pourra jamais assez célébrer leur souvenir.

Il faut que les enseignements de 1870-71 soient sans cesse sous les yeux de chacun, de toutes manières : statues, bas-reliefs, monuments, sans compter le livre et l'iconographie.

Il existe en France le *Souvenir français*, société nationale pour l'édification et l'entretien, en France et à l'étranger, des monuments et des tombes des militaires et marins morts pour la patrie et pour perpétuer la mémoire de ceux qui ont honoré leur patrie par de belles actions. Cette société, qui devient de plus en plus puissante, a été autorisée par un arrêté ministériel du 29 août 1887. Elle a comme secrétaire général fondateur, le dévoué M. Niessen.

Dulce et decorum est pro patria mori.

Ceux qui pieusement sont morts pour
[la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule
[vienne et prie.
(V. HUGO, *Hymne aux morts de juillet.*)

Cependant la Commune, au nom de la liberté, enrôlait de force tous les hommes valides, qui n'avaient pu fuir la capitale, où la pire démagogie va triompher sinistrement pendant plus de 2 mois.



COURBEVOIE-PUTEAUX
LE MONUMENT DE LA DÉFENSE DE PARIS
Par Barrias (12 août 1883).



Vom Pere Lachaise

Die Gartenlaube.

Les événements se précipitent : 22 mars, fusillade de la rue de la Paix ; 3 avril, échec de Châtillon; on brûle la guillotine, on met à sac la maison de Thiers; le 16 mai, on renverse la Colonne Vendôme, « symbole du despotisme militaire ». Cependant les Versaillais entrent par la porte de Saint-Cloud; 24 mai, massacre des otages. L'armée débusque de leurs barricades et de leurs positions les fédérés, dont les derniers vont se faire tuer au cimetière du Père Lachaise après avoir incendié dans leur retraite toute une série d'édifices.



Rentrée des troupes françaises a Rouen

Mais hâtons-nous de tourner ces pages douloureuses et signalons, avec les frères Margueritte, l'unanime effort qui, dès 1871, souleva la France — le zèle avec lequel la nation entière se remit à l'œuvre, son impatience à payer la dette de guerre — (le 5 septembre 1873, les derniers Allemands quittaient le terri-



L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE
NANCY. — UNE RUE, 5 MINUTES AVANT UNE RUE, 5 MINUTES APRÈS
LE DÉPART DES PRUSSIENS

toire, 18 mois avant la date fixée pour la libération) — l'ardeur de tous enfin à redevenir si vite la puissante nation d'avant le désastre.

On prétend qu'un gamin, au moment où une garnison prussienne quittait une ville, aurait jeté une pièce de monnaie disant : « C'est à valoir sur les 5 milliards! »

* * *

On lit dans *Larousse* : « Thiers fut le 8 février 1871 élu par 29 départements à l'Assemblée nationale, qui le nomma, le 17, chef du pouvoir exécutif de la République française. Véritable dictateur moral de la France, il eut d'abord à conclure le traité de Francfort, puis à réprimer l'insurrection de la Commune, enfin à diriger le grand travail de la reconstitution économique et militaire de la France.

» La libération du territoire, rapidement effectuée au moyen d'emprunts, le vote de la loi militaire de 1872 et l'établissement de nouveaux impôts furent en grande partie son œuvre. Malheureusement l'Assemblée nationale qui le soutenait dans cette tâche, était profondément divisée sur la forme de gouvernement à adopter, et contenait une majorité hostile à cette République conservatrice, dont il se déclarait le partisan, parce qu'il voyait en elle le gouvernement qui divisait le moins le pays.

» Il finit par donner sa démission (24 mai 1873), 2 mois après le jour où la reconnaissance de l'Assemblée avait décidé, à la



Versailles. — Le Musée. — Séance a la Chambre des députés
Ovation faite a M. Thiers, libérateur du territoire

Par B. Ulmann.

nouvelle de l'évacuation définitive du territoire, qu'il *avait bien mérité de la patrie.*

» Il s'employa dès lors à fortifier la discipline du parti républicain, fut élu successivement (1876) sénateur de Belfort, et député de Paris, et mourut à Saint-Germain-en-Laye (1), au cours de la crise du 16 mai.

» Ses funérailles furent une véritable manifestation nationale, contre la politique réactionnaire du maréchal de Mac-Mahon. »



Nancy. — Statue d'Adolphe Thiers
libérateur du territoire
érigée sur la place Thiers en 1879

* * *

Extrait de *Larousse :* « Gambetta (Léon), avocat et homme

(1) Où une statue lui a été élevée.

politique français, né à Cahors en 1838, mort à Ville-d'Avray, en 1882.

Après la capitulation de Paris, il eut la pensée de continuer la lutte, puis il donna sa démission, à la suite de l'annulation par le gouvernement de Paris, de son décret sur les inéligibilités électorales. Elu député dans 9 départements, il opta pour le Bas-Rhin, vota contre les préliminaires de paix et donna sa démission. Il fut réélu dans la Seine et les Bouches-du-Rhône. Chef des radicaux, il consacra tous ses efforts à faire du parti républicain un véritable parti du gouvernement, à amener la France à la République et, pour répandre ses idées, il fonda le journal *La République française*. Après la chute de Thiers, Gambetta organisa la résistance des gauches contre les projets de restauration monarchique, abandonna le programme radical pour préconiser la politique des résultats et contribua puissamment à faire voter la constitution de 1875. En 1876, réélu dans 4 départements, Gambetta devint, à la Chambre, le chef de la majorité républicaine et président de la Commission du budget. Au 16 mai 1877, il prit la direction du mouvement de résistance et, après la dissolution de la Chambre, il prononça, à Lille, les paroles fameuses : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre », qui lui valurent une condamnation à 3 mois de prison. Aux élections d'octobre, Gambetta revint à la Chambre, avec la majorité républicaine. Par sa politique aussi ferme qu'habile, il força le maréchal Mac-Mahon à se soumettre en appelant aux affaires le cabinet Dufaure (1877). A partir de ce moment, il affirma de plus en plus ses tendances conciliatrices, ses idées sur la nécessité de sérier les réformes, de les faire au moment opportun, ce qui amena l'avènement au pouvoir du parti dit « opportuniste ». Dans des discours célèbres, notamment dans celui de Romans (1878), il exposa le programme que, selon lui, devait réaliser la démocratie.



A la défense nationale, 1870-71
PARIS. — PLACE DENFERT-ROCHEREAU
LE LION DE BELFORT

Après la démission du maréchal Mac-Mahon et l'élection de Grévy à la présidence de la République (1879), Gambetta fut nommé président de la Chambre. Il contribua alors à faire voter l'amnistie, espérant ainsi effacer, dans le pays, jusqu'aux dernières traces des luttes civiles, et notamment de la Commune. L'influence qu'il exerçait était telle qu'il se vit accusé d'exercer un pouvoir occulte et d'aspirer à la dictature. Aux élections de 1881, il fut élu député de Ménilmontant, mais mis en ballottage à Charonne, où il avait été l'objet de virulentes attaques. Nommé de nouveau président de la Chambre, il fut chargé par Grévy de former un ministère où il prit la présidence du Conseil et les affaires étrangères (14 novembre). Sa volonté d'établir un gouvernement fort et indépendant des influences parlementaires, ses projets sur la revision de la Constitution et le scrutin de liste provoquèrent une coalition de tous ses ennemis politiques et il fut renversé du pouvoir (1882). Redevenu simple député, il reprit la direction de la *République française*. Tout à coup le bruit se répandit qu'il s'était blessé à la main avec un revolver, et il fut emporté par une maladie intestinale. Sa mort inattendue produisit dans le pays une émotion profonde. Des délégations venues de toutes les parties de la France assistèrent, à Paris, aux obsèques qui furent faites en grande pompe, aux frais de l'Etat, à celui qui avait été, aux yeux de tous, un grand orateur et un grand patriote. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Nice. 2 monuments ont été érigés en son honneur : l'un à Cahors, dû au sculpteur Falguière (1884), l'autre sur la place du Carrousel à Paris, œuvre du sculpteur Aubé et de l'architecte Boileau (1888). »



GAMBETTA (31 DÉCEMBRE 1882)

* * *

Les légions qui sortaient de terre, aux objurgations passionnées de Gambetta n'avaient pas un entraînement suffisant pour lutter avec les vétérans de l'Allemagne.



LE RÉGIMENT QUI PASSE

Boussod, Valadon & Cie, éditeurs. *Peint par Detaille.*

Jadis, on improvisait un soldat. Un homme avec une arme quelconque, — un couteau, au besoin, — représentait une unité combattante. Aujourd'hui la guerre s'est transformée du tout au tout : elle est chimique, scientifique, utilisant des engins au mécanisme aussi redoutable que délicat. Il faut un apprentissage sérieux, approfondi. Que nous sommes loin des guerres de *7* ans, de *30* ans, de *100* ans. Actuellement, elles sont foudroyantes. Malheur à ceux qui les engagent ou les subissent sans être préparés ! Malheur surtout à ceux qui par veulerie, par bourgeoisisme égoïste, osent crier : « Le jour où la frontière sera envahie, nous courrons tous à sa défense! » et qui n'ont rien fait pour s'initier au rude et noble apprentissage du soldat...



E. DETAILLE

En 1870, l'Allemagne avait le service personnel. La France admettait le remplacement; elle a été vaincue.

Depuis, elle s'est empressée de décréter le service personnel, et pourra mettre en ligne, si jamais elle était l'objet d'une agression, plus d'un million d'hommes ayant passé par la caserne, parfaitement encadrés, équipés, armés, disciplinés. Son artillerie actuelle est formidable et son corps d'état-major est aussi exercé qu'en 1870 il l'était peu.

M. Detaille, le sympathique président de la Sabretache, qui est

venu, le 28 juin 1904, avec M. Henry Houssaye, inaugurer, à Waterloo, l'Aigle blessé de Jérôme, a magnifié, dans une page splendide, le régiment dormant à la belle étoile. Les faisceaux sont formés. Voici le drapeau. Dans le ciel se profilent les ombres épiques des glorieux vainqueurs d'autrefois.



LE RÊVE

Par E. Detaille

Oh! ce drapeau! le signe de ralliement des aïeux, l'emblème de la patrie... *Ubi vexillum, ibi patria.*

Et que l'on comprend bien ces mots dits dernièrement dans une ville française, par un colonel, dont le régiment revenait de la manœuvre.

Il faisait rendre les honneurs au drapeau. Tout le monde de se découvrir, quand il aperçut, dans un coin de la vaste place, un petit groupe affectant une indifférence plutôt narquoise.

Le colonel de s'écrier : « Je remercie tous ceux qui ont salué l'étendard national ; quant à ceux qui n'y voient qu'une loque, qu'ils sachent que pour cette loque là tous mes hommes et moi nous nous ferions casser la figure jusqu'au dernier. »

* * *

Le drapeau a fait l'objet de poèmes nombreux.

M. Eddy Levis, de l'artillerie de la garde civique de Bruxelles, lui a consacré des stances qui sont devenues rapidement populaires.



SALUT AU DRAPEAU

Salon de 1896. *Par Rousselin.*

Et l'auteur de ce livre, à son tour, a rimé quelques strophes sur ce sujet éternellement neuf.

LES 3 COULEURS

Toujours sacrifiés, toujours rançon de guerre,
Sous le joug étranger, nos pères gémissaient...
Or, en 1830, audacieuse et fière,
La Belgique rompit les fers qui l'oppressaient.

Elle chercha d'instinct, pour fêter sa victoire,
Un signe d'union, signe de ralliement,
Rappelant à la fois la misère et la gloire
Des aïeux, leurs espoirs, la foi dans leur serment!

Et quelqu'un se souvint des fameuses bannières
Du vaillant Vander Meersch et de ses compagnons;
Noir, jaune et rouge étaient les couleurs tutélaires
Qui jadis à Turnhout guidaient nos bataillons.

On les vit resplendir au beffroi de Bruxelles.
Chacun les salua comme au jour fortuné
Où nobles et manants, brûlant d'un même zèle,
Abattaient des Habsbourg le pouvoir suranné.

Des anciens Brabançons l'on reprit la cocarde,
Dont la milice orna ses énormes shakos.
L'oriflamme abrita les rangs de cette garde
Qui fournit au pays les plus purs des héros.

Après Walhem, Anvers en para ses murailles;
Le drapeau belge enfin partout flotta vainqueur.
Partout les carillons agitaient leurs sonnailles...
La Belgique était libre et chantait son bonheur !

Laissez claquer au vent votre étoffe mouvante
Au sommet de nos tours, étendard vénéré,
Qui naguère à Berchem affrontiez la tourmente
Par le sang généreux de Mérode empourpré !

Lorsque vous surgissez dans les fêtes publiques
Frissonnant au soleil, drapeaux de régiment,
Au fracas du canon, aux accords des musiques,
Tout Belge est secoué d'un long frémissement...

C'est vous que l'officier saisit d'un geste austère
Lorsqu'il vient à son Roi jurer fidélité,
Et quand la mort atteint quelque tête princière
Vous nous apparaissez de crêpe cravaté.

C'est que vous incarnez l'âme de la patrie :
Elle existe en tous lieux où va son pavillon,
Des mâts de nos vaisseaux la pointe en est fleurie.
On connaît, grâce à lui, la Belgique et son nom.

Montrez sans crainte au monde, ô couleurs immortelles,
Dans vos plis triomphants le deuil du souvenir,
Le chrôme tissé d'or des splendeurs actuelles
Et l'écarlate ardent des succès à venir!

* * *

Et maintenant concluons.

Il faut une armée *nationale*, régulièrement organisée et aguerrie. Plus de mercenaires surtout.

Ce qui le prouve, c'est qu'au Transvaal les Anglais ont vu ce que valaient les volontaires à 2 shellings par jour.

Il est manifeste que si les Boers, qui avaient le service personnel, avaient eu, à côté de leurs milices, une armée régulière, jamais les Anglais ne seraient arrivés à Prétoria.

Certes, à la Conférence de Berlin, le 22 février 1885, le comte de Launay, plénipotentiaire d'Italie, a pu dire : « Dans les circonstances les plus graves, la Belgique a su remplir avec fidélité et dignité les devoirs prescrits par sa neutralité. »

Mais un nouvel orage peut éclater demain, plus formidable que ceux qui l'ont précédé. C'est miracle qu'en 1870-71 la Belgique ait échappé aux dangers qui la menaçaient.

Aussi est-ce avec une patriotique obstination que S. M. le Roi Léopold II appelle l'attention de son peuple sur la nécessité d'assurer sa défense. « J'ai la conviction profonde, disait-il encore récemment, que les nations qui ne profitent pas du calme et de la prospérité pour se garantir contre les tourmentes, pour mettre à l'abri du caprice de la fortune les trésors qu'elles ont acquis, assurer en un mot la défense de la patrie, ces nations vont à leur perte. »

Que les Belges se pénètrent de ces paroles, qu'on ne saurait trop rappeler, et qu'ils préparent sans relâche la défense nationale pendant qu'il en est temps encore !...

*
* *

Un peu de philosophie, pour finir :

Zola décrit magistralement dans la *Débâcle* la bataille de Sedan. Le soir approche. La lutte a été sanglante, épouvantable. « A ce moment, Maurice s'aperçut avec joie que Jean (le caporal) rouvrait les yeux; et comme il courait à un ruisseau voisin, voulant lui laver la figure, il fut très surpris de revoir, à sa droite, au fond du vallon écarté, protégé par des pentes rudes, le paysan qu'il avait vu le matin et qui continuait à labourer sans hâte, poussant la charrue attelée d'un grand cheval blanc. Pourquoi perdre un jour? Ce n'était pas parce qu'on se battait que le blé cesserait de croître et le monde de vivre. »



Et aujourd'hui l'on peut voir en cette terre fertile — oh! pourquoi? — d'Alsace-Lorraine, arrosée de torrents de sang, peuplée de monuments funéraires, brouter des troupeaux dans le grand silence, sous le regard attentif et rêveur des pâtres et des chiens.



INDICATION DES GRAVURES

avec traduction.

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE



